
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
SCIENTIA
1817

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS, ORNÉE DE 21 GRAVURES, ET PUBLIÉE

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR
DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE TRADUCTION,
RUE MONTMARTRE, N° 121.

M. DCCC. XXIII.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE DES DIX VÉZYRS.

SIRE, un des anciens rois du Séistan régnait jadis sur un puissant empire, défendu par de nombreuses armées; Azad-Bakht, c'est le nom de ce monarque, avait partagé les soins de l'administration de son royaume entre dix vézyrs, et parmi eux l'on remarquait surtout le vaillant Sipehsalar (1), dont la bravoure était si connue, que l'on disait généralement : à l'aspect de son sabre la lune effrayée se cache dans les nuages.

Ce ministre avait une fille dont l'éclat effaçait les couleurs de la rose; gracieuse comme l'astre des nuits lorsqu'il s'élance du sein des nuages, brillante comme le soleil lorsqu'il éclaire le monde, elle était l'objet de toutes les sollicitudes de son père qui ne pouvait vivre un instant loin d'elle.

Cependant les devoirs de sa charge forcèrent Si-

(1) Chef de l'armée.

pehsalar à s'éloigner quelque temps de sa fille chérie, pour aller inspecter les provinces du royaume, recueillir les plaintes des opprimés, et redresser les torts des gouverneurs. Comme son absence se prolongeait, il envoya un des hommes qui possédaient toute sa confiance, avec ordre de lui ramener sa fille.

Le messager fit diligence; il se rendit auprès de la fille du vézyr, lui fit part des inquiétudes de son père, et des ordres dont il était chargé. La jeune personne ordonna aussitôt de préparer un palanquin richement décoré, les chevaux nécessaires pour le voyage, les esclaves qui devaient lui servir d'escorte, et se mit en route.

La caravane était en marche, lorsque Azad-Bakht qui revenait de la chasse l'aperçut. Voyant un palanquin magnifique escorté d'une suite nombreuse, il s'approcha pour demander quelle personne voyageait avec ce luxe; on lui répondit que c'était la fille de son vézyr Sipehsalar qui allait rejoindre son père.

A cette nouvelle Azad-Bakht s'approcha du palanquin. Aussitôt tous les cavaliers et les esclaves se prosternèrent le visage contre terre, pour témoigner au roi leurs respects. Ce prince leur ordonna de faire ses complimens à leur maître, et il se disposait à partir, lorsque la jeune personne curieuse de connaître celui qui venait ainsi arrêter sa marche, souleva un des angles du rideau, et jeta un regard sur Azad-Bakht.

Ébloui de la beauté ravissante de la fille de son vézyr, le monarque en devint à l'instant même éper-

dument amoureux : « Esclaves, dit-il, à ceux qui l'accompagnaient, ramenez de suite ce palanquin dans la v le, et qu'un de vous aille promptement prévenir Sipehsalar que sa fille va devenir mon épouse; j'espère qu'une telle alliance n'aura rien que d'honorable pour lui. »

« Sire, répondit un des esclaves en se prosternant vers la terre, que Dieu veuille prolonger les jours précieux de votre majesté, vous êtes le souverain du monde, le plus grand roi du siècle, et chacun doit s'empresser d'obéir à vos ordres sacrés; mais permettez-nous de vous faire observer cependant que quelles que soit la joie dont votre vézyr va être comblé en apprenant l'insigne honneur que vous daignez lui faire, il serait convenable de permettre à notre maîtresse d'aller retrouver son père, afin que tout se passât conformément à nos lois et à nos usages, et que Sipehsalar renvoyât sa fille dans votre palais avec une pompe et des cérémonies dignes de la majesté royale. »

Le roi, sans avoir égard à ces remontrances, réitéra l'ordre de faire rentrer le palanquin.

« Sire, continua l'esclave, réfléchissez, nous vous en conjurons, au tort que cette démarche singulière peut faire à la réputation de notre maîtresse; ses ennemis profiteront de cette circonstance pour répandre sur son compte toutes les calomnies imaginables. »

« Tu es bien audacieux, esclave, répliqua vivement Azad-Bakht, d'oser donner des conseils à ton roi, et ta témérité te coûterait la vie, si je ne craignais d'of-

fenser la charmante personne à laquelle tu appartiens. » Il dit, et saisissant lui-même les rênes du palanquin, il fit retourner le cortége qui entra dans le sérail au moment où le soleil allait abandonner le monde aux ténèbres de la nuit.

CDXL^e NUIT.

Le lendemain le roi fit assembler tous les juges, les docteurs et les principaux de la ville, il leur exposa le désir qu'il éprouvait d'épouser la fille de son vézyr, et l'assemblée s'étant empressée d'approuver sa résolution, il donna l'ordre de célébrer la cérémonie qui eut lieu le jour même.

Aussitôt une multitude de secrétaires furent employés à écrire des lettres pour apprendre aux diverses provinces du royaume cette importante nouvelle. On eut soin d'écrire particulièrement au vézyr pour lui faire part de cet évènement.

Sipehsalar entra dans une grande colère en lisant la lettre dans laquelle le roi lui racontait tout ce qui s'était passé, et malgré les formes solennelles dont Azad-Bakht avait eu soin d'entourer son union, le vézyr ressentit profondément l'injure que lui avait faite ce monarque, d'autant plus que l'extrême tendresse qu'il avait pour sa fille, lui rendait très-pénible une séparation désormais indispensable. Mais il crut devoir cacher dans son cœur, le chagrin profond

dont il était dévoré, et répondit à son roi dans les termes les plus soumis et les plus affectueux.

« Sire, écrivit-il, un bonheur inespéré est venu me combler de joie; je ne puis comprendre ce qui a pu me mériter l'insigne faveur dont votre majesté daigne m'honorer, et je dois bénir mon étoile puisqu'un si grand prince a bien voulu abaisser un regard sur son esclave. Non, sire, je n'ai point d'expressions assez fortes pour vous peindre toute ma gratitude et l'impatience que j'éprouve en attendant l'heureux moment où il me sera permis de venir baiser l'élixir de la poussière des pieds de votre majesté. »

Après avoir envoyé cette lettre, le rusé vézyr feignit en public une grande joie, et célébra par des fêtes l'évènement dont il paraissait enchanté. Trois mois se passèrent ainsi; mais ces démonstrations de joie n'empêchaient point le ministre d'ourdir près des frontières du royaume où il se trouvait alors une vaste conspiration, et d'exciter partout le mécontentement contre le gouvernement du roi. Lorsqu'il se crut assuré du succès de ses mesures, il rassembla les principaux officiers de son armée et leur parla en ces termes.

« L'importance du secret que j'ai à vous communiquer, vous prouvera, je l'espère, toute l'étendue de la confiance que je mets dans des hommes tels que vous. Long-temps je l'ai renfermé dans mon sein; mais je suis prêt à vous le révéler si vous me promettez par serment une discrétion à toute épreuve. »

Alors chacun s'empressa de répondre à cet appel par mille protestations de fidélité et de dévouement.

« Vous connaissez, continua Sipehsalar, mes peines, mes travaux, mes tourmens, mes fatigues, pour élever l'empire du Seïstan au point de splendeur et de prospérité dont il jouit aujourd'hui ; vous savez quelle a été l'heureuse influence des sages ordonnances que j'ai conseillées au roi ; eh bien ! ce prince ingrat a payé mes services en me frappant du coup le plus cruel ; il n'a pas craint de déshonorer une famille entière, de déshonorer même sa couronne, en faisant enlever une jeune fille sans défense, au milieu d'un grand chemin. » A ces mots, le vieillard essuya les larmes d'indignation qui coulaient sur son visage. Tous ceux qui étaient présens témoignèrent la part qu'ils prenaient à son affliction et à sa disgrace, et jurèrent de les venger.

Alors Sipehsalar leur distribua tous les riches trésors de l'armée, après quoi il rassembla de nombreuses troupes et déclara la guerre au roi du Seïstan, en s'emparant de quelques-unes de ses provinces, et en investissant la capitale.

Lorsque Azad-Bakht apprit la révolte de son ministre, il éprouva une peine violente, et se rendit près de la reine qui le chérissait tendrement. « C'est à cause de vous, lui dit-il, ma bien-aimée, que votre père se révolte contre son souverain, je viens vous demander vos conseils, et chercher vos consolations ; car nous sommes dans une nuit dont je ne puis pré-

voir l'aurore, puisque cette guerre ne nous laisse aucune espérance de paix.»

«Je ne vois d'autre parti à prendre, répondit la reine, que de nous réfugier chez un des princes vos voisins et vos alliés, qui mettront à votre disposition des troupes avec lesquelles il vous sera facile de reconquérir votre royaume.»

«Votre conseil est sage, répliqua Azad-Bakht, le roi du Kerman est le plus grand et le plus généreux de mes alliés, et il ne me refusera point un asile, des troupes et de l'or; partons pour cette contrée.»

Il y avait au palais une porte secrète qui conduisait par un long souterrain jusqu'au désert. Le roi fit de suite seller deux chevaux, prit ses armes, et puisa dans le trésor tout ce qu'il put trouver de plus précieux joyaux dont il garnit sa ceinture. Après cela, il fit monter la reine à cheval, et fuyant secrètement par l'issue cachée, il se dirigea vers le Kerman.

Durant la route, leur conversation roulait sur les regrets de quitter le pouvoir et les richesses, sur les vicissitudes du sort, et sur la nécessité du courage et de la résignation. Ces deux vertus leur devinrent bientôt plus nécessaires encore. Au bout de trois jours, la reine qui était enceinte éprouva les douleurs de l'enfantement. Ils étaient alors au milieu d'un désert etsur les bords d'un étang; la reine voulut étancher la soif qui la dévorait, mais l'eau était si saumâtre qu'il était impossible de la boire. Tout offrait aux environs un aspect aride et sauvage. Dans cette situation cruelle, le désespoir s'empara de leur ame,

et par toutes sortes d'amusemens il s'efforça, pendant tout le reste de la journée, de bannir du cœur de ses hôtes le chagrin qu'ils éprouvaient.

Le lendemain l'armée du Kerman se mit en marche, en se dirigeant sur la capitale du Seïstan. A son approche, l'usurpateur et tous ses partisans prirent la fuite; Azad-Bakht rentra dans sa capitale, et reprit les rênes de l'empire sans aucune opposition, chacun s'empressa de féliciter le roi sur son heureux retour et sur le succés des armes de son allié. Azad-Bakht continua à gouverner ses états avec justice et bonté; il renvoya son armée du Kerman comblée de ses bienfaits, et fit présenter au roi de ce pays un présent magnifique pour reconnaître l'important service que ce prince lui avait rendu.

Le roi et la reine jouissaient en paix du bonheur d'avoir retrouvé le trône; mais le souvenir de l'enfant qu'ils avaient abandonné au milieu du désert venait troubler leur félicité : vainement ils firent faire les plus exactes perquisitions, ils ne purent obtenir aucun renseignement sur le sort de cet enfant. Ils craignirent qu'il n'eût été dévoré par une bête féroce, mais leurs conjectures étaient fausses ainsi que nous allons le voir.

Peu d'instans après leur départ pour le Kerman, une bande de voleurs qui détroussaient les caravanes dans le désert où le roi et la reine avaient été forcés de s'arrêter, était venüe camper au bord de l'étang, et avait aperçu le jeune prince.

Le chef des voleurs, l'intrépide Farek-Serwar (1), à la vue de cet enfant, avait été charmé de sa beauté, et les riches vêtemens qui le couvraient ne lui avaient pas permis de douter qu'il ne fût le fils d'un roi ou de quelque grand personnage. Ce chef de voleurs étant sans enfans, résolut d'adopter celui que le hasard lui offrait; il lui donna le nom de Khodadad (2), l'emporta chez lui, et le fit allaiter par une nourrice. Lorsque le jeune prince fut en état d'apprendre, il lui fit donner une excellente éducation, et voulut qu'il s'exerçât dans l'art de l'équitation; Khodadad profitait si bien des leçons qu'il recevait, qu'à l'âge de quinze ans, il était capable de tenir tête, lui seul, à cinq cents ennemis.

Farek-Serwar était si content de son pupille qu'il ne pouvait se séparer de lui un instant, et qu'il l'emmenait partout où son métier le forçait de se rendre. Un jour pourtant que ce chef des voleurs voulait entraîner dans une expédition qu'il avait projetée contre une caravane, le jeune homme, auquel ce métier déplaisait fort, demanda la permission de se dispenser de cette corvée, parce qu'il ne pouvait entendre de sang froid les plaintes et les sanglots des voyageurs que l'on dépouillait si inhumainement. Farek-Serwar consentit à le dispenser de prendre part aux attaques; mais il exigea de lui que du moins il fût spectateur des combats.

(1) Composé de deux mots persans qui signifient brave cavalier.

(2) Dieu-donné.

Or, il arriva que la caravane attaquée était de beaucoup supérieure en forces; les voyageurs se défendirent avec courage. Dans la mêlée, Farek-Serwar reçut une blessure, et il allait être fait prisonnier, lorsque Khodadad s'élança au milieu des combattans en frappant à mort plusieurs des adversaires; mais le sort trahit son courage: il tomba de cheval, fut pris par les marchands, se vit chargé de chaînes et peu de temps après on le traduisit devant le roi Azad-Bakht comme coupable de vol de grand chemin.

Les entrailles paternelles du roi s'émurent à la vue de ce jeune homme qu'il ne connaissait pas, et il ne put s'empêcher de verser quelques larmes. « Hélas! se dit-il en lui-même, si l'enfant que j'ai laissé dans le désert vivait encore, il aurait l'âge de celui-ci », et ses regards se reportaient toujours malgré lui sur le jeune accusé.

« Enfant, lui dit-il, comment avec une si aimable figure as-tu pu te livrer à l'infame métier que tu exerces, et braver ainsi les ordres de Dieu et les lois des hommes. Quel est ton nom? « Khodadad, répondit le jeune prince »; puis il éleva son ame vers Dieu en le prenant à témoin que jamais il n'avait été complice des vols qui lui étaient attribués.

« Si cela est vrai, dit Azad-Bakht, non-seulement tu ne périras point, mais encore je te prendrai dans mon palais à mon service. »

Khodadad, à ces mots, s'inclina et baisa la terre en silence pour témoigner au roi toute sa gratitude.

Le roi le fit au même instant revêtir d'un magni-

fique khilat; il ordonna que sa tête fut couverte d'un superbe turban, et lui dit: « je te nomme Batht-yar, et je te donne le soin de mes écuries. » Azad-Bakht renvoya les brigands en leur faisant promettre par serment qu'ils renonceraient à leur infame métier.

Chaque jour Bakht-yar se conciliait de plus en plus les faveurs du monarque; il s'acquittait avec un soin particulier de la surveillance des écuries qui lui avaient été confiées; son exactitude et ses talens furent remarqués du roi, qui le nomma bientôt son trésorier. En un mot, le nouveau courtisan devint le favori intime de Azad-Bakht, qui ne faisait plus rien sans le consulter, et suivait ses conseils en toute occasion.

Cette préférence insigne ne manqua pas d'exciter la jalousie des dix vézyrs, qui convinrent entre eux de saisir toutes les occasions de le perdre, et d'inventer quelque ruse pour lui enlever la confiance de son roi.

Or, il arriva un jour que Bakht-yar, ayant bu plus que de coutume, s'endormit pendant une journée entière dans la trésorerie. Les portiers, vers le soir, fermèrent soigneusement toutes les issues; Bakht-yar, encore à moitié ivre, trouvant les portes closes, se dirigea du côté du harem; il aperçut des veilleuses préparées, des habillemens de la plus grande richesse (il était dans la chambre à coucher du roi); et là, sans s'embarrasser de rien, il s'assit sur de magnifiques cousins et s'endormit.

Lorsque le roi rentra dans son appartement, il vit un homme qui dormait étendu, et reconnut Bakht-yar.

« Misérable! lui cria-t-il d'une voix terrible, que viens-tu faire en ces lieux ? »

Bakht-yar entendant quelqu'un voulut se retirer, mais il retomba aussitôt.

Azad-Bakht appela à grands cris quelques esclaves auxquels il ordonna de s'emparer de son jeune favori, et il se rendit en toute hâte auprès de la reine, pour demander comment un étranger avait pu s'introduire dans les appartemens intérieurs; il ajouta qu'il ne concevait pas que cela eût pu se faire sans la participation de cette princesse. A ce discours injurieux, la reine protesta qu'elle etait entièrement étrangère à ce qui s'était passé, et en même temps elle pria le roi de la faire sequestrer toute la nuit, durant laquelle il pouvait prendre des renseignemens, et reconnaître les vrais coupables. Le roi prit ce parti, et remit au lendemain le jugement de Bakht-yar; mais durant toute la nuit il songea aux moyens de découvrir la vérité, et d'apprendre à ses peuples une aventure aussi désagréable.

Dès que le jour parut, Azad-Bakht monta sur son trône et fit venir ses dix vézyrs ; le premier de ces ministres prit la liberté de demander au roi, que la colère empêchait de parler, si sa majesté avait obtenu quelques éclaircissemens sur les évènemens de la veille.

La haine que depuis long-temps ce ministre avait vouée à Bakht-yar, trouvait alors une ample occasion de se satisfaire; et plein de l'espoir d'obtenir la condamnation de ce malheureux jeune homme, il parla en ces termes : « Sire, vos vézyrs n'ont point

osé contrarier vos royales volontés, lorsque vous avec pris à votre service un homme qui était le fils d'un voleur de grand chemin; mais aujourd'hui que toute la perversité de cet homme est dévoilée, leur sera-t-il permis de faire observer à votre majesté qu'un pareil être ne pouvait être convenablement admis dans un château royal, après avoir exercé son infame métier. Sire, il y va de votre honneur, de votre sûreté, et il est urgent pour l'exemple qu'une punition sévère prévienne à l'avenir de pareils forfaits. »

Le roi ordonna que l'on fit venir Bakht-yar devant lui : « Enfant ingrat, lui dit-il, c'est donc en vain qu'après t'avoir pardonné tes crimes, je t'ai comblé d'honneurs presque aussi grands que les miens, c'est par la plus indigne perfidie que tu devais répondre à tant de bontés; tu n'a pas rougi de t'introduire dans l'intérieur de mon harem et d'usurper la place de ton maître ! »

Ces reproches arrachèrent des larmes à Bakht-yar; il répondit en gémissant, qu'il ne savait pas comment tout cela avait pu se faire, et que s'il avait été trouvé dans l'intérieur du harem, c'est qu'il y était entré sans aucune intention coupable.

Le vézyr demanda au roi la permission d'aller interroger la reine sur les évènemens de la veille, et se rendit dans le harem auprès de cette princesse. « Madame, lui dit-il, des bruits fâcheux pour votre honneur circulent déja de tous côtés; on ose dire que vous avez entretenu des liaisons criminelles avec un fils de voleurs »; et comme la reine témoignant toute

son indignation, protestait de son innocence : « il n'est qu'un moyen, continua le perfide vézyr, de calmer la fureur du roi que cette aventure a vivement affligé, c'est d'accuser Bakht-yar. Suivez les avis d'un homme qui veut vous sauver, et ne craignez pas de dire à votre auguste époux que ce jeune homme a osé concevoir une folle et criminelle passion pour votre majesté; et que malgré tous les bienfaits dont il a toujours été comblé, il s'est oublié au point de vous faire de coupables aveux. Il faut dire même, qu'il vous a menacée de recourir à la force, si vous vous opposiez à ses desseins, et qu'il ne vous a pas caché le projet qu'il avait conçu, d'assassiner le roi pour s'emparer du trône. C'est là, croyez-moi, le seul moyen de regagner la confiance d'Azad-Bakht, et de lui rendre la tranquillité. Suivez mes conseils sans rien craindre, je vous réponds du succès. »

La reine fut fort étonnée des indignes propositions du vézyr. « Non, dit-elle, jamais je ne serai complice de l'injuste condamnation d'un homme innocent, et Dieu vous punira d'avoir osé me conseiller ce crime. »

« Le sang de Bakht-yar, repliqua le vézyr, n'est pas celui d'un innocent; puisque cet homme a été voleur de grand chemin, il a mérité le dernier supplice, et tous vos scrupules sont sans fondement; d'ailleurs, je consens à répondre devant Dieu au jour du jugement de la conduite que vous tiendrez dans cette affaire. Quelle pitié peut mériter un homme qui n'a pas craint de verser impitoyablement, lui-même, le sang des autres; quand surtout c'est le seul moyen qui s'offre

peut-être de sauver à votre majesté, et la vie et l'honneur. »

La reine persuadée par les conseils du vézyr, consentit à se conformer à ses avis, et ce ministre triomphant du succès de la trame odieuse qu'il venait d'ourdir contre son ennemi, retourna près du roi. Azad-Bakht s'enquit avec empressement des résultats de sa démarche. « Eh bien ! vézyr, lui dit-il, que vous a dit la reine? » « Sire, répondit le perfide courtisan, je ne puis rapporter à votre majesté ce qui m'a été dit, elle l'apprendra de la bouche même de celle que j'ai été chargé d'interroger. » Aussitôt le roi rentra dans ses appartemens, et fit venir la reine, qui lui répéta ce que le vézyr lui avait conseillé de raconter. Azad-Bakht convaincu de sa sincérité, ne lui fit aucun reproche, et crut qu'à lui seul était le tort d'avoir introduit dans son palais le fils d'un voleur de grand chemin, dont les intentions coupables venaient d'être dévoilées. Il ordonna que l'on mît les fers aux pieds de Bakht-yar, et qu'on le renfermât dans un cachot, se promettant bien de lui infliger le lendemain un châtiment exemplaire.

Pendant que le malheureux Bakht-yar, qui n'avait plus d'autre espoir que dans le secours de la divinité, gémissait et priait dans le fond d'une prison obscure, ses indignes ennemis se retirèrent chez eux, pour se concerter sur les moyens de le perdre plus sûrement.

CDXLI^{e} NUIT.

Le jour suivant le second vézyr vint se présenter devant le roi, et après lui avoir offert selon l'usage le tribut de ses hommages :

« Sire, dit-il, puisse le règne de votre majesté être aussi long que prospère ! que le diadême de l'univers ceigne votre noble front, que les soucis s'éloignent de votre palais, que le monde jouisse de la paix et de la tranquillité, et que vos ennemis soient confondus. Mais, sire, tous ces vœux ne seront réalisés qu'après que votre majesté aura terminé la déplorable affaire de Bakht-yar; je crains même que la nouvelle en parvenant chez les rois vos voisins, en donne à votre cour une funeste renommée. »

Azad-Bakht ordonna que l'on fît venir le coupable et le bourreau ; lorsque tous deux furent en sa présence : « jeune homme, dit-il, j'ai commandé que la tige de ta vie fût déracinée du sol de mes états, pour effrayer par ton supplice ceux qui seraient désormais tentés de suivre ton coupable exemple. »

« Sire, répondit Bakht-yar, puisse le ciel prolonger les jours fortunés de votre majesté et rendre son règne glorieux, telle est la dernière prière que je fais encore en mourant. Qu'il me soit permis pourtant de protester de mon innocence. Non, je ne suis point coupable; j'en jure par Dieu lui-même : mais hélas !

à quoi me serviront tous ces discours. Continuellement en butte aux coups du sort, et poursuivi par ma mauvaise étoile, je suis comme ce marchand qui voyait tout ce qu'il entreprenait se tourner contre lui, parce qu'il était délaissé par la fortune.» «Quelles sont les aventures de ce marchand, répliqua le roi; je les ignore, et je veux les connaître.»

Cet ordre remplit de joie le jeune accusé qui, après avoir offert au monarque le tribut de ses vœux et de ses louanges, commença en ces mots :

«Sire, il y avait autrefois à Balsora un marchand dont les biens étaient immenses. Mais il était écrit qu'il devait tomber de la splendeur des richesses dans toute l'obscurité de l'infortune; en peu de temps toute sa propriété s'évanouit, et toutes les spéculations qu'il entreprit eurent une malheureuse issue.

«Cette année-là, le blé devint très-rare, et d'un prix fort élevé; le marchand s'imagina que la récolte suivante serait pire encore, et il employa les capitaux qui lui restaient à acheter des sacs de blé qu'il fit mettre dans un magasin pour les conserver jusqu'à l'année suivante. Il s'attendait chaque jour à voir augmenter le prix des grains; mais hélas! la récolte fut abondante, et le blé fut vendu à vil prix.

«En voyant cette grande abondance, le marchand résolut de garder son grain jusqu'à l'année suivante; or, il tomba une si grande quantité de pluie, que la plupart des maisons furent emportées par les eaux qui pénétrèrent dans les greniers du marchand.

« Le grain humide exhala bientôt une odeur si insupportable, que les voisins portèrent leurs plaintes devant les magistrats, le forcèrent de vider son magasin et de jeter sa marchandise.

« Désespéré du mauvais succès de cette spéculation, le pauvre marchand songea qu'il avait encore une ressource, et qu'il fallait en profiter pour employer son temps, et ne pas rester oisif; il vendit la maison qui lui restait, et s'embarquant avec quelques autres de ses camarades, il résolut de courir les chances de la mer.

« Il se plaça donc à bord d'un navire; le troisième jour de la navigation le vent devint contraire, le ciel s'obscurcit tout à coup, les vagues devinrent énormes, et le vaisseau fit naufrage. La plupart des gens de l'équipage furent submergés. Cependant le marchand et quelques autres de ses compagnons de voyage parvinrent à se sauver sur une planche et à gagner la terre ferme. Nu et mourant de besoin, il errait dans un pays désert; et déjà il avait parcouru plusieurs lieues, quand il aperçut un homme à quelque distance de lui; heureux de reconnaître que le pays était habité, et voyant qu'il allait trouver les moyens d'appaiser la faim et la soif qui le tourmentaient, il se dirigea vers lui, et ne tarda pas à découvrir un village bien peuplé, entouré d'arbres, et arrosé par des ruisseaux délicieux.

« Le chef de ce village, qu'il avait aperçu le premier, était un homme très-généreux et très-riche, qui avait fait construire dans les environs une maison de cam-

pagne fort agréable, et qui s'y trouvait alors. Cet homme proposa au pauvre naufragé de prendre du service chez lui, et lui offrit six drachmes par jour, pour surveiller les travaux qu'il faisait entreprendre à sa maison de campagne; le marchand accepta avec empressement une offre aussi généreuse; et appelant toutes les bénédictions célestes sur la tête de son bienfaiteur, il entra sur-le-champ en fonctions, s'occupa des divers soins de l'agriculture, et remplaça bientôt son maître dans toutes les affaires de la maison.

« Tout alla bien pendant une année; mais, lorsque le temps de la récolte fut arrivé, quand il fallut la livrer au propriétaire, le marchand, dans la crainte de n'être pas payé de ses gages, conçut la pensée de mettre de côté une partie des grains qu'il avait recueillis, afin de s'assurer l'indemnité due à ses soins. Il détourna donc une certaine quantité de sacs de blé, les cacha soigneusement, et remit le reste à son maître. Celui-ci s'empressa de lui offrir la part équivalente au prix de ses services, en lui promettant pour l'avenir la même exactitude. Le marchand que la conduite loyale de son maître couvrait de confusion, à cause des soupçons injurieux qu'il avait osé concevoir, refusa ce qui lui était offert. Mais, quand il voulut recourir aux lieux où il avait celé son grain, il s'aperçut, à sa grande mortification, que des voleurs l'avaient enlevé. Il ne put cacher le chagrin que lui causait cette perte, et fut forcé d'avouer la cause de sa tristesse à son maître, qui, fort irrité de cette con-

duite, après lui avoir adressé les plus vifs reproches, le chassa de sa maison.

« Le malheureux marchand de Balsora errait sans savoir que faire, lorsqu'il rencontra des hommes qui allaient à la pêche des perles. Ces gens le voyant fort affligé, s'informèrent des causes de son chagrin, et ils furent si touchés de sa situation déplorable, qu'ils lui promirent que la moitié des premiers fruits de leur pêche lui seraient offerts en dédommagement de ses malheurs. Ils plongèrent, et furent si heureux qu'ils rapportèrent dix huîtres dans chacune desquelles se trouvaient dix grosses perles. Ils tinrent leur promesse ; lui en donnèrent dix, en lui conseillant de les vendre, et de tirer parti du prix qu'il pourrait en obtenir. Le marchand, au comble de la joie, en mit deux dans sa bouche, et prit le parti de coudre les huit autres dans ses vêtemens.

« Un voleur, qui rôdait dans les environs, l'aperçut au moment où il était occupé à ce travail, et s'empressa d'aller faire part de sa découverte à ses camarades. Ils revinrent en force, saisirent leur proie, la dépouillèrent inhumainement, et s'enfuirent avec le fruit de leur rapine.

« Quelque désagréable que fût cette aventure, le marchand se consolait pourtant avec les deux perles qu'il avait soustraites aux recherches des brigrands, en les conservant soigneusement dans sa bouche. Dans la première ville où il entra, il s'empressa de les remettre à un crieur, avec ordre de les vendre au plus haut prix possible.

« Mais malheureusement on avait dérobé à un des joailliers de cette ville dix perles absolument semblables à celles que le marchand venait offrir. Ce joaillier, qui crut reconnaître ses bijoux, fut encore plus confirmé dans les soupçons qu'il avait conçus à la vue des vêtemens misérables qui couvraient le propriétaire ; pour éclaircir ses doutes, il lui demanda, sans avoir l'air d'y mettre d'intention, ce qu'étaient devenues les huit autres perles ; le marchand répondit naïvement qu'il les avait cousues dans sa veste, et que des brigands les lui avaient volées ; à ces mots, le joaillier, convaincu qu'il avait trouvé son homme, le saisit, et le traîne devant le cadi. « Seigneur, dit-il, à ce magistrat, j'amène devant vous le voleur de mes perles. En voici deux qu'il a chargé un crieur de vendre publiquement, et il vient de m'avouer lui-même à l'instant qu'on lui avait dérobé les huit autres. » Le juge de police, qui connaissait la probité du joaillier, nonobstant toutes les réclamations et les explications du marchand de Balsora, lui fit donner la bastonnade, et l'envoya en prison, où il resta une année tout entière.

« Un jour, il vit entrer dans la triste retraite où il était confiné depuis si long-temps, plusieurs des pêcheurs qui l'avaient si généreusement secouru, et qui venaient visiter par curiosité les prisons de la ville. Ils furent fort étonnés de le retrouver en ces lieux. « Eh quoi ! lui dirent-ils, vous dont nous avions fait en un instant la fortune, nous vous retrouvons encore en ces lieux aussi misérable que lorsque

nous vous vîmes pour la première fois. » « Hélas! leur répondit le marchand, celui que le malheur persécute, voit toujours les chances les plus heureuses se tourner contre lui; vous avez voulu faire mon bien, pourtant c'est précisément à cause de vous que je suis emprisonné aujourd'hui, sans pouvoir faire entendre mes plaintes. » Et alors il leur raconta toutes les circonstances de sa funeste aventure. « Consolez-vous, lui dirent ces pêcheurs; aussitôt que nous serons hors d'ici, nous réclamerons pour vous, et nous vous ferons rendre justice. »

« Ils tinrent parole, et, en sortant de la prison, ils allèrent porter devant le roi du pays les griefs du marchand, et lui expliquer comment celui-ci avait été victime d'une réunion fortuite d'indices accusateurs. Le roi ordonna aussitôt que l'on rendît la liberté au prisonnier, et, pour le dédommager de l'injustice des hommes et de la persécution de la destinée, il lui accorda une pension et un logement près de son palais.

CDXLII^e NUIT.

« Le pauvre marchand crut enfin avoir trouvé le bonheur. Jouissant tranquillement des bienfaits du roi dont il bénissait la bonté, il vivait heureux sous la protection de ce prince, quand un nouvel incident vint encore troubler son repos.

« En examinant la maison dans laquelle on l'avait logé, il aperçut une fenêtre remplie de pierres, peu solidement liées entre elles, et il eut la curiosité de voir où conduisait cette issue ; à peine eut-il démoli une partie de cette construction, qu'il s'aperçut que la muraille touchait au harem du roi. La frayeur s'empara de lui au même instant, et il s'empressa de boucher avec soin l'ouverture qu'il avait pratiquée. Malheureusement il ne put achever son travail sans être aperçu, et un eunuque qui le vit faire, courut avertir le roi. Ce prince craignant de commettre une nouvelle injustice à l'égard d'un homme déja si malheureux, et voulant vérifier de ses propres yeux la faute dont on l'accusait, se rendit chez lui en toute hâte. Là, il put se convaincre par lui-même que des pierres du mur qui séparait la maison de son palais avaient été nouvellement dérangées. Transporté de fureur à la vue de cette tentative criminelle : « Ingrat, dit-il au marchand, c'est donc ainsi que tu reconnais mes bienfaits en cherchant à t'introduire dans mon harem ! une telle audace ne restera pas impunie, et je veux désormais t'ôter le pouvoir de mal faire. Tu vas avoir les yeux crevés. » Les ordres du monarque furent à l'instant même impitoyablement exécutés. « Misérable que je suis, s'écriait alors le marchand, ce n'est pas assez de m'avoir privé de mes biens, maintenant le destin va s'attacher à ma personne. » Ce pauvre homme! privé de la vue, n'eut plus d'autre ressource que de mendier son pain, et d'implorer les secours et la pitié des passans, en répétant toujours : « Le travail est

inutile, si l'on n'est point favorisé par le destin, et l'on ne peut prospérer sans le secours du ciel.»

«Vous voyez, sire, continua Bakht-yar, l'exemple de ce marchand poursuivi par l'infortune; je ne puis éviter une triste destinée, et tout se réunit pour m'accabler..... »

Cette histoire et l'air de jeunesse et de franchise du jeune accusé, firent une forte impression sur l'esprit d'Azad-Bakht, et calmèrent un instant son courroux; il fit donc différer le supplice, en se promettant néanmoins de faire punir l'audacieuse entreprise de son favori.

Le lendemain, le second vézyr, qui était entré avec tous les autres dans la conjuration formée contre la vie du jeune Bakht-yar, se présenta devant le roi, et lui dit: «Sire, c'est avec peine que vos ministres ont appris hier que vous avez épargné la vie de celui qui vient de commettre un crime dont la honte rejaillit sur tout notre pays. La clémence est une vertu sans doute; mais il faut pourtant qu'elle ait des bornes. Le miel, est une chose excellente; il est pourtant dangereux quand on en prend une trop grande quantité. Nous réclamons un acte de justice que votre majesté ne saurait retarder sans danger. Ce discours persuada le prince, qui ordonna au même instant que l'on fit venir l'accusé. «J'ai résolu, lui dit-il, de ne pas différer plus long-temps ton supplice, il faut que le crime dont tu t'es rendu coupable, soit expié par ton sang, et que ton châtiment donne un salutaire exemple à mes sujets.»

Aussi calme que le jour précédent, Bakht-yar répondit en ces mots : « Sire, vous êtes le maître de ma vie, et vous pouvez en disposer, mais réfléchissez bien pourtant avant d'ordonner ma mort; trop d'impatience et de précipitation sont souvent bien dangereuses, et l'on se repent fréquemment de n'avoir pas eu le courage d'attendre ; c'est ainsi que le fils du roi de Halep, pour n'avoir point écouté les conseils de son père, et pour avoir cédé à une impatience impardonnable, perdit à la fois et le trône et celle qu'il aimait. »

« Quel était ce prince de Halep, demanda Azad-Bakht. » « Je vais vous le dire, répondit Bakht-yar, et il continua en ces termes :

HISTOIRE DU FILS DU ROI DE HALEP.

« Dans le temps que la ville de Halep était la capitale de quelques états, il y avait un roi que sa justice, sa bonté, son affabilité et sa clémence rendaient cher à ses sujets, et qui se distinguait surtout par la généreuse hospitalité qu'il accordait aux étrangers quand ils venaient visiter ses domaines.

« Ce roi avait un fils nommé Behézad, jeune homme plein de bonnes qualités, et qui joignait à une instruction très-étendue, des manières pleines de graces; seulement il avait le défaut de mettre une impatience extrême dans tout ce qu'il entreprenait, et de montrer quelquefois une vivacité déplacée.

« Un jour que Behézad conversait avec quelques personnes qui s'occupaient du commerce, l'une d'elles raconta une aventure assez extraordinaire qui lui était arrivée. « Je voyageais, il y a environ deux ans, dit-elle, avec une file de chameaux, que j'avais fait charger pour mon compte, quand aux approches d'une ville, ma caravane fut dépouillée complètement par une bande de brigands. Désolé de ce fâcheux accident, je m'enfuis au milieu des bois, pour éviter d'être atteint par les voleurs. La nuit survint, et je me vis contraint de monter sur un arbre touffu qui se trouvait dans le voisinage du grand chemin. Il y avait à peine quelques instans que je me trouvais dans cette situation, quand j'aperçus dans le lointain des lumières brillantes qui se rapprochaient insensiblement de l'endroit où j'étais. Bientôt je vis passer une foule de personnes qui se livraient aux transports de la plus bruyante gaîté; ils étaient suivis de gens qui portaient des cassolettes dans lesquelles brûlait un encens d'une odeur si délicieuse, que toute la forêt en était parfumée. Venaient ensuite des musiciens qui chantaient, accompagnés par de nombreux instrumens, puis des esclaves qui portaient des flambeaux, à la lueur desquels j'aperçus au milieu d'un brillant cortége un palanquin : dans ce palanquin était assise la plus belle princesse que j'aie jamais vue de ma vie; l'éclat de son charmant visage surpassait de beaucoup la lueur des torches qui l'entouraient, et j'en fus tellement ébloui, que toujours, depuis ce temps, son image vient se représenter à ma pensée. »

Ce récit piqua vivement la curiosité de Behézad, et fit une forte impression sur ce jeune prince ; celui qui racontait, continua en ces termes :

« Le lendemain matin, étant descendu de l'arbre sur lequel j'avais passé la nuit, je continuai de marcher, et j'arrivai dans une ville. J'appris que j'étais à Rome capitale de l'empire des Césars.

« Lorsque je pris des informations pour savoir quelle était la charmante personne que j'avais vu la veille dans la forêt voisine, j'appris que c'était la fille de l'empereur, la belle Nicarine, qui se rendait à une maison de campagne où elle avait l'habitude de passer une partie de l'année pour goûter les douceurs de la belle saison, et pour entendre le rossignol soupirer près de la rose ses plaintes amoureuses. »

Lorsque le prince Behézad eut entendu ce récit, il courut chez un des vézyrs de son père, et lui dit qu'il était parvenu à un âge tel qu'on devait songer à lui donner une épouse, et qu'il voulait être marié. « Prince, répondit le ministre, faites un choix convenable, et le roi votre père s'empressera, sans doute, de condescendre à vos désirs. » « Eh bien, répondit le prince, l'objet de tous mes vœux, c'est la princesse Nicarine, l'aimable fille de l'empereur des Romains ; il faut absolument que mon père envoie des ambassadeurs pour demander sa main. »

Lorsque le vézyr eut appris au roi de Halep les prétentions de son fils, il répondit qu'il lui était impossible de faire la démarche que Behézad exigeait de lui. L'empereur des Romains, disait-il, ne voudra

jamais accorder sa fille aux sollicitations d'un prince dont les états sont si petits, en comparaison des siens, et qui de plus n'est pas de la même religion que lui.

Lorsque Behézad apprit la réponse de son père, le désespoir s'empara de lui, et il déclara positivement que si son père persistait dans sa résolution, il en prendrait une à son tour, et qu'il irait former cette demande lui-même; le roi, vivement effrayé du projet de son fils, consentit alors à dépêcher vers l'empereur des ambassadeurs chargés de riches présens.

L'empereur reçut avec beaucoup de bienveillance les envoyés du roi de Halep ; mais il fut indigné quand il apprit l'objet de leur mission. Cependant il consentit à donner la princesse au fils du roi de Syrie, s'il pouvait verser dans son trésor une somme de cent laks de dynars (1).

Lorsque les ambassadeurs rapportèrent au roi la réponse de l'empereur, celui-ci déclara que jamais il ne pourrait payer une pareille somme. Touché pourtant par les prières de Behézad, il rassembla tout ce qu'il put et parvint ainsi à réunir trente laks de dynars.

Les instances du prince devinrent alors encore plus vives; il détermina son père à vendre une grande partie de ses esclaves et de ses meubles. Le produit de cette vente forma une somme de vingt mille laks; enfin pour compléter le tribut exigé par l'empereur, le roi de Halep se vit contraint de lever sur ses sujets une contribution extraordinaire. Il parvint ainsi à

(1) Dix millions de pièces d'or.

former une somme de soixante mille laks, qui fut aussitôt portée à Rome par des ambassadeurs.

L'empereur reçut cette somme, traita les ambassadeurs avec les plus grands égards et leur promit que dès que les conditions qu'il avait imposées seraient remplies, il s'empresserait d'exécuter sa promesse.

Behézad voulut alors engager le roi son père à faire supporter de nouvelles charges par ses sujets, et à établir diverses contributions sur les négocians et sur les agriculteurs; mais cette fois le sulthan lui déclara positivement qu'il ne consentirait jamais à charger ses peuples de nouveaux impôts, avant de leur avoir donné le temps de réparer le tort qu'il leur avait causé par ses exactions antérieures. Le prince, mécontent du refus de son père, le menaça encore une fois de quitter pour jamais le royaume s'il ne consentait pas à faire ce qu'il demandait. « Mon fils, lui repliquait le roi, attendez au moins une année. » « Non, mon père, je partirai. » « Attendez au moins six mois. » « Pas davantage. » « Trois mois au moins. » « Je ne peux attendre trois jours. » « Eh bien, partez quand il vous plaira. »

Behézad rentra aussitôt dans ses appartemens, fit venir deux de ses afidés, se revêtit de son armure et partit.

Au bout de quelques jours, il fit la rencontre d'une caravane de cent chameaux richement chargés qui était destinée pour Rome; le chef de cette caravane était un seigneur fort riche, et ami de l'empereur. Behézad fit connaissance avec lui, fut reçu dans son

palais à Rome, et sut si bien se concilier ses bonnes graces que cet homme, en apprenant l'histoire de ses amours, et de ses différens avec son père, lui offrit les quarante mille laks de dynars qui lui manquaient, en lui faisant promettre que dès qu'il aurait le trône de Syrie, après la mort de son père, il lui rendrait exactement cette somme.

Behézad accueillit cette proposition avec empressement; alors il se couvrit de vêtemens convenables à son rang, et se rendit en grande pompe au palais de l'empereur, auquel il fit demander audience, pour remettre à sa majesté les quarante laks de dynars que le marchand lui avait confiés.

L'empereur reçut le prince avec toutes sortes de témoignages d'affection; il accueillit aussi avec bonté la demande qu'il lui fit de la princesse; mais il pria Behézad de lui accorder dix jours pour la préparer à ce mariage.

« Sire, répondit Behézad, je désire ardemment devenir l'époux de la princesse, et ce délai est bien pénible pour mon amour. Permettez-moi d'insister. » « J'approuve votre impatience, répondit l'empereur, mais donnez au moins à ma fille un délai de trois jours, que réclament nos formalités et nos mœurs. » Behézad ne voulut accorder qu'une seule journée; malgré les prières et les représentations de l'empereur, qui, fort étonné de l'extrême impatience de son futur gendre, donna pourtant des ordres pour la prochaine célébration du mariage, et fit disposer en attendant une fête magnifique.

CDXLIII^e NUIT.

Mais, au milieu de cette fête, l'impatience de Behézade l'empêchait de prendre aucun plaisir; il chercha donc à s'esquiver, et à découvrir dans le palais les appartemens de la princesse. Il reconnut enfin le pavillon où elle avait été conduite la veille, et remarquant à la lumière une fente à travers laquelle il était possible d'entrevoir quelque chose, il y appliqua ses deux yeux. La princesse Nicarine, en regardant par hasard de ce côté, s'apercevant qu'un indiscret osait l'observer dans ses appartemens, ordonna à une de ses femmes de faire rougir au feu une petite fourche en fer, et de crever les yeux du téméraire pour punir son audace. La suivante exécuta l'ordre de sa maîtresse, et aussitôt l'infortuné Behézade aveuglé tomba par terre en poussant des cris affreux.

On accourut à ces cris, mais il n'y avait aucun espoir de lui sauver la vue, et le malheureux ne pouvait se plaindre d'un accident qu'il avait provoqué par son extrême impatience.

L'empereur déclara qu'il ne donnerait jamais la princesse sa fille à un aveugle, et le triste Behézade se vit forcé de repartir pour la Syrie, où il demeura privé de celle qu'il avait si ardemment désirée.

Lorsque le roi son père vint à mourir, ses sujets

déclarèrent qu'ils ne souffriraient point qu'un roi aveugle montât sur le trône, et ce fut ainsi que Behézade se vit forcé à passer le reste de sa vie dans les chagrins et l'infortune, pour s'être montré trop impatient d'obtenir ce qu'il souhaitait.

« Vous voyez par là, continua le jeune Bakht-yar, combien il est dangereux d'agir avec une précipitation trop grande. Si Behézade avait eu le courage d'attendre au lendemain, il se serait trouvé le prince le plus heureux de la terre; et si même la princesse qui lui était destinée avait mis plus de réflexion avant de donner l'ordre dont son amant fut la victime, ce malheur ne serait pas arrivé.

Cet exemple parut faire impression sur Azad-Bakht, qui remit au jour suivant le supplice du jeune prince.

Lorsque le lendemain le roi fut monté sur son trône, un des vézyrs s'approcha, et lui dit : « Sire, le bruit qui s'est répandu en tous lieux du crime de Bakht-yar ne permet pas de différer plus long-temps la punition du coupable. On s'étonne de la lenteur que votre majesté apporte à venger une injure aussi grave que celle qu'il a commise, et l'honneur du roi, comme l'intérêt du pays, réclame une prompte réparation. »

Le roi fit venir Bakht-yar, et lui dit qu'il était résolu à le faire périr. « Sire, répondit le jeune prince, veuillez différer encore, on a bien souvent à se louer d'avoir agi avec une sage lenteur, et la patience est quelquefois bien utile; c'est par elle qu'Abou Saber, monta du fond d'un puits sur le trône. » « Comment cela a-t-il pu se faire, demanda le roi. » « Je vais le

raconter à votre majesté, » dit Bakht-yar, et il commença en ces termes :

HISTOIRE D'ABOU-SABER (1).

« Sire, Abou-Saber était un riche fermier qui faisait beaucoup de bien aux habitans de son village, qui employait aux travaux de ses terres un grand nombre d'ouvriers qu'il traitait avec la plus grande douceur et dont il était adoré.

« Un jour un de ses bergers revint tout effrayé l'avertir qu'on avait vu roder un lion dans le voisinage, et que déja même cette bête féroce avait dévoré quelques moutons. Le lendemain et les jours suivans, les ravages continuèrent de telle sorte qu'Abou Saber était menacé de perdre entièrement son troupeau. Sa femme voulait l'engager à monter à cheval, et à donner la chasse à un animal qui causait tant de dégâts ; mais Abou-Saber lui répondit : « Patience, patience! dans tous les évènemens de la vie, c'est là le parti le plus avantageux. Le lion qui nous fait tant de mal est féroce et méchant : tôt ou tard Dieu, dont la justice est le fléau du méchant, lui infligera une punition ; attendons. « Abou-Saber eut raison, quelque temps après ce lion fut tué par le roi, qui le rencontra dans une de ses chasses. « Eh bien, dit Abou-Saber à sa femme, avais-je tort de soutenir que Dieu

(1) Ce nom signifie le père de la patience.

punit toujours le méchant; si j'avais combattu ce lion peut-être aurais-je succombé, le roi lui-même a pris la peine de le tuer; tu vois que nous avons bien fait d'attendre. »

«Peu de temps après, un homme fut assassiné dans le village; et le roi, pour punir les habitans qui ne pouvaient désigner le coupable, fit tout raser et mettre au pillage. Abou-Saber perdit la plus grande partie de sa fortune.

«Il faut promptement réclamer, dit l'épouse d'Abou-Saber à son mari. Tout le monde sait fort bien à la cour que tu n'es point le coupable; redemande au roi ce que tu as perdu, et tu es bien sur de l'obtenir.»

«Patience, patience! ma femme, répondait Abou-Saber, le roi a fait le mal, le roi en sera puni; quiconque prend le bien du voisin, doit un jour perdre celui qu'il possède.» Ces propos furent entendus par un voisin envieux, qui alla les dénoncer au roi; le prince, furieux de l'insolence d'Abou-Saber, lui fit enlever tout ce qui lui restait encore, et le fit expulser de sa ferme, lui, son épouse et ses enfans.

«Eh bien! dit la femme d'Abou-Saber, ne t'avais-je pas bien dit à mon tour que ton caractère de lenteur et de temporisation finirait par nous perdre; nous voilà maintenant dans une belle situation, sans ressource et sans asyle.»

«Patience, patience! ma femme, répondait toujours imperturbablement Abou-Saber; la patience trouve tôt ou tard sa récompense. Comme il disait ces mots, il vit fondre sur lui une bande de voleurs. Ces bri-

gands ne se contentèrent pas de leur enlever le peu qui leur restait, ils les dépouillèrent même de leurs vêtemens, et emmenèrent avec eux les deux enfans d'Abou-Saber. Cependant sa femme lui criait d'une voix plaintive : Au nom de Dieu, mon cher époux, cours après ces brigands, implore leur pitié, puisque tu ne peux les combattre ; ne vois-tu pas qu'ils enlèvent nos fils ?

«Patience! ma femme, répondait Abou-Saber ; le mal retombe toujours sur son auteur ; si je cours après ces voleurs, et qu'un d'eux me tue, que deviendrais-tu seule sur la terre ? patience ! te dis-je, c'est le seul remède à nos maux.

«Les deux malheureux époux arrivèrent, sur ces entrefaites, dans une ville du Kerman, située sur le bord d'une rivière. Abou-Saber dit à sa femme de demeurer un instant sur la rive, et d'attendre qu'il eût pris des informations dans la ville sur les moyens de se procurer un logement.

«Durant son absence, un cavalier qui venait abreuver son cheval aperçut sa femme, et la trouvant à son gré, il lui proposa de le suivre. En vain elle voulut faire résistance, en vain elle criait à son ravisseur que déja elle était mariée, et que son mari allait être désolé en ne la retrouvant pas, le cavalier, sans rien écouter, mit le sabre à la main, et la força de monter derrière lui. Elle n'eut que le temps d'écrire sur le sable à la hâte : «Abou-Saber, tu as perdu ton bien, tes enfans, ta femme que tu ché-

rissais; nous verrons maintenant à quoi pourra te servir ta patience.»

«Lorsqu'à son retour Abou-Saber ne trouvant pas sa femme, lut ces mots qu'elle avait traces, il ne put retenir ses larmes; mais bientôt reprenant son courage: allons, se dit-il en lui-même, voici le moment où j'ai besoin de toute ma résignation; peut-être même le sort me garde-t-il encore quelque coup plus accablant. Il était si frappé cependant de la perte qu'il venait de faire, qu'il errait à l'aventure comme un homme qui a perdu l'esprit; c'est dans cet état qu'il tomba au milieu de gens que l'on forçait de travailler pour construire un palais au roi. Aussitôt qu'on l'aperçut, on s'empara de sa personne; on lui ordonna d'aider les ouvriers, sous peine d'une prison perpétuelle, et on le réunit aux autres auxquels on ne donnait pour toute paie, qu'un mauvais petit pain d'orge, qui suffisait à peine pour les soutenir.

«Il y avait déja trois mois qu'il était occupé à ce rude travail, quand un des ouvriers qui travaillaient avec lui se laissa cheoir, et se cassa la jambe. Ce malheureux poussait des cris aigus que lui arrachait la douleur; alors Abou-Saber lui dit: «Patience! mon ami, patience!....» «Eh! c'est bien le moment de me parler ainsi, répondit l'autre; combien de temps faudra-t-il en avoir?» «Toujours, dit Abou-Saber; car elle peut élever un homme du fond d'un puits jusque sur le trône.»

«Le roi, qui était près d'une des fenêtres du palais

au moment où Abou-Saber prononçait ces paroles, fort irrité d'un propos qu'il regardait comme séditieux, ordonna que l'on saisît l'ouvrier qui parlait ainsi, et qu'on le descendît au fond d'un puits très-profond, qui communiquait avec un vaste souterrain : et, pour ajouter encore aux tourmens du malheureux, il venait lui dire chaque jour : « Eh bien! homme patient, quand comptes-tu sortir du puits pour monter sur ce trône que ta patience doit te faire obtenir? » Cette époque n'était pas aussi éloignée qu'il le pensait. Dans le souterrain qui communiquait avec le puits d'Abou-Saber, avait été renfermé un des frères du roi. Ce prince avait eu le malheur d'exciter la jalousie de son souverain. Mais les mauvais traitemens et le chagrin d'une longue captivité, avaient mis un terme à l'existence de ce frère infortuné. Les grands du royaume qui ignoraient ce dernier évènement, étaient indignés de la réclusion que le roi faisait subir à son frère, et murmuraient hautement contre cette injuste détention; bientôt le mécontentement devint général, des séditions éclatèrent de toutes parts, et l'on se révolta contre la tyrannie du monarque qui fut tué dans une émeute.

CDXLIVe NUIT.

« Le peuple se porta aussitôt vers le souterrain pour délivrer le prisonnier; la ressemblance d'Abou-Saber avec ce prince trompa d'autant plus aisément tous

les yeux, que l'on supposait qu'une longue captivité avait dû nécessairement altérer ses traits. Aussi, à son aspect, un des grands inclinant le genou en terre: « Prince, dit-il, la conduite tyrannique de votre frère a été punie comme elle devait l'être, nous venons vous proposer de régner à sa place. »

« Abou-Saber, reconnaissant la récompense que le ciel gardait à sa résignation, ne répondit rien, se laissa revêtir des insignes royales, et monta sur le trône. Devenu roi, il s'occupa de rendre justice à ses peuples, et sa bienfaisance, son équité, son amour pour ses devoirs lui gagnèrent l'affection de tous ses sujets; tandis que les soins qu'il donnait à ses armées et à la garde exacte de ses frontières, lui attirèrent la vénération et le respect des princes ses voisins.

« Cependant le roi, qui avait privé Abou-Saber de tous ses biens, et qui l'avait expulsé de son village, ne tarda pas à éprouver le même sort qu'il lui avait fait éprouver; un voisin puissant envahit ses états, s'empara de sa capitale, et le força de quitter son royaume.

« Ce roi proscrit vint précisément se réfugier à la cour d'Abou-Saber, et lui demander son assistance pour recouvrer l'empire qu'il avait perdu.

« Mais loin d'agir conformément au caractère qu'il avait montré jusqu'alors, Abou-Saber ordonna de saisir le roi vaincu, et de le reconduire jusqu'aux frontières de ses états; personne ne concevait cette inhumanité si opposée à la généreuse hospitalité du prince, et l'étonnement des courtisans redoubla encore quand

ils entendirent Abou-Saber s'adressant au monarque fugitif, lui dire : « Tu vois maintenant quelle est l'efficacité de la patience, puisque c'est à cause d'elle que tu te trouves dans mes mains. »

« Un jour que Abou-Saber était occupé à rendre la justice à ses sujets, on traduisit devant lui une bande de voleurs. Au milieu d'eux, le nouveau roi reconnut ses enfans. « Quels sont ces jeunes gens, demanda-t-il au chef de bande ? » « Sire, répondit cet homme, nous les avons enlevés, il y a quelque temps ; mais malgré tous nos efforts, nous n'avons pu les faire consentir à se livrer à notre profession ; vous pouvez les prendre en toute sûreté à votre service ; nous oserons même vous offrir nos bras et nos trésors. Si votre majesté veut nous faire grace, nous combattrons dans ses armées et nous lui livrerons les richesses cachées que nous sommes parvenus à rassembler. »

« Abou-Saber, sans prendre aucun engagement, fit d'abord entrer ses deux fils dans son palais. Puis ayant appris des voleurs, le lieu où ils avaient caché leurs trésors, il ordonna qu'on les conduisît en prison.

« Ce jugement excita de nouveau le mécontentement parmi le peuple. Il est bien étonnant, se disait-on, que le roi montre une partialité si révoltante en faveur de deux des brigands, tandis qu'il punit ceux dont il a tiré des révélations précieuses.

« Cependant Abou-Saber, rentré dans son palais, se fit reconnaître de ses deux enfans, et leur apprit les étonnantes aventures qui l'avaient porté au trône ; mais ces deux jeunes gens versèrent des larmes

amères lorsqu'ils apprirent que leur mère avait été enlevée, et cette fâcheuse circonstance troublait seule le bonheur dont ils auraient pu jouir.

« Quelque temps après, un homme et une femme se présentèrent devant le roi; le mari se plaignait de ce que son épouse refusait de lui obéir, et repoussait toutes ses caresses. Loin de réprimander celle que l'on accusait, Abou-Saber fit saisir l'accusateur, et ordonna qu'on lui tranchât la tête.

« A cette nouvelle injustice apparente, le peuple et les grands furent si révoltés, que des murmures unanimes annonçaient une sédition, quand Abou-Saber prit la parole, et parla en ces termes :

« Vézyrs, et vous seigneurs, il est temps de vous découvrir une vérité que j'ai cru devoir vous cacher jusqu'à présent, mais que je me vois forcé de vous faire connaître pour vous expliquer les causes des jugemens que vous avez désapprouvés. Je ne suis point le frère de votre ancien roi, mais comme lui, j'étais une des victimes de sa tyrannie. Lorsque, pour consoler un de mes compagnons, je lui disais que la patience peut élever un homme du fond d'un puits sur le trône, ce méchant prince m'entendit; et, pour me punir de ma hardiesse, il me fit jeter dans un puits qui communique avec le souterrain dans lequel vous m'avez trouvé.

« Maintenant vous concevrez facilement les diverses raisons qui m'ont fait agir.

« Le roi fugitif qui était venu chercher un refuge dans mes états, avait été mon souverain; et par un

caprice injuste, il m'avait dépouillé de mes biens, chassé de son royaume, et forcé de fuir sur une terre étrangère. Je devais donc punir sa cruauté lorsque l'occasion s'en est présentée.

« Les voleurs que j'ai fait mettre en prison, m'avaient enlevé mes enfans que j'ai retrouvés avec eux, et à qui j'ai fait grace. Je ne pouvais donc leur pardonner une offense aussi grave, et je ne pouvais non plus punir mes fils. Quant aux richesses que je les ai forcés de restituer, ils les avaient enlevées, et j'avais tous les droits de les y contraindre.

« Vous avez paru trouver étonnant que je fisse trancher la tête à un homme qui venait se plaindre de la désobéissance de sa femme ; mais il faut que vous sachiez que cette femme était la mienne et qu'il l'avait enlevée près de cette ville durant mon absence. Je crois donc que toutes mes actions ont eu pour base la justice et l'équité : » A ce discours d'Abou-Saber, toute l'assemblée témoigna sa satisfaction par des cris de joie, et chacun s'empressa de demander pardon de ses injustes murmures au sage monarque, qui vécut long-temps heureux, respecté et chéri de sa famille qu'il avait retrouvée, et de ses sujets qu'il avait su conserver. »

« Vous voyez, sire, continua Bakht-yar, combien la patience est utile et la précipitation dangereuse. Songez que l'ordre que vous allez donner sera pour jamais irrévocable, et que ce serait en vain que vous vous apercevriez plus tard de l'erreur et de l'injustice que vous auriez commises. » Ces représentations persuadè-

rent Azad-Bakht, qui remit au lendemain l'exécution de Bakht-yar.

Le jour suivant un des vézyrs se présenta devant le roi : « Sire, lui dit-il, les retards que votre majesté apporte dans l'affaire de Bakht-yar, peuvent avoir sur le royaume l'influence la plus funeste. Enhardis par l'exemple de son impunité, déja les brigands se disent : nous pouvons maintenant tout faire en sureté; puisqu'un homme, qui a osé pénétrer dans les appartemens sacrés du roi, n'est pas puni pour une offense aussi grave, les crimes que nous pourrions commettre le seront bien moins encore; chaque jour l'accusé lui raconte quelque anecdote, et parvient ainsi à reculer le moment de son supplice : eh bien, nous en raconterons aussi. »

Les remontrances de son vézyr piquèrent vivement Azad-Bakht : « Qu'on aille chercher l'accusé, dit-il, et quand il le vit devant lui : ne crois plus, ajouta-t-il, m'amuser avec tes histoires, et me faire espérer que ton innocence sera un jour reconnue; c'est aujourd'hui qu'il faut donner, par ta mort, un salutaire exemple à tous ceux qui seraient tentés d'imiter tes infames actions. »

« Prince, répondit Bakht-yar, si votre majesté veut bien me permettre de lui adresser encore quelques paroles, Dieu la récompensera de cette indulgence par un bonheur éternel. Eh quoi, sire, vous dont l'auguste présence cause partout la joie et le bonheur, c'est donc pour moi seul que vous serez un objet de terreur et de chagrin, pour moi qui suis in-

nocent, je vous le jure par le nom de Dieu qui sait tout, et à qui rien n'est caché. »

Le roi fut ébranlé par ces paroles, et Bakht-yar continua en ces termes :

« Je conjure votre majesté de m'accorder encore un délai de quelques jours, et je promets de lui démontrer clairement mon innocence; accordez-moi cette faveur, et votre cœur se réjouira bientôt comme se réjouit le roi de l'Arabie, qui dut sa couronne et son bonheur à la fermeté avec laquelle il sut contenir sa colère contre un esclave qui l'avait outragé. »

« Quel est ce roi? » demanda Azad-Bakht. A ces mots Bakht-yar commença ainsi :

HISTOIRE DU PRINCE DE ZANGUEBAR.

« Il y avait jadis en Arabie un roi, que sa tyrannie, sa dureté et son injustice rendaient odieux à tous ses sujets. Il avait pour esclave un jeune homme qui avait été enlevé sur la côte de Zanguebar; c'était le fils du roi de ce pays; mais comme il avait des raisons pour cacher l'illustration de sa naissance, tout le monde ignorait à la cour du roi d'Arabie qu'Abrahah fût un prince.

« Abrahah avait su gagner l'affection de son maître; il le suivait partout, et il était chargé du soin de ses armes. Un jour qu'ils étaient ensemble à la chasse, et que l'on poursuivait un cerf avec ardeur,

plus supportables les ennuis du voyage; mais un soir, le tonnerre commença à gronder, un vent furieux s'éleva, et une tempête horrible souleva la mer en furie. Le vaisseau lutta pendant long-temps contre l'orage; enfin une vague l'entrouvrit, et le roi d'Arabie aurait été submergé sans une planche qu'il parvint à saisir.

«Le malheureux naufragé erra pendant sept jours à la merci des vents et des flots; au bout de ce temps il fut poussé par les vagues sur le rivage où il resta sans connaissance.

«Quelques pêcheurs l'ayant trouvé sur la plage, voulurent le questionner, mais il était sans force et presque sans vie. Alors ils lui entr'ouvrirent la bouche et lui firent avaler quelques gouttes d'huile qui lui rendirent l'usage de ses sens.

«En interrogeant ces pêcheurs, le roi d'Arabie apprit qu'il avait fait naufrage sur la côte du Zanguebar: après s'être informé de la distance qui le séparait de la capitale, sachant qu'elle était à quatre farsengs du lieu où il se trouvait, il reprit courage et se mit en marche.

«Le soir il arriva dans cette grande ville accablé de lassitude, et ne sachant où demander l'hospitalité; n'osant entrer nulle part, il se décida à passer la nuit sous l'appentis de la boutique d'un marchand, et là il s'endormit. Or, il arriva que cette nuit même des voleurs pénétrèrent dans la maison du marchand; ces brigands ayant assassiné le maître de la boutique, ses enfans, une servante, enlevèrent tout ce qu'ils purent trouver de plus précieux. Le roi

d'Arabie, que la fatigue avait profondément assoupi, ne s'était aperçu de rien.

Mais le lendemain matin, comme on cherchait de tous côtés les auteurs des crimes, on le vit sortir de dessous l'appentis qui lui avait servi d'abri. Aussitôt il fut saisi par les domestiques. Le sang qui couvrait ses vêtemens, et l'état de délabrement dans lequel il se trouvait ne permirent pas de douter qu'il ne fût un des assassins; on le conduisit devant le roi de Zanguebar.

« Malheureux, lui dit ce prince, te flattais-tu donc que cette ville était gouvernée par un roi dont la négligence devait assurer ton impunité, pour oser ainsi répandre le sang des hommes, et voler avec tant d'audace! Réponds, qui es-tu? nomme tes complices, et le lieu óù tu as caché ce que tu as enlevé. »

« Hélas! sire, répondit le roi, qui craignait de découvrir son véritable nom, je suis né d'un sang royal; je m'étais embarqué pour voyager et m'instruire; mais la tempête a brisé mon navire sur les côtes de vos états, les vagues m'ont déposé sur le rivage, et je suis arrivé hier soir dans votre capitale. Comme je ne connaissais personne dans cette ville, et que d'ailleurs il était si tard que toutes les boutiques étaient fermées, je me suis vu forcé de passer la nuit dehors, et je sortais du sommeil le plus profond quand tout à coup des hommes, en m'accusant d'un crime que je n'ai point commis, m'ont traîné devant vous. »

« Ne crois pas, répondit le roi de Zanguebar, que je sois dupe de tes astucieux mensonges; le lieu où

l'on t'a trouvé, le sang dont tu es couvert, tout prouve assez que tu es un des coupables, et je ne puis croire au récit extraordinaire par lequel tu prétends te justifier. Je veux que ton supplice soit assez sévère pour frapper de terreur tes complices qui ont échappé à ma justice. »

« Sire, reprit le roi d'Arabie, je vous proteste que comme vous je suis d'un sang royal, daignez prendre une idée plus favorable de ma personne; votre majesté ne connaît pas mon innocence, mais Dieu la connaît. »

Frappé de la noblesse avec laquelle l'accusé s'exprimait, le roi de Zanguebar vit bien que cet homme avait reçu une éducation soignée, et craignant d'avoir été trompé par les apparences, il différa son supplice et le fit conduire en prison. Le roi d'Arabie se résigna, et passa son temps à prier Dieu.

Derrière la prison se trouvait un parc assez agréable planté d'arbres, et arrosé par un ruisseau limpide où l'on permettait aux prisonniers de venir se promener.

Sur le mur qui fermait ce parc, le roi prisonnier vit un jour se percher un corbeau; pour tirer un augure favorable ou défavorable sur la durée de sa captivité, voyons, se dit-il en lui-même, si avec cet os que je tiens à la main, je puis attraper le corbeau, cela annoncera ma prochaine délivrance; si au contraire je le manque, c'est que je devrai rester long-temps prisonnier. Il dit, lance son os avec force, et manque l'oiseau qui s'envole.

Or, il arriva par hasard que derrière le mur de la

prison, le fils du roi du pays passait la revue de ses troupes dans une vaste prairie, et leur faisait faire l'exercice; précisément l'os que venait de lancer Abrahah atteignit l'oreille de ce prince, et le blessa grièvement.

En voyant son sang couler en abondance, Abrahah poussa des cris plaintifs, et donna l'ordre de rechercher celui qui avait lancé cet os. On ne tarda pas à découvrir que le roi d'Arabie était le coupable, et on le conduisit de nouveau devant le roi de Zanguebar.

Abrahah ne reconnut point son ancien maître dans le misérable état où il se trouvait. L'esclave était devenu prince, et le prince était devenu esclave.

« Malheureux, s'écria le roi de Zanguebar en voyant Abrahah couvert de sang, et le roi que l'on amenait devant lui: qu'as-tu fait à mon fils chéri? Tu vas payer de ta vie ton nouveau crime. J'étais disposé à te croire innocent; mais cette infâme action prouve assez que tu es né pour le meurtre. Oseras-tu soutenir encore que tu n'es pas coupable? »

« Sire, répondit le roi d'Arabie, vous dont l'équité est connue de tout l'univers, voudrez-vous enfreindre un des préceptes le plus sacrés de la loi divine, qui ordonne que la peine du Talion soit infligée au coupable? J'ai enlevé l'oreille droite du prince, ordonnez que la mienne soit enlevée aussi. » « Eh bien, dit le roi de Zanguebar, tes vœux seront accomplis; qu'on lui coupe une oreille. »

Le bourreau fut appelé; mais quand il voulut exécuter l'ordre du roi, il ne trouva point d'oreille droite.

« Eh bien, continua le roi de Zanguebar, n'es-tu pas maintenant convaincu de scélératesse. Tu le vois, déja tu as subi le supplice imposé aux voleurs, et la mutilation de ton oreille indique assez l'infame métier que tu ne rougissais pas d'exercer. »

CDXLV^e NUIT.

A cette injurieuse supposition le roi d'Arabie ne put se contenir davantage. « Vous vous trompez, répondit-il aussitôt, je ne suis point un voleur, et puisqu'il faut vous l'avouer, le royaume d'Arabie obéit à mes lois; et peu de mots suffiront pour vous convaincre de la vérité de ce que j'avance. »

Alors il raconta comment il s'était embarqué pour aller à la poursuite d'un esclave qui s'était échappé de sa cour, il détailla les circonstances de son naufrage, et de son arrivée dans la capitale du royaume de Zanguebar.

A ce récit, Abrahah, qui reconnut alors son ancien maître, se jeta tout à coup à ses pieds en confirmant la vérité de ce qu'il venait de dire. Le roi de Zanguebar ne manqua pas de faire mille excuses à son prisonnier, et de lui dire combien il était mortifié du traitement qu'il lui avait fait éprouver. Il chercha dès lors à lui faire oublier par ses attentions, les désagrémens de l'aventure dont il l'avait rendu victime. Il le fit conduire aux bains, lui offrit de magnifiques vête-

mens, des chevaux superbes et un train nombreux d'esclaves. Après que le roi d'Arabie eut passé quelques jours dans la capitale de Zanguebar au milieu des plaisirs et des fêtes, il reprit la route de ses états avec une brillante escorte.

Cependant on ne tarda pas à retrouver à Zanguebar les auteurs des assassinats qui avaient été commis et on les punit sévèrement.

« Vous voyez, sire, dit Bakht-yar, que si le roi d'Arabie n'avait pas usé de clémence envers Abrahah, celui-ci aurait trouvé l'occasion de se venger un jour, et que si le roi de Zanguebar avait fait mourir le roi d'Arabie comme meurtrier du marchand, il aurait eu lieu de se repentir de son injustice après que les vrais coupables auraient été arrêtés.

« Que votre majesté veuille donc ne pas mettre trop de précipitation dans le jugement qu'elle va porter sur moi, et m'accorder un délai de quelques jours pour établir mon innocence : la clémence est la base la plus solide du trône des rois. »

Bakht-Azad, satisfait du récit de Bakht-yar ordonna qu'on le reconduisit en prison jusqu'au lendemain.

Le jour suivant un des vézyrs vint de nouveau se présenter devant le roi, et après s'être incliné profondément il lui parla en ces termes :

« Sire, il est du devoir des rois d'anéantir leurs ennemis, car c'est une maxime d'éternelle sagesse que le plus faible n'est jamais à mépriser. Il faut donc, aussitôt qu'on en a le pouvoir, se débarrasser de ceux qui nous veulent du mal. »

Le roi donna l'ordre d'amener Bakht-yar, et lui dit : « Eh bien, j'attendrai donc toujours en vain que ton innocence se manifeste ! mais le jour est venu où ton sort doit enfin être décidé. »

« Sire, répondit Bakht-yar, j'avais pris la résolution de garder le silence ; mais quand je songe au parti que vos ennemis tireront de l'injustice que vous allez commettre, je ne puis me taire plus long-temps ; d'ailleurs, vous le voyez, je ne puis fuir, quels que soient les délais, que votre majesté voudra bien m'accorder ; il faudra toujours perdre la vie, si je ne suis pas assez heureux pour démontrer mon innocence. L'impression que me fait éprouver la majesté de votre présence, m'empêche de faire valoir les considérations qui militent en ma faveur, mais je vous dis, que celui qui sait tout fera reconnaître un jour la fausseté des accusations portées contre moi, et que si je meurs, votre majesté pourra bien se repentir de son injustice comme le roi Dabdyn, qui se fiant aux accusations de Kardar avait fait périr Kamkar. » Le roi pria Bakht-yar de raconter cette aventure.

HISTOIRE

DU ROI DABDYN, ET DE SES DEUX VÉZYRS.

« Sire, dit Bakht-yar, les vieilles chroniques des temps passés rapportent que jadis un roi, nommé Dabdyn, avait deux vézyrs : Kamkar et Kardar.

« Le premier de ces ministres avait une fille

d'une incomparable beauté. Or, un jour qu'il avait été forcé d'accompagner le roi à la chasse, il avait laissé tous les soins de l'administration de son royaume à son collègue Kardar. Celui-ci ayant aperçu par hasard dans un jardin la fille de Kamkar, en devint si éperdument amoureux qu'il en perdit le repos. Cette image ravissante, qui venait nuit et jour s'offrir à sa pensée, ne lui permettait pas de jouir d'un instant de tranquillité, et son esprit inquiet s'appliquait à chercher les moyens de posséder l'objet de ses désirs.

« Enfin voici l'horrible projet auquel il s'arrêta: Kamkar, se dit-il, ne voudra jamais m'accorder sa fille, il n'y a donc qu'un moyen pour moi de la posséder; lorsque le roi sera de retour de la chasse je lui ferai un si grand éloge de la beauté de la fille de son vézyr qu'il voudra l'obtenir en mariage; il ne me sera pas difficile, après la célébration de la cérémonie, de la perdre en l'accusant faussement d'infidélité auprès de son époux; il m'ordonnera de la mettre à mort et je saurai bien faire tourner cet évènement à mon avantage, pour l'accomplissement de mes desseins.

« Lorsque le roi fut de retour, il ordonna à Kardar de lui rendre compte de l'administration de son royaume pendant son absence, et de lui faire part des évènemens remarquables. Le vézyr lui répondit: « Sire, tous vos fidèles sujets ont été soumis aux ordres de votre majesté, et je n'ai rien d'important à vous communiquer. Seulement j'ai vu pendant votre

absence un objet si ravissant, et si extraordinaire, qu'il mérite toute l'attention de votre majesté; c'est une beauté dont les yeux ont l'éclat de la lune dans son plein, dont la taille est aussi élégante que le cyprès, dont les cheveux exhalent l'odeur des parfums de l'Arabie et du musc de la Tartarie; sa douceur rappelle la timide perdrix; ses ornemens offrent un parterre émaillé de fleurs, en un mot, c'est une déesse sous les traits d'une mortelle; car elle peut soumettre également les hommes et les dieux.»

«Ces paroles de Kardar excitèrent vivement les désirs du roi, qui demanda avec empressement les moyens de posséder un objet si charmant.

«Sire, répondit le vézyr, vous n'avez pas besoin pour l'obtenir d'envoyer d'ambassadeur ou d'offrir de riches présens, il vous suffit de faire appeler Kamkar, et de lui faire part de vos desseins; celle dont je viens de vous parler est sa fille.

«Fais-le venir à l'instant devant moi dit le roi.» Kardar s'empressa d'avertir son collègue, qui se rendit aussitôt aux désirs du prince, en exprimant par son maintien tout le respect dont il était pénétré pour sa personne.

«Le roi le fit asseoir près de lui, et lui dit: «Kamkar, j'ai appris que tu as pour fille une beauté incomparable douée de toutes les qualités imaginables; je te promets, si tu veux la faire entrer dans mon harem, les récompenses les plus flatteuses et les plus brillantes; je veux que tous les honneurs et les richesses dont je te comblerai t'élèvent au-dessus

des princes les plus puissans et des plus grands seigneurs de mon royaume; car je remettrai en tes mains tout mon pouvoir et toute mon autorité. »

« Sire, répondit Kamkar, les propositions que votre majesté daigne me faire sont trop brillantes et trop séduisantes pour que je ne les accepte pas avec plaisir; le ciel m'aurait donné cent filles que je me ferais un plaisir de vous les offrir. Je vous prierai toutefois, de me donner le temps de prévenir celle à qui vous réservez un si grand honneur, et de tout préparer pour la cérémonie qui doit être célébrée conformément aux règles de la cour. » « Tu as raison, dit le roi, va sans perdre de temps faire part à ta fille de mes intentions, et conclus promptement cette affaire. »

CDXLVI^e NUIT.

Kamkar se rendit incontinent chez lui, et raconta à sa fille l'entretien qu'il venait d'avoir avec le roi; il fut fort étonné de l'entendre répondre ainsi : « Je suis très-flattée, mon père, que le roi ait bien voulu songer à moi; mais je sens que je ne suis point faite pour les grandeurs de la cour, et que je ne saurais remplir la tâche que m'imposerait un rang aussi auguste que celui qu'on me propose. Les philosophes ont comparé avec assez de vérité les rois à deux élémens, à l'eau et au feu; comme eux ils sont changeans, et détruisent à chaque instant ce qui les approche;

vous ne trouverez donc point étonnant que je refuse l'honneur qu'on me propose. »

« Je ne contrarierai point tes volontés, ma fille, repartit Kamkar ; mais songe aux suites que ta résolution peut entraîner. Si je vais rapporter au roi ta réponse, le monarque irrité me fera infailliblement mettre à mort : quel parti prendre pour sortir de cette position embarassante ? » « Je n'en vois qu'un seul, répondit sa fille, c'est de dire au roi que je consens à devenir son épouse ; mais que je demande un délai de dix jours ; ce temps nous suffira bien pour fuir le royaume. »

« Kamkar approuva ce projet, et se rendit auprès du sulthan pour en commencer l'exécution. « Sire, lui dit-il, la fille de votre esclave s'honore des bontés dont votre majesté daigne la combler, et se réjouit de la grace insigne que vous voulez bien lui faire ; elle vous demande seulement un délai de dix jours pour se préparer à une cérémonie aussi importante. » « Je les lui accorde bien volontiers, dit le roi, et de plus je te donne un congé de dix jours, afin que tu puisses t'occuper uniquement des préparatifs de notre union, et veiller à ce que tout se passe d'une manière convenable. » Kamkar baisa la terre et retourna près de sa fille. Aussitôt ils se mirent tous les deux à préparer ce qui était nécessaire pour le départ, et dans la même nuit, suivis d'esclaves dévoués, ils s'éloignèrent de la capitale.

« Lorsque le sulthan apprit le lendemain la nouvelle de la fuite du vézyr et de sa fille, il entra dans une

grande colère, et donna aussitôt des ordres pour que l'on se mît à leur poursuite. Le vézyr Kardar ne voulut point laisser à un autre le soin de diriger cette expédition, et promit de rejoindre les fugitifs dans quelque lieu qu'ils se fussent cachés. Le roi confia cette affaire à ses soins, en le remerciant beaucoup de son zèle.

«Kardar fit tant de diligence qu'au bout de deux jours de marche il eut rejoint les deux fuyards; il les fit impitoyablement garotter, et les ramena ainsi dans la capitale. « Misérable, s'écria le sulthan furieux en apercevant Kamkar, où as-tu été porter tes pas criminels, et en même temps il lança sur lui une chaise avec tant de violence, que le malheureux vézyr eut le crâne brisé et expira sur-le-champ : puis il reporta ses regards sur la fille de sa victime, et fut désarmé par sa beauté, ses graces, l'expression de ses yeux charmans, l'élégance de sa taille divine, et la douceur qui régnait sur tous ses traits. Il ressentit aussitôt les tendres impressions de l'amour le plus vif, et ne songea plus qu'aux moyens de posséder une femme aussi belle. Il fit promptement appeler le cady et les ulémas, et leur ordonna de dresser le contrat. Ensuite il la fit passer dans son harem en lui conservant tous ses esclaves et ceux qui la servaient ordinairement ; il en excepta seulement un bouffon qui l'avait élevée, et auquel l'entrée du sérail fut interdite.

«Cette séparation affligea vivement ce vieux serviteur; il écrivit à plusieurs reprises pour prier sa maî-

tresse d'intercéder auprés du roi en sa faveur, afin d'obtenir son admission auprès d'elle, en lui déclarant qu'il mourrait de chagrin si sa demande était rejetée.

«La nouvelle sulthane demanda cette grace à son époux, qui n'osa point la lui refuser.

«Cette preuve de complaisance, et les soins que le roi donnait à la fille du vézyr lui firent oublier insensiblement la perte cruelle qu'elle avait faite, et elle commençait à s'accoutumer à la vie du harem; mais pendant ce temps Kardar, toujours occupé des moyens de posséder celle qu'il convoitait ardemment, cherchait continuellement quelque stratagême pour la perdre dans l'esprit du monarque et la faire chasser du palais.

«Le hasard vint favoriser ses criminels desseins; une guerre survint et le roi forcé de se mettre à la tête de ses armées, lui confia pendant son absence la direction des affaires de son royaume. Honoré de la confiance entière de son maître, Kardar trouva plus facilement les moyens d'approcher de la sulthane. Il l'aperçut du haut de la terrasse qui avait vue sur les jardins du harem; elle était seule, assise et dans l'attitude d'une personne qui réfléchit: en la découvrant, la joie du vézyr fut si grande qu'il faillit se laisser tomber du lieu où il était placé; il saisit avec empressement une petite pierre et la jette vers l'endroit où se trouvait la fille de Kamkar. Cette action lui fit lever les yeux; mais elle les baissa aussitôt qu'elle eut reconnu le vézyr; celui-ci, voyant qu'elle gardait le silence, lui fit un salut,

et elle le lui rendit. Enhardi par cette légère faveur : « O mon ame, s'écria-t-il, vous connaissez l'amour que vous avez su m'inspirer; il est tel qu'il ne me laisse plus aucun repos, ni la nuit ni le jour, et sans vous je ne puis traîner qu'une triste et languissante vie; daignez compâtir à mes maux, en accueillant mes soins, et je vous promets le bonheur. Si vous acceptez mon cœur, nous fuyons de cette contrée avec les immenses richesses qui sont à ma disposition, ou bien je puis vous conserver le trône en me débarrassant par le poison de celui qui seul pourrait porter un obstacle à l'accomplissement de mes souhaits. »

« Quoi! répondit la sulthane indignée, c'est vous Kardar, qui, bravant à la fois et Dieu et les hommes, osez me faire d'aussi criminelles propositions, vous oseriez souiller l'enceinte du harem, et porter sur votre maître une main sacrilége? »

« Eh, n'est-ce pas ce maître, dit Kardar, qui sans aucun motif a fait périr votre père, est-ce donc à vous de le défendre et de l'aimer? Quelque jour sans doute il vous réserve le même sort; mais, alors, il ne sera plus temps de vous rappeler les offres que je vous fais aujourd'hui. »

« Je ne sais, répliqua la sulthane quel sort me réserve la destinée, et l'homme ne saurait s'opposer à ce que Dieu décide dans sa sagesse; il a voulu la mort de mon père, et je dois révérer ses décrets; c'est avec la même résignation que j'attendrai ses ordres sacrés; rassure-toi, vézyr, quels qu'ils soient, je

saurai m'y conformer sans murmure.» A ces mots elle se leva et rentra dans le sérail.

«Cette réponse ne permit plus à Kardar de douter des sentimens de la sulthane à son égard, et voyant dès lors que s'il ne prenait pas les devans, elle ne manquerait pas de l'accuser, et de le perdre dans l'esprit de son maître, il résolut de la prévenir en lui imputant une action infame et criminelle, afin de détruire l'impression d'une plainte, qui par ce moyen devait paraître une récrimination injuste.

«Peu de temps après cette aventure, le sulthan, après avoir glorieusement terminé la guerre qu'il avait entreprise, fit son entrée triomphante dans la capitale de ses états. Les grands seigneurs et les premiers magistrats du royaume, ayant Kardar à leur tête, se rendirent à quelques journées de distance au devant de lui pour lui adresser leurs félicitations et leurs éloges, et lui témoigner la joie qu'ils éprouvaient en le voyant de retour sain et sauf. Le roi les accueillit tous avec bonté et ils prirent ensemble le chemin de la ville.

«Lorsque la cérémonie fut terminée, le sulthan s'empressa de demander à son vézyr comment les choses s'étaient passées en son absence, et de s'informer de la situation de son royaume : «Sire, lui répondit Kardar, tout a été calme et tranquille pendant que vous étiez allé combattre nos ennemis, et vos fidèles sujets sont fiers de vivre sous le règne glorieux de votre majesté ; seulement il est un crime dont j'ai eu le malheur d'être témoin, et que je ne saurais vous apprendre.» Et comme le monarque insistait

pour connaître ce crime : « Non, sire, continua le perfide vézyr, ma langue ne peut proférer des paroles qui doivent vous affliger si profondément ; » « mais l'inquiétude que me causent tes discours, dit le sulthan, est cent fois pire que ne serait la réalité ; hâte-toi de mettre un terme à l'anxiété que j'éprouve. » « Eh bien, sire, reprit Kardar, je parlerai (si toute fois j'en ai la force), puisqu'il faudra toujours que vous appreniez par moi ou par un autre la triste nouvelle que je dois vous communiquer. » « Parle sans rien craindre, dit le roi, tu n'as rien à redouter pour tout ce que tu peux m'annoncer. » « Sire, dit Kardar, vous connaissez cette sage maxime : quand tu écrases le serpent écrase aussi tous ses petits ; ce que j'ai à vous raconter vous en prouvera toute la justesse. Un jour que je me trouvais dans une des parties les plus reculées de votre palais, j'entendis deux personnes qui causaient à voix basse, et à la faveur d'un rideau qui me cachait, je pus approcher assez près pour reconnaître la fille de Kamkar qui s'entretenait avec un de ses esclaves. Tu étais déja grand, lui disait-elle, quand j'étais encore bien jeune ; mais je t'aimai dès ma plus tendre enfance ; ah ! que de larmes il m'a fallu verser pendant notre séparation cruelle. La nuit je te voyais dans mes songes ; le jour je ne rêvais qu'à toi ; enfin le sulthan a permis ton entrée dans le harem. Mais pourquoi réponds-tu avec cette froideur à ma tendresse ? moi qui t'aime plus que mes yeux, plus que ma vie, faut-il que je te trouve toujours plein d'indifférence et de réserve à mon égard ? Écoute, j'ai

formé un projet qu'il faut que tu m'aides à exécuter. Le sulthan a tué mon père, et ce forfait ne peut rester impuni, si tu veux seconder mes desseins, le poison me vengera de sa cruauté, et sa mort nous permettra de fuir cette ville et d'aller jouir ailleurs d'un bonheur tranquille.»

« Je n'eus point la force d'écouter plus long-temps ces infamies, continua Kardar, et je me retirai en silence pour me livrer aux tristes réflexions que cette aventure avait fait naître en moi; depuis ce temps, j'ai attendu avec une vive impatience le retour de votre majesté pour l'avertir de ce complot si atroce.»

«Cette dénonciation de son vézyr causa au prince autant de surprise que d'indignation; il congédia aussitôt son monde, et quand le bouffon vint, comme à son ordinaire, au-devant de lui en faisant ses farces accoutumées, il le fit saisir aussitôt, et sans lui donner le temps de s'expliquer, il le coupa en deux de sa propre main.

« Ensuite il fit comparaître la sulthane devant lui: «Eh quoi, madame, lui dit-il, c'est vous qui avez eu l'audace de conspirer contre mes jours, et vous avez pu préférer ce misérable bouffon au prince le plus puissant du monde.» La fille de Kamkar, qui reconnut la perfidie de Kardar, voulut prendre la parole, mais le roi ne lui en laissa pas le temps, et continua ainsi : «Eh bien, puisque tu aimes tant ce vil histrion tes vœux seront comblés, et tu vas aller le rejoindre.» A ces mots le rusé Kardar se jette aux genoux du roi : « Ah! sire, s'écria-t-il, pourriez-vous

ordonner la mort d'une femme, ne souillez pas votre palais de ce triste supplice qui présage toujours des malheurs; contentez-vous de la faire lier par les pieds et par les mains sur un chameau, et de l'envoyer en cet état périr de faim et de soif dans le désert. » Le roi suivit le conseil de son ministre, et sur-le-champ on amena un chameau, sur le dos duquel on attacha la malheureuse sulthane, puis on le dirigea sur la route du désert.

CDXLVII^e NUIT.

« Dans cette position cruelle, la fille de Kamkar ne tarda pas à éprouver toutes les angoisses de la faim et de la soif; ses lèvres devinrent ardentes, son gosier, sa langue et son palais se desséchèrent; mais au milieu de ses souffrances, la confiance en Dieu ne l'abandonnait point. Soulevant vers le ciel ses yeux éteints par la faiblesse : « Grand Dieu! s'écria-t-elle, je me soumets aux décrets de ta providence; et si quelques gouttes d'eau venaient prolonger ma vie de quelques momens, je les emploierais encore à glorifier ton saint nom. Tu connais mon innocence, et l'injustice des hommes qui m'ont condamnée, je t'en conjure, permets qu'avant de mourir, si ma vie doit être si tôt terminée, ma bouche puisse au moins confondre mes indignes accusateurs; Dieu miséricordieux, soutien du faible, et de l'opprimé, c'est en toi seul que j'ai placé mon espoir. »

«A peine la sulthane avait-elle achevé cette prière que tout à coup ses liens se détachèrent et se rompirent; une source d'une eau vive et pure jaillit au même instant, les lieux qui l'entouraient se couvrirent d'une fraîche verdure et d'arbustes charmans. Le chameau vint lui prêter l'ombre de son corps; la fille de Kamkar but cette eau salutaire en adressant à Dieu de vives actions de graces.

«Dans le même moment, un chamelier qui avait perdu quelques-uns de ses chameaux parcourait le désert dans l'espoir de les retrouver; mais jusque alors ses recherches avaient été vaines. Ces animaux appartenaient au roi, et le gardien errait à l'aventure n'osant retourner au palais dans la crainte que sa négligence n'excitât le courroux du prince. Lorsqu'il aperçut un chameau dans le lointain, il crut avoir retrouvé un de ceux qu'il avait perdus; mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur: en même temps il éprouva la plus vive surprise en voyant au milieu du désert, sur un riche tapis de verdure, une charmante personne occupée à prier Dieu.

«Saisi de respect à cette vue, il attendit que la sulthane eût fini sa prière, et demeura silencieux auprès d'elle. Quand il s'aperçut que son oraison était achevée, il s'approcha d'elle avec politesse, et la saluant respectueusement : «Ma belle dame, lui dit-il, vous êtes seule dans le désert, si vous voulez accepter ma protection, je veux vous servir de tuteur et de père, et j'espère attirer ainsi sur moi les faveurs du Tout-Puissant.» La sulthane accueillit avec joie le

secours inattendu qui lui était offert, et le chamelier s'empressa de lui donner quelques provisions qu'il avait emportées avec lui, en l'interrogeant sur les causes qui l'avaient conduite ainsi toute seule au milieu d'un désert sauvage. La sulthane ne répondit rien à ses questions; alors le chamelier lui raconta comment après avoir perdu les animaux confiés à sa garde, il était venu les chercher dans le désert, sans avoir pu les rencontrer; puis supposant que la reine était une de ces personnes vouées à l'adoration et au culte perpétuel du seigneur, il se recommanda à ses prières, et lui demanda d'intercéder en sa faveur afin qu'il pût retrouver ses chameaux. La sulthane se mit à prier; à peine avait-elle commencé son oraison, que le chamelier vit sortir du bois voisin, et accourir vers lui la troupe de chameaux qu'il avait perdue. Cet évènement le combla de joie : « Ma fille, dit-il, les lions et les tigres qui infestent ce désert en rendent le séjour bien dangereux, hâtons-nous de retourner à la ville, je veux vous faire construire chez moi un lieu de prières où vous pourrez vous livrer tout à votre aise à vos pieux exercices; puis ayant attaché ses chameaux ensemble (1), il plaça la sulthane sur un d'eux, et monta sur un autre. A l'heure de la prière du soir, les deux voyageurs aperçurent les portes de la ville; le chamelier fit descendre sa compagne dans sa maison, et comme il l'avait promis,

(1) Dans toutes les caravanes de l'Orient chacun des chameaux est attaché au chameau qui marche devant lui. Le premier seul est guidé par un âne.

il lui fit construire un oratoire, où elle put se livrer tout entière à l'adoration de Dieu.

« Peu de temps après, lorsque le chamelier vint rendre compte au roi de son voyage : « Sire, lui dit-il, j'ai été témoin d'une des aventures les plus extraordinaires dont votre majesté ait jamais entendu parler, si vous daignez m'écouter quelques instans je vous la ferai connaître ; » et comme le roi paraissait curieux de l'entendre, il continua ainsi : « Il y a environ un mois que j'avais égaré quelques-uns des chameaux de votre majesté ; voulant réparer ma faute, je parcourais les déserts voisins, lorsque mon attention fut attirée par l'aspect d'un chameau qui, placé près d'une source d'eau vive et sur une verte prairie, garantissait de son ombre une femme toute jeune ; cette dame paraissait se livrer à une ardente prière, et je pensai que c'était à sa ferveur qu'elle devait les heureuses ressources dont je la voyais entourée. Mes conjectures se réalisèrent promptement ; m'étant approché d'elle je lui fis part de la situation embarrassante dans laquelle je me trouvais, et à peine avait-elle prononcé quelques paroles que j'aperçus mes chameaux perdus, accourant auprès de moi. J'ai prié cette personne, que la Divinité favorise si efficacement, de venir loger chez moi, et je lui ai fait construire un oratoire où elle se livre nuit et jour à l'adoration de Dieu. »

CDXLVIIIe NUIT.

«Ce récit piqua la curiosité du roi, il exigea que le chamelier le conduisît au même instant près de cette personne miraculeuse, dans l'intention de se recommander à sa prière, et de suite il se rendit auprès de l'oratoire. Là, caché par un rideau, il la vit se livrer avec ferveur aux exercices de la plus ardente piété; mais qu'elle fut sa surprise! lorsqu'en se retournant pour faire les salutations accoutumées, l'inconnue lui laisse voir sa figure, et qu'il reconnaît la fille de Kamkar. Il ne put contenir sa joie; s'élançant du lieu où il était caché, il la serra dans ses bras en fondant en larmes, et la conjura de lui pardonner les torts dont il se reconnaissait coupable envers elle, de lui rendre son affection et de rentrer dans tous les droits de reine, dont il l'avait si injustement dépouillée.

«Sire, répondit-elle à son époux, je mettrai une condition au pardon que vous me demandez; j'exige que vous restiez caché quelques instans encore dans cette maison, pour que vous puissiez être convaincu par vous même de l'indigne perfidie et des ruses abominables dont votre vézyr s'est servi pour me faire perdre votre confiance.» Le roi voulut bien se prêter à cette épreuve, et la fille de Kamkar pria le chamelier d'aller avertir Kardar, qu'une dame qui de-

meurait chez lui, désirait vivement avoir avec le vézyr quelques momens d'un entretien particulier.

«Kardar accourut en diligence au rendez-vous, et sa surprise fut égale à sa joie, quand il reconnut dans la personne qui l'avait fait demander, la fille de son ancien collègue. Il crut que le moment était enfin venu où ses vœux seraient comblés, et plein des transports qui l'agitaient: «Lumière de ma vie, s'écria-t-il, quel heureux hasard vous a préservée de la mort cruelle qui vous était réservée! hélas, il n'a pas tenu à mes soins que vous fussiez sauvée, car le jour même où le roi vous fit attacher sur un chameau, j'expédiai de tous côtés des hommes chargés de vous ramener dans mon palais; mais toutes leurs recherches furent vaines, et j'appris avec douleur qu'il leur avait été impossible de vous retrouver. Depuis ce temps, je gémissais en proie à la tristesse la plus cruelle; votre retour me rend enfin au bonheur et à la vie. Ah, que de malheurs et de chagrins vous nous auriez épargnés à tous les deux, si lorsque je vous lançai cette pierre dans les jardins du palais, vous aviez voulu écouter mes propositions. Ne vous avais-je pas prédit alors le traitement que vous avez éprouvé? ne vous disais-je pas que l'homme capable de tuer si injustement votre père, serait un jour lui-même injuste envers vous? Nous avions un moyen de nous débarrasser de cet odieux tyran, et le poison aurait assuré notre repos pour jamais. Vous avez alors dédaigné les offres d'un homme qui vous adorait, vous m'avez répondu en me mettant en avant votre scrupuleuse

fidélité envers votre époux, votre entière résignation aux ordres de la Providence; vous voyez à présent dans quel abyme de maux ces sentimens si nobles vous ont plongée; mais bannissons ces inutiles regrets, écartons le souvenir des malheurs passés, pour ne songer qu'au bonheur de notre situation actuelle, et à la bonté de Dieu qui vous rend à nos vœux, et à mon amour.» En prononçant ces paroles, Kardar s'approcha de la sulthane pour l'embrasser, mais au même instant, le sulthan qui perdait patience, s'élança sur lui et le perça de son candjar, le vézyr tomba aussitôt en rendant le dernier soupir.

«Le roi reconduisit la reine au sérail, où tous les deux auraient joui d'un bonheur sans mélange, si les regrets causés par l'injustice du prince à l'égard de Kamkar, n'eussent troublé leur félicité.

«Vous voyez, sire, dit Bakht-yar, combien était dangereuse la précipitation avec laquelle le roi Dadyn condamna le vézyr Kamkar et sa fille. S'il eût écouté la voix de la prudence, s'il n'avait pas tué ce ministre de sa propre main, il se serait épargné des remords bien cuisans et des regrets qui devaient empoisonner le reste de sa vie.

«Il en sera de même de votre majesté, si elle ne me permet pas de trouver les moyens de prouver mon innocence; je ne lui demande que quelques jours pour lui démontrer que je me trouve dans la même situation que la malheureuse princesse, dont je viens de lui raconter l'histoire.»

Azad-Bakht, touché par ce récit, fit reconduire Bakht-yar en prison.

Le jour suivant un des dix vézyrs vint se présenter devant le roi. « Sire, lui dit-il, il est impossible aux ministres de votre majesté de soutenir plus long-temps les reproches dont on les accable de tous côtés. Il n'est bruit parmi le peuple que de l'affaire du harem, et cette scandaleuse aventure est colportée dans les bains, dans les rues, dans les carrefours, dans les places publiques. Le roi, dit-on, a trouvé Bakht-yar, revêtu de ses propres vêtemens, de nuit, et il n'est pas encore convaincu; nous voulons répondre à ces clameurs, mais on nous ferme la bouche en nous disant : qu'avez-vous à répondre? il sied bien à l'esclave d'élever la voix quand son maître lui-même veut se taire. »

Ces discours indignèrent le roi, il fit appeler la reine et lui demanda ce qu'il avait à faire; cette princesse lui répondit sans balancer, qu'il fallait faire périr l'accusé, et que toutes les femmes du harem attendaient sa mort avec impatience. Elle ajouta néanmoins que c'était au monarque qu'il appartenait de décider dans sa sagesse, quel était le meilleur parti à prendre.

Azad-Bakht fit venir Bakht-yar devant lui : « Sire, lui dit le jeune homme, avant de prendre une résolution définitive, réfléchissez encore sur la sentence que vous allez porter, et songez bien que s'il est en votre pouvoir d'ôter la vie à un homme, il vous est

impossible de rendre l'existence à celui que vous en auriez privé ? »

« Tu prétends encore nous prouver ton innocence, et partout la clameur publique te poursuit, les femmes même du harem demandent ta mort. »

« Sire, répondit Bakht-yar, les femmes parlent beaucoup, elles ont un esprit fertile en stratagêmes, et elles savent user de tous les artifices pour en venir à leurs fins. Mais autant leur adresse est grande, autant il est imprudent de prêter l'oreille à leurs suggestions trompeuses, et de les consulter dans une affaire délicate.

« (Cette sortie de Bakht-yar, contre les femmes, fit sourire le roi.) Je n'en veux pour preuve, continua-t-il, que la manière dont la fille d'un roi de Perse, à l'aide des conseils de sa gouvernante, vint à bout d'accomplir ses desseins. Si votre majesté veut le permettre, je lui raconterai cette histoire. » Azad-Bakht consentit à entendre l'accusé, qui poursuivit en ces termes :

HISTOIRE

DU ROI ET DE LA REINE D'ABYSSINIE.

« Sire, il y avait autrefois en Abyssinie un roi, qui était possesseur d'immenses trésors, de magnifiques palais, et qui jouissait au milieu d'une cour nombreuse des douceurs d'une paix profonde.

« Cet état de calme lui avait fait négliger son ar-

mée qui souffrait toutes sortes de privations. La solde n'était point payée aux soldats qui souvent même manquaient de vivres. Lorsqu'il leur fut impossible de supporter plus long-temps leur détresse, des mécontentemens éclatèrent de tous côtés et ils se rendirent chez le vézyr pour lui faire part de leurs griefs et de leurs plaintes.

« Ce ministre les accueillit avec bonté, il leur promit de faire droit à leur demande, et leur conseilla d'attendre tranquillement jusqu'à ce qu'il fût parvenu à changer les dispositions du roi à leur égard. Satisfaits de cette assurance, ceux que l'armée avait chargés de son message, se retirèrent en témoignant leur reconnaissance.

CDXLIX^e NUIT.

« Le grand vézyr chercha en lui-même quels moyens il pourrait employer pour attirer l'attention du roi son maître sur son armée, mais il pensa qu'il ne pourrait atteindre ce but, qu'en l'entraînant dans une guerre, et cette mesure répugnait au caractère du monarque. Dans ces conjonctures, voici le stratagême qu'il imagina.

« L'empereur de la Perse, se dit-il à lui-même, a une fille de la plus grande beauté. Je connais assez le caractère de mon maître, pour être sûr que si je fais devant lui un éloge brillant de la figure et des

graces de cette princesse, il n'y pourra tenir, et voudra absolument l'avoir pour épouse. On dit que l'empereur de Perse aime passionnément sa fille, et que pour rien au monde il ne voudrait consentir à en être séparé. Il ne voudra point sans doute l'accorder en mariage à un prince qui l'emmenerait dans ses états, et le refus que mon maître éprouvera, s'il en forme la demande, suffira pour le déterminer à venger cet affront par les armes. Il faudra donc pour mettre son armée en état de commencer la campagne, qu'il lui paie la solde, et qu'il accorde des provisions de nourriture aux chefs et aux soldats; de cette manière leurs murmures seront apaisés, et leur condition devra s'améliorer.

« Satisfait de ce projet, le vézyr se présenta le jour suivant au conseil, pour s'entretenir avec le roi des divers objets concernant l'administration du royaume. Il fit ensuite tomber adroitement la conversation sur l'empire de Perse; et enfin il peignit avec des couleurs si séduisantes la fille de l'empereur, que son maître se sentit enflammé des plus brûlans désirs. « O mon fidèle vézyr, lui dit le monarque, toi dont les avis précieux sont la lumière de mes conseils, dis-moi, je t'en conjure, quels seraient les moyens de posséder la charmante personne dont tu viens de me tracer un portrait si flatteur, que mon cœur est déja parti pour se placer à ses pieds. Oui, je le sens, mon repos et mon bonheur sont attachés désormais à l'existence de celle dont tu me parles. » « Sire, répondit le ministre, je pense qu'il suffit à votre majesté d'envoyer des

ambassadeurs pour former la demande en mariage, et je crois que le roi de Perse ne refusera pas l'honneur de votre alliance; mais, si contre mon attente, il osait ne pas accueillir vos envoyés, votre armée saura lui enlever par la force ce qu'il vaudrait mieux sans doute devoir à sa bienveillance.»

«Le roi approuva les projets de son vézyr. Il s'occupa de suite de choisir parmi les grands de sa cour ceux que leur expérience et leur discrétion rendaient plus propres à cette ambassade, et les envoya vers l'empereur de Perse. A leur arrivée dans la capitale, ils obtinrent une audience de ce monarque, lui exposèrent la demande de leur souverain, et lui demandèrent positivement la main de la princesse.

«L'empereur surpris de ce message, entra aussitôt dans une violente colère. «Allez dire à votre maître, répondit-il avec indignation, que jamais un roi d'Abyssinie, d'un pays odieux à mes peuples, n'épousera une princesse de Perse. Mes sujets s'indigneraient avec raison si j'avais la faiblesse d'accéder à une aussi audacieuse demande, et je n'y saurais consentir.»

«Lorsque ses ambassadeurs eurent rendu compte au roi d'Abyssinie du mauvais succès de leurs démarches, le refus de l'empereur de Perse le mécontenta et l'affligea tellement qu'il jura de s'en venger, en dévastant la Perse et en renversant sa capitale de fond en comble. Pour mettre son projet en exécution, il commença par rassembler son armée, qu'il augmenta par de nouvelles levées. Après lui avoir payé les soldes arriérées et l'avoir abondamment pourvue

de tout ce qui était nécessaire, il la fit marcher contre le roi de Perse.

« Aussitôt que ce prince eut été informé de l'invasion de son royaume, il s'empressa d'envoyer des troupes pour s'y opposer; mais leurs efforts furent inutiles. Les soldats abyssiniens les battirent dans toutes les rencontres, et plusieurs victoires éclatantes assurèrent le succès de leur entreprise. Réduit à cette fâcheuse extrémité, le roi de Perse consulta son vézyr, qui lui répondit :

« Sire, le sang de vos peuples coule à grands flots, et la cause qui vous force de soutenir une guerre aussi désastreuse, ne paraît pas suffisante, puisqu'il ne s'agit que d'accorder la main de la princesse votre fille, au roi d'Abyssinie, pour rendre le calme à votre empire : envoyez vers lui des ambassadeurs, et lui annoncez que vous vous rendez à ses désirs et que vous demandez la paix. Cette démarche rétablira la bonne intelligence entre les deux royaumes, vous ferez partir la princesse en Abyssinie avec une suite convenable, et son union sera le gage d'une longue paix. » Quel que fût l'amour que le roi de Perse portât à sa fille, il vit bien qu'il était indispensable de suivre les avis de son vézyr. En conséquence, il envoya des ambassadeurs pour demander la paix, et après l'avoir obtenue, il satisfit aux conditions, en faisant partir la princesse sa fille accompagnée d'une suite nombreuse.

« Le roi d'Abyssinie fut au comble de la joie en apprenant la prochaîne arrivée de la princesse de Perse,

et lui fit préparer la plus magnifique réception. Il revint avec elle, et entra dans la capitale en triomphe. Tous les grands vinrent le féliciter du succès de ses armes et du bonheur de sa nouvelle union à l'occasion de laquelle on célébra partout des fêtes magnifiques, et des réjouissances qui prouvaient assez toute la part que le peuple prenait à la félicité de son roi.

«Le roi et la reine d'Abyssinie passaient leurs heureux jours dans la joie et les plaisirs, mais un chagrin secret empoisonnait le bonheur de la princesse, et voici quelle en était la cause.

«Avant son départ, la princesse de Perse avait eu avec un jeune homme des liaisons ignorées de son père, et même elle avait mis au jour un fils charmant, dont elle avait confié le soin à des serviteurs dévoués, qui lui avaient donné la plus brillante éducation; de sorte qu'à ses graces naturelles, il joignait l'instruction la plus variée. On était facilement parvenu à le faire entrer dans le sérail, et il avait si bien capté les bonnes graces de l'empereur de Perse, que ce monarque l'avait attaché au service de sa personne, et qu'il ne pouvait se passer de lui.

«En partant pour l'Abyssinie, la princesse avait donc été forcée de se séparer de son fils chéri dont elle regrettait continuellement la présence, et elle en éprouvait un chagrin si vif, que des pleurs coulaient de ses joues comme les ondées du printemps. Ne pouvant résister davantage aux tourmens que cette pénible séparation lui faisait endurer, elle chercha

tous les moyens de faire rappeler près d'elle son fils chéri. Un jour qu'elle s'entretenait avec son époux dans l'intérieur du harem, le roi d'Abyssinie se mit à vanter son pays en l'élevant de beaucoup au-dessus de la Perse.

« L'empereur croyait, disait-il à la reine, que mon royaume était à dédaigner. Mes troupes lui ont appris à le connaître, et malgré toutes les forces qu'il a voulu m'opposer, sa résistance a été vaine, et s'il n'avait pris le sage parti de se rendre à mes vœux et de t'envoyer près de moi, nous aurions bouleversé son empire et emporté ses possessions dans les valises de nos chevaux.

« Quelles que soient, répondit la reine, vos richesses, votre force et votre puissance, il est en Perse un trésor bien précieux que mon père seul possède, et ce trésor est tel que nul souverain ne peut se flatter d'en avoir un semblable. » Et comme le roi lui demandait en quoi consistait ce trésor si merveilleux : « C'est continua-t-elle, un jeune esclave qui n'a point son pareil dans le monde. Il est impossible d'avoir plus de beauté, d'instruction, de graces, de talens, de prudence, d'amabilité, de magnanimité, en un mot c'est un ange descendu des cieux sur la terre. »

« Ces éloges si pompeux inspirèrent au roi d'Abyssinie un vif désir de posséder le jeune homme, et il dit à la reine son épouse, que si l'empereur son père voulait lui vendre cet esclave, il le lui paierait le prix qu'il en demanderait. « L'empereur, dit la princesse de Perse, ne peut vivre un moment sans

l'esclave dont je vous parle, et dès qu'il est séparé de lui, il devient au même instant triste et rêveur. Si donc vous voulez l'avoir, le seul moyen de l'obtenir, c'est d'envoyer en Perse un habile marchand bien muni d'or, et de lui donner l'ordre de faire tous ses efforts pour enlever cet esclave et le conduire en Abyssinie. » Ce projet arrêté, le roi ayant jeté les yeux pour son exécution sur un de ses gens, homme d'une grande expérience, qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et étudié les mœurs diverses des peuples, le fit venir aussitôt et lui dit, que s'il réussissait, il lui promettait pour récompense dix esclaves mâles et dix femmes d'une beauté parfaite. La reine lui donna le nom de Farekzad (c'est ainsi que s'appelait l'esclave persan), et lui dépeignit sa figure. Muni de ces instructions, l'envoyé partit bientôt pour la Perse, sous le déguisement d'un marchand. En peu de temps il atteignit la capitale de cet empire. Il eut soin de choisir un logement brillant, et sous le prétexte d'affaires commerciales, il envoya demander un rendez-vous dès le lendemain à l'empereur qui l'accorda sur-le-champ.

« Pendant cet audience, le faux marchand trouva facilement le moyen de capter la bienveillance du prince, ce qui lui fournit les occasions de fréquenter souvent la cour, et de saisir le moment où il pourrait parler à Farekzad. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le faux marchand ne parla d'abord que de choses insignifiantes, puis il fit adroitement tomber la conversation sur l'Abyssinie; enfin, il finit

par déclarer au jeune esclave, que s'il voulait le suivre dans ce pays, il y serait comblé de richesses et d'honneurs, et qu'il lui donnerait autant d'esclaves qu'il en pourrait désirer. Farekzad devina promptement que cet homme était envoyé par sa mère qui souhaitait l'avoir auprès d'elle; aussi répondit-il avec joie :

« Le royaume d'Abyssinie est assez célèbre pour que depuis long-temps je désire vivement le connaître, mais l'empereur a pour moi un attachement si vif, que jamais il ne me permettra de voyager. » Le faux marchand lui dit alors qu'il avait les moyens de favoriser son évasion, et de ménager si secrètement sa sortie de l'empire, qu'on ne serait obligé de mettre aucune autre personne dans la confidence. Il ajouta que la fille du roi de Perse, reine actuelle d'Abyssinie, se proposait de lui faire la plus brillante réception à son arrivée. Ces dernières paroles ne permirent plus à Farekzad de balancer un instant : « Si vous me conduisez hors de Perse, dit-il à l'envoyé du roi, je vous promets d'avoir soin de votre fortune, et de vous rendre avec usure ce que vous aurez fait pour moi. Ce soir, attendez-moi chez vous au moment de la prière. »

« A l'heure dite, le marchand vit arriver le jeune esclave; il le cacha aussitôt dans une caisse d'emballage, et se mit en route avec lui pour l'Abyssinie. Le lendemain, l'empereur de Perse s'étant aperçu de l'évasion de son esclave bien-aimé, fit envoyer de tous côtés des émissaires chargés de courir à sa poursuite et de le ramener à la cour; mais ses recherches furent inutiles, ils ne purent le découvrir, et l'empe-

reur de Perse fut inconsolable de la perte du jeune homme qu'il chérissait comme un fils.

« Cependant les deux fugitifs avaient gagné les frontières de l'Abyssinie, et au bout de quelques jours de marche, ils avaient atteint la capitale. L'envoyé du roi de ce pays courut aussitôt au palais pour annoncer l'heureux succès de son entreprise, et lui amener Farekzad, qui étonna le prince par sa beauté, son instruction et ses graces. Malgré les éloges que la reine en avait faits, il trouva que ce jeune esclave surpassait l'idée qu'il en avait conçue. Il lui fit donner un habillement magnifique, un cheval, un sabre, un bouclier, un superbe turban; il lui déclara qu'il en faisait son écuyer et qu'il aurait pour lui la tendresse d'un père, puis il le fit entrer dans le harem, où il le présenta à la reine.

« Cette princesse en apercevant son fils, eut peine à cacher la vive émotion qu'elle éprouvait et à retenir quelques larmes; elle parvint pourtant à ne rien laisser paraître, en ayant soin de ne pas lui adresser la parole, car le son de sa voix seule aurait pu trahir son amour maternel. Mais elle profita du premier jour où le roi fut à la chasse, pour faire venir Farekzad auprès d'elle, et s'abandonnant alors sans réserve aux tendres épanchemens de l'amitié, elle le couvrit de baisers. « O mon ami, lui disait-elle, je sens que je ne puis vivre sans toi, et durant notre longue séparation, mon cœur a été consumé de douleur. » Pendant que la reine parlait ainsi à son fils, un esclave l'entendit; il crut que l'honneur de son

maître était compromis, et dès que le roi fut de retour de la chasse, il courut dire à sa majesté qu'il avait vu la princesse de Perse, couvrant de caresses et de baisers l'étranger qui avait été nouvellement admis dans le sérail.

« Le roi fut transporté d'une violente colère en entendant ce rapport, et il crut alors avoir trouvé les raisons qui avaient porté la reine à lui faire un si pompeux éloge de l'esclave qu'il avait pris la peine d'envoyer chercher lui-même. Il les fit appeler aussitôt tous les deux : « Malheureux Farekzad, dit-il, tu as donc osé souiller mon palais en satisfaisant tes infames désirs. » Farekzad qui sentait que sa justification compromettrait sa mère, était forcé de garder le silence; il se contenta de répondre : « Je suis incapable d'une action honteuse, et si la reine veut s'expliquer, elle pourra vous prouver mon innocence. » « Eh bien! dit le roi à la princesse de Perse, vous l'entendez madame; braverez-vous aussi mon juste courroux après avoir agi comme vous l'avez fait? »

« La reine ne put que verser des larmes en abondance sans répondre un seul mot, et son silence confirma les soupçons du roi d'Abyssinie. N'écoutant plus alors que sa fureur, il fit appeler un de ses gardes, et lui donna l'ordre d'amener Farekzad hors de la ville pour lui trancher la tête. Le garde s'empara aussitôt du jeune homme, et l'entraîna hors de la salle du divan.

CDL^e NUIT.

« Lorsqu'ils furent tous les deux hors des murs de la ville, le garde se préparait à trancher la tête à sa victime, mais il resta frappé de stupeur à la vue de sa charmante figure, et croyant apercevoir un ange descendu des cieux, il ne put se résoudre à lui donner la mort. « Non, se dit-il, pour une affaire de femme, je ne tuerai point un aussi charmant jeune homme, ce serait commettre un crime digne de la vengeance céleste; je veux au contraire le prendre pour fils et l'emmener dans ma maison, où je saurai bien le soustraire à la fureur du roi. » Il fit part de son projet à Farekzad, qui lui répondit : « Le bien que tu me fais à présent aura plus tard sa récompense. Je suis innocent du crime dont on m'accuse, et certainement je parviendrai à retrouver un jour le rang et les richesses dont je jouissais avant ma disgrace; je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. » Ils se rendirent alors tous les deux dans la maison du garde qui, après avoir donné à Farekzad tout ce dont il pouvait avoir besoin, retourna près du roi pour lui annoncer que ses ordres avaient été exécutés.

« La reine d'Abyssinie gémissait plongée dans le délaissement le plus absolu. Si le roi passait près d'elle, il ne daignait pas seulement la regarder ou lui adresser la parole, et la malheureuse princesse était en proie

au plus cruel désespoir à cause de la mort de son fils et de la colère de son époux.

« Or, il y avait dans le sérail une vieille femme très-versée dans l'art de déchiffrer les écritures, de résoudre les questions les plus ardues ; sa science et son habileté lui avaient concilié la faveur du roi, qui avait pour elle les plus grands égards. Cette vieille femme en voyant le désespoir de la reine eut pitié de son malheur. Elle vint auprès d'elle et lui demanda ce qui pouvait lui causer un chagrin aussi violent.

« Sans pouvoir lui répondre, la reine baissa les yeux et la vieille continua en ces termes : « Comptez sur ma discrétion, madame, et confiez-moi le secret de vos douleurs, je vous promets la plus inviolable fidélité, et peut-être pourrai-je y trouver un remède. Je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré, que jamais personne n'apprendra de ma bouche ce que vous m'aurez avoué. » Ces assurances enhardirent la reine qui répondit: « Et bien, bonne femme, je vous dirai le sujet de mes douleurs; mais hélas, elles sont telles qu'elles doivent toujours subsister. J'avais secrètement mis au jour un fils que je chérissais et qui s'était enfui de la Perse pour venir me réjoindre en Abyssinie. Mais le plus cruel malheur l'attendait ici et je viens de le perdre pour toujours. Le roi mon époux l'a fait périr, et depuis ce temps il ne daigne pas même m'adresser un regard. » Alors elle raconta à la vieille toutes les circonstances de cette aventure; mais lorsqu'elle vint à la condamnation de son fils, elle se mit à fondre en larmes en exprimant

tous ses regrets de ce qu'il ne lui restait pas même la consolation de pouvoir pleurer sur sa tombe, et lui rendre les honneurs de la sépulture.

« La douleur de la reine toucha vivement la vieille femme, qui tâcha de la consoler en lui promettant de trouver les moyens de lui faire recouvrer la tranquillité. « Je conçois, lui dit-elle, que l'aveu qu'il faudrait faire au roi pour vous justifier, doit vous paraître pénible; mais voici ce que j'ai à vous proposer. Il faut vous coucher avant que le roi n'entre dans votre appartement; il viendra vous placer un papier sur le cœur en prononçant ces paroles : Je t'ordonne, par la vertu de ce talisman, de dire toute la vérité. Alors il vous sera facile de lui avouer comme malgré vous, tout ce qui s'est passé en Perse, et de lui expliquer votre conduite à l'égard du jeune Farekzad. Par là, j'en suis sûre, vous parviendrez à regagner ses bonnes graces et à mettre un terme aux chagrins que vous éprouvez. » La reine promit de se conformer aux instructions de la vieille, qui se rendit ensuite auprès du roi pour exécuter le stratagème qu'elle avait conçu. Elle le vit seul et triste, assis dans un pavillon au fond d'un des jardins de son palais; elle l'aborda, et lui dit : « Sire, la solitude sied mal à ceux qui commandent les hommes, car elle produit la tristesse et la tristesse fait naître la mauvaise humeur; aussi paraissez-vous mélancolique; quelle cause peut vous affliger ainsi, faites-moi part de vos chagrins peut-être y trouverai-je un remède. » « Ah! ma bonne mère, lui dit le roi, ce n'est pas la solitude

qui cause chez moi la tristesse; et comme je n'ai rien de caché pour toi, tu vas connaître ce qui me désole. Tu as entendu parler de cette princesse de Perse, pour laquelle j'ai tout sacrifié, et à qui j'avais donné mon cœur pour la vie : je l'ai comblée de biens, d'honneurs et de richesses, et cédant à ses sollicitations, j'ai fait venir à ma cour un jeune esclave que je ne traitais pas avec moins de bonté. Eh bien ! l'un et l'autre m'ont trahi. Pour punir son crime, j'ai ordonné le supplice de Farekzad; mais le dirai je, depuis ce temps le remords me poursuit, je crains de ne pas avoir frappé le vrai coupable, et l'incertitude que ces pensées me causent me tourmente actuellement nuit et jour. »

« Sire, dit la vieille, vous pouvez bannir ces soucis et livrer votre cœur à la joie. Vos inquiétudes vont avoir un terme; car il dépend de moi de les faire cesser. Je possède un talisman qui vient du prophète Salomon; il est composé de caractères grecs, et en langue syriaque. Il suffit pour connaître les secrètes pensées d'une personne, de placer ce talisman sur son sein en prononçant ces paroles : « Par le grand « Dieu vivant dont le nom est inscrit sur ce talisman, « je t'ordonne de me révéler tes secrets les plus ca- « chés. » Aussitôt celui que l'on soumet à cette épreuve dit hautement tout ce qu'il a de plus caché, en bien comme en mal, et il oublie ensuite ce qu'il a dit en dormant. Si votre majesté veut essayer cette formule magique, je vais la lui remettre et elle pourra connaître ainsi les secrets de la reine. » Le roi d'A-

byssinie accepta avec empressement et reconnaissance les secours que lui offrait la vieille et qui lui permettaient d'espérer qu'il allait voir enfin s'évanouir l'incertitude cruelle dans laquelle il était plongé.

« La vieille courut chez elle et traçant à la hâte quelques caractères insignifians, elle plia le papier, l'entoura d'un cordon sur lequel elle apposa un cachet, puis l'apporta au roi comme une chose très-précieuse. « Que votre majeste veuille bien se lever, dit-elle en le lui présentant, pour recevoir avec le respect convenable un objet qui vient directement du grand Salomon. » Le roi se leva aussitôt, et prenant respectueusement ce que lui remettait la vieille, il le cacha avec soin et attendit avec impatience le moment où il pouvait en faire l'essai.

« Lorsque la nuit fut arrivée il se rendit dans les appartemens de la reine, et s'approcha doucement de cette princesse qui feignait un profond sommeil, puis lui plaçant sur la poitrine le talisman qu'il avait reçu : « Par le grand Dieu vivant dont le nom est « inscrit dans ces caractères mystérieux, j'ordonne que « la personne ici endormie révèle à l'instant tout ce qui « regarde ses relations avec Farekzad. » A peine avait-il prononcé ces paroles que la reine se mit à faire tous ses aveux sans omettre une seule circonstance. Elle convint que Farekzad était son fils, et le roi connût alors qu'il l'avait injustement condamné. « Puisque telle était la volonté de Dieu, ajouta la reine, je me soumettrais à tes ordres, et peut-être pourrais-je me consoler un jour de la mort de mon fils, si le

roi mon époux au lieu de me témoigner les mépris les plus insultans me rendait son affection. »

« Le roi ne put tenir à l'émotion que lui causèrent ces dernières paroles, et pleurant à chaudes larmes il prit la reine entre ses bras et la couvrit de baisers; la reine qui parut s'éveiller subitement, s'écria : « Grand Dieu! par quel hasard votre majesté daigne-t-elle me rendre ses caresses? » Alors le roi lui raconta tout ce qui venait de se passer, en lui reprochant de lui avoir caché si long-temps ce qui regardait Farekzad, que loin de faire périr, il se serait plu à regarder comme son propre fils. Cette idée leur fit verser encore des larmes, et chacun d'eux s'empressait à offrir à l'autre des consolations dont il avait besoin lui-même.

« Le lendemain matin, le roi voulant faire donner à Farekzad une sépulture digne de sa naissance, fit comparaître devant lui le garde qu'il avait chargé d'exécuter la sentence, et lui dit : « Il faut que tu m'indiques le lieu où tu as inhumé le corps du malheureux Farekzad, pour que j'aille prier sur sa tombe et lui rendre les honneurs du martyre; j'expierai par là, du moins autant qu'il est en moi, mon injustice envers lui, et je me punirai d'avoir fait tomber cette jeune fleur du jardin de la félicité, d'avoir coupé la tige de ce cèdre majestueux de la race royale. »

« Sire, répondit le garde en s'inclinant, que les cieux servent de marchepied au trône de votre majesté, et que la félicité et l'allégresse remplacent dans votre auguste demeure le désespoir et la douleur.

Farekzad n'est point mort; le jour où vous m'ordonnâtes son supplice je pensais que c'était commettre un crime que de tuer un innocent, et j'osai le cacher dans ma maison où il est encore actuellement. »

« Cette heureuse nouvelle parut rendre la vie au roi, et lui fit d'autant plus de plaisir qu'il s'attendait moins à l'apprendre. Loin de réprimander le garde de sa désobéissance, il le fit revêtir d'une riche pélisse pour lui témoigner toute sa reconnaissance, et l'envoya au même instant, avec plusieurs autres personnes, pour aller chercher Farekzad; pendant ce temps il courut chez la reine pour lui faire part de cet heureux évènement. Bientôt Farekzad accourut; le roi, en l'apercevant, lui tendit les bras, et lui témoignant l'affection la plus vive, il le fit rentrer dans le harem. La reine aussi poussa des cris de joie en le voyant, et se mit aussitôt à remercier la Providence. Tous les trois vécurent dans la plus parfaite union et jouirent d'un bonheur sans mélange.

« Sire, dit Bakht-yar en finissant cette histoire, vous voyez par la conduite de la reine et de la vieille, de quelles ruses les femmes sont capables quand elles veulent en venir à leurs fins. Vous voyez également combien les regrets et le repentir auraient été inutiles, si le garde eût mis trop de précipitation à exécuter les ordres injustes du roi; il en sera de même un jour à mon égard si vous hâtez mon supplice; lorsque la vérité sera connue, votre majesté gémira de sa faute, mais alors il ne sera plus temps. »

Azad-Bakht, après avoir entendu Bakht-yar, le fit reconduire en prison.

CDLI^e NUIT.

Le lendemain un des dix vézyrs se présenta devant le roi : « Sire, lui dit-il, les sages des anciens temps ont dit avec beaucoup de vérité qu'un royaume était un arbre dont la justice formait les racines. Lorsque cette racine languit les branches sont sans vigueur, le fleurs se fanent, les feuilles tombent et l'arbre meurt. La justice réclame aujourd'hui la punition de Bakht-yar, et si nos provinces n'apprennent pas bientôt que le crime commis par cet esclave a reçu son châtiment, je crains bien que les racines de votre royaume n'en souffrent un dommage qu'il serait peut-être bien difficile de réparer. »

Azad-Bakht reconnut la justesse des observations de son vézyr; il ordonna de faire comparaître l'accusé devant lui, et ayant commandé au bourreau de lever son sabre nu sur la tête de Bakht-yar, il dit à ce dernier, que sa dernière heure était arrivée.

« Refuge des malheureux, répondit le jeune accusé, que les ordres sacrés de sa majesté soient en tous lieux respectés; mais qu'il me soit permis de vous faire encore observer que si une justice sévère convient aux rois de la terre, une précipitation aveugle leur prépare des repentirs bien amers; c'est ainsi qu'un joaillier voulant agir trop précipitamment se plongea dans un abîme de maux. »

« Qu'arriva-t-il à ce joaillier, dit Azad-Bakht, et comment trop d'empressement lui fut-il si funeste? »

Bakht-yar reprit en ces termes :

HISTOIRE DU JOAILLIER.

« Sire, on dit qu'autrefois il y avait un joaillier fort riche, très-habile dans son état, et grand connaisseur en bijoux et en pierres précieuses. Il avait épousé une femme née d'une famille honnête, et recommandable par sa sagesse. Son épouse était sur le point d'accoucher, quand un message du roi le manda en toute hâte à la cour; on avait beaucoup entendu parler de ses connaissances pour l'estimation des pierres précieuses, et l'on voulait le consulter sur des perles dont le roi désirait enrichir son trésor. Ne trouvant aucun moyen de se dispenser de ce voyage, il fit tous ses préparatifs, et quand il fut sur le point de partir, il dit à sa femme en la quittant: » Les ordres précis du roi me forcent de m'éloigner pour quelque temps; veille avec soin aux affaires de notre commerce et à l'administration de nos propriétés. Si l'enfant qui naîtra pendant mon absence, est un garçon, tu le nommeras Behrouz (1), si c'est une fille je te laisse le soin de lui choisir un nom; adieu; ne m'oublie pas et accorde-moi une place dans tes prières. »

(1) Jour heureux.

« Lorsque le joaillier fut arrivé dans la capitale il se présenta devant le roi avec les cérémonies accoutumées, baisa la terre et protesta de son dévouement et de sa fidélité. « Je t'ai fait venir, lui dit le prince, afin que tes conseils me guident dans le choix de perles que je désire acheter pour mon trésor; tu auras soin de mettre à part celles que tu trouveras les plus belles, et les plus dignes de mon trône. » En disant ces mots il fit apporter la casette qui contenait les perles. Le joaillier s'acquitta de son emploi avec beaucoup de goût et de discernement, et le roi fût si content qu'il lui accorda plusieurs récompenses et le nomma joaillier de la cour en le chargeant du soin de monter les bijoux qui ornaient les couronnes, les ceintures, etc. Comme le joaillier avait reçu une bonne éducation, et qu'il ne manquait pas d'esprit et de gaîté, il parvint à gagner la confiance du roi en lui racontant toutes sortes d'anecdotes amusantes, et bientôt il se trouva l'un des plus intimes courtisans de ce prince, qui le comblait de faveurs, et ne lui permettait pas de s'éloigner un seul instant de sa personne.

« Cependant la femme du joaillier avait mis au jour, peu de temps après son départ, deux beaux garçons; elle nomma l'un Behrouz, comme son mari l'avait désiré, et l'autre Rouzbeh. Elle s'empressa d'envoyer un courrier dans la capitale, pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, et lui écrivit une lettre ainsi conçue : « La providence divine vient de me rendre mère de deux garçons si beaux et si parfaits que je ne saurais trouver d'expressions pour les dépeindre,

et qu'il est impossible de s'en faire une idée. Venez donc, mon cher époux, pour remercier le ciel avec moi de cette faveur, et ne vous faites pas attendre ; car je ne puis supporter plus long-temps votre abscence. »

« A la réception de cette lettre, le joaillier commença par remercier Dieu du bonheur qu'il lui accordait; puis il se rendit près du roi pour lui demander un congé, mais le prince avait conçu pour lui tant d'amitié qu'il ne voulut point lui permettre de s'éloigner; il lui promit cependant cette permission pour l'année suivante.

« Lorsque ce délai fut expiré, le joaillier se présenta de nouveau devant le roi pour lui rappeler sa promesse; mais ce prince ne voulut point l'exécuter et lui refusa son congé en le renvoyant à l'année qui devait suivre. Il en fut ainsi pendant huit années consécutives que le joaillier se vit forcé de demeurer à la cour.

« Durant ce temps sa femme s'était occupée de l'éducation de ses enfans, elle leur avait fait enseigner la grammaire, l'écriture et tout ce qui forme les jeunes gens.

« Quand ils furent en état de correspondre avec leur père ils lui écrivirent une lettre si bien peinte qu'il en fut ravi de joie, et que cédant à l'impatience de les voir il revint encore une fois à la charge pour demander au roi la permission de le quitter; le roi refusa positivement de se rendre à ses désirs, mais il lui dit que l'on pouvait envoyer des gens sûrs que l'on chargerait du soin d'amener dans la capitale sa

femme et ses enfans. Le joaillier, forcé de prendre ce parti, écrivit alors une lettre à sa femme pour la faire venir auprès de lui.

« Aussitôt que celle-ci connut les intentions de son mari, elle fit tous ses préparatifs pour se mettre en route avec ses deux fils, et partit peu de temps après. Il y avait déja sept jours qu'ils étaient en marche, quand ils s'arrêtèrent un soir sur les bords de la mer pour y passer la nuit. Le lendemain à peine le jour commençait-il à paraître, que les deux jeunes enfans avaient quitté leur mère pour aller parcourir le rivage et jouir d'un spectacle nouveau pour eux.

« Cependant le joaillier, impatient d'apprendre l'arrivée de sa femme, n'avait pu résister au désir de la voir quelques instans plutôt, et sans avoir obtenu congé du roi, il avait quitté la capitale pour aller au-devant d'elle.

« Il était en route depuis deux jours, quand il se trouva précisément sur le même rivage où ses enfans s'étaient arrêtés. Le coucher du soleil annonçait l'heure de la prière et des ablutions; il se dépouilla de ses habits, qu'il posa avec une bourse pleine d'or sur le sable, et se plongea dans la mer. Après avoir pris ce bain religieux, il se revêtit de ses habits, se chargea de ses provisions de route et continua son chemin. Il marchait déja depuis quelque temps quand il s'aperçut qu'il avait oublié sa bourse; aussitôt qu'il eut reconnu son étourderie, il retourna promptement sur ses pas en se dirigeant vers les lieux qu'il venait de quitter. Il cherchait de tous côtés quand il aper-

çut deux enfans; il s'approcha d'eux et leur demanda s'ils n'avaient point trouvé la bourse qu'il avait perdue ; les deux jeunes gens répondirent qu'ils ne l'avaient point vue : alors le joaillier s'imaginant qu'ils la lui avaient dérobée les maltraita et leur dit des injures; les jeunes gens répondirent à leur tour, et bientôt la querelle devint si vive que le joaillier, poussé à bout et n'étant plus maître de sa fureur les jeta tous les deux à la mer.

« Au même moment il entendit une voix de femme qui appelait à grand cris Behrouz et Rouzbeh; c'était leur mère qui, inquiète de la durée de leur absence, venait les chercher de ce côté. Le joaillier reconnut la voix de sa femme, bientôt il la vit elle-même, et courut lui témoigner tout le plaisir qu'il éprouvait en la revoyant : « Ma femme, lui dit-il, je viens de t'entendre appeler nos enfans, montre-les-moi, je brûle du désir de les serrer dans mes bras. » « J'ignore ce qu'ils sont devenus, lui répondit sa femme; il n'y a pas long-temps qu'ils sont allés sur le bord de la mer pour courir et la contempler; mais ils ne reviennent point, et dans l'inquiétude où je suis plongée, je venais voir s'ils n'avaient point tourné leurs pas de ce côté; c'est en les cherchant que je t'ai rencontré. » A ces mots, le joaillier qui reconnut toute l'étendue de son malheur, se mit à pleurer et à pousser des cris de désespoir. » Ah ! misérable que je suis, que viens-je de faire ! et quel crime ai-je commis! dit-il; j'ai jeté nos enfans dans la mer. « Alors il raconta à son épouse tout ce qui venait de se passer.

« A ce récit lamentable elle se mit à pleurer amèrement; tous les deux passèrent la nuit à parcourir le rivage pour tâcher de retrouver leurs enfans; mais leurs recherches furent vaines, et l'inutilité de leurs efforts redoubla encore leur affliction. Le lendemain au matin, ils se décidèrent à rentrer dans un monde qui ne leur offrait plus d'attraits, et prirent le chemin de la ville en déplorant le malheureux sort de leurs jeunes garçons.

« Ils étaient en marche depuis quelques jours quand ils arrivèrent dans une grande ville très-bien bâtie, et dans une situation agréable. Son aspect les enchanta et ils résolurent d'y fixer leur demeure, pour y passer le reste de leur vie; dans cette vue ils achetèrent une maison modeste où ils se logèrent, et où ils passaient leurs journées tout entières à prier Dieu et à pleurer leurs enfans.

« Mais les deux jeunes gens n'avaient point péri dans la mer, ils avaient lutté contre les flots qui les avaient rejetés sur deux points différens de la côte.

« Behrouz venait d'aborder sur le rivage quand il fut aperçu par le roi du pays qui était à la chasse de ce côté. Ce prince ordonna aussitôt aux gens de sa suite de porter des secours à ce malheureux, et de le lui amener. Ils exécutèrent promptement ses ordres, et Behrouz parut devant le roi qui fut frappé de la beauté de sa figure, quoique l'effroi et les fatigues en eussent terni l'éclat.

« Le roi demanda au jeune enfant quel était son nom et par quel accident il se trouvait jeté sur cette

place. Le fils du joaillier raconta l'aventure qui venait de lui arriver, et dit qu'il s'appelait Behrouz; « Behrouz, dit le roi, ce nom est d'un heureux augure: eh bien puisque le sort t'envoie dans mes états, je n'ai point de fils, tu me succéderas au trône, monte à cheval et suis-moi dans ma capitale »

« Ils partirent aussitôt, et lorsqu'ils furent arrivés au palais, le roi eut pour Behrouz toutes sortes d'attentions et le traita comme son propre fils. Chaque jour il lui prouvait par ses caresses et ses présens combien il lui était cher, et les faveurs dont le jeune homme était l'objet lui attiraient le respect et la soumission de tous les sujets du royaume. Au bout de quelques années, le roi tomba malade et mourut après l'avoir désigné pour son héritier; Behrouz monta sur le trône et reçut le serment de fidélité de tous les habitans.

« Cependant le sort de son frère Rouzbeh avait été bien différent. Les côtes sur lesquelles il s'était trouvé jeté par les vagues, étaient infestées de voleurs; ils l'aperçurent et le firent prisonnier afin de le vendre comme esclave. Ils le conduisirent ensuite à la ville voisine où ils l'exposèrent au bazar.

CDLII^e NUIT.

« Or il arriva que ce jour-là même le joaillier ayant besoin d'un esclave était allé au marché pour s'en procurer un. Dès qu'il aperçut Rouzbeh, il se sentit

entraîné vers lui par un charme particulier; il le marchanda, et le prix étant convenu, il le paya et l'emmena de suite. Quand ils furent arrivés il s'empressa de le présenter à sa femme; mais il fut bien étonné en la voyant pousser aussitôt un grand cri et s'évanouir. Quand elle revint à elle, elle pressa son fils contre son sein : « O mon ami, dit-elle à son mari, le ciel nous protége évidemment puisqu'il nous rend notre Rouzbeh; celui que vous me présentez ici n'est point un esclave, mais bien votre propre fils. »

« A ces mots le marchand plein de joie sauta au cou de Rouzbeh, et l'embrassa avec une effusion toute paternelle, en lui demandant par quel heureux hasard il avait pu échapper à une mort presque certaine. Lorsque Rouzbeh leur eut raconté son aventure, ils rendirent à Dieu des actions de graces, et ils sentirent renaître en eux l'espoir de retrouver un jour Behrouz.

« Le joaillier s'occupa d'enseigner son état à son jeune fils, et en peu de temps il le rendit aussi habile qu'il l'était lui-même; il lui donna toutes les notions nécessaires pour son commerce et pour les opérations que cette profession exige, de sorte que Rouzbeh devint un négociant consommé. Ses relations commerciales s'étendirent au point qu'il conçut le projet de se rendre dans les cours voisines pour y vendre les nombreux bijoux dont il faisait le négoce. « J'ai beaucoup entendu parler, dit-il un jour à son père, de la justice, de la libéralité et des connaissances étendues d'un des monarques voisins. On dit qu'il accueille les étrangers avec beaucoup de

bienveillance; j'ai le projet de me rendre dans sa capitale pour y vendre mes bijoux ou les échanger contre des marchandises de son pays, qui rapportées dans le nôtre, ne sauraient manquer de nous procurer de grands bénéfices.» «Mon fils, répondit le joaillier, je consens volontiers au voyage que vous désirez entreprendre; mais, je vous en prie, ne prolongez pas trop votre absence, car vous savez combien elle sera pénible, non-seulement pour moi, mais encore pour votre mère.»

«Ayant ainsi obtenu le consentement du joaillier, Rouzbeh s'occupa de suite des préparatifs de son voyage, et peu de jours après il se rendit dans la capitale où le roi qu'il désirait connaître (et qui était précisément son frère) faisait son séjour. Le lendemain de son arrivée il s'empressa de lui envoyer des présens magnifiques en sollicitant une audience qu'il obtint aussitôt. Lorsqu'il se présenta devant lui, la figure des deux frères était si changée qu'ils ne se reconnurent point; mais ils sentirent qu'une tendre sympathie les attirait l'un vers l'autre. Le roi fit à Rouzbeh le plus gracieux accueil, et après l'avoir fait asseoir près de lui, il lui demanda quelles affaires l'avaient conduit dans sa capitale. Le jeune marchand lui répondit qu'il était venu dans l'intention d'y faire le trafic de bijoux précieux et en même temps il lui en montra quelques uns; le roi les trouva si beaux qu'il les acheta tous au prix qu'il lui en demanda. Après avoir terminé ce marché, Rouzbeh se disposait à se retirer quand le roi, qui se sentait pénétré d'une vive

affection pour lui, le pria de rester dans son palais, et de ne le quitter jamais sans sa permission. Rouzbeh entra donc au service du roi, qui lui donna chaque jour de nouvelles preuves de son attachement.

Il vivait depuis quelque temps à la cour quand une guerre survint. Le roi ne jugea pas que cette guerre fut assez importante pour nécessiter sa présence aux armées; il envoya ses troupes pour repousser le voisin qui l'attaquait, et demeura dans sa capitale, où il passait la journée avec Rouzbeh dans les amusemens et la bonne chère. Un soir qu'il était avec lui à boire sur une terrasse, il s'enivra au point qu'il lui fut impossible de rentrer dans son palais, et qu'il fallut passer la nuit dehors; il s'étendit et s'endormit. Rouzbeh voyant qu'aucun des gardes ne venait faire son service auprès du prince, se chargea lui-même de ce soin; il tira son sabre et se mit à faire sentinelle près de lui pendant toute la nuit.

« Le lendemain matin, à peine le jour commençait-il à poindre, que les gardes voyant un homme qui tenait un sabre nu auprès du roi, se précipitèrent sur lui et le désarmèrent. Au bruit du tumulte que cela causa, le roi s'étant éveillé, s'informa des motifs de cette rumeur, et les gardes lui répondirent qu'ils venaient de lui sauver la vie, et que s'ils étaient arrivés quelques instans plus tard il allait être assassiné par Rouzbeh.

« Le roi furieux de cette trahison supposée, aurait à l'instant condamné son frère à mort, si dans ce moment les cris des muezzins n'avaient appelé les

vrais croyans à la prière. Il venait de l'achever quand une députation, arrivée en toute hâte, dit que sa présence était indispensable au camp, et qu'il était de toute nécessité de faire déployer l'étendard royal parce que les forces de l'ennemi s'étant accrues considérablement, la présence du roi pouvait seule rendre la victoire certaine.

« Quelque désir que Behrouz éprouvât de punir le coupable, les instances de son armée étaient trop pressantes pour qu'il pût différer plus long-temps son départ; il réfléchit qu'il lui était impossible de s'assurer assez du crime qu'on lui imputait pendant le peu de temps qu'il avait à rester, et donna l'ordre de garder Rouzbeh en prison jusqu'à son retour de l'armée. Le jour même il se mit en route. Son arrivée produisit le meilleur effet sur les troupes qui le reçurent avec toutes sortes de témoignages de joie; dès le lendemain la bataille fut livrée, et l'ennemi complètement mis en déroute, fut forcé de demander la paix. Après avoir aussi heureusement repoussé l'invasion qui menaçait son royaume, le prince revint en triomphe dans sa capitale où il reprit la vie de débauches qu'il avait menée jusqu'alors; il avait déja oublié Rouzbeh qui languissait en prison.

« Cependant le père et la mère de ce jeune homme ne voyant point son retour et ne recevant aucune nouvelle de lui, étaient en proie aux plus mortelles inquiétudes. On décida qu'on enverrait un messager fidèle porter une lettre aux correspondans du joaillier dans la ville que Rouzbeh devait habiter, et leur de-

mander quelques renseignemens sur son sort. Le messager se mit de suite en route, il alla trouver les négocians auxquels il était recommandé et prit les informations qu'on l'avait chargé de prendre. On lui répondit que Rouzbeh avait joui d'abord du sort le plus heureux, mais que poursivi par sa destinée il était tombé ensuite dans un abîme de malheurs ; puis on lui apprit toutes les circonstances qui avaient accompagné la catastrophe de ce jeune homme.

« L'envoyé revint en toute hâte communiquer aux parens ces nouvelles fâcheuses. Lorsqu'ils connurent le déplorable sort de leur fils bien aimé, la douleur la plus amère s'empara d'eux. Ils se consultèrent long-temps pour chercher les moyens les meilleurs de délivrer leur enfant; enfin, après avoir long-temps réfléchi sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils se déterminèrent à se rendre dans la capitale, à se jeter aux pieds du roi, et à lui redemander leur fils; ils pensaient que le spectacle de leur affliction pourrait peut-être toucher ce prince.

« Ce fut dans ces tristes dispositions qu'ils se mirent en route pour la capitale; après un mois de marche ils y arrivèrent enfin; leur premier soin fut de se rendre au palais pour présenter leur requête au vézyr ; elle était conçue en ces termes :

« Brillante lumière du trône, vous êtes le consola-
« teur des affligés, et nous venons implorer votre sa-
« gesse. Nous sommes accablés sous le poids des an-
« nées, et les chagrins viennent encore empoisonner le
« reste de nos tristes jours. Nous avions deux fils,

« et nous en avions été privés par un affreux mal-
« heur, quand la Providence nous en a rendu un par
« un hasard inespéré, et cette faveur du ciel faisait la
« consolation de nos vieux jours. Nous vivions heureux
« quand la réputation de libéralité, de sagesse et de jus-
« tice du monarque qui nous gouverne est parvenue jus-
« qu'à nous. Notre fils ne put résister au désir de baiser
« le seuil de la porte du palais d'un aussi grand mo-
« narque, et se rendit dans sa capitale; mais, hélas!
« il gémit maintenant dans les prisons même du roi,
« dont nous venons implorer la clémence, et la pitié :
« que sa majesté daigne rendre Rouzbeh à la liberté,
« et nous prierons avec ferveur pour la prospérité de
« son règne, et l'accroissement de ses richesses et de
« sa gloire. »

« Lorsque le vézyr vint apporter aux pieds du roi la requête du joaillier, le monarque fut très-étonné de cette aventure, et pendant quelque temps il douta s'il était bien éveillé, car il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les auteurs de la requête qu'on lui adressait étaient son père et sa mère. Il ordonna au même instant qu'on les fit entrer dans le palais; les ordres furent exécutés.

« Aussitôt que la femme du joaillier aperçut le roi, elle reconnut son fils. Ah! s'écria-t-elle, voilà Behrouz. Le prince descendit du trône et vint se jeter à ses pieds; ses parens le relevèrent et le comblèrent de caresses. Le roi les fit asseoir près de lui sur son trône, fit sortir de prison son frère Rouzbeh; et pour témoigner toute la joie que cette heu-

reuse reconnaissance lui faisait éprouver, il ordonna que tous ceux qui étaient détenus dans la même prison, seraient rendus à la liberté. Non-seulement il éprouva un plaisir bien vif en retrouvant un frère chéri, mais il voulut partager le trône avec lui. Tous les deux vécurent long-temps unis en donnant à leurs vieux parens toutes sortes de marques d'attachement.

« Vous voyez, sire, dit Bakht-yar, combien l'impatience du joaillier lui attira de malheurs ; vous voyez en même temps que la réflexion que le roi fit avant d'ordonner la mort d'un condamné, lui a épargné bien des chagrins puisqu'il aurait reconnu plus tard que la victime était son frère, lorsqu'il aurait retrouvé ses parens.

« De même, continua Bakht-yar, votre majesté aura à se louer d'avoir retardé mon supplice, car un jour mon innocence sera prouvée. »

Le roi différa le supplice de l'accusé.

Le lendemain un des vézyrs vint se présenter devant le roi. « Sire, lui dit-il, la bonne foi doit se trouver surtout chez les rois, et les annales de l'histoire nous apprennent que tous les princes se sont fait un devoir de se distinguer par cette vertu. Car, si un roi manque à sa parole, il cesse d'inspirer aucune confiance à ses sujets qui ne peuvent compter sur lui ; ses menaces mêmes comme ses promesses deviennent sans effet, et son gouvernement est enchaîné par cette défiance.

« Vous avez promis à vos peuples le châtiment

d'un fils de voleurs dont la condamnation est depuis long-temps prononcée et qui chaque jour élude par quelques contes la punition de ses crimes. Cette indulgence produit le plus mauvais effet sur vos sujets de toutes les classes, qui se disent : Nous pouvons désormais être assurés de l'impunité quelque délit que nous commettions ; il nous suffira d'apprendre des histoires ; et comme notre bon roi aime les narrations, il nous suffira de lui raconter quelque anecdote pour éviter le supplice. Ainsi, malgré le plaisir que votre majesté peut éprouver en écoutant Bakht-yar, il importe, sire, d'y mettre un terme et de détruire l'impression fâcheuse que des retards si prolongés ont produit sur l'esprit de vos peuples. »

Le roi fit venir Bakht-yar, et il se disposait à donner des ordres au bourreau, lorsque l'accusé demanda encore un délai de deux jours : « Sire, dit-il, pendant ce temps si court Dieu fera jaillir la lumière du sein des ténèbres qui l'obscurcissent. Car, les persécutions dont je suis victime, me sont suscitées par des ennemis envieux du bonheur dont je jouissais auprès de votre majesté, et qui me persécutent. L'envie, semblable au feu, anéantit tout ce qui la touche ; ce fut ainsi que le malheureux Aboutemam périt à cause des calomnies dont il avait été l'objet. »

Azad-Bakht voulut connaître l'histoire d'Abouteman, et Bakht-yar commença en ces termes :

HISTOIRE D'ABOUTEMAM.

« Sire, il existait autrefois un homme auquel sa science et ses vertus avaient concilié l'estime et l'affection de ses concitoyens. Il possédait d'immenses richesses; mais, comme le gouverneur de la ville où il demeurait, homme oppresseur et avare, enlevait à ceux qui paraissaient posséder quelque aisance la plus grande partie de leurs moyens d'existence pour les donner au roi; Aboutemam était obligé, pour cacher sa fortune, de se couvrir de vêtemens mesquins et usés et de prendre la nourriture la plus grossière. Ce genre de vie le fatigua tellement que, las des terreurs dont il était toujours assiégé, il cacha un jour tout ce qu'il avait de plus précieux et quitta secrètement la ville où il faisait sa demeure. Il voyageait depuis quelque temps lorsqu'il entra dans un pays superbe dont les campagnes riantes offraient partout des terrains bien cultivés, de magnifiques jardins, et des ruisseaux d'une onde pure. Bientôt il eut atteint la capitale du pays. C'était une ville ornée d'édifices majestueux, opulente, bien peuplée, et gouvernée par un roi plein d'équité, qui protegeait les étrangers et les accueillait avec la plus grande bienveillance. Aboutemam ne balança pas à fixer son séjour dans cette capitale.

« Dans cette intention, il acheta une maison vaste et bien bâtie. Il ne tarda pas à se lier avec les prin-

cipaux habitans qu'il recevait fréquemment chez lui: il y recevait aussi avec la plus généreuse hospitalité les étrangers et les malheureux qu'il faisait nourrir et habiller. Il employait encore une partie de sa fortune à des constructions d'une utilité publique. Il avait fait jeter des ponts sur plusieurs rivières, élever des caravanserails et des fontaines pour les voyageurs sur le bord des grandes routes.

« Bientôt on ne parla plus que de la libéralité et des richesses de l'étranger. Le bruit de ses bienfaits parvint jusqu'aux oreilles du roi. Ce prince satisfait d'avoir dans son royaume un homme qui faisait autant de bien, lui envoya une des personnes de sa cour pour le prier de venir le voir.

« Lorsque cet envoyé se fut acquitté de son message, Aboutemam en le recevant baïsa la terre en signe d'obéissance, et répondit qu'il se rendrait aux ordres du roi.

« Dès que Aboutemam se vit seul, il fit les préparatifs pour se rendre aux ordres du prince; il emporta de magnifiques présens et les fit offrir au roi qui au même instant lui accorda une audience, et l'accueillit avec toutes sortes de marques d'intérêt et d'affection. Il le fit monter auprès de lui sur le trône, et lorsqu'après une longue conversation, Aboutemam fut sur le point de se retirer, le roi lui dit qu'il désirait le voir tous les jours, et exigea de lui la promesse qu'il se rendrait à ses désirs.

« Aboutemam se conforma à ses ordres et en peu de temps, il devint le confident et l'ami intime du

monarque qui ne prenait pas une résolution sans le consulter, et qui lui confiait ses pensées les plus secrètes.

« Ces marques de faveur ne manquèrent pas d'exciter la jalousie des dix vézyrs du roi, qui voyaient avec peine leur maître reporter sur Aboutemam la confiance que jadis il avait en eux; ils jurèrent sa perte, et voici quel moyen ils imaginèrent pour se débarrasser du favori qui les gênait. Le Khan de Tartarie avait une fille charmante dont il ne voulait point se séparer, et il faisait mettre à mort tous les ambassadeurs qui venaient la lui demander en mariage. Ils convinrent de faire devant le roi un grand éloge de cette princesse et de l'engager à charger Aboutemam d'une ambassade auprès du Khan de Tartarie pour obtenir la main de sa fille.

« Lorsqu'ils eurent arrêté ce projet, ils se rendirent tous ensemble chez le roi. Un des vézyrs fit tomber adroitement la conversation sur la fille du roi du Turkestan, dont il vanta les graces et la beauté; en un mot, ils firent si bien que le roi devenu amoureux de la fille du roi de Tartarie, prit le parti, d'après leurs conseils, d'envoyer Aboutemam en ambassade auprès de ce monarque, pour demander la main de cette princesse.

« Aboutemam obéit à son roi, il fit ses préparatifs de départ, et en peu de temps il avait atteint la capitale du royaume où il devait se rendre.

« Il obtint promptement une audience, et il exposa en quelques mots le but de son voyage. Le roi

de Tartarie lui répondit, que la demande formée par un si grand prince le flattait infiniment. « Mais, ajouta-t-il, il serait possible que ma fille ne convînt pas à votre maître : entrez dans mon harem, vous la verrez, vous pourrez lui parler, et juger si elle plairait au prince qui vous envoie. » « Dieu me garde, reprit Aboutemam, d'oser lever les yeux sur celle qui doit être l'épouse de mon roi : certes, si la princesse n'avait pas été digne de lui, la Providence n'aurait pas permis qu'il en devînt amoureux. »

« A ces mots le roi de Tartarie sauta au cou d'Aboutemam en l'embrassant étroitement : « Tu es le seul parmi les nombreux ambassadeurs que j'ai reçus dans ma cour, lui dit-il, que sa prudence ait préservé de la mort. Pour juger de la fidélité des ambassadeurs et en même temps du discernement des princes qui les avaient choisis, j'avais fait à chacun d'eux l'insidieuse proposition que je viens de te faire, et pas un n'avait été assez sage pour la refuser. J'ai puni de mort leur impudence et leur perfidie, et je pourrais te faire voir les têtes des quatre cents ambassadeurs qui, cette année, ont payé de leur vie leur imprudente témérité ; mais, grace au ciel, j'ai trouvé un prince qui a su choisir un ministre prudent et éclairé ; je m'empresse de lui accorder ma fille. »

« Aboutemam satisfait du résultat heureux de son ambassade, fut chargé de conduire la princesse à son maître ; elle était suivie d'une foule d'esclaves et d'une quantité considérable de chameaux richement chargés.

« Lorsque le roi de Tartarie apprit l'heureuse issue de la demande formée par son favori, sa joie fut extrême; et pour lui témoigner toute la satisfaction qu'il éprouvait, il vint à deux journées en avant à sa rencontre, accompagné de la plupart des habitans de sa capitale où bientôt le cortége fit une entrée magnifique au milieu des acclamations générales et des témoignages d'une allègresse universelle. Le mariage du roi fut célébré avec la plus grande pompe en présence de toute la cour, et les nouveaux époux témoignèrent à Aboutemam toute leur reconnaissance pour les services qu'il leur avait rendus, de sorte qu'il se trouva plus que jamais en faveur.

«Cependant ces nouvelles marques de bonté redoublèrent la jalousie et la rage des vézyrs envieux qui regrettaient vivement d'avoir vu manquer leur complot. Ces hommes pervers prirent le parti d'ourdir une nouvelle trame : ils gagnèrent deux jeunes esclaves du palais, et les engagèrent, en leur promettant une somme d'argent considérable, à calomnier Aboutemam. Un soir que les deux jeunes gens frottaient la plante des pieds du roi pour faciliter son sommeil : « Il est malheureux, dit l'un d'eux à l'autre, qu'Aboutemam tienne des propos aussi infames contre le roi : croirais-tu qu'il dit hautement que c'est par amour pour sa personne que la fille du Khan de Tartarie a quitté les états de son père? Aussi dès que le roi est absent il s'empresse de se rendre au harem pour concerter ses complots avec la reine. »

« Aussitôt que le roi eut entendu cette conversa-

tion, il envoya chercher Aboutemam et lui dit : « Je t'ai mandé près de moi pour te consulter sur une affaire très-embarrassante : quel châtiment devrait être infligé à un sujet qui, comblé des plus hautes faveurs et des bienfaits de son roi, loin de s'en montrer reconnaissant par son dévouement, oserait tramer contre ses jours une conspiration odieuse. » « Il mérite la mort, répondit Aboutemam. » « Eh bien, tu as prononcé ta condamnation, s'écria le roi en le frappant de son poignard. » Aboutemam tomba mort au même instant; des esclaves emportèrent son corps et le jetèrent à la rivière.

« A peine le roi eut-il frappé son favori, que les inquiétudes, la douleur et les regrets vinrent l'assaillir. Son chagrin devint si vif qu'il se renferma dans ses appartemens sans vouloir communiquer avec sa cour; mais une circonstance vint encore augmenter ses remords.

« Plein de ses regrets, il errait à l'aventure dans les appartemens de son palais, quand il entendit derrière une cloison une contestation assez vive. En prêtant l'oreille il reconnut la voix des deux esclaves accusateurs d'Aboutemam qui se disputaient le prix de leur crime; l'aîné, comme le plus âgé, voulait avoir une plus forte part, que le plus jeune refusait de lui accorder.

« Aussitôt le roi rentra dans ses appartemens; il fit venir les deux coupables, et les força de nommer les instigateurs de leur perfidie. Vivement affligé du crime involontaire qu'il avait commis, ce prince vou-

lut au moins venger le meurtre d'Aboutemam ; il fit arrêter les dix vézyrs, leur fit trancher la tête, et il ordonna que leurs maisons seraient rasées. Mais cette stérile justice ne l'empêcha pas de pleurer tout le reste de sa vie l'homme innocent qu'il avait fait périr. »

Lorsque Bakht-yar eut cessé de parler, le roi voulut encore le renvoyer en prison : mais, indignés de cette faiblesse, les vézyrs et les grands du royaume demandèrent à haute voix son supplice, et menacèrent de quitter la cour, si le roi la déshonorait par un honteux pardon. La reine elle-même joignit ses remontrances à celles des vézyrs ; mais Azad-Bakht ne pouvant se décider à ordonner la mort de ce jeune homme et à être témoin de son supplice, leur remit son sort entre les mains.

On fit éloigner Bakht-yar de la présence du roi, et des crieurs annoncèrent au peuple par toute la ville que son supplice allait avoir lieu sur la place publique, où une foule immense se rassembla bientôt. Mais à la vue de Bakht-yar tous les cœurs furent vivement touchés de son air de jeunesse et de candeur. Par un hasard heureux, Farek-Sewar, le chef des voleurs dont j'ai déja parlé, entrait dans la ville au moment où tout ceci se passait. Attiré sur la place publique par la foule qui s'y portait, il aperçut, non sans étonnement, son fils adoptif que l'on conduisait au supplice. Aussitôt, n'écoutant que son courage, il s'élance à la tête de ses braves compagnons, et sans que le peuple songeât à lui opposer

de résistance, ils tentèrent de délivrer Bakht-yar. Les gardes les saisirent et les conduisirent devant le roi, qui leur demanda ce qui avait pu les porter à cet attentat.

« Sire, répondit Farek-Sewar, ce jeune homme, qui est mon fils, a long-temps vécu avec moi, et j'ai reconnu en lui un caractère angélique, et une telle bonté, que si votre majesté veut ordonner sa mort, il faut qu'en même temps elle ordonne la mienne. Ah! si son père et sa mère, qui appartiennent sans doute à une famille régnante, savaient où il se trouve, ils ne souffriraient certainement pas qu'on le regardât seulement de travers. »

A ce discours le roi se prit à rire : « Tu déraisonnes, dit-il; tu commences par nous dire que ce jeune homme est ton fils, puis tu ajoutes, que son père et sa mère appartiennent au sang royal. » « Je vous expliquerai facilement cette contradiction en vous racontant ses aventures, répondit Farek-Sewar. « Un jour en traversant les déserts du Kerman, je trouvai cet enfant nouveau-né sur le bord d'un lac; il était habillé de drap d'or, et portait autour du cou un magnifique collier orné de dix belles perles..... » « Aurais-tu encore ce bijou, demanda Azad-Bakht avec empressement? » « Oui, sire, et je peux le déposer à vos pieds, reprit l'ancien chef de Bakht-yar. »

Le roi reconnut aussitôt les ornemens de son fils et ne douta plus de la vérité : il courut les montrer à la reine qui les reconnut comme lui. « Sire, s'é-

cria-t-elle, quelle nouvelle avez-vous de notre fils?» « Le voici lui-même, dit Azad-Bakht.» Et en même temps il donna l'ordre d'amener Bakht-yar : il s'empressa de détacher les chaînes qui le couvraient, et de le revêtir lui-même des insignes de la royauté.

Le jeune homme ne savait à quoi attribuer ce changement aussi subit qu'imprévu, mais il fut bien autrement surpris encore, lorsqu'il entendit Azad-Bakht dire à la reine: «C'est là le fils chéri que nous fûmes forcés d'abandonner dans le Kerman.» La reine lui sauta au cou en versant des larmes de joie, et le tint long-temps étroitement embrassé.

Les dix vézyrs dont les perfides suggestions avaient failli causer la perte du jeune prince furent à l'instant décapités. Azad-Bakht remit le trône à son fils. Les grands du royaume vinrent lui prêter serment de fidélité, et des fêtes magnifiques célébrèrent ce joyeux évènement.

Farek-Sewar fut nommé grand vézyr, et oubliant son ancien maître, il gouverna sous les ordres de son jeune pupille avec tant de sagesse et de bonheur, que ce règne glorieux laissa une impression profonde dans le mémoire des hommes qui en ont consacré le souvenir dans leurs histoires.

Ce conte réjouit beaucoup le sulthan qui témoigna à Chehérazade le plaisir que son récit lui avait fait éprouver. Comme le jour ne paraissait pas encore, elle reprit en ces termes l'histoire d'Azem et de la Reine des Génies.

HISTOIRE

D'AZEM ET DE LA REINE DES GÉNIES (1).

Sire, dit-elle, il existait autrefois dans la ville de Balsora un jeune homme, nommé Azem, qui exerçait la profession de teinturier ; quoique très-célèbre pour le goût qu'il mettait dans le choix de ses couleurs, pour la beauté de sa personne et les agrémens de son esprit, il n'était point riche, et nourrissait encore des fruits de son travail, sa vieille mère qui logeait avec lui. Cependant son amabilité et son intelligence lui attiraient chaque jour des pratiques, et il eût pu faire fortune avec la profession qu'il exerçait, si le destin ne l'eût appelé à d'autres aventures.

Un jour qu'il était occupé à son travail habituel, il vit entrer dans son atelier un étranger richement vêtu, qui s'écria en le voyant : « Comment, un jeune homme fait comme vous l'êtes, et doué de votre esprit, peut-il se livrer à un pareil métier ? » « Je ne rougis point, dit Azem, de mon honnête industrie, et je sais borner mes désirs. » « Si cependant, ajouta l'étranger, on vous offrait un moyen de faire une prompte fortune, refuseriez-vous de l'employer ? » « Non, s'il ne répugnait pas à ma conscience, je serais au comble

(1) Ici commencent les contes traduits de l'arabe en anglais par Jonathan Scott, et de l'anglais en français par mesdames Marie D'Heures et Renée Roger.

de la joie de procurer à ma mère quelques douceurs, et de continuer les études que mon travail m'a forcé d'interrompre. » « Mon fils, lui dit le vieillard avec une affabilité trompeuse, vos vœux seront satisfaits. Vous avez perdu votre père, je veux être le vôtre; dès ce moment je vous adopte pour mon fils; je connais l'art précieux de changer en or les plus vils métaux, et je peux faire en un instant votre fortune. Soyez demain matin de bonne heure à votre boutique, je m'y rendrai. » A ces mots l'étranger prit congé d'Azem, et le laissa tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Les paroles du vieillard avaient excité au plus haut degré la curiosité et l'ambition du jeune homme; il se hâte de fermer sa boutique, et le cœur plein de joie, il s'empresse d'aller annoncer à sa mère ce qui venait de lui arriver. « Mon fils, lui dit la bonne femme, après avoir un instant réfléchi, prends bien garde: je crains que la politesse de cet étranger ne cache quelque mauvais tour; observe-le attentivement; à mon âge on connaît la méchanceté du genre humain; reste, mon fils, dans ton état modeste, mais heureux. N'es-tu pas assez riche, puisque tu peux pourvoir à nos besoins? » Azem fut frappé des bons avis de sa mère, et lui promit bien qu'il se tiendrait sur ses gardes; ils soupèrent tranquillement, et se couchèrent; mais Azem ne put s'endormir; il attendait avec impatience que l'arrivée du jour donnât le signal du rendez-vous.

CDLIII^e NUIT.

Au point du jour il court à sa boutique, empressé de revoir son nouvel ami; celui-ci ne se fit pas attendre, il s'y rendit bientôt, tenant un creuset à la main. Après les salutations d'usage, l'étranger dit au jeune homme d'allumer du feu. Il lui demanda s'il avait quelques métaux de vil prix, soit du fer, soit du plomb, etc. Azem trouva un vieux pot de cuivre, ils le coupèrent en morceaux et le mirent dans le creuset. Alors l'alchimiste ôta son turban, le déploya, et y prit une petite quantité de poudre jaune qu'il jeta sur le métal en prononçant quelques paroles mystérieuses; peu de temps après il l'ôta du feu, fit voir à Azem, étonné, un lingot de l'or le plus pur, et l'engagea à le présenter à un changeur. « Êtes-vous convaincu de mon savoir faire, dit l'alchimiste triomphant? » Et comme Azem le priait de vouloir bien lui faire part de son secret: « Ce soir, lui dit-il, je souperai avec vous, et si nous sommes seuls je satisferai votre désir. » Ils partirent sur-le-champ pour la maison; Azem montra à sa mère le lingot qu'il avait vu faire, la pria d'aller passer la soirée chez une de ses voisines afin qu'il restât seul avec son hôte, et prépara le souper le plus splendide qu'il put. La mère, convaincue par ce qu'elle venait de voir, ne fit aucune observation et se conforma aux désirs de son fils.

Lorsqu'elle fut partie, on commença le repas; Azem se livrait à la bonne chère avec tout l'appétit d'un homme pauvre qui vient de faire sa fortune. Tout musulman qu'il était, il but beaucoup de vin, boisson à laquelle il n'était pas accoutumé, et bientôt il fut complètement ivre.

Le méchant vieillard, voyant son convive dans cet état, profita de ce moment pour jeter une poudre soporifique dans la coupe d'Azem, qui la vida sans s'en apercevoir. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il tomba sur son coussin, accablé du plus profond sommeil. C'était là le moment attendu par le traître magicien; il le jette dans un large coffre, en prend la clé, et appelle des porteurs auxquels il avait donné l'ordre de se tenir prêts. Ceux-ci s'emparent du coffre, et le portent devant le ravisseur; on le charge à bord d'un navire qui se tenait prêt à mettre à la voile, on lève l'ancre, et ils voguent en pleine mer.

Lorsque la mère d'Azem, en rentrant le soir chez elle, ne trouva plus ni son fils ni son hôte, elle ne douta plus du malheur de son fils, et de la scélératesse de l'homme contre lequel elle lui avait tant recommandé de se tenir en garde. Désespérée, elle s'arrachait les cheveux en accusant la destinée et l'imprudence de son fils, et la cruauté de celui qui venait de le lui ravir. Les voisins, accourus à ses cris, furent consternés de ce qu'elle leur apprit; ils cherchèrent vainement à lui donner des consolations, elle fit dresser dans sa cour une pierre tumulaire, et vint y pleurer

nuit et jour la perte qu'elle avait faite, sans vouloir prendre de nourriture.

Cependant l'infidèle ravisseur voguait au gré des vents; c'était un de ces Guèbres adorateurs du feu, et de plus un habile magicien. Chaque année il descendait dans le Khorassan, pour séduire par ses offres brillantes un jeune musulman, et lorsqu'il l'avait fait servir à ses projets pour se procurer les choses dont il avait besoin dans son alchimie, il le tuait de peur qu'il ne divulgât son secret.

Deux jours après le départ, Bharam (c'était le nom de ce Guèbre) jugea à propos de rendre sa victime au sentiment de son état déplorable; il ouvrit le coffre, qu'il avait fait soigneusement placer dans son cabinet, et introduisit dans les narines d'Azem une certaine liqueur. Celui-ci éternue, se frotte les yeux, et jette autour de lui ses regards surpris; bientôt la vue du magicien, et le mouvement du navire lui décèlent son malheur; il s'aperçoit qu'il est tombé dans les embûches du scélérat contre lequel sa mère l'avait inutilement prévenu. Alors, avec la résignation d'un musulman soumis aux ordres du destin, il se mit à réciter ces versets du Coran :

« Il n'y a d'autre refuge qu'en Dieu, de qui nous « venons, et vers lequel nous devons retourner. Grand « Dieu! daigne me conduire dans le chemin du salut, « dans la voie de ceux que tu favorises, et qui ne t'ont « point offensé. » Puis s'adressant au vieillard : « Que faites-vous donc, mon père, lui dit-il, avec beaucoup

de douceur ; vous m'aviez promis des plaisirs et des richesses ; est-ce donc là ce que vous me faisiez espérer ? » « Chien d'infidèle, chien de musulman, lui dit le magicien, tu ne mourras que de ma main, et mon plaisir sera de prolonger ton supplice ; déja trente-neuf de tes frères sont tombés sous mes coups, tu seras le quarantième ; il est cependant un moyen de te sauver, abjure l'islamisme, et comme moi adore le feu sacré auquel je rends hommage, je t'adopte pour mon fils, et je te livre mes secrets. » « Que le ciel te confonde, toi et ta religion, répondit Azem en se levant comme un enragé ; par Mahomet, pour me sauver de quelques vains périls dans ce monde, je ne deviendrai pas apostat, et je ne renoncerai pas aux plaisirs que Dieu promet aux vrais croyans. » « Misérable ! repartit aussitôt le sorcier, qui ne se contenait plus, je saurai bien faire baisser ce ton arrogant, et ébranler cette constance. » Il dit, appelle ses esclaves, et pendant qu'ils étalent Azem sur le plancher de la cabine, il le frappe à coups redoublés avec un martinet garni de pointes aiguës, et le couvre de plaies sanglantes ; mais le jeune homme courageux bravait ses efforts, et insultait à sa fureur. Le Guèbre, épuisé de fatigue, s'arrête enfin ; et faisant charger sa victime de chaînes pesantes, il ordonne à ses esclaves de la jeter au fond de la cale, avec le pain et l'eau nécessaires pour soutenir son existence. Le courage d'Azem ne fut pas vaincu, il fut soutenu par sa confiance en Dieu, et par l'espoir qu'il avait de voir finir ses tourmens qui se renouvelaient chaque jour ; car le vieux magicien

venait tous les matins lui faire endurer toutes les tortures qu'il pouvait imaginer.

CDLIVe NUIT.

Un jour, une tempête furieuse s'éleva, les vagues enlevaient le vaisseau jusques aux nues, et menaçaient de le mettre en pièces; l'équipage dans sa frayeur s'avisa heureusement d'attribuer aux traitemens que Bharam faisait subir à Azem, le courroux du ciel et la tempête qui les menaçait; ils lui ordonnèrent de relâcher son prisonnier, et comme il n'obéissait pas assez tôt, ils prirent les esclaves, ministres de ses cruautés, et les jetèrent par-dessus le bord, en menaçant le maître de lui faire subir le même traitement, s'il ne rendait à l'instant la liberté au pauvre jeune homme. Il fallut bien alors que Bharam se décidât; on le força même à se mettre à genoux, et à demander pardon à sa victime. Le vieux mage se promit bien de lui faire payer cher toutes les humiliations qu'il éprouvait.

La tempête se calma, et pendant tout le reste du voyage, Azem fut bien traité et revint un peu à la vie. Son ravisseur lui prodiguait mille soins, et s'efforçait de lui faire oublier les mauvais traitemens dont il l'avait accablé. Enfin l'on aperçut la terre; le magicien descendit avec Azem dont il avait presque regagné la confiance, et lui dit qu'il allait chercher le pays

dans lequel on trouvait l'or; il ordonna au capitaine de les attendre un mois sur ce rivage, et avança de quelques pas dans l'intérieur des terres. Lorsqu'il se vit seul, il tira de sa veste un petit tambour et deux baguettes, il battit une marche, et aussitôt un vent furieux s'éleva dans le désert. Une colonne de sable se forma, Azem était effrayé, mais il fut agréablement surpris lorsque la colonne de sable disparut, et lui laissa voir trois chameaux; l'un était chargé de toutes les provisions nécessaires pour un voyage; les deux autres, richement caparaçonnés, semblaient attendre des cavaliers. Bharam pria Azem de monter l'un, il prit l'autre, et ils partirent avec une vitesse qui tenait du prodige. Ils ne virent rien de remarquable pendant huit jours; le neuvième, Azem aperçut quelque chose de très-brillant à l'horizon, ils s'approchèrent, et il put contempler la riche architecture d'un château tout brillant d'or et de pierreries; on voyait un espace immense couvert de bosquets délicieux. Aussitôt que le vieux magicien, qui n'avait pas pris garde à ce spectacle, l'eut aperçu, il tourna bride et se mit à fuir de toute la vitesse de son chameau; Azem aurait bien voulu se diriger vers ce palais, mais le chameau sur lequel il était monté suivit son camarade, malgré tous les efforts qu'il pût faire, et ne voulut s'arrêter que lorsque Bharam, après avoir pénétré dans la profondeur d'un bois, se crut un peu plus en sûreté. Il répondit alors aux questions d'Azem, que le château qu'il avait vu était habité par de mauvais génies, ses ennemis, dont il lui promit de lui raconter

un jour l'histoire ; ils se remirent en route, et Bharam, au bout de quelque temps, demanda à son compagnon de voyage s'il ne voyait rien à l'horizon. « Je vois, lui répondit-il, une chaîne de nuages très-noirs qui courent de l'est à l'ouest. » « Ce ne sont point des nuages, dit Bharam, mais des montagnes très-élevées, que l'on nomme les montagnes des nuées. C'est à leur sommet que nous atteindrons le but de notre voyage, et avec l'aide que tu me prêteras, nous retournerons dans notre vaisseau plus riches que tous les souverains du monde ; mais pour cela il faut que tu obéisses à tout ce que je t'ordonnerai. » Azem le lui promit, mais il frémissait intérieurement quand il se rappelait les trente-neuf victimes du vieux Guèbre, et les traitemens qu'il lui avait fait essuyer dans le vaisseau. Il se repentait bien de l'avoir quitté, mais il était trop tard pour retourner sur ses pas. Il se recommanda de nouveau à la Providence, et chercha à lui cacher son trouble du mieux qu'il put. Bharam le comblait de caresses ; ils voyagèrent encore quatre jours, au bout desquels ils se trouvèrent au pied des montagnes noires ; mais ils n'étaient pas arrivés, car un énorme précipice, formé par le flanc de la montagne, coupé à pic, et un large fossé empêchaient que l'on ne pût aller plus loin, et leur prodigieuse hauteur jetait une obscurité profonde sur les objets environnans. Ils descendirent à terre, et laissèrent paître leurs chameaux. Le magicien tira de ses provisions trois pains, et une petite cruche d'eau ; après quoi il alluma du feu : il tua ensuite le plus petit de ses chameaux, le vida et lava

bien l'intérieur de son corps. Alors il dit à Azem : « Mon fils, voici le moment de terminer nos travaux; il suffit pour cela d'entrer dans le corps de cet animal, je recoudrai la peau en ayant soin de laisser un trou par lequel tu pourras respirer. Un rokh énorme viendra, prendra l'animal dans ses serres, et te transportera ainsi sur le sommet de la montagne; lorsque tu sentiras qu'il t'aura posé à terre, empresse-toi d'ouvrir, avec ta dague, le corps du chameau; ta vue subite fera prendre la fuite à l'oiseau, alors, sans perdre de temps, remplis le sac que je te remets de la poussière noire que tu trouveras sur la montagne, tu l'attacheras au bout de la corde que je te donne, et tu le descendras, après quoi tu descendras toi-même par ce moyen, et nous nous remettrons en route. » Azem fut bien obligé de se soumettre à la volonté de son tyran; il se laissa donc enfermer dans le corps du chameau. Il y était depuis quelques heures, lorsque, suivant les prédictions du magicien, un des oiseaux énormes qui habitaient sur le sommet de la montagne fondit sur le chameau qu'il aperçut, le saisit dans ses serres, et l'emporta sur la pointe la plus élevée de ces montagnes.

CDLV^e NUIT.

Le jeune musulman se conforma aux instructions qu'il avait reçues; il épouvanta l'oiseau, descendit de l'arbre, remplit son sac de poussière noire

et s'approcha de la roche perpendiculairement élevée, au pied de laquelle le vieux Guèbre l'attendait. Quand celui-ci l'aperçut, il se mit à lui prodiguer des louanges et des encouragemens. «Viens mon bien aimé, lui disait-il, notre fortune est assurée, et c'est à toi que je la devrai. Attache le sac à la corde que tu tiens, et descends-le jusqu'à moi; ensuite tu assujettiras fortement cette corde à l'un des arbres auprès desquels tu te trouves, et tu te suspendras après pour venir jusqu'à nous.» Azem, sans défiance, attache le sac et le laisse tomber jusqu'à terre; mais à peine Bharam eut-il saisi la corde qu'il se mit à la tirer de toute sa force pour tâcher d'entraîner Azem, qui n'eut d'autre moyen d'éviter la mort, qu'en lâchant ce qui devait faire son salut; alors il lui adressa ces paroles : «Tu vas expier, chien de musulman, les humiliations que tu m'as fait essuyer, réjouis-toi maintenant, et va trouver les corps de tes camarades qui gissent dans ces montagnes où je les ai laissés comme toi.» Et comme Azem implorait sa pitié : «A Dieu ne plaise, dit-il, que je sois assez fou pour ramener avec moi un homme qui pourrait trahir mon secret.» A ces mots il monte sur son chameau et laisse Azem livré au plus violent désespoir. Le pauvre jeune homme suivit des yeux, autant qu'il le put, son perfide compagnon; mais lorsqu'il l'eut perdu de vue il tomba par terre privé de sentiment. Il resta dans cet état pendant quelques heures, au bout desquelles l'appétit et l'amour de la vie le rendirent à lui-même. Il se releva, adressa sa prière au

créateur, et mangea un des petits pains qu'il avait emportés avec lui; ce chétif repas lui donna quelques forces; il courut de tous côtés pour trouver une issue, mais ce fut en vain; la nuit survint, la crainte des bêtes féroces, et le danger de tomber dans quelques précipices, le forcèrent à s'arrêter et à monter au haut d'un arbre sur lequel il s'endormit épuisé de fatigue.

Il faisait un rêve affreux et suait à grosses gouttes, lorsque éveillé par l'agitation qu'il éprouvait, il aperçoit près de sa poitrine la gueule béante et les yeux étincelans d'un énorme serpent, qui semblait savourer d'avance le plaisir de le dévorer; la terreur le rendit immobile: le serpent, probablement pour prendre une position plus commode, fit un mouvement et détourna la tête; alors Azem, dont l'agitation était au comble, saisit vivement sa dague et la lui enfonça dans la tête; le monstre tomba au même instant.

Azem ne put dormir le reste de la nuit; au point du jour il descendit de l'arbre, et ce fut alors qu'il put juger de la longueur du prodigieux animal qu'il avait tué. Celui-ci qui portait toujours dans la tête le poignard, vivait encore; mais ses yeux étaient fermés, et il fut facile à Azem de l'achever: ce qui devait faire sa perte devint pour lui un moyen de salut. La grandeur du serpent lui fit concevoir le projet de l'écorcher, et de former avec sa peau de longues lanières au moyen desquelles il lui serait possible de descendre, et de remplacer la corde qui lui avait été enlevée. Il s'appliqua aussitôt à ce travail avec ardeur,

et vint à bout de l'exécuter. Après divers essais, il se guinda à cette lanière de cuir, et parvint enfin, non sans beaucoup de peine, au pied de ces montagnes dans lesquelles il croyait bien avoir trouvé son tombeau. Reconnaissant envers la Providence, la face contre terre, il se mit à réciter son fatha, et à réclamer l'intervention du prophète pour les dangers qui pourraient encore lui arriver; il marcha jusqu'au soir, en se nourrissant des fruits que lui offraient les arbres des forêts qu'il traversait; bientôt il reconnut sa route, et la suivit jusqu'au neuvième jour. Ce fut alors qu'il aperçut à l'extrémité d'une magnifique avenue, le même palais qu'il avait déja vu, et que le Guèbre avait pris tant de soin d'éviter. En s'en approchant il examina son architecture imposante; des colonnes d'or soutenaient un péristyle d'un métal azuré, et au-dessus des arbres parmi lesquels mille oiseaux faisaient entendre leurs délicieux concerts, on voyait s'élever le toit d'un immense et magnifique palais. Azem fut d'abord incertain s'il irait ou non demander l'hospitalité; Bharam lui avait dit que de mauvais génies dominaient dans ce pays; mais songeant qu'il ne pouvait pas lui arriver pis que ce qu'il avait enduré, il se hasarda à pénétrer dans l'intérieur, il traversa une cour magnifique, entièrement pavée de marbre précieux. Parvenu dans un salon d'une richesse prodigieuse, il vit deux jeunes dames qui jouaient aux échecs. La première s'écria en l'apercevant: «Ah! ma sœur, voilà probablement le malheureux jeune homme qui est

passé il y a quelque temps avec Bharam le magicien.» «C'est lui-même, dit Azem en se jetant à ses genoux pour lui demander l'hospitalité.» «Vous n'avez pas besoin de prier, lui dit-elle, si vous n'eussiez pas été avec ce vieux Guèbre, depuis long-temps nous vous aurions avec nous dans ce palais; depuis notre jeune âge, mon père nous a toutes deux reléguées dans cet édifice éloigné, qui a été bâti pour des génies, nous sommes chargées du soin des appartemens, et nous serons charmées que vous vouliez bien nous aider dans ce travail; nous vous traiterons comme notre frère.» Le jeune homme accepta avec plaisir cette proposition; il n'avait presque rien à faire, et se demandait chaque jour à quoi ce château pouvait être utile. Il vivait dans la meilleure intelligence avec les deux sœurs, et son amitié pour elles allait chaque jour croissant; il arrivait pourtant qu'à certaines époques on le faisait cacher dans un appartement d'où il ne pouvait rien voir dans le château. Il s'avisa un jour de désobéir aux recommandations des deux sœurs, et de se glisser dans les bosquets. Quel fut son étonnement, lorsqu'il vit au milieu du bassin du jardin plusieurs jeunes personnes belles comme des houris, qui se livraient au plaisir du bain. Azem en remarqua surtout une dont il fut épris sur-le-champ; il attendit qu'elles eussent fini de prendre leur bain, ensuite il les vit se revêtir de quelques étoffes légères et disparaître dans les airs. Plusieurs fois l'infidèle gardien usa de la même ruse pour contempler les charmes de sa belle inconnue, mais les deux sœurs qui

ignoraient son stratagême, voyaient avec peine qu'il dépérissait sensiblement; enfin, il en vint à un tel point que l'on pouvait craindre pour ses jours : alors, pressé par ses amies, il leur avoua sa faute, et comment l'amour l'en avait puni. Elles cherchèrent à lui représenter la folie de cette passion, combien il était déraisonnable à un mortel d'aspirer à une des filles du roi des génies (car ce château était un de leurs rendez-vous de plaisir): Azem déclara qu'il descendrait nécessairement au tombeau s'il ne possédait pas sa belle inconnue. Alors voyant qu'il était impossible de guérir autrement leur malade, les deux sœurs qui avaient pour Azem une sincère affection, le consolèrent en lui disant que toute la puissance de ces jeunes dames était dans leur ceinture, et que s'il parvenait à dérober celle de l'objet de ses vœux il la forcerait à rester au château. Notre amant fut au même moment guéri par ces paroles; il se promit bien d'attraper une ceinture au prochain voyage des filles du roi des génies. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter; les jeunes nymphes se dépouillèrent, et l'amoureux musulman, sautant sur la ceinture de sa belle, la fit flotter dans les airs. Les autres effrayées se précipitent en foule sur leurs vêtemens et s'enfuient en poussant des cris. Celle d'entre elles qui restait captive se mit à pleurer amèrement ses parens et son pays; mais rien ne put décider le chasseur à relâcher sa jolie proie; il s'efforça par ses attentions et ses politesses de se faire pardonner la brusquerie de sa conduite.

Frappée de l'idée de la captivité qui l'attendait, et de la perte de sa famille et de ses amis, elle repoussa les tendres soins d'Azem et de sa compagne. Ils finirent cependant par la décider à se laisser conduire au palais, et Azem s'étant retiré laissa celle qu'il adorait sous la protection de l'aimable maîtresse du palais, qui, secondée par ses sœurs, finit par obtenir une douce influence sur l'esprit de la jeune prisonnière; elle ne put rester indifférente à la tendresse que chacun lui témoignait; le mérite et les agrémens extérieurs d'Azem, achevèrent de gagner ses affections; bientôt elle éprouva pour lui l'amour le plus tendre, et au bout de quelques mois, il devint l'heureux époux de la belle princesse des Iles-Volantes. De superbes fêtes furent données en l'honneur de ce mariage, et les soins aimables des deux sœurs, augmentèrent encore le bonheur de ce couple fortuné.

Cependant la félicité d'Azem était souvent troublée par le souvenir de sa mère; ne pouvant résister davantage au désir de la revoir, il demanda enfin à ses protectrices, la permission de les quitter et de retourner avec sa femme dans son pays natal. Les princesses, quoiqu'affligées de cette demande, ne purent s'empêcher d'admirer son amour filial, et fixèrent elles-mêmes le jour de son départ. Lorsque le moment de se séparer fut venu, les princesses frappèrent sur un tambour magique, et à l'instant même, plusieurs chameaux chargés de présens de toute espèce, se trouvèrent aux portes du palais, avec une suite nombreuse d'esclaves destinés pour Azem et

pour sa femme. Il la plaça dans une litière élégante et commode, et monta sur un chameau richement caparaçonné. Il versa des larmes en s'éloignant de ses généreuses bienfaitrices, et promit de revenir les voir un jour. Enfin ils s'éloignèrent : ils trouvèrent en arrivant sur la côte, un vaisseau prêt à partir, et un vent propice les conduisit en peu de temps à Balsora, où Azem eut le bonheur de retrouver sa mère. Rien ne saurait peindre la joie qu'elle éprouva en revoyant le fils chéri qu'elle avait cru perdu pendant si long-temps ; elle embrassa avec transport sa belle-fille qui lui parut d'une beauté ravissante, et élevant ses mains vers le ciel, elle rendit grace à Dieu de la félicité qu'il lui avait réservée dans sa vieillesse.

Comblé des dons de l'amour et de la fortune, Azem était alors un des habitans les plus riches et les plus heureux de Balsora ; deux fils charmans étaient venus mettre le comble à sa félicité, et trois années s'étaient rapidement écoulées depuis qu'il avait quitté le palais des deux sœurs. Se rappelant, enfin, la promesse qu'il leur avait faite d'aller les visiter, il disposa tout pour son voyage, et après avoir dit adieu à sa femme, il remit sa robe enchantée entre les mains de sa mère, en lui recommandant expressément de ne pas permettre qu'elle s'en revêtît, de peur qu'une impulsion irrésistible ne la portât à voler vers son pays natal, car il avait souvent remarqué que quoiqu'elle se trouvât parfaitement heureuse avec lui, elle n'en éprouvait pas moins le désir de revoir sa

famille. Azem ayant reçu de sa mère toutes les promesses qu'il désirait, s'éloigna rapidement. Son voyage fut heureux; il trouva en débarquant, des chameaux qui l'attendaient, car les princesses qui étaient fort habiles dans l'art de la magie, avaient été instruites d'avance de son arrivée, et s'étaient empressées de lui envoyer tout ce qui était nécessaire pour le transporter promptement au palais. Elles lui firent l'accueil le plus tendre, et tout le temps qu'il passa avec elles fut employé en réjouissances et en fêtes.

Quelques jours après le départ d'Azem, sa femme demanda à sa belle-mère la permission d'aller aux bains publics. La vieille dame y consentit volontiers, et accompagna sa belle-fille aux bains, où les gens les plus distingués de la ville avaient coutume de se rendre, ainsi que ceux de la cour du khalyfe Haroun Arréchyd qui était alors à Balsora.

Dans le moment où elles arrivèrent, il y avait aux bains plusieurs femmes de la suite de la sulthane Zobéide. Dès qu'elles aperçurent la femme d'Azem, elles furent frappées de sa beauté surnaturelle, et ne cessèrent de l'admirer jusqu'au moment où elle quitta les bains. Plusieurs même ne pouvant se rassasier du plaisir de la regarder, la suivirent jusque chez elle, et ne rentrèrent au palais que fort tard. Zobéide en les voyant, exprima son mécontentement d'une si longue absence, et voulut absolument en connaître la cause. Lorsqu'elle entendit faire un éloge si étonnant de la beauté de la femme d'Azem, elle conçut un désir extrême de la voir; et le jour suivant,

elle envoya chercher la mère, qui, inquiète d'un tel ordre, se rendit en tremblant devant la sulthane. Aussitôt qu'elle fut en sa présence, elle se prosterna et baisa ses pieds : « Relève-toi, lui dit gracieusement Zobéide, et ne crains rien. J'ai entendu vanter tellement la beauté merveilleuse de ta belle-fille, que je désire la voir, et je t'ordonne de l'amener devant moi. »

La mère d'Azem, n'osant résister aux ordres de la sulthane, s'inclina respectueusement, et ayant promis d'obéir, elle baisa la main de la princesse et se hâta de se rendre chez elle : « La sulthane Zobéide veut te voir, dit-elle à sa belle-fille, hâte-toi de te rendre près d'elle. » La femme d'Azem, enchantée de cette nouvelle, se para sur-le-champ de ses plus riches vêtemens, et suivie de ses deux enfans et de sa belle-mère, elle se dirigea vers le palais. Lorsqu'elle entra, tous les regards se portèrent sur elle. La sulthane demeura immobile d'étonnement ; frappée de tant de graces, elle s'écria : « Dans quel lieu une beauté si céleste a-t-elle été créée ? » L'invitant avec bonté à s'asseoir près d'elle, elle donna ordre qu'on apportât devant elle des rafraîchissemens ; elle la combla d'éloges et de caresses, et la pria de lui raconter son histoire, qui accrut encore son étonnement. « Princesse, lui dit la femme d'Azem, puisque vous daignez me trouver belle avec ces vêtemens, que diriez-vous donc si vous pouviez me voir avec mon costume natal ? si vous voulez satisfaire votre curiosité, ordonnez à ma belle-mère de me donner une robe aérienne, elle

n'osera vous refuser et vous jouirez peut-être d'un spectacle curieux. » Zobéide, qui ne demandait pas mieux, ordonna sur-le-champ à la mère d'Azem, d'aller chercher la robe enchantée. A ces terribles paroles, la vieille dame trembla en se rappelant la promesse qu'elle avait faite à son fils; mais n'osant faire aucune observation, elle retourna tristement chez elle et rapporta la robe fatale. Zobéide après l'avoir long-temps examinée et s'être étonnée de la manière dont était façonné ce léger vêtement, le remit à la femme d'Azem dont les yeux brillaient de joie. Lorsqu'elle l'eut en sa possession, elle se hâta de s'en couvrir, puis descendant précipitamment dans la cour du palais, elle prit ses enfans dans ses bras, et avant qu'on eût pu songer à la retenir, elle s'éleva dans les airs aux regards étonnés de la sulthane et de toute sa suite. Lorsqu'elle fut à une hauteur suffisante pour qu'il ne fût plus possible de l'atteindre, elle s'écria : « Adieu ma mère, je vous charge de consoler mon époux; dites-lui que je ne cesserai pas de l'aimer, mais que le désir de revoir ma famille, me force à m'éloigner de lui; s'il m'aime assez pour ne pouvoir vivre sans moi, qu'il vienne me chercher dans les îles de Waak al Waak. » A ces mots, elle reprit son vol, se perdit dans les nuages, se montra un moment encore, et disparut enfin à tous les yeux.

Lorsque la mère d'Azem l'eut perdue de vue, le désespoir s'empara d'elle, et ne pouvant dissimuler le chagrin qu'elle éprouvait, elle accusa la sulthane d'être la cause de ce malheur.

Zobéide, saisie elle-même de regret et de douleur, était incapable de punir la hardiesse avec laquelle la vieille dame venait de lui parler; elle se retira au fond du harem, plongée dans la tristesse et se repentant amèrement de sa curiosité.

Pendant que ces choses se passaient à Balsora, Azem, quoique entouré de tendresse et de soins aimables, songeait à sa femme et regrettait d'être séparé d'elle. Il accélère l'instant de son retour, et après avoir dit un tendre adieu aux sœurs, il retourna à Balsora. En arrivant chez lui, il trouva sa mère seule et versant des larmes amères: «Qu'est-il arrivé? s'écria-t-il, ô ma mère, où est ma femme, où sont mes enfans?» A cette terrible question, les pleurs de la vieille dame redoublèrent; rien ne pourrait donner une juste idée du désespoir d'Azem, en apprenant la perte cruelle qu'il venait de faire; un délire affreux s'empara de lui et vint lui ravir pour un moment le sentiment de ses peines. Lorsqu'il eut recouvré sa raison, il voulut savoir ce que sa femme avait dit en partant; et lorsque sa mère lui eut répété ses dernières paroles, il prit à l'instant la résolution de chercher son épouse et ses enfans, dût-il pour cela parcourir toute la terre. Ce fut en vain qu'on essaya de lui représenter que la distance de Balsora aux îles de Waak al Waak était telle, qu'il ne fallait rien moins que cent cinquante ans pour faire ce voyage, il persista obstinément, et rien ne put le faire renoncer à son projet.

Après avoir prié Allah de bénir son entreprise et de protéger sa mère pendant son absence, il se sépara

d'elle, et ne se reposa ni jour ni nuit qu'il ne fût arrivé au palais des sœurs. Leur surprise fut grande en le voyant; et lorsqu'elles eurent appris la fuite de sa femme et la résolution où il était de se rendre aux îles de Waak al Waak, elles s'écrièrent toutes ensemble que ce projet était impossible à exécuter, puisqu'aucun homme ne pouvait vivre assez long-temps pour arriver au terme de ce voyage. « N'importe, reprit Azem, si le ciel veut que je me réunisse à ma femme, il saura bien me faire parvenir jusqu'à elle; s'il a décidé le contraire, je mourrai du moins consolé par l'idée que j'aurai employé à sa recherche tout le reste de ma vie. »

Les sœurs au désespoir d'une telle résolution, continuèrent encore pendant plusieurs jours à le prier de renoncer à une entreprise si périlleuse; mais il resta inébranlable. Les princesses vivement émues de sa tendresse pour sa femme et pour ses enfans, se consultèrent entre elles. Elles avaient deux oncles; l'un nommé Abd al Kouddou, et l'autre, Abd al Sullib, qui demeuraient à trois mois de distance. Après qu'elles eurent raisonné ensemble sur le moyen d'aider Azem dans son voyage, elles songèrent à ces deux oncles qui étaient deux puissans génies, et elles lui remirent une lettre de recommandation conçue en ces termes:

« Le porteur de cet écrit est notre intime ami, « Azem de Balsora; si vous pouvez lui donner les « moyens de parvenir jusqu'aux îles de Waak al Waak, « faites-le par amour pour les nièces qui vous ché-

« rissent et vous respectent. Si ce que nous deman-
« dons est impossible, empêchez-le de poursuivre son
« voyage, de peur qu'il ne coure à sa perte. Dans ce
« moment, son amour excessif pour sa femme et ses
« enfans lui fait rejeter tous nos conseils; mais nous
« espérons que vous aurez plus d'influence sur lui,
« ou que par vous, il obtiendra sûreté et succès. »

Elles donnèrent cette lettre à Azem, et après l'avoir comblé de vœux et de bénédictions, elles le laissèrent partir et le suivirent des yeux aussi long-temps qu'elles purent l'apercevoir.

Après plusieurs mois d'un voyage pénible, il se trouva dans un lieu champêtre et fertile; la nature y était si riche et si abondante, qu'il se crut un instant dans le paradis terrestre. A peu de distance de lui, était un très-beau bâtiment vers lequel il se dirigea. Un vieillard vénérable était assis sous une élégante colonnade; ses regards se portèrent avec curiosité sur l'étranger qui s'avançait vers lui, et il lui rendit son salut d'une manière gracieuse. Frappé de l'air noble d'Azem, il l'engagea à s'asseoir, et après une légère collation, il s'informa du sujet de sa visite.

Ce vieillard était Abd al Kouddous, oncle des princesses; dès qu'il eut entendu nommer ses nièces et qu'il eut appris qu'elles s'intéressaient particulièrement à cet étranger, il redoubla d'attention; il lut la lettre dont Azem était chargé plusieurs fois de suite, et après avoir réfléchi profondément, il lui dit: « Renonce, mon fils, je t'en conjure, au projet que tu as formé, et n'expose pas ta vie dans une entreprise

qui ne peut être couronnée d'aucun succès. Le voyage que tu veux faire est semé de périls innombrables; les déserts sont arides et peuplés d'animaux féroces; la terre inculte et desséchée ne produit aucun fruit, et ce serait vainement que, mourant de soif, tu chercherais à te désaltérer, aucune source bienfaisante ne s'offrirait à tes regards désolés. Supposons même que tu vinsses à bout de surmonter tous ces dangers; tu serais encore loin d'atteindre le but de tes désirs, puisque le reste de ta vie ne peut suffire, pour arriver au terme d'un voyage pour lequel il faut cent cinquante années. Cesse donc de courir à ta perte, ô mon fils, et retourne vers ta demeure.» Mais ce fut inutilement qu'Abd al Kouddous s'efforça d'ébranler la résolution d'Azem, celui-ci ne voulut rien écouter, et s'étant suffisamment reposé, il se disposa le troisième jour à repartir.

Lorsque le vieillard fut certain que rien ne pouvait le faire renoncer à son projet, il alluma du feu, brûla des parfums, et après avoir prononcé plusieurs paroles mystérieuses, un génie d'une figure rebarbative, se présenta subitement: «Pourquoi m'as-tu appelé, demanda-t-il au vieillard, faut-il arracher cette éminence qui soutient ton palais, et la lancer jusque par delà les montagnes de Kaaf?» «Non, dieu merci, répondit Abd al Kouddous; j'ai besoin de tes services d'une autre manière. Je désire que tu transportes ce jeune homme chez mon frère Abd al Sullyb.»

Quoique cette distance fut fort longue, le génie y

consentit sur-le-champ et saisissant Azem de sa main droite, il le plaça sur ses épaules, s'éleva dans les airs, et au soleil couchant, il descendit avec lui devant la demeure d'Abd al Sullyb.

Aussitôt qu'ils furent entrés, le géant le saluant avec respect, l'informa des désirs de son frère Abd al Kouddous, et Azem s'avançant vers lui, lui présenta, la lettre des princesses ses nièces. Sa surprise fut aussi grande que celle de son frère en apprenant l'histoire d'Azem et son projet extravagant de pénétrer dans les îles de Waak al Waak. Peu s'en fallut qu'il ne se mit en colère contre lui, en voyant son entêtement et le peu d'égards qu'ils paraissait avoir pour ses avis. Cependant le désespoir d'Azem et les larmes abondantes qu'il versa, calmèrent le courroux d'Abd al Sullyb qui, touché de pitié, résolut au fond de son cœur, de protéger Azem et de le garantir autant qu'il lui serait possible des dangers qu'il allait courir. Il appela donc dix génies qui se présentèrent à l'instant, et les ayant engagés poliment à s'asseoir, il leur raconta d'une manière détaillée toute l'histoire d'Azem, et leur demanda ensuite ce qu'ils en pensaient.

« Cette histoire est merveilleuse, s'écrièrent-ils, et le projet de ce jeune homme bien téméraire; néanmoins, nous ferons ce que vous souhaitez, seigneur, et nous transporterons en un clin d'œil votre protégé, de montagnes en montagnes, de déserts en déserts jusqu'aux limites de notre territoire; là nous le quitterons, car il ne nous est pas permis d'aller plus loin, et nous n'oserions mettre le pied dans des lieux



HISTOIRE D'AZEM.


UNIV. OF MICH.

habités par des génies plus puissans que nous et dont nous craindrions la colère.» «J'accepte votre offre avec reconnaissance, s'écria Azem, et si vous le permettez, nous partirons sans plus tarder, car le temps est précieux pour moi.» Azem prit donc congé d'Abd al Sullyb, et les dix génies s'étant emparés de lui, prirent leur essor, et au bout d'un jour et d'une nuit, ils s'arrêtèrent dans un pays appelé la terre de Kafoor. Là était le terme de leur voyage; ne pouvant plus être utiles à Azem, ils lui souhaitèrent un heureux succès, reprirent leur vol et disparurent à sa vue.

CDLVI^e NUIT.

Azem continua sa route après avoir adressé au ciel une fervente prière; il marcha pendant dix jours sans rencontrer une seule créature humaine. A la fin, il aperçut trois hommes qui paraissaient être animés d'une colère extrême, et en vouloir réciproquement à la vie l'un de l'autre. Azem se disposait à s'avancer vers eux pour les séparer, lorsque les trois champions l'apercevant, s'écrièrent tous à la fois: «Il faut que ce jeune homme soit juge de notre querelle!» Se dirigeant alors vers lui, ils lui demandèrent s'il voulait consentir à être leur arbitre. Azem, ayant accepté leur proposition, ils lui montrèrent un bonnet, un tambour et un ballon, en lui disant: «Nous sommes trois frères qui avons reçu de nos parens cet héritage;

mais comme avant de mourir ils n'ont pas désigné à chacun de nous le lot qui devait lui appartenir, une dispute très-vive s'est élevée à ce sujet; soyez donc arbitre entre nous, et allouez à chacun ce qui lui convient; nous jurons de nous en rapporter à votre décision.»

Azem, fort surpris, trouva ces trois objets d'une si pauvre apparence, qu'il ne lui sembla pas qu'ils dussent valoir tous ensemble plus d'un demi-dinar. «Apprenez-moi, dit-il au trois frères, le mérite que peuvent avoir séparément ces trois articles, car jusqu'à présent, je n'en donnerais pas la moindre chose.» «Seigneur, s'écrièrent-ils, chacun de ces objets a une vertu particulière qui vaut à elle seule tous les trésors de la terre, et lorsque vous connaîtrez tout leur mérite, vous leur rendrez plus de justice; veuillez donc nous écouter : ce bonnet, dit l'aîné, a le pouvoir de rendre invisible. Il n'y a aucune raison qui puisse empêcher celui qui le possède de parvenir à la plus haute fortune. En le posant sur sa tête, il peut entrer partout, car ni les hommes, ni même les genies ne sauraient l'apercevoir; il peut s'approprier tout ce qui lui convient; il peut pénétrer dans le cabinet des rois et des ministres, déjouer leurs projets ambitieux, dévoiler leurs turpitudes et surprendre leurs intrigues les plus secrètes. Si les richesses sont l'objet de ses vœux, il peut puiser dans le trésor royal; si la vengeance est un besoin pour son cœur, il peut, sans craindre aucun châtiment, priver son ennemi de la vie.» Azem écoutait avec attention la

nomenclature de tous les avantages qu'on pouvait retirer du bonnet précieux, et pensa en lui-même qu'il ne pouvait convenir à personne aussi bien qu'à lui : peut-être, disait-il, cette coiffure merveilleuse me fera-t-elle retrouver ma femme. Alors s'adressant aux trois frères : « A présent, leur dit-il, que je suis convaincu du mérite de ce singulier bonnet, apprenez-moi quel est celui du tambour de cuivre. »

« Le possesseur de cet objet précieux, reprit le second frère, fût-il dans la position la plus périlleuse, en sera délivré promptement en frappant sur les caractères qui sont gravés sur le cuivre ; toute la vertu du tambour est renfermée dans les paroles magiques qui furent écrites par le grand Salomon. Tous les esprits, tous les génies seront aux ordres de celui qui possédera cet instrument miraculeux ; dès qu'il aura frappé, tous seront prêts à exécuter ses commandemens quelque difficiles qu'ils soient : et tout cela par la vertu des paroles magiques de notre grand roi Salomon fils de David. »

« Ce tambour est réellement fait pour moi, dit en lui-même Azem, et j'en ai beaucoup plus besoin que ces trois hommes ; il me protégera contre les dangers que je cours en allant aux îles de Waak al Waak ; il m'aidera à retrouver ma femme et mes enfans, et me mettra à l'abri des attaques de mes ennemis connus ou inconnus. Voilà qui est fort bien, dit-il au second frère qui venait de lui faire l'éloge du tambour ; voyons actuellement ce qui regarde le balon de bois. »

« Seigneur, reprit le troisième frère, quiconque

possédera ce balon trouvera en lui des vertus étonnantes. Il a le pouvoir de porter en un instant un homme d'un extrémité de la terre à l'autre; il termine en deux jours un voyage de deux cents années. On n'a besoin pour cela que de lui désigner l'endroit où l'on veut être transporté; il s'élance aussitôt, et parcourt l'espace avec autant de rapidité qu'une bouffée de vent orageux.»

Lorsque le troisième frère eût achevé de parler, Azem se détermina à s'approprier ce balon ainsi que les deux autres objets: «Ce n'est pas assez, leur dit-il, de m'avoir raconté les vertus de ces trois choses; il faut encore que j'aie des preuves de la vérité de ce que vous me dites. Sans cela, je ne puis être arbitre entre vous.» «Vous avez raison, s'écrièrent les trois hommes; éprouvez donc leur pouvoir ainsi que vous le jugerez à propos, et puisse Dieu vous protéger dans vos entreprises.» Azem alors mit le bonnet sur sa tête, attacha le tambour à sa ceinture; puis, se plaçant dans une petite nacelle qui tenait au balon, il nomma le lieu où il voulait se rendre, et le balon docile s'élevant à l'instant, parcourut l'espace avec autant de vitesse que le vent. Les trois frères, en voyant Azem et leur héritage s'éloigner si rapidement, coururent après lui, et s'écrièrent: «Vous avez maintenant la preuve que vous désiriez; n'êtes-vous pas satisfait? c'en est assez, arrêtez-vous donc? arrêtez!.....» Mais ils criaient en vain de toutes leurs forces; Azem déja était à dix journées de distance.

Son équipage s'arrêta enfin devant la porte d'un

vaste bâtiment. Azem descendit de sa nacelle, et saisissant son tambour, il posa ses doigts sur les caractères magiques. Il hésitait à frapper, lorsqu'une voix se fit entendre, et prononça ces mots : « Tu as vaincu, Azem ; tu as surmonté une partie des obstacles qui s'offraient à toi : cependant tu ne peux parvenir entièrement au but de tes désirs, qu'après un grand nombre de dangers et d'épreuves ; cache avec soin le balon que tu possèdes, car tu es maintenant sur les terres des mauvais génies. » Azem, docile à la voix qui lui donnait ce conseil, prit son balon et le cacha sous ses vêtemens ; puis regardant au tour de lui avec inquiétude : « Qui es-tu ? s'écria-t-il. » « Je suis, répondit la voix, un des génies qui te sont dévoués par la vertu de ton tambour ; je veille continuellement à ta sûreté ; les autres génies mes confrères ne paraîtront que lorsque le danger l'exigera : continue ton voyage, car tu es encore à trois années de distance des îles de Waak al Waak. »

Azem ne perdit point courage ; et, après une courte prière, il se remit en route, et arriva enfin dans un pays infesté de serpens, de dragons et d'animaux féroces. Ému à ce terrible aspect, il frappa légèrement sur son tambour. « Quel est ce pays ? demanda-t-il. » « C'est la terre des dragons, répondit la voix. Prends garde à toi, et ne t'arrête pas dans ce pays dangereux, quelque fatigue que tu éprouves. Les génies de ces contrées sont les plus cruels de tous, et leurs horribles cavernes sont remplies d'animaux féroces. » La voix cessa alors de se faire entendre, et

Azem, jugeant qu'il serait peu prudent à lui de braver le danger, prit son bonnet, le posa sur sa tête, et traversa ce désert épouvantable sans risque d'être attaqué par aucun de ses barbares habitans, dont les hurlemens sinistres ne laissèrent pas de l'effrayer un peu. Il arriva enfin au bord de la mer, et aperçut dans le lointain les îles de Waak al Waak, dont les montagnes d'un rouge ardent ressemblaient à des nuages dorés par les rayons du soleil couchant. En les voyant, il fut frappé de surprise et de crainte; mais revenant bientôt à lui : « Pourquoi m'effrayer ainsi, dit-il en lui-même? puisque Dieu a daigné me conduire jusqu'ici, il saura bien me protéger encore, si telle est sa volonté. Il cueillit alors quelques fruits qu'il mangea, et, après s'être rafraîchi et avoir fait une prière, il se coucha sur l'herbe et s'endormit profondément jusqu'au lendemain matin.

Dès que le jour parut, Azem frappa légèrement sur le tambour : « Que veux-tu? lui dit le génie. » « Te demander le moyen de traverser cette vaste mer et pénétrer dans les îles, répondit Azem. » « Tu ne peux le faire, reprit la voix, sans le secours d'un sage vénérable qui demeure dans un ermitage situé au pied de cette montagne, que tu vois dans l'éloignement. Elle est à une journée de distance. Fais usage de ton balon; il t'y conduira en une demi-heure tout au plus. Ne cache rien au vieillard de tes aventures; car lui seul peut te donner le moyen de traverser cet océan.» Azem, étant monté dans son balon, fut transporté promptement à la demeure de l'ermite. Il frappa

doucement à la porte, qui s'ouvrit sur-le-champ. Azem entra et fut reçu avec la plus aimable hospitalité par le vieillard auquel il demanda le moyen de traverser la mer. « Quel motif t'engage, ô mon fils, demanda l'ermite, à entreprendre une chose aussi difficile? » « Mon père, répondit le jeune homme, qu'il vous suffise maintenant de savoir que mon désir le plus ardent est de pénétrer dans ces îles, et je suis venu dans cette intention d'un pays bien éloigné d'ici. » Le sage à ces mots s'arrêta devant Azem, ouvrit un gros livre, et en lut tout bas quelques passages. A chaque moment, il jetait sur le jeune homme un regard d'étonnement : « Grand Dieu ! s'écria-t-il enfin, que de peines, que d'épreuves cruelles ont été réservées à cet infortuné. » « Pourquoi me regardez-vous ainsi mon père? demanda Azem. » « Mon fils, je te donnerai le moyen d'atteindre ces îles, puisque tel est ton désir; mais je ne te dissimule pas que tu n'obtiendras l'objet de tes recherches qu'après avoir encore essuyé bien des tourmens. Maintenant, mon fils, raconte-moi exactement ton histoire. »

Lorsqu'il l'eut entendue : « Dieu permettra, lui dit-il, que tu réussisses dans cette entreprise quelque périlleuse qu'elle soit. Demain, mon fils, nous nous dirigerons vers ces montagnes, et tu traverseras cet océan merveilleux. »

Au point du jour, l'ermite et Azem se mirent en route; et, après un montée rapide et fatigante, ils arrivèrent devant un bâtiment qui ressemblait à une forteresse. Ils entrèrent dans une cour, au milieu

de laquelle était une statue colossale en cuivre; différens tuyaux y étaient attachés, et venaient aboutir à un immense réservoir en marbre. Cette merveille était l'ouvrage des génies. L'ermite alluma du feu, jeta quelques parfums, et prononça plusieurs paroles inintelligibles pour Azem. A peine avait-il terminé ses évocations, que les nuages s'obscurcirent, une violente tempête s'éleva, de pâles éclairs fendirent les nues, et des coups de tonnerre retentirent dans toute la montagne. Azem vivement ému, contemplait en silence ce qui se passait autour de lui; la tempête produisait cependant sur son esprit moins d'impression que les gémissemens et le bruit effrayant qui se faisaient entendre au milieu du réservoir, qui parut bientôt couvert de vagues bouillonnantes. L'ouragan s'apaisa enfin, les bruits cessèrent, et le vieillard se tournant vers Azem : « Sors de ce lieu, lui dit-il, et regarde cet océan qui te semblait impossible à traverser. »

Azem retourna sur le sommet de la montagne, et dirigeant ses regards curieux vers la mer, sa surprise fut au comble en n'apercevant plus la moindre trace de son existence. Ce fut en vain qu'il chercha quelques restes de cette mer dont l'immensité l'avait frappé au premier abord. « Continue, mon fils, lui dit le sage, à placer ta confiance en Dieu seul, et poursuis l'objet de ta recherche. » A ces mots, l'ermite disparut aux regards d'Azem. Il continua sa marche, et atteignit enfin les îles de Waak al Waak au coucher du soleil. Ce pays lui parut enchanteur;

des pâturages magnifiques, des ombrages touffus s'offrirent à sa vue; il marcha long-temps sous des bosquets charmans, dont le silence n'était troublé que par le chant mélodieux des oiseaux. Une vieille femme enfin s'avança vers lui; surprise à l'aspect d'un homme, elle lui demanda d'où il venait et ce qu'il désirait: « Ayez confiance en moi, lui dit-elle, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous satisfaire. » Azem, encouragé par des paroles si obligeantes, raconta à la vieille une partie de son histoire et le motif de son voyage. Elle parut vivement émue en l'écoutant; et, après avoir réfléchi pendant quelques minutes, elle lui promit de l'aider à pénétrer auprès de sa femme, quelque danger qu'il y eût à courir. Ils arrivèrent bientôt aux portes de la capitale, et la vieille, profitant de l'obscurité de la nuit, introduisit Azem dans la ville, et le cacha dans sa propre maison. Elle lui recommanda expressément de n'en pas sortir; car la seule vue d'un homme pouvait donner l'alarme à tout le pays et mettre le peuple féminin en rumeur.

CDLVII[e] NUIT.

Azem, ravi d'être enfin parvenu au terme d'un voyage si pénible, promit à la vieille tout ce qu'elle voulut, et le cœur plein d'espérance, il rendit grace au ciel, et le supplia de mettre le comble à ses vœux,

en le réunissant à sa femme et à ses enfans. La vieille prépara à Azem un souper qu'il trouva excellent, quoique les mets de ce pays fussent tout différens de ceux auxquels il était habitué. Il se coucha ensuite, et dormit de très-bon cœur, car il en avait grand besoin; il ne se réveilla que le lendemain fort tard. En ouvrant les yeux, il vit la vieille qui était assise au pied de son lit: « Mon fils, lui dit-elle, il faut que je t'apprenne que ta femme a souffert bien des tourmens depuis qu'elle est séparée de toi; personne ne peut mieux que moi t'informer de ce qui la regarde, puisque je suis la nourrice de la reine et de toutes ses sœurs. J'ai souvent été témoin des regrets cruels qu'elle éprouve en pensant qu'elle s'est volontairement séparée de toi, et j'ai tâché d'adoucir ses peines. »

Azem versait des larmes de douleur en écoutant ces paroles; la vieille ne put parvenir à le consoler qu'en lui promettant que bientôt elle le conduirait vers la princesse. Après avoir achevé de mettre Azem au courant des infortunes de sa femme, depuis qu'elle était de retour dans l'île, elle le quitta, et se rendit au palais, où elle trouva la reine et ses sœurs délibérant sur le sort de la femme d'Azem, à qui elles n'avaient pu pardonner encore de s'être mariée à une créature humaine. Le résultat de leur conférence fut de la faire mourir dans les tortures, et de laver dans son sang l'injure faite à leur race illustre. Aussitôt que la vieille parut, la reine et toutes ses sœurs se levèrent avec respect, et l'engagèrent à s'asseoir.

« Qu'avez-vous décidé sur le sort de votre sœur in-

fortunée ? demanda-t-elle à la reine. » « Attendu, reprit la souveraine, qu'elle s'est mésalliée, en donnant sa main à un être qui n'est pas de la race des génies ; que ce déshonneur retomberait sur nous, et que notre noble race aurait le droit de nous mépriser, nous avons résolu qu'elle périrait, sans pouvoir espérer de miséricorde. » « Sa mort retombera sur votre tête, s'écria la nourrice ; car il ne nous est pas permis de punir une simple faute par un crime si horrible. Au reste, la seule grace que je vous demande, c'est de me permettre de la voir encore une fois. »

Cette permission lui ayant été accordée, la nourrice fut conduite à l'instant dans la prison de la malheureuse princesse, où elle la trouva pâle et baignée de larmes ; ses enfans jouaient autour d'elle, et s'efforçaient par leur innocente gaieté et par leurs douces caresses, de la distraire de ses tristes pensées. Sa nourrice pleura d'abord avec elle, l'embrassa tendrement, et l'ayant engagée à placer sa confiance en Dieu, elle chercha à lui donner l'espoir que bientôt peut-être ses maux seraient terminés. « Chère nourrice, s'écria la princesse, vos tendres paroles ont toujours été pour moi un baume consolateur ; mais je ne sais pourquoi dans ce moment elles ont plus de pouvoir que de coutume : je sens, pour la première fois, un rayon d'espérance se glisser au fond de mon ame. » « C'est un pressentiment de bonheur que le ciel t'envoie, ô ma fille ; console-toi, reprit la nourrice, ton époux, après des périls innombrables, est enfin parvenu jusque dans ce pays ; il est maintenant dans ma

accoutumées, et comme elle avait l'habitude de coucher dans la même chambre, elle soupa auprès d'elle et finit par s'endormir profondément. Azem profitant d'une occasion si favorable, s'approcha doucement de la farouche gardienne, et ayant détaché le trousseau de clés qu'elle portait à sa ceinture, il ouvrit avec précaution la porte de la tour, et se hâta d'entraîner sa femme et ses enfans hors de cette demeure funeste, où il enferma la geolière. Ils s'éloignèrent promptement, et, quoique chargés de leurs deux enfans, ils marchèrent avec tant de vitesse pendant toute la nuit, que lorsque le soleil se leva, ils étaient déja loin de la ville.

La reine, en apprenant la fuite de sa sœur, entra dans une colère impossible à décrire ; elle appela à son secours tous les génies de sa connaissance, qui s'empressèrent de lui obéir, et bientôt, suivie d'une armée innombrable, elle marcha à la poursuite des fugitifs, résolue qu'elle était à les mettre en pièces. Azem qui continuait à fuir, fut tout étonné en regardant derrière lui, d'apercevoir un épais nuage de poussière, et il fut saisi de frayeur en reconnaissant l'armée nombreuse de la reine ; déja il entendait les cris de guerre, il distinguait les étendards, et à l'éclat des lances ennemies il ne pouvait ni s'éloigner assez vite, ni songer à se défendre. A quoi lui eût servi son courage contre une aussi puissante armée? Saisissant donc son tambour, il le fit résonner avec tant de vigueur, qu'au même instant des légions de génies remplirent la plaine, et offrant en un clin

d'œil des bataillons rangés avec ordre, ils marchèrent fièrement au-devant de l'armée de la reine. Alors s'engagea le combat le plus effrayant qu'on eût encore vu jusqu'à ce jour; car ce n'étaient point des hommes, mais tous les génies de la terre qui combattaient les uns contre les autres. Les troupes d'Azem furent enfin victorieuses et la reine faite prisonnière avec toute sa suite.

La femme d'Azem, voyant sa sœur dans une situation si humiliante, s'empressa de la consoler, et s'étant jetée aux pieds de son époux, elle lui demanda la grace de la reine. Azem abjurant tout désir de vengeance, la traita avec des égards respectueux, et lui promit d'oublier ses torts, si elle consentait à rendre toute sa tendresse à sa sœur.

La reine de Waak al Waak, vivement émue de procédés si généreux, sentit des remords s'élever au fond de son ame, et courant se jeter dans les bras de sa sœur, elle la pria d'oublier sa conduite injuste et cruelle. Dès ce moment la paix fut conclue, des fêtes et des réjouissances furent ordonnées dans les deux camps, et durèrent pendant plusieurs jours. La reine de Waak al Waak dit enfin adieu à sa sœur et à son beau-frère, et, après de tendres embrassemens, les génies vaincus et les génies vainqueurs se séparèrent parfaitement satisfaits les uns des autres.

Azem et sa famille se dirigèrent vers la demeure d'Abd al Sullyb, où ils arrivèrent en très-peu de jours avec le secours des génies et du balon. Le vieillard les reçut avec bonté, et les traita pendant plusieurs

jours avec magnificence. Le récit des voyages d'Azem l'amusa beaucoup, et il prit surtout un grand plaisir à entendre l'histoire du bonnet, du tambour et du balon. Azem présumant qu'à l'avenir il n'aurait plus besoin de ces trois objets, pria Abd al Sullyb d'accepter le bonnet comme un témoignage de sa reconnaissance. Le vieillard le reçut avec plaisir et lui fit à son tour des présens d'un très-grand prix.

Les deux époux continuèrent leur voyage, et ne s'arrêtèrent qu'à la demeure d'Abd al Kouddous, qui leur fit le même accueil que son frère; il s'amusa également du récit des aventures extraordinaires d'Azem, et accepta avec joie le tambour magique en lui promettant de le tenir toujours à son service, si jamais il venait à en avoir besoin.

Dès qu'Azem s'approcha du palais des sœurs, il les aperçut qui venaient au-devant de lui; leurs tendres inquiétudes ne leur avaient pas laissé un moment de repos, depuis son départ pour les îles de Waak al Waak. Leurs transports de joie éclatèrent en le revoyant, et elles conduisirent en triomphe les deux époux à leur palais; des fêtes magnifiques les attendaient. Azem eut toutes les peines du monde à quitter ses aimables protectrices, et le lieu charmant qu'elles habitaient. C'était là qu'il avait connu et épousé sa bien-aimée, et le souvenir de ses amours et de son bonheur prêtait à ce séjour un charme qu'il ne pouvait trouver ailleurs.

Il fallut se séparer enfin; le balon magique fut offert aux sœurs, qui se promirent d'en faire usage

pour aller visiter quelquefois Azem et sa femme ; et le dernier adieu fut prononcé.

Ils voyagèrent sans s'arrêter jusqu'à Balsora, où rien ne pourrait donner une idée de la joie qu'éprouva la mère d'Azem, en revoyant le fils qu'elle avait cru perdu, et qu'elle pleurait depuis si long-temps : l'effet de ce bonheur fut tel que, devenue aveugle à force d'avoir versé des larmes, elle fut guérie en un seul instant, et recouvra la vue que tous les efforts de l'art n'avaient pu lui rendre. Cet évènement fut regardé comme un grand miracle : le bruit en parvint jusqu'aux oreilles du khalyfe Haroun Arréchid, qui, curieux de connaître des gens aussi extraordinaires qu'Azem et la princesse de Waak al Waak, les envoya complimenter, comme l'avait fait déja toute la ville. Il fit en même temps prier Azem de se présenter devant lui, et de conduire sa femme à la princesse Zobéide, qui mourait d'envie de la revoir. Azem obéit. Dès qu'il fut en présence d'Haroun, il s'inclina respectueusement, et le prince ayant donné ordre qu'on introduisît un de ses secrétaires, Azem commença son histoire, et son récit émerveilla tellement le khalyfe, que plusieurs fois il interrompit le narrateur, pour ordonner à l'écrivain de ne rien omettre, et de n'altérer aucun des détails de ces avantures surprenantes.

CDLVIIIe NUIT.

HISTOIRE DU SULTHAN DE L'YEMEN

ET DE SES TROIS FILS.

Sire, dit Chehérazade, un sulthan riche et puissant gouvernait la province d'Yemen dans l'Arabie-Heureuse; tous les princes ses tributaires étaient remplis de crainte et de respect pour lui.

Après un règne long et prospère, l'âge amena les infirmités. Sentant que ses forces diminuaient chaque jour et que bientôt il serait incapable de gouverner son royaume, il fit appeler ses trois fils et leur dit: « Dans peu de temps, je cesserai d'exister; mais avant de vous quitter, je veux partager tous mes biens entre vous, afin que, satisfaits de votre sort, vous puissiez bénir ma mémoire, et que l'amitié fraternelle ne cesse point de vous unir. Êtes-vous disposés à accomplir fidèlement ma dernière volonté? » « Nous sommes prêts à vous entendre et à vous obéir, répondirent-ils à l'instant. »

« Je lègue à l'aîné de mes fils mon royaume, reprit le sulthan; je donne au cadet mes trésors, et au plus

jeune, mon cabinet de raretés. Je vous défends d'usurper les droits les uns des autres, et je vous recommande de vous entr'aider et de vous secourir. » Après ces dernières paroles, il leur fit signer un acte qui les mettait chacun en possession de leurs droits, et peu de temps après il quitta le monde. Ses fils lui firent préparer des funérailles dignes de son rang : eux-mêmes voulurent laver et embaumer son corps, et après l'avoir déposé dans sa dernière demeure, ils retournèrent au palais, où les vézyrs, les grands officiers de l'état et les habitans de la ville, grands et petits, pauvres et riches attendaient l'instant favorable pour faire aux princes leur compliment de condoléance. La nouvelle de la mort du sulthan s'était déja répandue dans toutes les provinces, et chaque ville de son royaume, s'était empressée d'envoyer une députation vers ses fils.

Lorsque toutes ces cérémonies furent achevées, et conformément à la volonté du monarque décédé, le prince aîné demanda à être reconnu publiquement comme sulthan ; mais il ne l'obtint pas aussi facilement qu'il le croyait, car chacun de ses autres frères dont l'ame était aussi ambitieuse que la sienne, désirait secrètement de régner. Les contestations et les disputes s'élevèrent tout à coup entre eux, jusqu'à ce qu'enfin, l'aîné, qui voulait éviter une guerre civile, leur proposa de s'en rapporter à la décision d'un des sulthans tributaires, et de laisser ensuite jouir paisiblement du trône celui qui en aurait été déclaré le

possesseur. Chacun d'eux consentit à cette proposition, et les trois princes se dirigèrent vers la capitale de l'un des trois sulthans.

Parvenus à la moitié de leur voyage, ils mirent pied à terre dans un endroit frais et champêtre, entouré de riches pâturages et de fleurs, et arrosé par un clair ruisseau dont le doux murmure interrompait seul le silence de ce lieu paisible. La beauté de cet endroit les engagea à se reposer et à prendre quelque nourriture : assis sur l'herbe fraîche, ils causaient si tranquillement qu'on n'eût jamais pu croire que l'intérêt et l'ambition fussent si près de les diviser. Tout à coup, l'un des trois frères s'écria, en portant ses regards sur le gazon : « Je suis sûr qu'un chameau a passé depuis peu par ce chemin; il portait d'un côté des confitures, et de l'autre, des graines. » « Oui, vraiment répondit le second, et je suis certain qu'il était borgne. » « Il n'y a aucun doute, reprit le troisième, et je parie qu'il avait perdu la queue. » A peine avaient-ils fini leurs remarques, que le maître du chameau s'avança vers eux; il avait entendu tout ce qu'ils venaient de dire, et, ne doutant pas, d'après la manière dont ils avaient fait la description de l'animal et de sa charge, qu'ils ne l'eussent arrêté, il s'écria qu'ils avaient volé son chameau. « En vérité ! reprirent les trois princes, nous ne l'avons ni vu, ni touché. » « Par Allah ! répliqua l'homme au chameau, personne, si ce n'est vous, n'a pu le prendre; et si vous ne me le rendez pas sur-le-champ, j'irai me plaindre au sulthan. »

« Eh bien soit, répondirent les trois frères, allons à l'instant vers lui. » Lorsqu'ils furent près du palais, on prévint le sulthan de l'arrivée des princes, et ils furent admis aussitôt en sa présence; le propriétaire du chameau les suivit en criant à haute voix : « Seigneur, faites-moi rendre justice, ces hommes, d'après leur propre aveu, ont volé ce qui m'appartient, car ils ont fait une description exacte de mon chameau et de sa charge. » Il raconta alors ce que chacun des princes avait dit, et le sulthan, après l'avoir entendu, demanda aux trois frères si cet homme avait dit la vérité. « Seigneur, répondirent-ils, tout ce qu'il a dit est vrai, et cependant nous n'avons pas vu le chameau; mais remarquant que l'herbe n'avait été coupée que d'un côté, nous présumâmes que le chameau qui l'avait mangée, ne devait avoir qu'un œil. Nous vîmes ensuite que son fumier était réuni en un seul tas, et cette observation nous fit supposer que l'animal avait la queue coupée; car les chameaux ont l'habitude de secouer la queue et de disperser leur fumier. A l'endroit où le chameau s'était couché, nous aperçûmes, d'un côté, une quantité innombrable de mouches, tandis que de l'autre, il n'y en avait aucune. Il nous fut donc facile de conclure, d'après cette remarque, que l'un des paniers que portait le chameau, était chargé de miel ou de confitures, et que le second panier ne contenait que des graines. » Après avoir écouté attentivement ces paroles, le sulthan répondit au demandeur : « Mon ami, cherchez ailleurs votre chameau; car les observations que je viens d'enten-

dre, ne prouvent autre chose que l'intelligence et la pénétration de ceux que vous accusez (1). »

Le sulthan donna ensuite des ordres pour qu'on préparât des appartemens aux princes, et pour qu'ils fussent traités d'une manière convenable à leur rang; puis, il les engagea à aller se reposer, et les congédia. On leur servit un souper élégant, et lorsque les trois princes furent à table, l'aîné, en prenant un morceau de pain, s'écria : « Je suis sûr que ce pain a été fait par une femme malade. » Le cadet, en mangeant du chevreau, ajouta : « Certainement, ce chevreau a été nourri par une chienne. » « Et moi, reprit le troisième frère, je parie que le sulthan est un enfant illégitime. » Dans cet instant, le sulthan lui-même se présenta; il avait entendu ce que les trois princes venaient de dire; et entrant avec précipitation, il s'écria : « Téméraires, comment osez-vous proférer ces audacieuses paroles? » « Seigneur, répondirent-ils, prenez des informations sur tout ce que vous avez entendu, et vous connaîtrez la vérité. »

Le sulthan, fort peu satisfait des observateurs et

(1) L'idée de ce conte a été évidemment empruntée par Voltaire dans le plus agréable de ses romans. C'est de la même manière que Zadig reconnaît le cheval du roi et le chien de la reine de Babylone, qu'il est traduit devant le grand *Destom* comme les ayant volés, et qu'il se justifie en détaillant les indices qui lui en ont fait donner un signalement fidèle, sans qu'il les eût jamais vus. Il y a dans les romans de Voltaire plusieurs imitations de ce genre, que nous indiquerons au lecteur, lorsque nous en trouverons l'occasion.

de leurs observations, se retira dans son harem; et ses ordres ayant été exécutés sur-le-champ, on découvrit effectivement que la femme qui avait pétri le pain, était malade. Le berger qui avait donné le chevreau, avoua que la mère étant morte, il l'avait fait nourrir par une chienne. Le sulthan alors commença à entrer dans une violente colère; et se dirigeant à l'instant même vers les appartemens de la sulthane mère, il entra chez elle, et brandissant son cimeterre, il la menaça de la mort, si elle ne lui avouait sur-le-champ de qui il était fils.

La sulthane effrayée, et craignant pour sa vie, se jeta aux pieds du sulthan, et jura de lui dire la vérité: « Sachez donc, lui dit-elle, qu'au lieu d'être le fils du dernier prince souverain, vous n'êtes que celui d'un esclave. Sa femme et moi, nous accouchâmes le même jour; moi, d'une fille, et elle d'un fils. Connaissant le désir extrême que le sulthan éprouvait d'avoir un enfant mâle, et craignant de perdre son amour, en ne lui donnant qu'une fille, je fis un échange, et présentai au prince le fils de l'esclave comme le sien propre. Vous êtes ce fils, vous jouissez d'un empire; voyez maintenant si, pour vous venger, vous devez m'ôter la vie? »

Le sulthan supposé, après avoir réfléchi, prit congé de la sulthane avec plus de calme qu'il n'en avait montré d'abord, et retourna dans son appartement, émerveillé de la pénétration des trois frères auxquels il fit donner l'ordre de se présenter devant lui, afin de lui expliquer ce qui avait fait naître leurs soupçons

rélativement au pain, au chevreau, et à lui-même. « Seigneur, répondit le prince aîné, lorsque j'ai rompu le pain, la farine est tombée en morceaux, de là le soupçon que j'ai eu que la femme qui avait fait ce pain n'avait pas eu la force de le pétrir suffisamment, et que probablement elle ne se portait pas bien. » « Tu as deviné la vérité, répliqua le sulthan. » « Seigneur, continua le second frère, la graisse du chevreau était près des os; ce qui n'existe ordinairement que chez les chiens, les autres animaux ayant la graisse près de la peau. De là mon opinion qu'il avait été nourri par une chienne. » « Tu avais également raison, répondit le sulthan; mais voyons maintenant ce qui regarde ma naissance? »

« Le motif que j'ai eu pour te supposer illégitime, dit le plus jeune des princes, vient de ce que tu ne t'es pas mis à table avec nous, qui sommes d'un rang égal au tien : l'homme hérite des qualités de son père, de son grand-père ou de sa mère. De son père, il tient la générosité ou l'avarice; de son grand-père, la valeur ou la lâcheté; et de sa mère, la timidité ou l'effronterie. » « Tu as parlé avec justesse, reprit le sulthan; mais pourquoi êtes-vous venus réclamer mes avis, puisque vous êtes bien mieux que moi capables de résoudre les questions les plus difficiles? Croyez-moi, retournez dans votre palais, et vivez ensemble de bon accord. » Les trois princes reconnurent l'excellence de ce conseil, ils reprirent le chemin de leur capitale, et promirent au fond de leurs cœurs de remplir avec exactitude les dernières volontés de leur père.

Chahriar ayant témoigné son admiration pour la subtile pénétration des trois frères : « Sire, lui dit Chehérazade, si votre majesté le désire, je lui raconterai une histoire dont le commencement ressemble un peu à celle-ci, mais qui en diffère dans les détails, et qui a amené une longue suite d'évènemens qui pourront vous intéresser. » Chahriar y consentit; mais le jour commençant à paraître, le récit fut remis à la nuit suivante.

CDLIX^e NUIT.

HISTOIRE

DES TROIS FILOUS ET D'UN SULTHAN.

Trois rusés compagnons s'étaient associés ensemble; tourmentés par la misère, ils formèrent la résolution d'aller trouver le sulthan, et de se présenter à lui comme des gens d'un talent remarquable, afin d'obtenir un emploi.

Ils s'acheminèrent donc vers la capitale; mais il fut impossible, dans ce moment, d'obtenir une audience; le sulthan se promenait dans les jardins de son palais, et les gardes qui l'entouraient avaient ordre de ne laisser approcher personne.

Peu satisfaits de ce début, nos trois filous se consultèrent, et convinrent de feindre une querelle qui

pût attirer l'attention du sulthan. Effectivement, fatigué du bruit qu'ils faisaient, il leur fit ordonner de se présenter devant lui, et s'informa de leur nom, et du sujet de leur dispute : « Prince, répondirent-ils, cette discussion était relative à l'excellence de nos professions ; car chacun de nous, possédant une science, et la portant jusqu'à la perfection, prétend être supérieur aux deux autres. » « Quelles sont donc vos professions reprit le sulthan. » « Seigneur, dit le premier, je suis un lapidaire du talent le plus distingué. » « Et moi, je crains bien que tu ne sois qu'un étonnant fripon, répondit le sulthan. » « Je suis, ajouta le second filou, un généalogiste de chevaux. » « Moi, continua le troisième, je suis le généalogiste de l'espèce humaine, et j'ai le pouvoir de connaître la véritable origine de chacun ; science beaucoup plus admirable que celle de mes compagnons ; car personne ne la possède que moi seul, et ne l'a jamais possédée avant moi. » Le sulthan ajouta peu de foi à leurs prétentions; cependant il se dit à lui-même : « Si ces hommes ont dit la vérité, ils méritent des égards et de l'encouragement; je veux les garder près de moi, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion d'essayer leur savoir faire; si leurs talens me sont prouvés, je les récompenserai; mais s'ils m'ont trompé, ils paieront de leurs têtes leur fourberie. » Le sulthan ordonna alors qu'on donnât à ces hommes un appartement, ainsi qu'une ration de pain et de viande par jour; mais il eut soin en même temps de faire placer des espions autour d'eux, de peur qu'ils ne cherchassent à s'échapper.

L'occasion qu'il désirait ne tarda pas à s'offrir; on envoya au sulthan des présens fort rares parmi lesquels se trouvaient deux pierres précieuses: l'une des deux était remarquable surtout par la transparence et la beauté de son eau. Le sulthan se ressouvint alors du lapidaire, et l'envoya chercher: après lui avoir donné à examiner la pierre la plus belle, il lui demanda ce qu'il en pensait. Le filou prit la pierre, la tourna et la retourna avec gravité, l'examina de tous les côtés avec une attention minutieuse; et se tournant ensuite vers le sulthan: « Seigneur, lui dit-il, cette pierre a une paille au milieu, qui lui ôte une grande partie de sa valeur. » Le sulthan ayant ouï ces paroles, se leva en colère, et ordonna qu'on fît tomber la tête du filou: « Cette pierre n'a aucune tache, lui dit-il, et tu prétends le contraire! tu mérites la mort, car tu m'as trompé. » L'exécuteur s'avança, saisit le filou, le lia, et allait le frapper, lorsque le vézyr entra; voyant le sulthan violemment ému, et une tête sous le cimeterre, il en demanda la cause. Lorsqu'il l'eut apprise: « Seigneur, dit-il, en s'avançant vers le sulthan, n'agissez pas ainsi, je vous en conjure; sachez au moins si cet homme est coupable ou non: faites rompre la pierre; si la paille s'y trouve, le lapidaire sera justifié; mais si la pierre est pure, et qu'on n'y trouve aucun défaut, il sera coupable, et il méritera la mort. » Le sulthan reconnut la justesse des paroles de son ministre qui était un homme de grand sens: « Tu as raison, lui dit-il, sans toi, j'allais commettre une injustice; qu'on partage cette pierre en deux,

ajouta-t-il.» Elle fut rompue à l'instant, et à la surprise extrême de chacun, on vit une paille au milieu de la pierre. « Par quel moyen as-tu pu apercevoir ce défaut? » s'écria le sulthan étonné, en s'adressant au filou. « Par la subtilité de ma vue, répondit-il. » Le sulthan satisfait lui fit rendre la liberté, et ordonna qu'on le reconduisît vers ses compagnons, et qu'on lui donnât une ration de pain et de viande de plus qu'à l'ordinaire.

Quelque temps après, le sulthan reçut d'une de ses provinces, un cheval noir, d'une beauté admirable. Enchanté de ce présent, il passait des jours entiers à l'admirer. Il se rappela tout à coup le filou qui prétendait connaître si bien l'origine des chevaux, et lui fit donner l'ordre de se présenter à l'instant devant lui. Lorsqu'il fut en sa présence, le sulthan lui dit: « Tu prétends donc te connaître en chevaux? » « Oui, seigneur, répondit-il. » « Eh bien, reprit le sulthan, je jure par celui qui me désigna pour être le gardien de ses sujets, et qui fit sortir l'univers du chaos, que s'il y a la moindre fausseté dans ta déclaration, je ferai tomber ta tête! » « J'ai entendu, et je me soumets, répondit l'homme. » Des ordres furent donnés alors pour que le cheval fût amené devant le généalogiste afin d'être examiné par lui.

Le filou demanda qu'un palfrenier montât le cheval, et le fit marcher devant lui. Après avoir examiné pendant long-temps le fier animal, le généalogiste se tourna vers le sulthan, et lui dit: « Seigneur, ce cheval est effectivement d'une beauté rare, et d'une

excellente race ; ses proportions sont belles, sa démarche noble ; ce serait certainement le premier cheval de la terre, et nulle part on ne pourrait trouver son égal, s'il n'avait un défaut que j'ai découvert.» «Quel peut être ce défaut?» demanda le sulthan. «Sire, répondit le généalogiste, il est d'une race véritable par son père ; mais par sa mère, il est d'une espèce tout-à-fait différente ; je ne le dirai, seigneur, que si vous l'ordonnez.» «Parle, reprit vivement le sulthan.» «Eh bien, ajouta l'homme, la mère de ce superbe cheval était un buffle femelle.» Rien ne pourrait peindre la colère du sulthan, lorsqu'il entendit ces paroles ; l'exécuteur fut appelé sur-le-champ, et l'ordre lui fut donné de trancher la tête du généalogiste. «Imposteur infame, s'écria le sulthan, comment un buffle femelle peut-il produire un cheval ?» «Souverain suprême, s'écria le filou, l'exécuteur est prêt ; mais avant de faire tomber ma tête, envoyez chercher celui de qui vous avez reçu ce cheval, et vous saurez la vérité. Si ce que j'ai affirmé est juste, ma science sera prouvée d'une manière certaine ; mais si j'ai proféré une imposture, ma tête alors paiera justement mon crime.» Le sulthan consentit à cette proposition, et envoya chercher à l'instant le propriétaire du cheval. Lorsqu'il fut arrivé, le sulthan lui ordonna de lui avouer avec sincérité si ce bel animal avait été élevé par lui, ou s'il l'avait acheté d'une autre personne. «Seigneur, lui répondit l'homme, je vais vous dire toute la vérité ; il doit le jour à un cheval aussi beau que lui, et de la véritable race des chevaux ma-

rins ; mais sa mère d'un sang beaucoup moins noble, n'était qu'un buffle femelle. »

Le sulthan, confondu d'un tel rapport, fit rappeler le généalogiste : « Ton assertion s'est trouvée vraie, lui dit-il, ta science étonnante sur l'origine des chevaux est prouvée d'une manière certaine ; mais comment as-tu pu découvrir que la mère de ce cheval était d'une race différente ? » « Seigneur, répondit-il, l'animal porte une marque visible à laquelle je n'ai pu me méprendre : le sabot du cheval est presque rond, tandis que celui d'un buffle est plus épais et presque long. » Le sulthan satisfait congédia l'homme avec bonté, et ordonna qu'on lui fît donner une ration de pain et de viande de plus qu'à l'ordinaire (1).

Il n'y avait plus que le généalogiste de l'espèce humaine qui n'eût pas encore été mis à l'épreuve ; le sulthan se ressouvint tout à coup de lui, et ordonna qu'on l'amenât en sa présence. « N'as-tu pas prétendu, lui dit le sulthan, que tu pouvais découvrir l'origine de chaque homme. » « Oui, seigneur, répondit-il. » D'après cette réponse, le sulthan donna l'ordre à un eunuque de conduire le généalogiste dans son harem, afin d'examiner attentivement sa maîtresse favorite, et de venir lui dire ensuite quelle était son origine. Introduit près d'elle, le filou la regarda à travers son voile, avec une grande attention, et quand il eut ter-

(1) Les arabes attachent le plus grand prix à la généalogie de leurs chevaux, qui descendent tous, suivant eux, de cinq grandes races originaires du Nedjd.

miné son examen, il retourna vers le sulthan, qui lui dit en le voyant: «Eh bien qu'as-tu découvert dans ma maîtresse?» «Sire, répondit-il, elle possède toutes les perfections; beauté, graces, élégance, fraîcheur, talens enchanteurs, modestie; on ne saurait rien désirer en elle, car elle a tout ce qui peut charmer le cœur et les yeux d'un amant; cependant j'ai remarqué chez elle un défaut qui dépare le plus bel ouvrage de la nature.» Quand le sulthan entendit ces dernières paroles, ses sourcils se froncèrent, la colère s'empara de lui, et tirant tout à coup son cimeterre, il courut vers le généalogiste, et lui aurait infailliblement tranché la tête, si le vézyr prudent et judicieux ne s'était trouvé là pour détourner le bras du terrible sulthan: «Seigneur, s'écria-t-il, n'ôtez pas la vie à cet homme avant d'être convaincu de son crime!» «Eh bien, reprit le sulthan courroucé, quel défaut as-tu trouvé à ma maîtresse favorite?» «O prince! s'écria le généalogiste, c'est un objet céleste et parfait; mais sa mère était une danseuse de corde.» «Qu'on amène son père devant moi, s'écria le sulthan.» Le père lui fut amené sur-le-champ. «Apprends-moi, lui dit-il, quelle fut la mère de ta fille, et tremble pour ta vie, si tu ne me dis la vérité!» «Puissant prince, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, la mère de ma fille fut une danseuse de corde, que je retirai d'une troupe de comédiens ambulans, et que je fis élever; elle devint si belle et si accomplie, que j'en fis ma femme, et elle me donna la fille que vous avez daigné choisir.»

La colère du sulthan se calma après avoir entendu cet aveu, et pénétré de surprise, il demanda au généalogiste comment il avait pu deviner que sa maîtresse était la fille d'une danseuse de corde. « Les femmes de cette espèce, lui répondit l'homme, ont toutes les yeux très-noirs et les sourcils fort épais, et c'est à ce signe, seigneur, que j'ai reconnu son origine. »

Le sulthan, convaincu de la profondeur de la science du généalogiste, le congédia d'un air gracieux, et lui fit donner comme à ses compagnons une ration de pain et de viande de plus qu'à l'ordinaire.

Quelque temps après, le sulthan réfléchissant sur ce qu'avaient fait les trois compagnons, se dit à lui-même : « Ces hommes m'ont prouvé leurs talens ; le lapidaire excelle dans son art ; le généalogiste de chevaux dans le sien ; et le dernier a également fait preuve d'une science profonde à l'égard de ma maîtresse. J'ai envie de connaître aussi ce qui me regarde. » Et sans attendre davantage, il donna ordre qu'on lui amenât le généalogiste. « Es-tu certain, lui dit-il, de me faire connaître mon origine ? » « Oui seigneur, répondit l'homme, mais à condition que vous me promettrez d'épargner ma vie ; car dit le proverbe : *Mets-toi d'avance à l'abri de la colère du sulthan, parce qu'il n'y a aucun délai, quand il ordonne de frapper.* » « Eh bien, reprit le prince, je promets sûreté pour ta vie, et tu sais que ma parole ne peut être violée. »

« O souverain magnanime, continua le généalogiste, pour que je vous fasse connaître votre origine, il faut que personne ne soit présent. » « Pourquoi ? ré-

pliqua le sulthan. » « Seigneur repartit le filou, les attributs de la Divinité doivent rester cachés sous le voile du mystère. » Le sulthan ordonna alors à sa suite de se retirer, et lorsqu'ils furent seuls, le généalogiste s'avança vers lui, et lui dit : « Puissant prince, vous êtes un enfant illégitime, et le fruit d'un adultère. » A ces terribles paroles, le sulthan changea de couleur et chancela; il demeura quelque temps plongé dans de sombres réflexions; puis se levant tout à coup, il s'écria : « Par celui qui m'a fait souverain de ce royaume, je jure que, si ton assertion est fondée, j'abdiquerai en ta faveur et te placerai sur le trône; car dès lors, je me regarderais comme indigne de régner; mais si ces audacieuses paroles n'ont aucun fondement, je jure que tu périras de ma main. » « Je me soumets répliqua le généalogiste. »

Le sulthan se dirigea aussitôt vers le harem, et s'élançant dans l'appartement de la sulthane mère : « Par celui qui sépara le ciel et l'eau, s'écria-t-il, en tirant son cimeterre, jurez de répondre fidèlement à ce que je vais vous demander, ou décidez-vous à mourir, madame » « Hélas! répondit la reine mère en tremblant et en se jetant à ses pieds, que voulez-vous savoir? » « Apprenez-moi, reprit le sulthan, de qui je suis fils? » « Puisque la vérité seule peut me sauver, s'écria la princesse, apprenez donc que vous êtes le fils d'un cuisinier. Le sulthan mon époux, éprouvait tant de chagrin de ne point avoir d'enfans, qu'il devint tout à coup d'une tristesse insurmontable et perdit la santé et l'appétit.

«J'avais une volière composée d'oiseaux de différentes espèces, et que j'aimais beaucoup ; il prit un jour envie au sulthan d'en manger : il ordonna donc au cuisinier de lui en servir pour son dîner. J'étais seule quand le cuisinier vint pour prendre ces oiseaux. Dans cet instant, Sathan me représenta avec plus de force que jamais, que si je ne donnais pas un héritier au sulthan, toute mon influence serait perdue après sa mort ; cette idée fit sur moi une impression telle, que j'entrepris de séduire cet homme, et vous fûtes, seigneur, le fruit d'une action si criminelle.

« Lorsque le sulthan apprit qu'il allait bientôt être père, il retrouva sa santé et sa joie, il combla ses ministres et ses courtisans de faveurs et de présens; mais rien ne pourrait égaler la magnificence des fêtes qui eurent lieu pour votre naissance ; elles durèrent pendant quarante jours, et tout le monde parut au comble du bonheur. Tel fut mon crime, seigneur, et telle est votre naissance. »

Après que la reine eut cessé de parler, le sulthan demeura quelque temps dans un profond silence ; puis ayant pris congé de la sulthane mère, il retourna vers le généalogiste qui était resté dans son appartement, lui ordonna d'ôter ses habits ; le filou obéit, et le sulthan se dépouillant lui-même de ses vêtemens, et arrachant les marques de sa royauté, lui dit : « Apprends-moi maintenant comment tu as pu découvrir que j'étais bâtard ? » « Seigneur, répondit l'aventurier, lorsque chacun de nous vous eût prouvé les talens qu'il possédait, vous ordonnâtes qu'il nous

fût donné pour récompense une ration de pain et de viande, et ce fut là tout ce qui nous fut accordé. Je jugeai d'après une générosité si mesquine que vous ne deviez être que le fils d'un cuisinier; car la coutume des princes est de reconnaître le mérite par des richesses ou des honneurs, et vous ne nous avez gratifiés que des restes de votre table. » Le sulthan étonné de la justesse de cette observation, acheva de se dépouiller de tous ses ornemens, se couvrit d'un habit de dervyche et s'éloigna de son royaume.

Quand l'heureux aventurier se vit en possession du trône, il envoya chercher ses compagnons, et remarquant qu'ils ne le reconnaissaient nullement, il leur fit des présens considérables, et leur donna l'ordre de quitter promptement ses domaines. Satisfait de leur départ, il s'occupa du gouvernement de son royaume, et remplit les devoirs de son nouvel état avec tant de noblesse et de dignité; il fut si juste et si bienfaisant qu'il devint cher à tout son peuple, et que chacun le bénissait au fond de son cœur, et priait pour la prolongation de son règne.

CDLX^e NUIT.

Le prince errant, déguisé en dervyche, voyagea seul jusqu'au Caire où il résolut de s'arrêter quelque temps. Pour se distraire de ses sombres réflexions, il se promena dans la ville, et s'arrêta devant le palais

du sulthan dont la magnificence le frappa. Pendant qu'il contemplait l'étendue de cet édifice, et la beauté de son architecture, le sulthan revint de la chasse, et remarqua avec surprise la tournure noble et distinguée du dervyche. Il lui fit dire par un de ses esclaves, de se rendre au palais, parce qu'il désirait l'entretenir. Le prince déguisé obéit à la prière du sulthan; et ce dernier, après lui avoir fait plusieurs questions d'un air de bonté et d'intérêt, obtint sa confiance entière, et apprit avec beaucoup de surprise les aventures du dervyche supposé. Étonné sur tout de son abdication, et de son indifférence subite pour tout ce qui embellit la vie, il s'écria: «Bénie soit la volonté de celui qui élève l'homme et qui l'humilie! ton histoire m'a intéressé vivement; mais la mienne est beaucoup plus étonnante encore, et je vais te la raconter avec sincérité.»

HISTOIRE DE MAHMOUD, SULTHAN DU CAIRE.

« Je suis né dans l'indigence; je ne connaissais aucune des jouissances de la vie; aussi, la première fois que je me trouvai possesseur de dix pièces d'argent, je me promis bien de les dépenser pour mon plaisir. J'étais dans le marché principal, regardant autour de moi pour fixer mes idées sur ce que je devais acheter, et m'occupant des moyens de faire un bon repas, lorsque tout à coup j'entendis de grands éclats de rire; et je vis plusieurs personnes assemblées autour d'un

homme qui conduisait un gros singe et qui cherchait à le vendre dix pièces d'argent. Je ne sais quel mouvement me porta à acheter cet animal ; je livrai tout ce que je possédais, et j'emmenai mon nouveau compagnon dans mon triste réduit. Lorsque j'y fus, je réfléchis au moyen de nourrir et mon singe et moi-même ; c'était chose fort difficile, puisque mon acquisition m'avait tout enlevé. Mon embarras était extrême, et la faim qui commençait à se faire sentir ne m'inspirait que le désir de la satisfaire, sans m'en fournir la possibilité. Tout à coup, mon singe fit plusieurs mouvemens singuliers, et à la place du hideux animal, je vis un jeune homme d'une figure charmante et de la tournure la plus agréable : « Mahmoud, me dit-il, tu as dépensé tout ton argent pour m'acheter, et dans cet instant même tu ne sais comment faire pour te procurer quelque nourriture. » « Il est vrai, répondis-je, mais, par le saint prophète, d'où le sais-tu ? qui es-tu ? d'où viens-tu ? » « Ne me fais pas de questions, reprit-il vivement ; prends cette pièce d'or, et achète tout ce qui est nécessaire pour nous bien régaler. » Je fis ce qu'il m'ordonnait, et dans les plaisirs d'un bon repas et d'une conversation amusante, les heures s'écoulèrent avec rapidité.

« Dans la matinée suivante, le jeune homme me dit : « Mahmoud, le logement où nous sommes n'est plus convenable, il faut en prendre un autre. » Je sortis donc dans ce dessein, et j'en louai un fort élégant dans un des plus beaux quartiers de la ville. Lorsque nous en eûmes pris possession, il me donna

une somme d'argent considérable pour acheter les meubles et les tapis nécessaires; il me présenta ensuite des vêtemens de la plus grande richesse dont il m'ordonna de me vêtir, et dans chacune de mes poches, je trouvai de l'or et de l'argent en abondance. Après m'avoir considéré quelque temps, il parut satisfait de ma tournure; et me faisant asseoir près de lui, il me donna un paquet en me disant que je devais aller le présenter au sulthan, et lui demander en même-temps sa fille en mariage; qu'il accepterait ce présent, et qu'il accueillerait ma demande. Le jeune homme ordonna alors à un esclave qu'il avait acheté de me suivre et de porter le paquet. Je me dirigeai vers le palais, que je trouvai entouré de gardes et d'officiers, qui en me voyant habillé avec tant de magnificence, me demandèrent respectueusement ce que je désirais. Lorsqu'ils furent informés que je souhaitais parler au sulthan, ils ordonnèrent aux gardes de m'introduire en sa présence. Après avoir fait au prince les salutations ordinaires, qu'il me rendit d'un air gracieux, je pris le paquet que je lui offris, en lui disant : «Daignez, grand prince, accepter cet humble présent, tout indigne qu'il est de vous, et agréer avec bonté la demande que je viens vous faire.» Le sulthan ordonna qu'on ouvrît le paquet; il contenait des parures et des ornemens d'une magnificence si incroyable, que jamais je n'avais vu rien de semblable. Émerveillé à cette vue, il se récria sur la beauté de ce présent. » Je l'accepte, me dit-il; mais apprends-moi ce que tu désires, et ce que je

puis te donner en échange de tant de richesses. » « Puissant prince, lui dis-je, je viens vous demander cette perle précieuse, cette fleur de beauté, le plus bel ornement de votre cour, enfin votre incomparable fille. »

« Lorsque le sulthan eut entendu ces paroles, il se retourna vers son vézyr, et lui dit : « Que dois-je faire ? » « Sire, répondit le ministre, montrez à cet homme votre diamant le plus précieux, et ne lui accordez votre fille que sous la condition qu'il apportera pour présent de noces, un diamant de la même valeur. » « Seigneur, repris-je en m'adressant au sulthan, si je vous en présente deux semblables, m'accorderez-vous la princesse ? » « Oui, répondit le sulthan. » Je pris alors congé de lui, emportant avec moi le diamant afin de le montrer au jeune homme. Dès qu'il eut appris ce qui s'était passé, il examina la pierre et me dit : « Le jour est trop avancé ; mais demain je vous donnerai dix pierres semblables que vous porterez au sulthan. »

« Effectivement, il sortit le lendemain matin, et au bout d'une heure, il me rapporta les dix diamans, tous d'une beauté égale à celui du sulthan, auquel je m'empressai d'aller les présenter. Dès que le prince les aperçut, il fut tellement surpris de leur éclat, que se tournant de nouveau vers son vézyr : « Que dois-je faire ? lui demanda-t-il. » « Sire, lui répondit le ministre, vous devez remplir votre promesse, en accordant votre fille à cet homme ; car vous ne lui avez demandé qu'un diamant, et il vous en a apporté dix. »

Les ordres furent donnés alors pour qu'on fît tous les préparatifs de notre mariage; on manda le cadi, les effendis; et lorsque l'acte de mariage fut dressé, on me le donna et je m'empressai de retourner chez moi afin de le montrer au jeune homme. « Tout cela est bien, me dit-il; maintenant j'exige de vous une promesse; c'est de ne point consommer votre mariage avant que je vous en aie donné la permission. » Après lui avoir juré une entière soumission à ses ordres, je retournai au palais; et le soir on m'introduisit dans l'appartement de la princesse. Lorsque je fus seul avec elle, je me rappelai le serment que j'avais fait, et j'eus soin de me tenir à une grande distance d'elle; j'évitai même de lui parler, excepté le lendemain matin, lorsque je m'approchai pour lui dire adieu. Pendant trois nuits de suite, je me conduisis de la même manière; mais la princesse, offensée de ma froideur, s'en plaignit à sa mère, qui s'empressa d'informer le sulthan de ma conduite injurieuse. Il m'ordonna de me présenter devant lui, et jura de se venger d'une manière terrible, si je continuais à traiter la princesse avec autant d'indifférence.

CDLXIe NUIT.

« Effrayé des conséquences qui pouvaient résulter d'une conduite si singulière de ma part, je m'empressai d'aller apprendre à mon ami la colère du sulthan.

Après avoir réfléchi quelques minutes, il me dit de demander à ma femme, lorsque je serais seul avec elle, un bracelet qu'elle portait au bras droit, et de le lui apporter sur-le-champ; alors, ajouta-t-il, il vous sera permis de consommer votre mariage, et d'obtenir d'elle les plus douces faveurs. Enchanté de l'entendre parler ainsi, je lui promis de faire exactement ce qu'il me prescrivait. Lorsque la nuit fut venue, je dis à ma femme : « Si vous avez vraiment le désir de me rendre heureux, si vous voulez assurer notre bonheur mutuel, il faut que vous me donniez le bracelet que vous portez au bras droit. » La princesse le défit aussitôt et me le remit. Dès qu'il fut en ma possession, je me hâtai de l'aller porter au jeune homme, qui parut au comble de la joie; et je m'empressai de retourner au palais afin de rassurer la princesse qui devait être inquiète de mon absence. Mais j'ignore ce qui m'arriva dans ce moment; il me semble que je m'endormis, et jugez quelle fut ma surprise, lorsqu'en m'éveillant, je me trouvai couché dans mon misérable réduit, dépouillé de mes riches vêtemens, et entouré de nouveau des haillons de la misère. Lorsque j'eus entièrement recouvré mes sens, je me vêtis de ces habillemens, et je sortis de cette triste demeure, l'esprit livré à une mélancolie, et à un découragement que j'avais à peine la force de supporter; je songeais sans cesse au bonheur que j'avais perdu, et je ne savais quel moyen employer pour me tirer de la détresse où une fatalité inconcevable venait de me replonger tout à coup. J'errais autour du

palais, préocupé de sombres pensées, lorsque j'aperçus dans la rue un jongleur entouré de papiers, et qui tirait des horoscopes aux spectateurs. M'étant avancé vers lui, je lui fis un salut qu'il me rendit avec un air de bonté ; mais tout à coup, fixant attentivement les yeux sur moi, il s'écria : « Infortuné ! un misérable, en qui tu avais mis ta confiance, ne t'a-t-il pas trompé et séparé de ta femme ? » « Oui, lui répondis-je d'un air surpris. » Il m'engagea alors à m'asseoir près de lui ; et lorsque tous les curieux furent éloignés : « Ami, me dit-il, le singe que vous avez acheté dix pièces d'argent, et qui s'est métamorphosé si subitement en un jeune homme, beau et bien fait, n'est pas de la race humaine ; c'est un méchant génie passionnément amoureux de la princesse que vous avez épousée ; ne pouvant s'approcher d'elle parce qu'elle portait un bracelet enchanté, il s'est servi de vous pour l'obtenir, et c'est ainsi qu'il vous a trompé d'une manière infame. Il a pris votre place, et il est maintenant près de la princesse ; mais j'espère avant peu détruire son pouvoir dangereux, et mettre à l'abri de sa méchanceté les hommes et les bons génies. »

« Après m'avoir parlé ainsi, le vieillard écrivit un billet qu'il cacheta, et qu'il me remit, en disant : « Ami, reprenez du courage, allez à l'endroit indiqué sur l'adresse de ce billet ; vous attendrez, et observerez avec attention tous ceux qui se présenteront. Lorsque vous verrez enfin un grand personnage, accompagné d'une suite nombreuse, vous lui remettrez

cette lettre, et il satisfera vos désirs.» Après avoir remercié le tireur d'horoscope, je pris le billet et me dirigeai à l'instant vers l'endroit qu'il m'avait indiqué; je marchai toute la nuit et une partie du jour suivant; parvenu au terme de mon voyage, je m'assis, et attendis avec impatience ce qui allait m'arriver. La soirée s'était écoulée, et la nuit était déja avancée, sans qu'il se fût offert à moi d'autres personnages que des gens de peu d'importance; en proie à mille tourmens, je commençais à craindre d'avoir été trompé une seconde fois, lorsque, tout à coup, j'aperçus à quelque distance un grand nombre de lumières qui semblaient se diriger vers moi; bientôt je pus distinguer plusieurs gens portant des torches, des flambeaux, et une suite nombreuse qui paraissait appartenir à quelque prince puissant. Un nombre infini d'esclaves passèrent deux à deux devant moi; et enfin, je vis, entouré d'une suite magnifique, un superbe sulthan vers lequel je m'avançai en tremblant, et je me prosternai devant lui, en lui présentant la lettre qu'il ouvrit et qu'il lut à haute voix; elle était ainsi conçue:

« Salut, ô prince des génies! apprends que le por-« teur de ce billet est victime d'un ennemi puissant « dont tu dois le venger. Si tu ne consens pas à le « secourir promptement, prends garde à ta propre « sûreté. Adieu.»

Le prince des génies fit aussitôt approcher un de ses messagers, et après avoir entendu mon histoire, il lui ordonna de faire venir en sa présence le génie qui avait enchanté la fille du sulthan du Caire. Le mes-

sager obéit et disparut à l'instant. Au bout d'une heure, il revint avec le criminel, et le fit avancer en présence du sulthan, qui lui dit : « Esprit maudit, pourquoi as-tu fait le malheur de cet étranger ? » « Puissant prince, reprit-il, l'amour seul est la cause de mon crime; ne pouvant parvenir à m'approcher de la princesse que j'aimais, puisque la vertu de son bracelet s'y opposait, je me suis servi de cet homme. Au moment où il m'a remis le talisman, le charme a été détruit, et la princesse s'est trouvée en ma puissance; mais je l'aime si tendrement que je ne lui ai fait aucun outrage. » « Je t'ordonne de rendre à l'instant ce bracelet, répliqua le prince des génies, afin que cet homme puisse se réunir à sa femme; obéis, ou tremble pour ta tête. » Le méchant génie, qui était de la race la plus obstinée, au lieu d'obéir, entra dans une violente colère, et répondit avec audace : « Non, je ne rendrai pas le bracelet, et personne que moi ne possédera la princesse. » Après avoir prononcé ces paroles téméraires, il essaya vainement de prendre son vol; le prince commanda qu'on le saisît, et qu'on lui arrachât le talisman : ses ordres furent exécutés ; on s'empara de lui, et le sulthan lui fit, sans pitié, trancher la tête. Il me présenta ensuite le bracelet qui ne fut pas plutôt entre mes mains que le génie et toute sa suite disparurent, et que je me retrouvai vêtu de mes riches habits. Reprenant aussitôt le chemin de la ville, je me dirigeai promptement vers le palais. Dès que les gardes et les courtisans m'aperçurent, ils firent des cris de joie : « Notre prince est enfin re-

trouvé ! » s'écrièrent-ils tous à la fois. Après avoir reçu leurs hommages, j'entrai dans l'appartement de la princesse, que je trouvai plongée dans un profond sommeil, dont elle n'était pas sortie depuis mon départ; mais aussitôt que j'eus rattaché le bracelet à son bras, elle s'éveilla et poussa un cri de joie en me voyant. Depuis ce temps nous vécûmes ensemble dans la plus parfaite intelligence, et nous n'éprouvâmes d'autre malheur que la mort de son père, qui arriva quelque temps après. N'ayant aucun enfant mâle, il me légua son trône, et j'ai joui jusqu'à présent d'un règne paisible et glorieux. »

Tel fut le récit du sulthan du Caire. Lorsqu'il eut cessé de parler, le prince dervyche exprima la surprise que lui causaient des aventures si singulières. « Ne vous étonnez de rien, mon frère, lui dit le sulthan, tout est possible à la volonté de celui qui a tout créé ; mais puisque vous avez renoncé à votre royaume, je vous offre la place de vézyr ; si vous l'acceptez, vous me rendrez heureux, et nous vivrons ensemble comme frères et comme amis. » « J'y consens, » reprit le prince détrôné ; et dès ce moment le sulthan le fit reconnaître comme grand vézyr de son royaume, et revêtir de tous les signes de sa nouvelle charge. Le prince lui fit en même temps présent d'un palais magnifique, entouré de superbes jardins.

Le nouveau vézyr tenait son conseil régulièrement deux fois par jour, et il s'acquittait des devoirs de sa charge avec une impartialité, et une justice qui le rendaient tellement célèbre, qu'on venait de différens

pays pour réclamer ses conseils, et s'en rapporter à ses décisions. Il y avait tant de sagesse, tant de modération dans tous ses jugemens, qu'il obténait l'approbation de ceux-mêmes contre lesquels ses sentences étaient prononcées. Il vécut ainsi plusieurs années. Le souverain, satisfait de son administration, s'applaudissait chaque jour d'avoir choisi un tel ministre; et le ministre, heureux du résultat de sa conduite et de la protection du sulthan, était loin de regretter le royaume qu'il avait abdiqué.

Un soir que le sulthan était tourmenté de sombres idées, il envoya chercher son vézyr : « Ami, lui dit-il, l'ennui me poursuit, et rien de ce qui m'environne ne saurait me plaire; cette mélancolie dont je suis assailli malgré moi , répand sur les objets les plus agréables un aspect lugubre : suis-moi, quittons ce royaume; si tu m'es attaché fidèlement, tu ne balanceras point. » « Mon devoir est de vous suivre partout, répondit le vézyr. » Ils se retirèrent alors dans un appartement, et après avoir changé leurs vêtemens pour des habits de dervyches, il sortirent furtivement du palais et marchèrent sans s'arrêter jusqu'à un hospice de fous où ils entrèrent. En visitant cette maison, ils remarquèrent deux hommes; l'un lisait, et l'autre écoutait atténtivement. Frappé d'étonnement à l'aspect de ces deux jeunes gens, le sulthan s'adressa à celui qui faisait la lecture : « Est-ce réellement pour cause de folie que vous avez été renfermé dans cette maison ? lui demanda-t-il. » « Seigneur, lui répondit le jeune homme, nous ne sommes fous ni l'un ni

l'autre ; mais nos aventures sont si singulières qu'elles mériteraient d'être gravées sur l'airain pour servir d'exemples à d'autres ; si vous voulez les connaître, nous vous les raconterons avec plaisir. » « Je suis prêt à vous entendre, reprit le sulthan. » Le jeune homme qui lisait commença en ces termes :

CDLXII^e NUIT.

HISTOIRE DU PREMIER FOU.

« Je m'étais livré au commerce ; je possédais un magasin de marchandises de l'Inde de toute espèce ; j'achetais et je vendais continuellement; enfin, chaque jour mon commerce semblait s'accroître. Une vieille dame se présenta un soir devant moi ; elle avait un chapelet à la main, et me faisant une profonde révérence, elle me demanda à voir des étoffes pour des robes. Après les avoir considérées quelque temps, elle m'en demanda le prix : « Cinq cents deniers, répliquai-je. » Elle tira alors sa bourse et me donna le prix de l'étoffe, sur lequel j'eus un bénéfice de cent cinquante deniers. Le jour suivant elle revint acheter une autre pièce de toile qu'elle paya à l'instant ; enfin, pendant quinze jours, elle revint successivement, acheta et paya avec la même régularité. Le seizième jour elle revint comme à l'ordinaire, choisit

encore une pièce de toile, et se disposait à me payer, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait oublié sa bourse. « Marchand, me dit-elle, je n'ai point d'argent sur moi; mais consentez à venir jusqu'à ma maison, afin de recevoir le prix de votre toile. » Après avoir refusé de la suivre et l'avoir suppliée vainement d'emporter ce qu'elle avait marchandé, elle parut tellement contrariée, et même offensée de mon refus, que je fus forcé de consentir à l'accompagner chez elle. Nous arrivâmes dans une rue où elle s'arrêta, et tirant alors un mouchoir de sa ceinture : « Il faut, dit-elle, que vous consentiez à vous laisser couvrir les yeux. » Étonné de cette singularité, je la priai poliment de m'en donner la raison. « Parce qu'il y a dans l'endroit où nous allons passer plusieurs femmes assises à leurs balcons, me répondit-elle; et comme il serait possible que vos regards se dirigeassent vers l'une de ces beautés, je craindrais pour la paix de votre cœur; car il y a des femmes si belles, qu'elles auraient le pouvoir de séduire le religieux le plus sévère. » Trouvant quelque justesse dans le discours de cette femme, je consentis à me laisser mettre le bandeau sur les yeux; et après avoir marché pendant quelque temps, nous arrivâmes devant une maison où la vieille frappa. La porte fut ouverte à l'instant. Dès que nous fûmes entrés, ma conductrice me découvrit le visage, et je m'aperçus avec surprise que j'étais dans une maison décorée avec tout le luxe d'un palais de sulthan. La vieille dame m'ordonna alors de l'attendre, et me laissa seul dans une pièce d'où je pouvais voir tout ce qui se passait dans l'autre. J'a-

perçus dans cet appartement toutes les toiles que je lui avais vendues. Deux jeunes et belles filles y entrèrent bientôt, et partagèrent une de ces pièces de toile en deux parties égales; chacune d'elles en prit un morceau, et après avoir arrosé le parquet avec de l'eau de rose et d'autres parfums, elles l'essuyèrent et le frottèrent jusqu'à ce qu'il fût devenu clair et brillant. Elles apportèrent ensuite cinquante carreaux qu'elles placèrent à terre, et qu'elles couvrirent de riches tissus; puis elles furent chercher un grand divan d'une richesse extrême, sur lequel elles posèrent un tapis et des coussins en brocard d'or; alors elles se retirèrent. Peu de temps après, elles revinrent suivies d'autres jeunes filles qui marchaient deux à deux; j'en comptai cinquante. Une femme beaucoup plus belle et beaucoup plus richement habillée que toutes les autres, parut ensuite; elle était soutenue par dix autres jeunes beautés qui la placèrent sur le divan.

« Quand je la vis, seigneur, tous mes sens furent émus, et j'eus peine à contenir les transports qu'excitèrent en moi sa beauté parfaite, sa taille gracieuse et son élégance. Elle causait gaîment, et riait avec ses compagnes, lorsque la vieille femme entra : « Ma mère lui dit-elle, est-il arrivé enfin ? » « Oui, ma fille, il est ici, prêt à se rendre à tes ordres. » « Qu'on le fasse entrer, reprit la dame. » La vieille vint à moi, me prit par la main et me présenta à la belle personne assise sur le divan; en m'apercevant, elle me fit un doux sourire et me salua gracieusement; puis ayant fait signe d'approcher un siége près du sien,

elle m'ordonna de m'asseoir près d'elle, ce que je fis, interdit et confus de tout ce que je voyais. Elle me dit alors d'un air gracieux : « Que pensez-vous de ma beauté ? me trouvez-vous digne de votre amour ? Voulez-vous vous donner à moi, et voulez-vous que je vous appartienne ? » Étonné de plus en plus, je répondis : « Comment oserais-je, madame, me croire digne d'un tel bonheur, moi, votre plus humble esclave. » « Jeune homme, dit-elle, mon langage est sincère, il n'y a rien d'évasif dans mes discours; répondez-moi donc avec la même franchise et bannissez toute crainte de votre esprit; car mon cœur vous est dévoué tout entier. » Dès ce moment, seigneur, je compris que cette belle personne avait l'intention de m'épouser; mais pour quelles raisons, comment me connaissait-elle? c'est ce que je ne pouvais concevoir.

« Elle continua à me parler d'une manière si aimable et si tendre, qu'enfin je commençai à m'enhardir. « Madame, lui dis-je, si vos discours sont sincères, s'il m'est permis de croire au bonheur que vous me faites entrevoir, profitons du présent et ne remettons pas à un terme plus éloigné une telle félicité. » « Eh bien, dit-elle, que ce jour fortuné soit celui de notre union; je vais à l'instant envoyer chercher le cadi et les témoins, afin que nous puissions être unis sans délai. Vous serez mon époux ce soir même; mais à une condition. » « Quelle est-elle? repris-je. » « C'est que vous vous engagerez à ne jamais faire aucune caresse, à ne jamais dire aucune parole tendre à d'autre femme qu'à moi. » Il me fut bien facile de

faire une telle promesse, et j'avais un désir si ardent de posséder une femme si belle, que j'aurais tout promis alors ; je consentis donc avec joie à ce qu'elle exigeait de moi, et je m'engageai à ne jamais lui causer la moindre contrariété, ni par mes paroles, ni par mes actions.

« Elle parut satisfaite, et tous les préparatifs étant terminés, nous fûmes mariés irrévocablement. Après la cérémonie, elle ordonna qu'on fît apporter du café, des sorbets; elle donna de l'argent au cadi, et fit des présens à ses femmes, après quoi elle les congédia.

« J'étais plongé dans un étonnement inconcevable, et à chaque instant je me demandais si tout ce qui venait de se passer n'était point un songe. Les bains furent préparés, et les eunuques reçurent l'ordre de m'y conduire. On me fit entrer dans un appartement dont il me serait difficile de peindre l'élégance ; le parquet était couvert de riches tapis; le bain parfumé d'odeurs délicieuses. Lorsqu'il fut temps d'en sortir, on répandit sur moi les parfums les plus exquis.

« Les eunuques me couvrirent ensuite d'une riche parure ; et l'on me présenta des rafraîchissemens et des sorbets de toute espèce. Je quittai alors la salle des bains, suivi de mes esclaves qui me conduisirent dans la grande salle du palais, décorée avec un luxe et une magnificence extrême. J'y trouvai ma nouvelle épouse qui m'attendait, parée de tous les charmes de sa beauté et de tous les ornemens de la richesse. Elle s'assit près de moi et me regarda avec tant d'amour, qu'il ne me fut plus possible de contenir mes transports.

Enfin, seigneur, nous restâmes ensemble pendant dix jours de suite, enivrés d'une félicité qu'aucune expression ne pourrait rendre. Au bout de ce temps, le souvenir de ma mère vint s'offrir à mon esprit, et je dis à ma femme que mon absence devait lui avoir causé beaucoup d'inquiétude et de chagrin : « Trouvez bon, lui dis-je, que j'aille la voir, afin de la consoler et de veiller un instant aux soins de mon commerce. » « Il n'y a aucun obstacle à ce que vous désirez, et j'y consens de bon cœur, me répondit-elle ; chaque jour vous pourrez aller voir votre mère, et vaquer à vos affaires ; mais j'exige, ajouta-t-elle, que la vieille dame vous conduise et vous ramène. Je consentis à ce qu'elle souhaitait, et le moment de partir étant venu, la vieille me mit un mouchoir sur les yeux, me conduisit à l'endroit où la première fois elle s'était emparée de moi, et me dit : « Revenez ici à l'heure de la prière du soir et vous me trouverez. » A ces mots elle me quitta, et je courus avec empressement vers ma mère que je trouvai dans la désolation depuis mon départ. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'élança vers moi, me serra dans ses bras et pleura de joie. « Ne pleurez pas, lui dis-je, ô ma mère ; car cette absence m'a conduit à un bonheur auquel je n'eusse jamais osé aspirer. » Lorsque je lui eus appris mon heureuse aventure, elle s'écria avec transport : « Puisse Allah te protéger, mon fils ; mais au moins, viens me visiter chaque jour, car mon amour pour toi a besoin d'être payé de ta tendresse. » J'employai le reste de la journée aux soins de mon commerce, et lorsque l'heure fut

venue, je retournai à l'endroit indiqué où je trouvai la vieille qui me banda les yeux comme à l'ordinaire et me conduisit au palais de ma femme qui me reçut avec une tendresse inexprimable. Pendant trois mois, je continuai à vivre de cette manière : mais je ne pouvais m'empêcher de désirer de connaître le nom de celle que j'avais épousée, et j'étais toujours étonné de la splendeur et de la richesse, ainsi que de la suite nombreuse qui l'entourait.

« Un jour que j'étais seul avec une de ses esclaves noires, je la questionnai. « Seigneur, reprit-elle, l'histoire de ma maîtresse est surprenante ; mais je n'oserais vous la raconter, de peur qu'elle ne le sût et qu'elle ne me fît mourir. » « Soyez tranquille, lui dis-je, moi seul en serai informé, et je jure de vous garder le secret. » Alors elle commença ainsi :

« Revenant un jour du bain public, ma maîtresse passa dans la rue où est situé votre magasin, vous causiez avec un de vos amis, et vous étiez vêtu d'une manière si élégante et si gracieuse, que votre tournure et votre figure attirèrent son attention : elle vous vit, et dès ce moment l'amour s'empara de son cœur ; mais personne ne s'aperçut de son émotion. Elle ne fut pas plus tôt rentrée dans son palais qu'elle devint sombre, mélancolique et perdit l'appétit ; bientôt elle fut obligée de garder le lit, ses brillantes couleurs s'effacèrent, le sommeil s'éloigna de ses yeux et elle tomba enfin très-malade. Sa mère, alarmée de son état, envoya chercher une vieille femme fort habile dans l'art de la médecine. La vieille s'approcha aussi-

tôt du lit de la belle malade; et après lui avoir tâté le pouls, et lui avoir fait différentes questions, elle reconnut que sa maladie ne provenait d'aucune cause physique, et elle présuma que l'amour seul avait occasioné ce malaise. Mais ne voulant pas hasarder d'en parler devant elle, elle prit congé de la malade en lui assurant qu'avec le secours du ciel, elle serait guérie bientôt, et que le lendemain elle lui apporterait un remède infaillible.

« Elle demanda ensuite à la mère un moment d'entretien, et lorsqu'elle fut seule avec elle, elle lui dit : « Ne vous offensez point de ce que j'ai à vous dire, madame; j'ai observé votre fille avec beaucoup d'attention, elle est malade d'amour, et une prompte union avec l'amant qu'elle aime, est le seul remède au mal qu'elle éprouve. » La vieille s'éloigna après ces mots, et la mère surprise retourna promptement vers sa fille. Elle employa tous les moyens possibles pour lui faire avouer son secret; mais la pudeur de ma maîtresse était tellement alarmée qu'elle gardait obstinément un profond silence. Enfin, au bout de vingt jours, elle avoua à sa mère l'amour que vous lui aviez inspiré, elle lui nomma la rue que vous habitiez, elle lui dépeignit votre personne, et ce fut la vieille dame elle-même qui alla vous trouver; vous savez ensuite ce qui est arrivé, la manière dont vous avez été amené ici, et ce qui s'ensuivit. Telle est l'histoire de ma maîtresse, ajouta l'esclave noire, et vous savez que vous ne devez jamais la révéler. Je lui en fis la promesse et continuai de jouir avec la plus aimable des femmes d'un

bonheur sans mélange; chaque jour j'allais voir ma mère et vaquer à mes affaires; et chaque soir je revenais, conduit comme à l'ordinaire par la vieille dame qui était devenue ma belle-mère. »

CDLXIIIᵉ NUIT.

« QUELQUES mois après j'étais occupé dans mon magasin, lorsqu'en dirigeant mes regards vers la rue, j'aperçus une jeune fille qui offrait à plusieurs marchands un bijou de fantaisie orné de diamans et de pierres précieuses; personne n'avait encore paru jusqu'alors en donner le prix que la jeune fille semblait en désirer; j'observais tout ceci sans rien dire, lorsqu'enfin, elle s'avança vers moi, et me dit: « Tous les marchands m'ont offert un prix quelconque de ce bijou; mais vous, seigneur, vous n'avez encore rien dit, ni même fait attention à moi » « Je n'ai nul besoin de ce joyau. » «Mais qu'en donneriez-vous, mettriez-vous quelque chose de plus? » « J'ajouterais cinquante dinars, ce qui ferait cent, et rien de plus. » « Prenez-le donc, reprit-elle. » Quoique je n'eusse aucun désir de l'acheter, je réfléchis cependant que ce bijou pourrait faire plaisir à ma femme, et je rentrai dans mon magasin pour prendre de l'argent; mais lorsque je voulus l'offrir à la jeune fille, elle le refusa en me disant: « Seigneur, j'ai une demande à vous faire, je ne désire d'autre paiement que la permission de prendre un baiser sur votre joue. » Surpris d'une

donnait rendez-vous, et où elle avait coutume de lui bander les yeux. Après avoir examiné toutes les maisons qui étaient situées dans cette rue, le jeune homme crut reconnaître la porte devant laquelle on lui ôtait le mouchoir. Ils frappèrent, et bientôt cette porte fut ouverte par des esclaves qui demeurèrent interdits en reconnaissant le vézyr : l'un d'eux courut promptement prévenir sa maîtresse de l'arrivée du ministre et de son mari ; la dame envoya aussitôt demander au vézyr le motif qui pouvait le conduire chez elle ; et lorsque celui-ci l'eut informée des ordres qu'il avait reçus du sulthan pour l'engager à se réconcilier avec son mari, elle lui fit répondre que quoique fille d'un ancien sulthan du Caire, elle respectait les volontés du prince sous l'empire duquel elle vivait, et que dès qu'il parlait, son devoir était d'obéir. Le jeune homme plus heureux qu'il n'avait osé l'espérer, retrouva son bonheur passé, et jura au fond de son cœur, de ne jamais se laisser embrasser à l'avenir par une jeune fille.

J'ai voulu, sire, continua Chehérazade, vous faire connaître de suite la fin de l'histoire du premier fou, et je ne vous ai pas dit qu'après qu'il eut terminé son récit, le jeune homme qui écoutait la lecture, lorsque le sulthan les avait interrompus, prit la parole, et voulut raconter ses aventures ; mais à peine eut-il commencé à parler d'une jeune beauté qui était venue le trouver dans son magasin, et qui lui avait ensuite fait épouser à sa place la fille d'un cadi, qui était laide

et difforme (1) : « je connais cette histoire, s'écria le sulthan, et si tu n'as pas autre chose à me dire, il est inutile que nous nous arrêtions ici davantage. »

« Ah ! seigneur, reprit alors le jeune homme, mon histoire, quelque surprenante qu'elle soit, est encore loin de l'être autant que celle du savant et de son pupille dont les aventures singulières méritent d'être citées au nombre des miracles de ce siècle. » « Raconte-les-moi donc, lui dit le sulthan. »

CDLXIV^e NUIT.

HISTOIRE DU SAGE ET DE SON PUPILLE.

« Il y avait autrefois un sage très-instruit, qui pour se livrer entièrement à ses études et à ses contemplations, se retira du monde et se renferma dans une des mosquées de la ville, dont il ne sortait jamais que dans des circonstances extrêmement pressantes. Il vivait dans cette solitude depuis plusieurs années, lorsqu'un jeune garçon, entrant un jour dans sa cellule, le supplia instamment de le recevoir chez lui, soit comme son élève, soit comme son esclave. Le sage après avoir examiné l'enfant, dont la figure

(1) Le sulthan veut sans doute parler ici de l'histoire de la Ruse des femmes qui a été rapportée à la fin de notre second volume, et que Moclès a racontée dans ses *Mille et un Jours*.

lui plut, accueillit sa prière et lui demanda quels étaient ses parens et d'où il venait; mais le jeune enfant ne pouvant satisfaire sa curiosité, lui répondit: « Ne me demandez rien, car je suis orphelin, et je ne sais si j'appartiens au ciel ou à la terre. » Le vieillard étonné ne le pressa pas davantage, et garda avec lui le jeune garçon qui, dès ce moment, lui montra un respect profond, une tendresse extrême et une soumission sans bornes. Douze années s'écoulèrent, pendant lesquelles l'élève acquit une instruction profonde et devint enfin un jeune homme accompli.

« Il arriva un jour qu'ayant entendu vanter la beauté de la fille du sulthan, dont les charmes l'emportaient sur tous ceux des princesses du siècle, le jeune homme conçut un vif désir de voir cette belle créature: « Mon père, dit-il au sage qui l'avait élevé, j'ai ouï dire que la fille du sulthan est la princesse la plus parfaite de l'univers; depuis ce moment, le vœu le plus ardent de mon cœur est de l'apercevoir, ne fût-ce qu'un seul instant. » Le sage surpris et affligé d'une telle idée, lui répondit que les femmes en général et les filles de souverains surtout, ne devaient avoir aucune relation avec des hommes de leur espèce, et que, puisqu'ils avaient renoncé au monde, leur devoir était de fuir avec soin toutes les occasions de se rapprocher des grands de la terre. Le vieillard fit tout son possible pour prémunir son élève contre les vanités du siècle et pour le faire renoncer à son projet; mais plus il cherchait à le mettre en garde contre le danger,

plus ce danger semblait avoir d'attraits pour le jeune homme; bientôt même son esprit en fut tellement affecté, qu'il tomba dans une profonde mélancolie qui détruisait insensiblement sa santé.

« Le sage en observant la tristesse de son élève, s'affligeait excessivement : « Mon enfant, lui demanda-t-il un jour, un regard de la princesse satisferait donc tes désirs? » « Oui, mon père, répondit le jeune homme. » Le vieillard alors s'approchant de lui en soupirant, frotta l'arc de ses yeux avec une espèce d'onguent, et au même instant, une partie de son corps disparut et il ne resta plus de visible que la moitié d'un homme : « Je t'ordonne, lui dit le sage, de te transporter sur-le-champ au milieu de la ville; » l'élève obéit à cet ordre et se trouva subitement dans une rue, où il ne fut pas plutôt, qu'il se vit entouré d'une foule innombrable; chacun le regardait avec étonnement, et de tous côtés on accourait pour contempler cet être singulier qui n'avait d'un homme que la moitié. Le bruit de cet étrange phénomène, se répandit bientôt dans la ville et parvint jusqu'au palais du sulthan qui donna ordre qu'on amenât en sa présence, le monstre supposé. Le jeune homme fut conduit au palais où toute la cour vint aussitôt l'examiner avec une surprise mêlée d'effroi. On l'introduisit ensuite dans le harem, afin de contenter la curiosité des femmes. Ce fut là qu'il vit la princesse, et qu'il fut tellement enthousiasmé de sa beauté et de ses charmes, qu'il jura au fond de son cœur de l'obtenir pour femme ou de mourir.

« Il quitta enfin le palais et retourna à la mosquée, l'esprit rempli de l'image de la princesse. Dès que le solitaire l'aperçut, il lui demanda si enfin il avait vu la fille du sulthan : « Oui, répondit le jeune homme; mais une seule fois n'est pas assez, et désormais je ne puis trouver de repos si je ne parviens à m'asseoir près d'elle et à rassasier mes yeux du plaisir de la regarder. » « Hélas, mon fils, que je tremble pour la paix de ton cœur ! D'après le genre de vie auquel nous sommes voués, ne devons-nous pas éviter toute tentation ? Quel rapport peut-il jamais exister entre le souverain et nous ? » « O mon père, répondait à tout cela le jeune imprudent, à moins que je ne me repose près d'elle, que je ne la regarde et que je ne touche son cou charmant de ma main, je me croirai malheureux à l'excès et je m'abandonnerai à mon désespoir. »

« Le sage inquiet tout à la fois pour la raison de son élève et pour la paix de son cœur, se disait à lui-même : « je préserverai s'il est possible cet aimable jeune homme du danger auquel il veut s'exposer, et peut-être Allah daignera-t-il seconder mes efforts. » S'approchant alors de son pupille, il lui frotta les yeux une seconde fois avec une eau miraculeuse, qui le rendit en un instant invisible à tous les yeux : « Va, mon fils, lui dit-il, en lui donnant sa bénédiction, satisfais tes désirs; mais reviens bientôt et ne demeure pas long-temps dans l'oubli de tes devoirs. »

« Le jeune homme se dirigea avec empressement vers le palais du sulthan, où il entra sans être aperçu,

et poursuivant son chemin, il pénétra dans le harem et s'assit près de la princesse. Pendant long-temps il ne songea qu'au plaisir de la regarder; mais enfin, transporté d'amour, il étendit le bras et passa légérement sa main sur son cou. L'impression qu'elle éprouva fut telle, que jetant un cri d'effroi, elle courut se réfugier dans les bras de sa mère, qui lui demanda avec empressement la cause de sa frayeur. Elle répondit en tremblant que c'était sans doute un esprit malin qui venait de lui toucher le cou à l'instant même.

« La sulthane inquiète envoya chercher sur-le-champ la nourrice de sa fille, qui en apprenant ce qui lui était arrivé, déclara que le meilleur moyen de chasser l'esprit malin, était de brûler du fumier de chameau. On en apporta aussitôt et l'on en mit au feu; la fumée qui remplit bientôt l'appartement, affecta les yeux du jeune homme d'une manière si insupportable qu'ils se remplirent d'eau et qu'il fut obligé de les essuyer avec son mouchoir; par ce moyen, il enleva totalement l'eau dont le vieillard les avait frottés, et qui le rendait invisible. Il parut donc aux yeux de la sulthane, de la princesse et de ses femmes, et voyant un homme au milieu d'elles, elles jetèrent des cris de surprise et d'effroi, qui attirèrent les eunuques. Dès qu'ils aperçurent le téméraire, ils s'élancèrent sur lui, le garrottèrent et le traînèrent devant le sulthan, en s'écriant qu'il avait été trouvé dans le sérail. Le prince éperdu de colère, envoya chercher le bourreau et lui ordonna de se saisir du coupable, de le vêtir d'une

robe noire parsemée de flammes, de le faire monter sur un chameau et de le promener par toute la ville avant de lui trancher la tête.

« Le bourreau, après avoir exécuté la première partie des ordres du sulthan, fit monter le pauvre jeune homme sur un chameau et lui fit parcourir toutes les rues, précédé d'un hérault qui criait à haute voix : « Contemplez le châtiment justement mérité de celui qui a osé violer le sanctuaire du harem ! » Le cortége était suivi d'un peuple nombreux que frappait d'admiration la beauté de la victime; mais personne n'osait manifester l'intérêt qu'inspirait sa situation malheureuse ; on gardait un triste et profond silence.

« La procession arriva enfin dans le quartier où était située la grande mosquée. Le bruit et le concours du peuple vinrent troubler le sage jusqu'au fond de sa solitude ; il se mit à la fenêtre de sa cellule pour savoir la cause de tout ce mouvement ; mais quelle fut sa surprise en voyant la position terrible de son élève chéri ! A un spectacle si douloureux pour son cœur, il invoqua le secours des génies, car ses connaissances profondes dans les sciences abstraites, les avaient soumis à ses ordres ; il leur commanda d'enlever le jeune homme de dessus le chameau et de mettre à sa place un vieillard. Les esprits lui obéirent à l'instant, et la multitude n'eut pas plutôt remarqué ce changement subit, que des cris violens se firent entendre. Le peuple venait de reconnaître dans ce vieillard, un vénérable Cheykh qui demeurait près de la grande mosquée, et auquel on avait l'habitude d'acheter des

herbes salutaires pour différentes maladies ; l'âge avancé et l'habileté de l'herboriste l'avaient rendu cher à tout le monde, et les cris de douleur s'accrurent lorsqu'on vit qu'il était condamné à un tel supplice.

« Le bourreau qui avait remarqué la métamorphose subite de son prisonnier, était interdit et n'osait poursuivre l'exécution. Il retourna au palais menant toujours le vieillard sur le chameau, et suivi d'une foule innombrable. Lorsqu'il aperçut le sulthan : « Seigneur, lui dit-il, le prisonnier s'est évanoui comme une ombre; et à sa place, il n'est plus resté que ce vénérable Cheykh connu et respecté de la ville entière. » Le sulthan surpris et effrayé d'un tel évènement, commença à trembler pour sa vie et pour sa couronne; ne sachant quel parti prendre dans une telle circonstance, il envoya chercher son vézyr : « Que feriez-vous, lui dit-il, à ma place, et que pensez-vous de cette étrange aventure? » Le vézyr après avoir réfléchi pendant quelques instans, se tourna vers le sulthan et lui dit: « Seigneur, un évènement de cette espèce ne peut avoir été produit que par le secours des génies, ou par une puissance que nous ne pouvons comprendre, et il est à craindre que cette puissance irritée ne se venge sur votre fille, de l'injure qu'elle a reçue de vous. Mon avis est donc, que vous fassiez proclamer dans toute la ville que celui qui a pénétré dans le sérail, obtiendra son pardon, foi de sulthan, s'il consent à paraître devant vous. S'il vient se livrer lui-même, offrez-lui alors la princesse en mariage, et

peut-être la tendresse de votre fille apaisera-t-elle sa colère.»

«Le prince approuva l'avis de son ministre; la proclamation fut faite dans toute la ville, et parvint jusqu'à la grande mosquée. Le jeune homme ne l'eut pas plutôt entendue que saisi de joie, il courut vers son mentor et lui déclara l'intention où il était d'aller se livrer au sulthan: «Mon fils, lui répondit le sage, pourquoi ce désir insensé; n'as-tu pas souffert assez jusqu'à présent?» «Rien ne peut me faire changer de détermination, repartit le jeune homme.» «Poursuis donc ta destinée, lui dit le vieillard, mes prières seront pour toi.»

CDLXV^e NUIT.

«Le jeune amant se rendit au bain, et après s'être parfumé de la tête aux pieds et s'être revêtu de ses habits les plus riches, il se rendit au palais du sulthan. Là, s'inclinant avec respect, il lui fit un compliment adroit et spirituel, et lui offrit des vœux pour la prolongation de sa vie et de son règne. Le prince frappé de la beauté mâle du jeune homme, de sa tournure gracieuse et de la noblesse de son maintien, le remercia par un sourire aimable et lui demanda son nom. «Je suis, répondit-il, l'homme dont vous n'avez vu que la moitié, et je suis encore celui qui ai osé pénétrer dans votre harem.»

« Le sulthan se leva alors, lui offrit la place d'honneur et entama avec lui une conversation intéressante. Le jeune étranger répondit avec tant de justesse et d'esprit aux questions difficiles que le sulthan lui fit sur plusieurs sciences, que celui-ci, étonné d'une érudition si profonde, conçut pour lui une estime sincère et ne put s'empêcher de le trouver digne de posséder sa fille : « Mon désir, lui dit-il, est de vous offrir la main de la princesse ; vous l'avez déja vue, elle doit vous plaire, et d'après ce qui s'est passé, personne que vous ne peut l'épouser. » « Recevez mes actions de graces, pour le bonheur que vous m'offrez, répondit le jeune homme, je suis prêt à vous obéir ; mais permettez-moi, seigneur, de ne rien faire, sans consulter ceux à qui j'appartiens. » « J'y consens, reprit le sulthan, allez prendre les conseils de vos amis et revenez promptement. » Il retourna sur-le-champ vers la mosquée ; et après avoir fait part au solitaire de ce qui s'était passé entre lui et le sulthan, il lui demanda la permission d'accepter la main de la princesse. « Que le ciel bénisse cette union, mon fils, j'y consens de bon cœur. Mais allez trouver le sulthan de ma part, et dites-lui que le solitaire l'invite à le venir voir. » « Seigneur, depuis que je suis avec vous, je ne vous ai jamais connu d'autre demeure que cette humble retraite dont vous ne sortez jamais. Comment oserai-je engager le souverain à venir ici ? » « Obéissez, repartit le vieillard d'un air imposant, et fièz-vous à Allah à qui tout est possible. Vous direz au sulthan, que je l'attends dans cinq

jours. » Le jeune homme surpris, fit avec exactitude ce que le sage lui avait ordonné, et après avoir reçu du sulthan la promesse qu'il se rendrait à l'invitation du solitaire, il revint près de lui, attendre avec impatience que le cinquième jour fût arrivé.

« Ce moment si désiré parut enfin : « Quittons cette maison, dit le sage à son pupille, afin d'aller préparer tout ce qu'il faut pour la réception du sulthan. » Ils se rendirent à un vieux bâtiment situé au milieu de la ville ; les murailles tombaient en ruines et tout l'aspect de cet édifice était misérable : « Mon fils, dit le Cheykh au jeune homme surpris, voici ma maison, hâtez-vous d'aller chercher le prince. » « Seigneur, reprit-il d'un air interdit, cette demeure n'est qu'un amas de ruines, comment puis-je inviter le souverain à s'y rendre, sans risquer d'exciter sa colère contre nous ? » « Allez toujours, répliqua le vieillard et ne craignez rien. » L'élève obéit, mais chemin faisant, il ne pouvait s'empêcher de se dire en lui-même : « Sans doute, le sage a perdu l'esprit, ou bien, il a l'intention de faire une mauvaise plaisanterie qui retombera sur nous. » En arrivant au palais, il trouva le sulthan qui l'attendait, et qui, accompagné de toute sa cour, suivit le jeune homme, jusqu'à la misérable demeure que le Cheykh avait choisie. Mais quelles furent la surprise et la joie de son élève lorsqu'au lieu de décombres et de ruines, il aperçut un palais magnifique, devant lequel était rangée une foule d'esclaves vêtus avec la plus grande richesse, et qui semblaient attendre avec respect l'arrivée du sulthan.

L'étonnement du jeune homme était tel, qu'il en avait perdu la parole : ce palais, pensait-il en lui-même, est d'une magnificence bien supérieure à celui des souverains.

« Le sulthan descendit de cheval ainsi que ses courtisans, et entra dans cette riche et superbe demeure. Il trouva le vénérable solitaire qui l'attendait. Le sulthan en le voyant, se courba respectueusement, et le vieillard inclina seulement la tête, mais ne se leva pas. Lorsqu'il l'eut engagé à s'asseoir auprès de lui, ils causèrent long-temps ensemble. Le prince paraissait interdit, en contemplant les manières nobles et majestueuses de son hôte, et la splendeur dont il était entouré.

« Quand l'heure du déjeuner fut venue, les portes s'ouvrirent et cent esclaves entrèrent, portant sur leurs têtes une table d'or massif qu'ils posèrent devant le sulthan, et sur laquelle, ils placèrent une quantité infinie de plats d'agate, d'émeraude, de cornaline et d'autres pierres précieuses, tous remplis de mets variés et exquis. Le sulthan, qui jusqu'alors n'avait eu aucune idée d'un luxe si recherché, admirait en silence, et d'après l'invitation du vieillard, il partagea, ainsi que toute sa cour, la somptueuse collation, après laquelle le prince et le sage reprirent leur conversation.

« Le repas du soir surpassa encore la richesse du premier, et l'étonnement des convives ne fit que s'accroître. Le Cheykh dit ensuite au sulthan : « Avez-vous fixé, seigneur, la dot que mon fils doit donner à votre

fille ?» Le prince s'empressa de répondre qu'il n'avait jamais conçu l'idée d'en demander une, et qu'il se trouvait suffisamment honoré d'une si grande alliance. « Mais, vous savez, reprit le vieillard, que le mariage ne peut avoir de validité sans cela. » Il fit alors un signe à ses esclaves, et on lui apporta une somme considérable en or et une quantité innombrable de diamans et de pierres précieuses, qu'il offrit au prince pour cadeau de noces de son pupille. Il fit ensuite des présens magnifiques au sulthan, et donna également à tous les gens de sa suite de riches vêtemens, selon leurs rangs et leurs qualités. Le sulthan prit alors congé du sage et retourna à son palais avec son futur gendre.

« Lorsque l'heure fut venue, le jeune époux fut introduit dans l'appartement de la princesse ; tout y était d'une richesse extrême ; les parquets étaient couverts de superbes tapis et les parfums les plus recherchés brûlaient dans des cassolettes ; tout enfin contribuait à enivrer les sens dans ce réduit charmant et voluptueux. L'épouse seule ne paraissait pas ; quelle que fût la surprise du jeune homme, il l'attendit avec assez de tranquillité, ne doutant pas qu'elle n'arrivât d'un moment à l'autre ; mais minuit sonna sans que la princesse parut. Mille sensations pénibles vinrent alors assaillir l'esprit du jeune amant, et le jour le trouva en proie aux tourmens les plus insupportables.

« Le père et la mère de la princesse, persuadés qu'elle était avec son époux, attendaient avec une vive impatience, le moment de la revoir.

« Au point du jour, la sulthane se leva et entra dans la chambre de la princesse. Le jeune homme en l'apercevant courut à elle, et lui demanda d'un air mécontent, pourquoi elle avait empêché son épouse de venir le réjoindre. Surprise d'une telle question, la sulthane lui répondit que sa fille était entrée dans l'appartement avant lui et qu'elle l'y avait laissée disposée à le recevoir. « Je ne l'ai pas vue et l'ai attendue vainement toute la nuit, reprit l'époux affligé. » A ces mots la sulthane jeta un cri d'effroi qui parvint jusqu'aux oreilles du sulthan. Il s'élança dans l'appartement, et ce fut avec un étonnement et une douleur inexprimable, qu'il apprit que la princesse n'avait point été trouvée dans sa chambre, et que depuis le moment où sa mère l'y avait conduite, elle avait disparu. On fit des recherches inutiles dans tout le palais; et le sulthan, la sulthane et l'époux restèrent plongés dans un profond désespoir.

L'enlèvement subit de la princesse était l'ouvrage d'un génie qui avait coutume pour se divertir de visiter souvent le harem du sulthan. Se trouvant dans la chambre de sa fille au moment où elle venait d'y être amenée, il devint tout à coup tellement épris de ses charmes, qu'il résolut de s'en rendre possesseur. Il attendit avec patience que la sulthane fût partie, et dès qu'il fut seul avec la princesse, il l'entoura de ses bras et l'enleva dans les airs. Après avoir voyagé ainsi pendant quelques heures, il descendit avec sa proie dans un jardin délicieux, situé fort loin de la ville, et déposa la princesse dans un bosquet char-

mant couvert d'arbres épais. Il fit apporter devant elle des fruits, des sorbets de différentes espèces, et se contenta du plaisir de la regarder.

« L'époux désolé, après s'être livré d'abord à un violent accès de désespoir, se ressouvint enfin du sage et résolut avec le sulthan d'aller le trouver, et de réclamer son appui. Ils arrivèrent tristement à son magnifique palais où ils furent reçus avec affection par le vénérable Cheykh, qui en apprenant la disparution de la princesse, s'affligea avec eux, et fit tout ce qu'il put pour les consoler; mais voyant que ses efforts étaient inutiles, il se fit apporter du feu dans un réchaud, demeura quelques instans enseveli dans une profonde méditation; et jetant ensuite sur le feu différens parfums, il prononça plusieurs paroles mystérieuses. A peine eut-il cessé de parler, que la terre trembla, le tonnerre se fit entendre; des nuages noirs et épais obscurcirent l'air, et une troupe nombreuse d'êtres aériens parut, portant de brillans étendards et des lances d'or. Au milieu de ce bataillon se présentèrent trois princes des génies qui, s'inclinant avec respect devant le vieillard, s'écrièrent tous les trois à la fois : « Salut au plus puissant que nous; nous voici prêts à t'obéir.» Le sage leur dit alors : « Je vous commande de m'amener à l'instant celui qui a enlevé l'épouse de mon fils. » Les génies ordonnèrent à cinq personnages de leur suite d'aller chercher la princesse, de la reconduire dans son appartement, et de traîner le méchant génie en présence du sage.

« Ces ordres furent aussitôt exécutés que donnés; et

pendant que la princesse était ramenée soigneusement au palais de son père, le coupable parut devant le vieillard, qui ordonna, d'une voix sévère, aux trois princes des génies de le brûler et de le réduire en cendres.

« Tout cela se passait en présence du sulthan qui, saisi d'étonnement, contemplait avec crainte les figures terribles et gigantesques des trois génies; il était surtout étonné de la promptitude et de la soumission avec lesquelles le vénérable Cheykh (1) avait été obéi. Lorsque le corps du méchant esprit eut été brûlé, le sage recommença ses évocations, pendant lesquelles les génies et toute leur suite demeurèrent prosternés respectueusement devant lui, après quoi tout s'évanouit.

« Le sulthan et le jeune époux, après avoir remercié le vieillard, et pris congé de lui, retournèrent promptement au palais où tout le monde était dans la joie du retour de la princesse. Des réjouissances publiques furent ordonnées; et tous les habitans de la ville, petits et grands, riches et pauvres, furent engagés à prendre part au banquet royal qui dura pendant trois jours et trois nuits. »

(1) Il est sans doute inutile de faire observer ici que le titre de Cheykh appliqué à deux personnages différens dans ce conte, est pris dans son acception la plus simple, pour distinguer des vieillards.

CDLXVIe NUIT.

AVENTURE NOCTURNE DU SULTHAN.

PENDANT les nuits que dura ce somptueux festin, le sulthan curieux de savoir si ses ordres avaient été exécutés fidèlement, et si chacun s'était rendu au banquet royal, prit la résolution de se déguiser et de parcourir toute la ville. Lui et son vézyr, ayant donc pris des habits de dervyches de Perse, ils commencèrent leurs excursions nocturnes; après avoir traversé plusieurs rues où chaque demeure paraissait fermée avec soin, ils arrivèrent à une maison, où ils aperçurent une lumière; ils écoutèrent un instant, et entendirent le bruit de plusieurs voix, dont l'une prononça ces mots : « Notre prince n'a qu'une idée bien imparfaite de la libéralité ; il en aurait donné une preuve bien plus réelle, si au lieu d'engager indistinctement tous ses sujets à partager le banquet royal, il eût fait distribuer ses bienfaits parmi les malheureux qui n'osent se présenter à son palais avec leurs vêtemens misérables ; une telle conduite eût été bien plus sage que toute cette prodigalité inutile qui ne peut servir qu'à rendre la misère plus insupportable. »

« Entrons dans cette maison, » dit le sulthan à son

vézyr, après avoir entendu non sans quelque surprise ces réflexions sévères. Le vézyr d'après l'ordre de son maître, frappa à la porte. «Qui est là? demanda-t-on.» «Des étrangers qui ont besoin de l'hospitalité.» «Vous serez les bien venus, ajouta la personne qui avait fait la question, mais nous avons peu de chose à vous offrir.» Lorsque le prince fut entré, il remarqua avec étonnement trois hommes âgés, dont l'aspect était fait pour inspirer la pitié: le premier avait les reins brisés; le second, qui avait la bouche de travers, faisait continuellement d'affreuses grimaces, et tous les muscles de son visage étaient contractés. A un spectacle si pitoyable, le sulthan ne put s'empêcher de leur demander la cause de leurs infirmités. «Tous nos maux, répondit l'un des estropiés, viennent de la faiblesse de notre intelligence.» Le sulthan d'après cette réponse, se promit d'approfondir plus tard cette aventure, et ordonna tout bas à son vézyr de reconnaître cette maison, afin de faire venir ces trois hommes en sa présence lorsque les fêtes seraient terminées.

Lorsqu'ils eurent pris part au souper mesquin qu'on leur offrit de bon cœur, le sulthan et son vézyr se levèrent, donnèrent quelques pièces d'argent aux trois misérables, prirent congé d'eux et s'éloignèrent. Ils continuèrent leurs courses nocturnes. La nuit était déja fort avancée, lorsqu'ils arrivèrent à une maison où, à travers une jalousie, ils virent trois jeunes filles avec leur mère; elles faisaient un repas très-frugal, pendant lequel, à différens intervalles, l'une des trois

chantait. Le vézyr, d'après les ordres du sulthan, frappa encore à cette porte; à ce bruit, l'une des sœurs s'écria: « Qui frappe à une heure aussi avancée? » « Des dervyches étrangers. » « Il n'y a que des femmes ici reprirent-elles, et il n'y a aucun homme dans cette maison à qui vous puissiez être présentés: Mais rendez-vous au palais du sulthan, où l'on donne un grand festin, vous y serez reçus avec hospitalité. » « Hélas! ajouta le vézyr, nous sommes d'un pays lointain, ignorant le chemin qui conduit au palais, nous craignons que quelque cadi ne nous rencontre et ne nous fasse renfermer. Permettez-nous de vous demander un asile jusqu'au jour; nous nous éloignerons alors, et vous reconnaîtrez que vous n'aviez rien à redouter de notre conduite. »

Lorsque la mère des jeunes filles entendit ces paroles, elle commença à s'intéresser au sort des deux étrangers, et ordonna à sa fille de leur ouvrir la porte. Dès que le sulthan et le vézyr furent entrés, ils les saluèrent avec respect et s'assirent. Le prince en observant la beauté des trois sœurs et leurs manières nobles et distinguées, ne put contenir sa curiosité, et leur demanda comment il se faisait que trois jeunes personnes aussi belles n'eussent près d'elles ni mari, ni protecteur. « Cessez vos questions, indiscret dervyche, répondit la plus jeune des sœurs; notre histoire est une des plus étonnantes que l'on puisse entendre; mais à moins que vous ne soyez un sulthan et votre compagnon un vézyr, vous ne pouvez être dignes de l'écouter et de nous connaître. »

Le sulthan craignant à ces mots d'être reconnu, n'osa plus faire de questions, quelque désir qu'il en eût. La conversation roula sur des sujets insignifians jusqu'au point du jour. Les prétendus dervyches, se levant alors, prirent congé des quatre dames et s'éloignèrent.

Quand le sulthan se retrouva seul avec son vézyr, il lui ordonna encore de se rappeler cette maison, afin de retrouver les trois sœurs et d'apprendre leur histoire.

Les fêtes se terminèrent enfin, tout rentra dans l'ordre habituel, et le sulthan ayant commandé à son vézyr de faire venir les deux estropiés, il les engagea à lui raconter exactement la cause de leurs infortunes; ce que le premier fit aussitôt de la manière suivante.

CDLXVII^e NUIT.

HISTOIRE DU MAITRE D'ÉCOLE ÉREINTÉ.

« O le plus grand des sulthans! je fus autrefois maître d'école; j'avais sous ma protection soixante-dix écoliers dont je soignais les mœurs autant que l'instruction : aussi leur avais-je enseigné à me respecter tellement, que lorsqu'il m'arrivait d'éternuer ils quittaient à l'instant leurs livres et leurs cahiers, et se

levant avec respect, ils s'inclinaient les bras croisés, et s'écriaient tous d'un commun accord : Dieu bénisse notre savant précepteur ! A quoi je leur répondais aussitôt : Dieu vous bénisse, mes chers enfans ! Si l'un de mes élèves s'avisait d'être distrait à l'heure de la prière, j'avais coutume de le punir sévérement ; enfin, seigneur, les succès les plus heureux et les mieux mérités semblaient répondre aux tendres soins que j'avais pour eux. Mes élèves demandèrent un jour à s'aller promener dans un très-beau jardin situé à quelque distance de la ville. J'y consentis de bon cœur ; et chemin faisant, je me réjouissais avec eux du plaisir qu'ils paraissaient prendre à cette promenade ; j'applaudissais à leur gaîté, et j'observais soigneusement tous leurs jeux. Nous revenions paisiblement au logis, lorsque mes élèves fatigués de la journée, furent saisis tout à coup d'une soif ardente, dont ils se plaignirent bientôt de manière à me tourmenter. Après avoir marché pendant long-temps, nous aperçûmes enfin un puits. A cette vue, chacun reprit du courage et de la gaîté. Mais hélas ! quelle fut notre douleur, lorsque nous nous aperçûmes qu'il n'y avait ni seau ni corde. Affligé de la souffrance de mes pauvres enfans, je résolus à quelque prix que ce fût, de les soulager. Dans ce dessein, je leur demandai leurs turbans que j'attachai les uns au bout des autres ; mais malheureusement, cette longueur n'était pas suffisante pour atteindre l'eau ; il fallut bien aviser un autre moyen. Je liai autour de mon corps la corde que j'avais faite

avec les turbans, et j'ordonnai à mes écoliers de me descendre dans le puits, ce qu'ils firent aussitôt; remplissant alors à plusieurs reprises, une coupe que j'avais sur moi, je parvins enfin à apaiser la soif dont ils étaient dévorés.

« Satisfait d'avoir si bien réussi, je leur demandai de me tirer de là, ce qu'ils s'empressèrent de faire à l'envi l'un de l'autre. J'avais presque atteint l'ouverture du puits, lorsque malheureusement, je fus saisi d'une violente envie d'éternuer, qu'il me fut impossible de réprimer. Mes écoliers, d'un même mouvement, lâchèrent la corde, et ainsi qu'à l'école, croisèrent leurs bras, et s'écrièrent tous à la fois : Dieu bénisse notre vénérable précepteur ! force fut bien pour moi de ne pas leur répondre, car je tombai au fond du puits et me rompis les reins. Je jetais des cris de douleur, tandis que les pauvres enfans couraient de tous côtés pour trouver du secours. A la fin quelques passans charitables me retirèrent d'un état si pitoyable, me placèrent sur un âne, et je revins à la maison où je languis pendant un temps considérable. Jamais je ne recouvrai la santé de manière à pouvoir remplir les devoirs de mon état; et je fus obligé d'abandonner mes élèves. C'est ainsi, seigneur, que j'ai été victime de mon fol orgueil; car si je n'avais pas tenu aussi scrupuleusement à quelques vaines démonstrations de respect, j'aurais pu éternuer sans craindre de tomber dans un puits et de m'y casser les reins. »

CDLVIII^e NUIT.

HISTOIRE DU SECOND ESTROPIÉ.

Lorsque le maître d'école éreinté eut achevé son histoire, celui qui avait la bouche de travers commença la sienne à son tour. « Et moi aussi je fus maître d'école, puissant prince; j'étais d'une telle sévérité envers mes élèves, que même pendant les heures de récréation, j'exigeais qu'ils continuassent à travailler. Fatigués de cette rigueur, ils résolurent pour se venger de me jouer un tour et de trouver enfin le moyen de se divertir. Ils convinrent, que lorsque j'entrerais dans la classe, tous s'écrieraient en me voyant : Oh ! combien vous êtes pâle, maître, qu'avez-vous ? La première fois qu'ils firent cette exclamation, quoique surpris, je n'y fis pas grande attention, ne me sentant aucun mal; mais lorsque je vis que cette question singulière se répétait les jours suivans et que l'inquiétude paraissait empreinte sur tous les traits de mes écoliers, je commençai à craindre qu'un mal intérieur et caché ne se fût emparé de moi, et afin de remédier au danger qui pouvait exister, je me déterminai à prendre médecine et à garder la chambre pendant quelques jours. Mes enfans alors se

cotisèrent entre eux pour me faire un présent, en l'honneur de ma convalescence. Ce procédé de leur part me fit tant de plaisir, qu'après les avoir remerciés, je leur donnai pour la première fois un jour de congé; et dans l'espérance de recevoir un nouveau présent, je feignis les jours suivans de retomber malade: je fis dire à mes élèves qu'étant trop souffrant encore pour leur donner mes leçons, je leur donnais un autre jour de congé. Je comptais bien sur le résultat d'une telle complaisance, lorsque le malin garçon qui, le premier m'avait donné des inquiétudes sur ma santé, entra dans ma chambre au moment où j'allais manger un œuf. Mon premier mouvement en le voyant, fut de cacher l'œuf dans ma bouche, dans la crainte que me trouvant en état de manger, il ne soupçonnât la vérité et ne s'aperçût de ma fourberie.

« Mais malheureusement il avait remarqué le mouvement que j'avais fait, et s'approchant de moi avec une douceur affectée : « cher maître, me dit-il, que vos joues sont enflées, combien vous devez souffrir ! » et en disant ces mots, il promenait sur mon visage ses mains qu'il appuyait fortement. L'œuf qui était brûlant me faisait éprouver des douleurs intolérables; mais le mauvais sujet, continuait avec un air de compassion, à me faire de perfides caresses. A la fin, il pressa mes joues si fortement, que l'œuf se cassa; le jaune bouillant sortit de ma bouche et me brûla horriblement, tandis que le traitre s'écria à cette vue : « Que Dieu soit béni, cher maître, enfin le dépôt qui vous faisait tant souffrir vient de percer; nous allons

nous réjouir en l'honneur de votre rétablissement.» Ils se réjouirent sans doute; mais moi je devins réellement malade de cette brûlure, ma bouche resta contractée ainsi que vous le voyez ; et ce ne fut pas là le seul châtiment que j'eus à subir : cette aventure me rendit tellement ridicule, que je fus obligé de renoncer aussi à mon état et de fermer mon école. »

CDLXIX^e NUIT.

SECONDE VISITE DU SULTHAN

AUX TROIS SŒURS.

Le sulthan après avoir écouté patiemment l'histoire du second estropié, les renvoya tous deux avec une somme d'argent suffisante pour les mettre à l'abri du besoin ; et dès qu'il fut libre, il ordonna à son vézyr d'aller reconnaître la maison qu'il avait remarquée, afin de faire une seconde visite aux trois sœurs et à leur mère.

Le vézyr se hâta de lui obéir ; mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il vit que toutes les maisons de cette rue étaient marquées de la même manière. La plus

jeune et la plus fine des trois sœurs, ayant entendu les ordres du sulthan, avait avisé ce moyen, afin d'empêcher qu'on ne découvrît leur demeure. Le vézyr s'empressa de revenir auprès du sulthan, auquel il apprit la manière dont on avait rendu ses recherches inutiles. Mais cet obstacle ne fit qu'accroître la curiosité du prince, et il ordonna avec humeur à son ministre de faire en sorte qu'ils pussent, avant peu de jours, retourner dans cette maison.

Après avoir réfléchi quelque temps : « Seigneur, dit le vézyr, si vous m'en croyez, vous ferez proclamer pendant quatre jours dans toute la ville que quiconque conservera de la lumière chez soi, après la première ronde de la nuit, aura la tête tranchée, et que ses biens seront confisqués et sa maison rasée. Il est vraisemblable que ces femmes qui n'ont eu aucun égard à la proclamation relative aux noces de la princesse, vous désobéiront encore dans cette circonstance; alors il nous sera facile de reconnaître leur demeure. » Le sulthan approuva cette idée; la proclamation fut faite, et le quatrième jour étant arrivé, il attendit avec impatience que la nuit fut venue. Ayant repris les habits de dervyches, ils sortirent tous deux du palais, et se dirigèrent vers la rue où logeaient les trois sœurs et leur mère. Une seule lumière vint frapper leurs regards, et ne doutant pas qu'elle ne partît de la maison dans laquelle ils voulaient entrer, ils frappèrent sans balancer : « Qui va là ? s'écria une voix douce, que le sulthan reconnut pour celle de la plus jeune des sœurs; que demandez-vous à

une telle heure?» Pendant long-temps, elle refusa obstinément d'ouvrir; cependant à force de prières et de supplications, les jeunes filles se laissèrent attendrir, et le sulthan et son vézyr se trouvèrent de nouveau au milieu d'elles. Elles se levèrent ainsi que la vieille dame, à l'aspect des deux dervyches, les reçurent avec respect, et après les avoir engagés à s'asseoir, elles leur préparèrent des rafraîchissemens. Le sulthan était enchanté de cet accueil; mais désirant entamer la conversation: «Mes enfans, leur dit-il, vous ne pouvez ignorer la proclamation du souverain, comment se fait-il, que vous seules parmi tous les habitans de la ville, ayez osé vous rendre coupables de désobéissance en gardant chez vous de la lumière pendant la nuit?» «Bon dervyche, reprit la plus jeune, nous n'aurions point obéi au sulthan, quand bien même ses ordres auraient été raisonnables; mais comme cette dernière proclamation est injuste et tyrannique, nous sommes moins forcés que jamais à nous y soumettre; car, dit le koran: faire preuve de soumission lorsqu'il s'agit de commettre une chose injuste, c'est pécher envers la Divinité. Le sulthan agit dans ce moment d'une manière contraire à l'écriture, et il se laisse guider par le malin esprit. Notre bonne mère et nous, avons coutume de filer pendant la nuit une certaine quantité de coton que nous vendons pendant le jour, et dont le produit nous sert à nous procurer une subsistance honnête.»

La précision et la fermeté de cette réponse étonna de plus en plus le sulthan, et il engagea son ministre

à faire à la jeune fille quelque autre question qui pût l'embarrasser. « Quelques motifs que vous puissiez alléguer, dit alors le vézyr, vous deviez obéir; car la soumission aux ordres du souverain, est un devoir dont chaque sujet doit s'acquitter avec empressement et avec exactitude. » « Oui, sans doute, répondit-elle, le sulthan est notre maître; mais sait-il si nous sommes dans l'abondance ou dans le besoin? » « Supposez, reprit le ministre, qu'il vous envoyât chercher, pour lui rendre compte de votre désobéissance, que lui répondriez-vous pour vous excuser? » « Je lui dirais qu'il a agi d'une manière contraire à la loi divine. »

A ces mots, le vézyr se retourna vers le sulthan, et lui dit tout bas : « Si vous m'en croyez, sire, nous ne poursuivrons pas plus loin nos questions, et nous ne nous hasarderons pas à discuter avec cette jeune fille qui paraît si bien instruite sur ce qui concerne les lois divines. Permettez-moi plutôt de lui demander si elle cultive les beaux-arts. » Le sulthan lui ayant fait la question lui-même : « Je sais un peu de tout, lui répondit-elle; » et, prenant son luth, elle préluda pendant quelques minutes d'une manière brillante, puis elle chanta en s'accompagnant les paroles suivantes :

« La soumission des sujets envers leur souverain « est un devoir cher et sacré, surtout lorsque celui qui « les gouverne s'efforce d'obtenir leur tendresse à « force de bonté.

« C'est à celui qui donne et qui console qu'appar- « tient l'amour de son peuple.

« N'afflige jamais personne par une parole dure ni

« un regard hautain. L'apparence même de l'injustice « révolte tout esprit généreux.

« La dixième partie de l'espèce humaine ne com- « prend pas ce que c'est que le juste ou l'injuste. « L'homme est naturellement ignorant, rebelle et « ingrat. »

Après que le sulthan eut entendu ces paroles, il demeura quelque temps livré à de profondes pensées, puis se retournant vers son vézyr : « Cette citation, lui dit-il, est certainement une allusion qui m'est adressée, et je suis convaincu que ces femmes savent que je suis le sulthan. » Puis se rapprochant de la jeune fille : « Votre voix, ajouta-il, votre méthode et le choix de vos paroles m'ont causé un plaisir infini. » La jeune fille, à ces mots, s'inclina et acheva la dernière stance :

« Toutes les actions des hommes n'ont pour but « que les honneurs et les richesses ; c'est pour les at- « teindre qu'ils supportent un siècle de peines et d'escla- « vage, tandis, hélas ! que le tombeau les attend dès leur « naissance, et que leur sort est fixé dans l'éternité. »

Lorsque cette dernière strophe fut achevée, le sulthan fut plus convaincu que jamais qu'il avait été reconnu. Les trois sœurs continuèrent à faire de la musique jusqu'au point du jour. Alors le sulthan et son vézyr, après avoir déjeuné, prirent congé de la vieille et de ses trois filles. « Adieu, bon dervyche, dit la plus jeune au prince, j'espère que cette nuit, avant la première ronde, vous reviendrez, et que vous consentirez à recevoir encore de nous l'hospitalité. »

Le sulthan le promit et retourna à son palais, charmé de la beauté, des talens et de l'esprit des trois sœurs : « Jamais je n'ai vu de femmes aussi séduisantes, disait-il, chemin faisant, à son vézyr, mon ame est toute remplie de leur image et des impressions aimables qu'elles ont produites sur moi. »

CDLXX^e NUIT.

Dans la soirée suivante le sulthan, suivi de son vézyr, retourna à la maison des trois sœurs, où il fut reçu avec le même respect et la même bienveillance. Après avoir soupé ensemble, ils causèrent pendant long-temps sur divers sujets; puis ils se réunirent pour prier, et ce devoir étant rempli, le sulthan prit une bourse pleine d'or qu'il offrit à la plus jeune sœur, en lui disant: « Recevez ceci, pour satisfaire à quelques-uns de vos besoins. »

La jeune fille prit la bourse et baisa la main qui la lui présentait. Convaincue alors que ses soupçons étaient fondés, et que ce dervyche était le sulthan lui-même, elle se jeta à ses pieds; sa mère et ses sœurs suivirent son exemple, et elles essayèrent de lui exprimer leur reconnaissance.

« Nous ne sommes que de simples dervyches, reprit le prince, pourquoi nous offrez-vous les hommages qui ne sont dus qu'aux souverains? » « Puisse, répondit la jeune fille, la fortune te combler de ses faveurs en dépit de la malice des envieux! Puissent

tous tes jours être brillans de gloire, et ceux de tes ennemis couverts des sombres nuages de l'adversité.» Ce fut en vain qu'il essaya encore de la tromper. « Je suis sûre, lui dit-elle, que vous êtes le sulthan, et ce dervyche, votre vézyr : vos manières nobles et votre générosité vous ont trahi malgré vous ; car les véritables marques de la souveraineté ne sauraient se cacher, même sous l'enveloppe la plus grossière. »

« Eh bien, répliqua le sulthan, puisque vous avez deviné si juste, informez-moi de tout ce qui vous intéresse, et apprenez-moi pourquoi vous êtes sans protecteurs.» « Seigneur, notre histoire est tellement surprenante, que si elle était connue, elle pourrait peut-être bien exciter l'admiration des siècles futurs ; et puisque vous désirez la savoir, je vais vous la raconter.

HISTOIRE DE LA SULTHANE

ET DE SES TROIS FILLES (1).

« Nous sommes nées dans une ville de l'Irak dont mon père était souverain. La sulthane, notre mère, était la plus belle femme de son temps ; et sa beauté

(1) Nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de rapprocher cette histoire traduite par M. J. Scott, d'une de celles que nous avons données plus haut, d'après nos propres matériaux. Le lecteur pourra juger par cette comparaison comment le même type qui rappele l'aventure de Geneviève de Brabant, se trouve différemment reproduit.

célèbre fut chantée dans tous les pays de l'univers. Nous étions encore dans la première enfance, lorsque le sulthan, qui avait une extrême passion pour la chasse, conçut le projet de faire une excursion dans ses domaines. Comme cette absence devait durer quelques mois, il laissa le gouvernement du royaume à son vézyr.

« Quelque temps après le départ du prince, le ministre ayant aperçu la sulthane qui se promenait sur une terrasse du palais qui communiquait avec le sien, la beauté éclatante de ma mère le frappa si fortement, que, cédant à un amour criminel, il résolut de tout employer pour la séduire. Il chargea donc une des femmes de son harem, qui lui était entièrement dévouée, de porter à la sulthane des diamans d'une valeur extrême, et de la supplier de vouloir bien le recevoir chez elle, ou de consentir à se rendre chez lui par la communication secrète qui existait entre les deux palais. Ma mère ne doutant pas que le vézyr n'eût quelque message de son époux à lui faire parvenir, consentit sans peine à entendre cette femme, et ordonna qu'on l'introduisît dans ses appartemens.

« La vieille commença par déployer à ses yeux les magnifiques présens du vézyr, et remarquant la surprise et l'admiration qu'ils produisaient, elle lui découvrit sans balancer toute la passion qu'elle avait inspirée à son maître, ne mettant pas en doute que la vertu de ma mère ne cédât à des séductions aussi puissantes. Rien ne saurait exprimer l'indignation de la sulthane à une déclaration aussi offensante; hors

d'elle-même, elle saisit un poignard et le plongea dans le sein de la méprisable confidente, puis elle ordonna à ses esclaves de jeter le corps dans l'égout du palais. Le vézyr inquiet, après avoir attendu vainement le retour de sa messagère, se hâta d'en envoyer une seconde avec ordre de demander à la princesse si elle avait daigné agréer les présens qu'il lui avait envoyés. Ma mère, pour toute réponse, ordonna que cette misérable fût étranglée, et son corps jeté dans le même endroit que celui de sa compagne. Elle garda le secret sur la bassesse du ministre, espérant que la vengeance qu'elle venait de tirer de l'insulte qu'il lui avait faite, le forcerait à revenir à des sentimens plus délicats. Cependant il persistait dans la même conduite, persuadé qu'il était que tôt ou tard il parviendrait au but de ses désirs : chaque jour il envoyait à ma mère un nouvel émissaire chargé de tout mettre en œuvre pour la séduire, et chacune de ces infames créatures recevait aussitôt le même châtiment que les deux premières, et allait les rejoindre dans l'égout du palais.

« Les choses continuèrent ainsi jusqu'au retour du sulthan. Le vézyr trembla un moment ; mais ma mère lui pardonnant son crime, en faveur de sa fidélité et de ses talens, ne dévoila pas à mon père son odieuse conduite.

« L'année suivante, le sulthan voulant faire un pélerinage à la Mekke, confia une seconde fois son royaume, sa femme et ses enfans à la garde du perfide vézyr, et se sépara de la sulthane dont la dou-

leur extrême ne fut que le prélude de plus grands malheurs.

« Quelques jours après ce départ, le vézyr recommença ses poursuites avec plus d'acharnement que jamais; ma mère, effrayée de ses audacieuses entreprises, ne sortait plus de son palais, et avait défendu qu'aucun étranger fût introduit auprès d'elle. Une femme, cependant, trouva un jour le moyen de s'en approcher, et de lui dire : « Au nom du ciel, ayez pitié de mon maître, son cœur est consumé d'amour, plaignez-le madame, et rendez-lui la vie par un sourire de votre belle bouche. » Elle voulut s'échapper après avoir prononcé ces mots à la hâte; mais la sulthane irritée la saisit fortement par le bras, et appelant à son secours, elle commanda à ses esclaves de s'emparer de la coupable, de l'étrangler et d'exposer son corps dans une des cours extérieures du palais. Ses ordres furent exécutés à l'instant. Aussitôt que les gardes et les autres officiers virent ce corps, ils coururent en informer le ministre, qui dès ce moment, jura à ma mère autant de haine qu'il avait eu d'amour pour elle, et promit au fond de son cœur d'en tirer une vengeance éclatante; mais dissimulant son ressentiment, il attendit avec patience le retour du sulthan.

« Lorsqu'il sut qu'il était en marche pour revenir, il lui écrivit une lettre conçue en ces termes :

« Graces soient rendues au ciel pour le retour de
« mon souverain, et pour la conservation de ses pré-
« cieux jours.

« Seigneur, daignez pardonner d'avance à celui qui « ose si témérairement vous dire la vérité. Pendant « votre absence, la sulthane s'est laissé maîtriser par « une passion coupable qu'elle a conçue pour moi : « plusieurs fois elle m'a fait supplier de répondre à son « amour ; mais incapable de tromper mon maître, « qui m'a confié le soin de son royaume et de son hon- « neur, j'ai rejeté les propositions de la sulthane. En « dire plus serait superflu. » . . . .

« Le courrier qui remit cette lettre à mon père, remarqua qu'il devint pâle en la lisant ; une horreur secrète se peignit dans ses regards, et ordonnant à sa suite de se remettre en marche, il voyagea jour et nuit, et s'arrêta à deux journées de sa capitale. Ayant fait faire halte, il appela deux de ses confidens, et leur ordonna d'aller s'emparer de notre mère infortunée, ainsi que de ses trois enfans, de les conduire à une certaine distance de la ville, et de les faire mourir. Les deux officiers, quoique effrayés d'un tel ordre, gardèrent le silence et obéirent. Ils vinrent donc nous arracher du harem, et nous conduisirent à l'endroit désigné pour l'exécution ; mais au moment de nous ôter la vie, leurs cœurs furent émus de pitié : ces deux officiers devaient leur fortune à ma mère, et le souvenir de ses bontés étant venu s'offrir à leur pensée, ni l'un ni l'autre n'eut le courage d'exécuter les ordres cruels du sulthan.

« Ils se jetèrent aux genoux de la princesse, et l'informèrent de la lettre que le vézyr avait écrite au prince et de l'effet terrible qu'elle avait produit.



Ch. Chasselat delt P. Bacquoy sc.

HISTOIRE DE LA SULTHANE ET DE SES TROIS FILLES.

« Grand dieu ! s'écria-t-elle, vous savez seul à quel point je suis faussement accusée. » Elle leur raconta alors avec exactitude tout ce qui s'était passé. Ces deux fidèles serviteurs versèrent des larmes d'attendrissement aux infortunes de leur maîtresse, et l'engagèrent à reprendre du courage. Ayant attrapé quelques faons, ils les tuèrent, et après nous avoir demandé nos vêtemens à chacune, ils les trempèrent dans le sang des animaux, et firent ensuite cuire les chairs pour nous servir de nourriture. Après quoi, nous disant adieu, ils nous laissèrent dans le lieu désert où ils nous avaient conduites, en nous recommandant à la protection du ciel. Pendant dix jours nous errâmes, n'apercevant aucune trace d'habitation humaine, et ne vivant que des fruits sauvages que nous pouvions ramasser. Nous découvrîmes enfin une caverne où nous résolûmes de nous cacher. Le quatrième jour de notre arrivée dans cette sombre demeure, une caravane vint camper près de notre asile. Nous n'eûmes garde de nous montrer; mais, profitant du secours que le ciel semblait nous envoyer, nous la suivîmes de loin lorsqu'elle se mit en marche; et après plusieurs jours d'un voyage pénible, nous arrivâmes dans cette ville où, ayant pris un logement modeste, nous rendîmes graces au Tout-Puissant qui venait de nous faire échapper si miraculeusement à une mort affreuse, et à tous les périls dont nous étions entourées au fond du désert. »

CDLXXIe NUIT.

Lorsque le sulthan eut entendu ce récit, il témoigna aux trois princesses et à leur mère le vif intérêt qu'elles lui avaient inspiré, et la surprise que lui causait le courage avec lequel elles avaient supporté leurs malheurs : « Que leur sort a été affreux, disait-il à son vézyr ; mais béni soit Allah, qui, en leur envoyant de telles épreuves, leur a donné, en moi, un ami sincère, et qui veut contribuer à leur rendre le bonheur. »

Il engagea alors la sulthane et ses filles à venir demeurer dans son palais, et après leur avoir donné des appartemens et une suite convenables à leur rang, il dépêcha des courriers pour informer du sort de sa famille le sulthan qui s'en était si malheureusement privé.

Celui-ci était depuis long-temps détrompé sur le compte de son épouse.

En arrivant aux portes de sa capitale, il avait rencontré le perfide vézyr qui, suivi des gardes, des grands officiers de la couronne et des principaux habitans de la ville, venait complimenter le prince sur son heureux retour. Le premier désir du sulthan en arrivant à son palais, fut de s'entretenir avec son ministre : « Rends-moi compte, lui dit-il, lorsqu'il fut seul avec lui, de l'infame conduite de celle que

j'ai tant aimée ? Je te l'ordonne, ne me cache rien. » « Seigneur, répondit le fourbe : dès que vous fûtes parti, la sulthane m'envoya une esclave pour me prier de venir la voir en secret. Une telle proposition me révolta, et je fis mettre l'esclave à mort, afin que ce fatal secret demeurât enseveli dans la tombe. J'espérais chaque jour que la princesse reviendrait de son erreur, et se repentirait de sa faiblesse ; mais elle ne le fit pas, et continua cinq jours de suite les mêmes propositions : craignant tout alors pour votre honneur, j'osai vous prévenir de sa conduite. »

Le sulthan après ce rapport resta plongé dans de tristes pensées ; mais reprenant tout à coup sa présence d'esprit, il ordonna qu'on fît venir devant lui les deux officiers auxquels il avait ordonné de faire périr sa femme et ses enfans. « De quelle manière avez-vous exécuté les ordres que je vous ai donnés ? » leur dit-il en les voyant. « Seigneur, vous avez été obéi, voici pour témoignage de notre fidélité, les vêtemens teints du sang des victimes. » Le sulthan jeta un regard d'horreur sur ces affreuses dépouilles, et le souvenir de la beauté de sa femme, de sa tendresse, du bonheur dont il avait joui avec elle, vint torturer son cœur ; l'innocence surtout de ses pauvres enfans excitait en lui des remords si déchirans, que, succombant à sa douleur, il fondit en larmes : « Est-il bien possible qu'elle ait été aussi coupable que tu le dis ? » s'écriait l'infortuné sulthan en s'adressant à son vézyr. « Hélas ! seigneur, ajoutait le monstre, tout ce que j'ai affirmé, n'est que trop vrai. »

« Après un moment de silence, s'adressant de nouveau aux deux officiers : « Avez-vous réellement ôté la vie à mes pauvres enfans et à leur coupable mère? » Ils ne répondirent pas. « Parlez, répéta-t-il, je vous l'ordonne. » « Sire, répondirent les deux officiers : l'honnête homme ne peut proférer un mensonge, les traîtres seuls sont capables d'une telle bassesse : c'est à ce signe certain qu'on les reconnaît. » A ces mots, le visage du vézyr se couvrit de pâleur et ses genoux tremblèrent, ce qui n'échappa point au sulthan. « Que signifient ces paroles, demanda-t-il encore aux deux officiers ; déclarez sur-le-champ la vérité, ou par le Dieu, qui seul est mon maître, je vous ferai périr dans les plus horribles tourmens. » « Souverain redoutable, s'écrièrent les deux hommes en tombant aux pieds du sulthan, nous avons conduit, ainsi que vous l'aviez dit, la princesse et ses filles au milieu du désert ; là, nous l'avons informée de l'accusation du vézyr et du sort que vous lui aviez destiné. Après avoir écouté sa sentence avec courage, elle s'écria en levant les yeux et les mains vers le ciel : Dieu seul est mon refuge ; je suis prête à retourner vers lui si telle est sa volonté ; mais avant de mourir, je dois à mes enfans et à moi-même de me justifier entièrement à vos yeux. L'infame vézyr m'a accusée faussement ; lui seul est coupable : chaque jour il m'envoyait des présens d'une valeur considérable, afin de me corrompre. Je n'ai répondu à ses odieuses propositions qu'en faisant mettre à mort ses coupables émissaires. »

« Avez-vous eu la barbarie de les assassiner? » s'écria le sulthan dans l'agonie du désespoir. « Seigneur, nous étions tellement convaincus de l'innocence de la princesse, que nous ne pûmes prendre sur nous de commettre un tel crime. Nous tuâmes quelques faons, dans le sang desquels nous avons trempé les vêtemens de la sulthane et de ses filles, et nous les abandonnâmes ensuite dans le désert en adressant des vœux au Ciel pour que leur innocence fût un jour reconnue. »

Aucune parole ne pourrait rendre la fureur du sulthan après le récit des deux fidèles serviteurs. « Traître infame, s'écria-t-il, en lançant au vézyr des regards qui le firent frémir, c'est donc ainsi que tu m'as séparé, peut-être pour toujours, de ma femme bien aimée et de mes enfans! Que ne puis-je inventer, pour me venger de toi, un supplice égal à ton crime! » En achevant ces mots il ordonna que sur-le-champ on fît dresser un bûcher, et lorsqu'il fut allumé, le coupable vézyr fut jeté, pieds et poings liés, dans les flammes. Sa maison fut rasée, ses biens confisqués au profit des pauvres, et ses femmes et ses enfans, vendus comme esclaves.

CDLXXII^{e} NUIT.

Le sulthan n'avait pas encore cessé de gémir sur la perte cruelle qu'il avait faite, lorsque les envoyés du sulthan du Caire arrivèrent dans sa capitale. Ils

furent aussitôt introduits près du souverain, et lui présentèrent leurs dépêches. A peine en eut-il pris connaissance qu'il fut tellement saisi de joie, que n'ayant pas la force de prononcer un mot, il tomba sans connaissance. Ses courtisans effrayés s'empressèrent de lui donner des secours et le firent promptement revenir à lui. Lorsqu'il eut recouvré ses forces, il leur apprit l'existence de sa femme et de ses filles, et il ordonna qu'on fît préparer un vaisseau afin de les aller chercher.

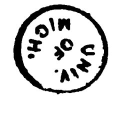
Le bâtiment fut bientôt prêt à partir, chargé de tout ce qui était nécessaire aux princesses, ainsi que de riches présens pour le prince près duquel elles avaient trouvé asile et protection; il mit à la voile, et en peu de temps on arriva au port tant désiré.

Le capitaine du vaisseau fut reçu avec bienveillance par le sulthan qui le fit traiter avec une générosité vraiment royale, ainsi que tout son équipage. Au bout de trois jours la sulthane et ses filles impatientes de retourner dans leur pays après un aussi long exil, demandèrent au sulthan la permission de prendre congé de lui. Malgré le désir qu'il aurait eu de les retenir quelque temps encore il ne put insister davantage, et après leur avoir fait de riches présens, il les conduisit lui-même à bord et les vit s'embarquer par un temps favorable. Pendant trois jours les vents parurent propices; mais vers la fin du troisième il s'éleva tout à coup une tempête si violente que tous les efforts des matelots devinrent inutiles; les mâts se brisèrent et l'équipage fut réduit

au désespoir. L'orage augmentait à chaque instant d'une manière effrayante ; chacun travaillait avec courage, mais ce fut vainement : le vaisseau après avoir été battu jusqu'à minuit par la tempête, vint échouer sur un rocher où il fut mis en pièces. La plus grande partie de l'equipage périt, le reste échappa à une mort funeste à l'aide des débris du bâtiment ; mais tous furent séparés. les uns des autres.

La sulthane mère se sauva sur une planche et fut aperçue par le capitaine qui avait sauté heureusement dans la chaloupe du vaisseau, ainsi que trois hommes de son équipage : ils luttaient déja depuis longtemps contre les vagues en furie, lorsqu'ils reconnurent la princesse : ils vinrent promptement à son secours, et après avoir ramé pendant trois jours, ils abordèrent enfin près d'une montagne, et se hâtèrent de chercher un abri. Au bout de quelques heures de marche, ils virent tout à coup un nuage de poussière qui, s'éclaircissant petit à petit, découvrit à leurs yeux une armée qui s'avançait de leur côté. Le capitaine la reconnut bientôt pour celle du sulthan. Le prince impatient de revoir sa famille, s'était mis en marche afin de se trouver dans la ville où elle devait débarquer.

Il serait impossible de donner une idée du bonheur que le sulthan et la sulthane éprouvèrent en se revoyant ; mais cette félicité ne fut que de courte durée, et la presque certitude que leurs enfans avaient péri dans les horreurs de la tempête, vint de nouveau les plonger dans la douleur. Ils arrivèrent enfin dans



« Grand dieu ! s'écria-t-elle, vous savez seul à quel point je suis faussement accusée. » Elle leur raconta alors avec exactitude tout ce qui s'était passé. Ces deux fidèles serviteurs versèrent des larmes d'attendrissement aux infortunes de leur maîtresse, et l'engagèrent à reprendre du courage. Ayant attrapé quelques faons, ils les tuèrent, et après nous avoir demandé nos vêtemens à chacune, ils les trempèrent dans le sang des animaux, et firent ensuite cuire les chairs pour nous servir de nourriture. Après quoi, nous disant adieu, ils nous laissèrent dans le lieu désert où ils nous avaient conduites, en nous recommandant à la protection du ciel. Pendant dix jours nous errâmes, n'apercevant aucune trace d'habitation humaine, et ne vivant que des fruits sauvages que nous pouvions ramasser. Nous découvrîmes enfin une caverne où nous résolûmes de nous cacher. Le quatrième jour de notre arrivée dans cette sombre demeure, une caravane vint camper près de notre asile. Nous n'eûmes garde de nous montrer; mais, profitant du secours que le ciel semblait nous envoyer, nous la suivîmes de loin lorsqu'elle se mit en marche; et après plusieurs jours d'un voyage pénible, nous arrivâmes dans cette ville où, ayant pris un logement modeste, nous rendîmes graces au Tout-Puissant qui venait de nous faire échapper si miraculeusement à une mort affreuse, et à tous les périls dont nous étions entourées au fond du désert. »

CDLXXIII^e NUIT.

La seconde princesse qui s'était sauvée sur une planche, fut jetée enfin sur un rivage, près duquel était située une grande ville, vers laquelle elle se dirigea. Elle fut abordée par une vieille femme qui, frappée de sa beauté et de sa tournure distinguée, s'intéressa à elle dès la première vue. Lorsqu'elle eut appris son malheur, elle lui proposa de l'emmener chez elle, ce que la jeune princesse accepta avec reconnaissance. Dès ce moment elle fut adoptée par la vieille, qui s'attacha sincèrement à elle et la regarda comme sa fille. Les tendres soins qu'elle lui donna, la remirent promptement des fatigues qu'elle avait éprouvées ; et sa beauté, son esprit et ses talens firent bientôt le bonheur et l'orgueil de sa mère adoptive. Il arriva que le sulthan de ce pays tomba dangereusement malade. La justice et la douceur de son gouvernement, l'avaient rendu tellement cher à son peuple, que la douleur s'empara de tous les esprits. En dépit de la science des plus habiles médecins, le mal s'aggravait de jour en jour, et tout espoir de le sauver fut enfin perdu. La princesse ayant entendu sa protectrice gémir sur le danger du sulthan, lui dit : « Si vous voulez, ma bonne mère, je vous donnerai une potion qui sauvera le prince ; mais il faut parvenir à la lui faire prendre. »

« Je pourrai peut-être entrer jusque dans le palais, répondit la vieille, mais je crains qu'il ne me soit bien difficile d'approcher du souverain. » « Essayez, reprit la princesse : le désir de faire une belle action est toujours méritoire aux yeux du saint prophête. » « Eh bien, mon enfant, répliqua la vieille, préparez votre potion, je ferai en sorte de parvenir jusqu'au prince. »

La princesse composa le breuvage avec des herbes et des parfums de différentes espèces, et lorsqu'il fut prêt, la vieille femme le prit et se dirigea vers le palais. Les gardes et les eunuques s'empressèrent de lui demander ce qu'elle apportait : « Un breuvage que je vous prie de me laisser présenter au sulthan notre maître, car sa santé en dépend. » Les médecins se récrièrent d'abord et voulurent faire chasser la vieille; mais les eunuques, plus humains, l'introduisirent par un passage secret dans la chambre du malade. Lorsqu'elle déboucha le flacon dans lequel était la potion, il s'en exhala un parfum si agréable, qu'il ranima les esprits du prince moribond. La vieille lui ayant présenté le breuvage, il le prit avec un plaisir qui lui était étranger depuis long-temps, et en éprouva un soulagement si prompt, qu'il donna ordre qu'on remît une bourse pleine d'or à la bonne femme, qui se hâta d'aller rendre compte à la princesse du succès de sa visite et du présent qu'elle avait reçu.

Après son départ, le sulthan tomba dans un profond sommeil qui dura plusieurs heures et dont il résulta un si grand bien, que dès lors on conçut

l'espoir de le sauver. La vieille femme revint dans la soirée apporter un second breuvage que la princesse avait préparé ; et le sulthan l'ayant pris, il se trouva si bien portant, qu'il résolut de se lever. Il demanda à la vieille si c'était elle qui avait préparé cette potion. « Non, seigneur, répondit-elle, c'est ma fille qui l'a composée et qui m'a chargée de vous l'apporter. » « Par le ciel ! tu ne dis pas la vérité, s'écria le sulthan : une telle science ne peut appartenir qu'à une femme de la plus haute naissance. » La vieille femme n'osant tromper plus long-temps le prince, se détermina à lui conter l'histoire de la princesse. Le sulthan ému de ce récit, lui fit un présent considérable, et lui ordonna de venir chaque matin lui apporter un breuvage semblable ; elle promit d'obéir, et se retira.

Le prince continua pendant sept jours à faire usage de ce remède, et chaque jour il donnait en paiement à la mère adoptive de la princesse, une bourse pleine d'or. Sa santé se rétablit avec une telle rapidité, qu'au bout de ce temps, il fut en état de monter à cheval et de s'occuper des affaires de son royaume.

Cependant les éloges que la vieille lui avait fait de la beauté, des vertus et des talens de sa fille adoptive, l'avaient rendu tellement désireux de la voir, que, pour satisfaire sa curiosité, il prit un habit de dervyche, et se rendit à leur maison ; on lui donna avec bienveillance l'hospitalité qu'il demandait, et il fut servi par les belles mains de la princesse. Sa vue

fit sur le sulthan une impression profonde, et trouvant le modèle bien supérieur au portrait qu'on lui avait fait d'elle, il en devint amoureux et résolut de l'épouser. S'étant fait connaître alors, il lui déclara son amour et la supplia de lui accorder sa main. La princesse n'avait pu le voir, sans s'intéresser vivement à lui; cependant elle résistait à ses prières et ne pouvait consentir à une telle union, avant d'être sortie de la cruelle incertitude où elle était sur le sort de sa mère et de sa sœur. Mais ce fut en vain qu'elle essaya de repousser le bonheur qui s'offrait à elle: la tendre sollicitation de l'aimable prince, et l'amour qu'elle ressentait pour lui au fond de son cœur, triomphant de ses scrupules, elle consentit à lui donner sa main. Des fêtes brillantes furent célébrées en l'honneur de ce mariage, qui combla de félicité les deux époux, et leurs sujets; bientôt la naissance d'un fils et de deux filles vint augmenter le bonheur général.

L'aînée des princesses après avoir lutté pendant long-temps contre la mort, s'était attachée à une pièce de charpente et était parvenue enfin après beaucoup de fatigues jusqu'à un rivage où elle trouva un habit d'homme. Dans l'affreux abandon où elle était, elle le regarda comme un moyen de salut, et ne balança pas à s'en revêtir sur-le-champ. Elle s'achemina ensuite vers la ville qu'elle apercevait à quelque distance du rivage, et fut accostée, en y entrant, par un marchand qui, après avoir appris qu'il parlait à un étranger, présuma qu'il avait besoin de

protection, et lui offrit de le prendre chez lui comme garçon de boutique. La princesse, heureuse de trouver cet asile, l'accepta avec reconnaissance, et entra aussitôt en fonctions. Elle faisait avec tant de promptitude et d'adresse ce dont elle était chargée, que bientôt la boutique du marchand devint la plus achalandée de toute la ville.

Ce magasin était situé vis-à-vis le palais du sulthan. Un matin sa fille, en regardant à travers la jalousie de son balcon, aperçut le prétendu jeune homme; il travaillait et avait les manches de sa veste relevées jusqu'aux coudes, ses bras étaient si beaux et si blancs, sa figure était si douce et si agréable, que la princesse en devint subitement éprise.

Elle continua plusieurs fois à contempler ainsi l'objet de sa passion, ce qui s'accrut tellement que bientôt elle en perdit le repos et la santé. Sa nourrice qui s'aperçut de ce changement subit, lui fit mille questions. « Mon enfant, lui dit-elle, je suis convaincue qu'aucun sujet ne peut vous tourmenter, si ce n'est un amour caché. » « Ma mère, s'écria la princesse, tu as deviné mon secret; j'ose espérer que non-seulement il te sera sacré, mais que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour me rendre le bonheur: l'objet de mon amour est ce jeune homme que je vois chaque jour dans cette boutique en face de mes croisées; je l'aime si tendrement, que si je ne puis parvenir à me rapprocher de lui, j'en mourrai de douleur. »

« Ma chère maîtresse, répliqua la nourrice, ce

jeune homme est effectivement d'une beauté remarquable ; il attire l'attention de toutes les femmes de la ville; mais il est si timide qu'il n'ose répondre à aucune de leurs avances, et il fuit comme un écolier dès qu'on semble le remarquer. Cependant, je m'efforcerai de surmonter cette réserve, et je tâcherai de vous procurer une entrevue avec lui. » La nourrice se rendit donc chez le marchand, et après lui avoir demandé plusieurs objets, elle le pria de permettre que son jeune apprentif les portât jusque chez elle. Elle le conduisit au palais par un passage secret, et l'introduisit dans les appartemens de la fille du sulthan, qui le reçut avec un tel sentiment de joie qu'elle fut plusieurs fois sur le point de se trahir. Après avoir regardé pendant long-temps tout ce qu'il avait apporté, et lui avoir fait une foule de questions, elle feignit de n'être pas satisfaite, et lui ayant donné vingt pièces d'or, elle lui recommanda de revenir le jour suivant, et d'apporter d'autres objets.

La princesse déguisée, de retour chez son patron, lui remit les vingt pièces d'or. Surpris à cette vue, il lui demanda avec inquiétude comment il avait pu gagner une telle somme. La princesse lui raconta fidèlement ce qui était arrivé, ce qui effraya si fort le marchand, que, frappé des conséquences terribles qui pouvaient résulter de cet évènement, il supplia le prétendu jeune homme de discontinuer de telles visites. « J'ai promis, répondit celui-ci, et quoi qu'il puisse en arriver, je serai fidèle à ma promesse. »

Le jour suivant la princesse se rendit donc au palais; introduite par la nourrice, elle entra dans le harem. Ces visites se répétèrent plusieurs fois: chaque jour la fille du sulthan trouvait un prétexte pour faire revenir le lendemain le jeune marchand, et jouissait ainsi du plaisir de s'entretenir avec lui. Un soir, le sulthan entra tout à coup sans s'être fait annoncer. Apercevant un jeune homme, il entra dans une colère extrême, et appelant ses eunuques, il leur donna ordre de s'emparer du coupable, et de le faire périr. La princesse sa fille fut saisie d'effroi et de douleur, tandis que l'autre ne semblait nullement redouter la mort terrible qui la menaçait. Le bourreau s'approcha d'elle et se disposait à lui trancher la tête, lorsque la princesse arrachant le turban qui couvrait ses beaux cheveux, et entr'ouvrant ses vêtemens, montra aux regards surpris des assistans, des charmes qui firent aussitôt reconnaître son sexe. Le sulthan surpris et ébloui de tant d'appas, donna l'ordre au bourreau de s'éloigner, et fit conduire la princesse dans son harem, où il la pria de lui faire le récit de son histoire. Émù par le récit de ses malheurs, il conçut pour elle le plus vif intérêt, et ordonna à sa fille de la recevoir près d'elle, et de lui témoigner tous les égards dus à son infortune et à sa haute naissance. L'amour de la princesse s'était changé heureusement en une tendre et sincère amitié; ses soins contribuèrent bientôt à rendre à la belle étrangère sa santé et sa fraîcheur. Le sulthan en venant voir sa fille, se trouvait continuellement avec sa jeune amie; il ne put

rester long-temps indifférent aux charmes de son esprit et à tous ses moyens de plaire; mais, jaloux de remplir avec fidélité les lois sacrées de l'hospitalité, il cacha soigneusement son amour. Cependant sa santé s'altéra, et il finit par tomber dangereusement malade. Sa fille soupçonnant la cause de ce mal subit, découvrit à son amie la passion de son père, et l'engagea à consentir à son bonheur. Elle fit passer dans l'ame de l'infortunée princesse l'espérance qu'un jour elle retrouverait sa famille; et l'influence de ces douces consolations ne tarda pas à se faire sentir. Lorsque le sulthan apprit que celle qu'il aimait avec tant d'ardeur et de mystère consentait à devenir sa compagne, il retrouva promptement la santé, et bientôt leur mariage fut célébré avec joie et magnificence.

CDLXXIV[e] NUIT.

Les parens de ces trois aimables filles, parvenus déja à un âge avancé, continuaient à déplorer ensemble la perte de leurs enfans. Le sulthan prit enfin la résolution d'aller à leur recherche; et, laissant le gouvernement sous la régence de sa femme, il lui dit adieu, et, revêtu d'un habit de dervyche, il s'éloigna de son royaume, suivi seulement de son vézyr.

Après avoir voyagé pendant plusieurs mois sans aucun succès, ils arrivèrent enfin dans une grande

ville située sur le bord de la mer. Le sulthan de ce pays avait fait bâtir sur la côte une magnifique maison de campagne où il était dans ce moment. Les deux dervyches s'étant dirigés de ce côté, aperçurent bientôt dans un élégant pavillon le sulthan lui-même jouant avec deux enfans âgés de six à sept ans. Ils s'approchèrent de lui, firent une profonde révérence, et lui adressèrent, selon l'usage, une longue prière pour la prospérité de son règne.

Le sulthan, après leur avoir rendu leurs salutations, les engagea à se reposer, et causa avec eux pendant une partie de la soirée. Lorsque l'heure de se séparer fut venue, il leur fit des présens, et ils se retirèrent dans un caravansérail. Ils employèrent le jour suivant à parcourir la ville, et ils retournèrent vers le soir sur le bord de la mer d'où ils aperçurent encore le sulthan ainsi que ses deux enfans assis dans le pavillon. Tandis qu'ils admiraient la beauté de cet édifice, le plus jeune des petits princes, poussé par une impulsion secrète, courut après les deux dervyches, et les suivit, sans qu'ils s'en aperçussent, jusqu'à leur logement. Ce ne fut qu'en arrivant, que le vieux sulthan, frappé de surprise à la vue de l'enfant, le prit dans ses bras, et l'embrassa tendrement; mais, inquiet des suites d'une telle démarche, il l'engagea à retourner chez son père, et s'offrit lui-même pour le reconduire. L'enfant n'y voulut pas consentir, et insista avec tant de grace pour rester, que le vieillard se laissa séduire; remarquant que l'heure était fort avancée, il résolut de le garder jusqu'au lendemain.

Le sulthan ne s'inquiéta pas d'abord de l'absence de son fils, et supposa qu'il était retourné vers sa mère; mais lorsque la sulthane, qui avait eu aussi la même pensée, envoya demander le prince, le père effrayé, entra avec précipitation dans le harem et y porta l'alarme. On passa la nuit en perquisitions inutiles, et le lendemain, dès la pointe du jour, des ordres furent donnés, pour qu'on fît dans toutes les maisons de la ville d'exactes recherches.

On arriva enfin au caravansérail, où l'on trouva l'enfant dans l'appartement des deux dervyches, qui n'avaient pas encore eu le temps de se préparer à le reconduire. Le prince fut emmené de suite, et les deux vieillards furent traînés devant le sulthan dont la joie fut extrême en retrouvant son fils; mais convaincu que les deux dervyches avaient eu l'intention de le lui enlever, il ordonna leur mort à l'instant même. Les esclaves s'étant emparés d'eux, s'apprêtaient à exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, lorsque l'enfant jetant tout à coup des cris perçans, s'élança aux genoux du plus âgé des dervyches, et les pressa avec tant de force, qu'il fut impossible de l'en détacher. Le sulthan étonné, commanda que l'exécution fût suspendue, et s'étant dirigé vers l'appartement de la sulthane, il l'informa de la conduite étrange de son enfant.

La sulthane en écoutant ce récit ne fut pas moins surprise que son mari; elle éprouva un vif désir de voir de plus près ce dervyche. « Il est vraiment extraordinaire, dit-elle, que le prince montre pour ce

vieillard une tendresse aussi singulière : Faites-le venir dans votre cabinet, et ordonnez-lui, seigneur, de vous raconter ses aventures ; cachée derrière un rideau, je pourrai en entendre le récit. » Le sulthan envoya chercher le dervyche supposé, et ayant donné ordre à sa suite de se retirer, il s'enferma avec lui dans son cabinet, et lui dit : « Méchant dervyche, était-ce pour visiter mon royaume ou pour enlever mon fils, que tu t'es introduit chez moi ? » « Le ciel est témoin, répondit le vieillard, que mes intentions étaient pures ; en entrant dans vos états, je n'ai rien fait pour séduire cet enfant, il m'a suivi à mon insu, et n'a plus voulu me quitter : vos gardes sont entrés chez moi avant qu'il m'eût été possible de le ramener au palais. »

La colère du sulthan commença à se calmer, et prenant un ton plus doux, il l'engagea à lui raconter ses aventures. « Mon histoire, seigneur, est surprenante et déplorable : vous voyez devant vos yeux un sulthan malheureux, un père infortuné qui veut parcourir toute la terre afin de retrouver les trois filles chéries que le ciel lui avait accordées dans sa bonté, mais dont il l'a séparé dans sa colère. Ma conduite barbare envers leur mère innocente..... » La princesse ne put en entendre davantage, et s'élançant de l'endroit où elle était cachée, elle vint se jeter dans les bras du vieux dervyche. Le sulthan stupéfait tirait déja son cimeterre : « Que signifie cette conduite ? » s'écria-t-il. « Seigneur, reprit la princesse en pleurant de joie, ce vieillard est mon

père! » A ces mots, le sulthan tomba lui-même aux genoux du faux dervyche, qui, trop heureux pour ne pas s'empresser de lui pardonner, embrassa sa fille et son gendre, et remercia le ciel de la consolation qui lui était offerte. Il quitta ses habits de dervyche pour en prendre des plus conformes à sa situation, et consentit à passer quelque temps avec sa fille; mais bientôt le souvenir de ses autres enfans vint de nouveau l'attrister, et il déclara à son gendre l'intention où il était de continuer ses recherches. Le jeune sulthan lui déclara qu'il voulait l'accompagner. Les préparatifs du départ furent faits promptement, et les deux sulthans commencèrent cette expédition qui fut bientôt couronnée par les plus heureux succès.

Lorsque le vieux monarque eut retrouvé ses trois filles, et qu'il eut été témoin de leur bonheur, il rendit de nouveau graces au ciel, et s'empressa de retourner dans son royaume, afin de consoler la sulthane mère qui se trouva récompensée de toutes ses peines en apprenant l'existence et l'heureuse satisfaction de ses enfans.

Le jour paraissait quand Chehérazade termina l'histoire du sulthan et de ses trois filles; mais comme ce récit avait vivement intéressé Chahriar, il la pria de chercher dans sa mémoire quelque conte plein de gaieté qui pût le distraire des soins pénibles dans lesquels sa journée devait être employée. La nuit venue, Chehérazade commença ainsi :

Après avoir souffert cruellement d'un jeûne aussi rigoureux et aussi prolongé, la pauvre jeune épouse, à demi morte de faim, devait accueillir son époux avec fort peu de plaisir; lorsqu'il rentra dans le harem, et qu'elle l'entendit appeler son esclave noire, et ordonner de dresser la table et d'y mettre les plus beaux ornemens, elle espéra pouvoir se dédommager du jeûne pénible auquel on l'avait condamnée. Mais que devint-elle lorsque l'esclave apporta un bassin dans lequel était trois morceaux de pain bis et trois oignons? Le cadi prit un morceau de pain et un oignon, donna une part égale à l'esclave et invitant sa femme à faire honneur au festin, lui montra par l'empressement qu'il mit à manger que cette *chère* lui paraissait fort bonne. La pauvre épouse abusée voulut essayer de faire comme ses compagnons, mais habituée qu'elle était aux mets les plus délicats, elle ne put avaler une bouchée; elle quitta la table, maudissant son destin, l'avarice de son mari et l'imprudence de son père. Trois jours se passèrent ainsi, même abstinence le matin, même appel à l'heure du dîner, de beaux ornemens sur la table, et le pain bis et les tristes oignons reparaissant à leur tour. Le quatrième jour, le cadi entendit des cris affreux partir de l'appartement de sa femme; l'esclave noire vint lui dire que sa maîtresse ne voulait plus vivre ainsi, qu'elle venait d'envoyer chercher son père. Le cadi furieux entra chez elle, la maltraita, lui coupa les cheveux et la répudia, l'accusant d'avoir tenu une mauvaise conduite. Peu de jours après

il épousa une autre femme qui fut servie de même manière, qui ne put pas mieux l'endurer, et qui fut répudiée pareillement. Plusieurs autres formèrent les mêmes nœuds; le pain bis, les oignons ne leur semblèrent pas un régal suffisant, elles furent répudiées, et le ladre cadi ne rendit ni dots ni douaires. Enfin le bruit de l'avarice du cadi et de la conduite qu'il tenait envers ses femmes, se répandit et devint le sujet de toutes les conversations. Une demoiselle de Moussoul, riche, bien née, spirituelle et maligne, en entendit raconter l'histoire et résolut de venger son sexe.

CDLXXVI^e NUIT.

Le cadi se promenant un soir hors de la ville vit venir une dame montée sur une mule; sa tournure élégante, ses riches vêtemens le frappèrent; il arrangea ses moustaches, et s'avançant vers elle avec courtoisie, la salua et lui demanda d'où elle venait? « De la route que je viens de suivre. » «Je sais bien cela, répondit le cadi en souriant; mais de quelle ville? » « De Moussoul, dit la demoiselle. » « Es-tu fille ou femme? » «Je ne suis pas mariée. » « Ma demande aura lieu de te surprendre, continua le magistrat; mais ta vue m'a embrasé d'un amour qui surmonterait tous les obstacles; dis, veux-tu de moi pour époux? » «Je te ferai savoir ma réponse

demain ; » et la demoiselle, se dirigeant vers la ville, quitta en lui faisant un gracieux salut.

Le lendemain matin la demoiselle envoya un message au cadi, pour l'informer qu'elle consentait à l'épouser, moyennant un douaire de cinquante pièces. L'avare faisant un violent effort sur lui-même, les lui fit remettre, et chargea son esclave d'aller la chercher. Elle vint en effet, le nœud conjugal fut formé, et comme à l'ordinaire le repas du soir fut servi sur une table somptueusement ornée ; mais fidèle à son régime, le cadi fit apporter le pain bis et les oignons. La jeune épouse prit la troisième portion, mangea de bon appétit, et lorsqu'elle eut fini : « Seigneur, dit-elle, qu'Allah te récompense du bon repas que je viens de faire ; » un sourire enchanteur accompagna ces paroles et le cadi enivré de joie, s'écria : « Que le prophète soit béni de m'avoir donné une femme si charmante et qui réunit toutes les perfections ! » Le pauvre homme ne savait guère ce qu'Allah avait décrété pour lui, dans la maligne cervelle de son épouse.

Le lendemain matin le cadi fut au tribunal, et la femme se mit à passer en revue tous les appartemens. Elle arriva à un cabinet dont la porte soigneusement fermée, par un cadenas et de fortes barres de fer, lui inspira une vive curiosité. Après avoir bien tourné, et bien examiné, elle aperçut une fente dans une des moulures, de la largeur d'à peu près un doigt ; elle regarda par cette fente, et quelle fut sa surprise et sa joie en voyant que c'était là le trésor du cadi. L'or et l'argent étaient sur le plancher, dans des

vases de cuivre. Heureuse de sa découverte, et se promettant bien de ne plus prendre part à ses chiches repas; elle alla chercher une longue baguette à l'extrémité de laquelle elle mit de la pâte et du levain; elle l'insinua dans le cabinet, et, à force de tourner la baguette, deux pièces d'or s'y attachèrent. Elle se retira dans son appartement où elle appela l'esclave noire. « Va promptement au marché, lui dit-elle, en lui remettant les deux pièces, et me rapporte du pain frais, du riz bouilli, des viandes délicates, et les meilleurs fruits. » L'esclave étonnée, obéit. A son retour elle lui ordonna de dresser la table et lui fit partager un excellent repas. « Que le saint prophète soit avec toi, ô ma bonne maîtresse! dit l'esclave, après lui avoir donné le bassin et l'eau, car tu m'as fait en un seul festin, manger de meilleures choses que l'avaricieux cadi depuis que je lui appartiens. » « Obéis-moi, sois muette, lui dit la femme, et je te promets chaque jour une nourriture semblable à celle-ci. » La réponse de l'esclave n'était pas douteuse; d'un côté largesse et bonté, de l'autre privation et parcimonie, elle se dévoua à celle qui lui faisait du bien.

Lorsque le cadi rentra, sa femme fit servir les restes du repas; il mangea de grand appétit, mais s'informa d'où provenait une telle chère. « Mon cher seigneur, répondit la femme, j'ai dans cette ville un grand nombre de parens, et l'un d'eux m'a envoyé ce régal auquel je n'ai attaché de prix que dans l'idée de le partager avec vous. »

Le jour suivant la petite baguette fit son office, et amena trois pièces avec lesquelles l'épouse du cadi fit acheter un délicieux repas, auquel elle invita quelques-unes de ses voisines. On passa le temps de la manière la plus agréable, jusqu'à l'heure du retour du cadi, et les dames se séparèrent alors, se promettant bien que cette aimable journée se renouvellerait.

A l'heure du repas, l'esclave servit des viandes plus recherchées encore que celles de la veille. Le cadi étonné demanda avec un peu d'inquiétude qui avait pu faire une telle dépense. « Ne vous tourmentez pas, mon honoré seigneur, lui répondit sa femme, ne pensons qu'à nous bien divertir, une de mes tantes a envoyé ce festin, et je me tiens heureuse si vous êtes satisfait. » Le cadi au comble de la joie d'avoir une femme si aimable, et de faire de si bons repas aux dépens de ses parens, ne pensa plus en effet qu'à profiter de tant de bonheur. Une année se passa ainsi, et l'on menait maintenant une telle vie dans la maison du cadi que le proverbe, gros comme un bœuf, n'était plus usité dans la ville de Tripoli, et qu'il avait été remplacé par celui-ci : gros comme le ventre du cadi.

Cependant l'existence agréable que sa femme avait su se procurer par son adresse, ne lui paraissait pas suffisante pour venger les injures que son mari avait faites à son sexe. Elle en parlait un jour en ces termes à une jeune femme de ses amies, qui était sur le point d'accoucher : « Il faut nécessairement, disait-elle, que je lui joue un tour qui jette sur lui assez de ridicule pour

qu'il soit bien puni de son avarice et de sa conduite envers les pauvres femmes qu'il a presque fait mourir d'inanition, et qu'il a répudiées ensuite en les faisant raser et en les accusant d'immodestie, sans leur rendre la moindre part du bien qu'il avait reçu d'elles. Je ne puis maintenant t'instruire de mon projet. Promets-moi seulement, lorsque tu sentiras les douleurs de l'enfantement de te rendre en secret chez moi, et sois sûre que tu n'auras pas à t'en repentir.» Son amie lui promit de faire ce qu'elle désirait, et en effet peu de jours après elle vint dans l'absence du cadi, et fut délivrée en quelques heures, d'un beau garçon.

La femme du cadi prépara elle-même pour l'heure du repas, un plat composé de viandes salées et pilées avec des fèves grillées, le tout fortement assaisonné d'oignons, d'ail et de différentes sortes de graines et d'épices. Le cadi rentra et demanda qu'on lui servît promptement à dîner, parce qu'il avait très-faim. Il trouva ce ragoût délicieux, en reprit plusieurs fois et en mangea avec excès. Peu d'instans après, son ventre commença à enfler, un grand bruit se fit entendre dans ses intestins, de violentes crises de colique et de spasmes se succédèrent, et ses douleurs devinrent telles qu'on aurait pu le croire à l'agonie. Sa femme courut à lui cherchant à le consoler, à l'encourager, le caressant comme un enfant malade, et enfin passant sa main sur la partie affligée, elle parut vivement étonnée. Alors touchant de nouveau le ventre souffrant du patient, elle jeta tout à coup un cri per-

çant, et fit de grandes exclamations, en disant : « Miracle! miracle! Dieu peut et fait tout ce qu'il veut; que sa volonté soit accomplie, car mon honoré seigneur, mon cher époux, mon maître est au moment d'accoucher.

Le cadi, malgré la violence de son mal, entendit ces paroles, et s'écria : « Femme, es-tu folle? qui jamais a ouï dire qu'un homme ait conçu un enfant! » « Folle ou sage, reprit-elle, il n'en est pas moins certain que tu es en travail et que tu seras bientôt délivré, car je sens les mouvemens de l'enfant. » « Saint prophète, assiste-moi, » criait le malheureux cadi dont les convulsions augmentaient; il se tordait les mains et se jetait d'un côté à l'autre, ne pouvant plus respirer tant il se livrait un combat étrange dans son estomac. Sa femme sortit un instant de la chambre, comme pour appeler du secours, mais en effet pour aller chercher l'enfant de son amie, qu'elle tint soigneusement caché sous son voile. Le pauvre mari dupé était toujours dans les mêmes tortures, criant de toutes ses forces, et la maligne créature cause de tous ses maux, semblant les ressentir presqu'aussi vivement que lui, faisait des gestes, des exclamations de douleur, et adressait au ciel les invocations les plus ferventes pour la délivrance de son cher seigneur. Le dernier terme de la colique arriva, il tomba dans des convulsions dans lesquelles la nature lui apporta enfin du soulagement et il resta plusieurs minutes sans connaissance. La femme alors pinça légèrement l'enfant qui se prit à crier, et l'ôtant de l'endroit où elle l'avait tenu caché,

elle s'écria avec de grandes démonstrations de joie : « Graces soient rendues à notre saint prophète dont la puissante intercession a obtenu ton heureuse délivrance. » Le cadi qui se sentait soulagé revenait en ce moment à lui-même, et voyant sa femme qui tenait l'enfant et le caressait, en répétant : « Mon cher mari : regarde donc ton fils ; nous le nommerons *Source de Miracles*, » ne savait s'il veillait ou si la douleur avait détruit ses facultés intellectuelles ; cependant il ne pouvait démentir le témoignage de ses sens. La vue de cet enfant nouveau né, et la cessation de ses douleurs, le forçaient de croire à son étonnante délivrance. Il dit à sa femme de chercher à procurer une nourrice à cet enfant ; elle sortit en effet, mais ce fut pour le remettre entre les bras de sa véritable mère. Elle revint bientôt près de son mari, le fit mettre au lit, lui donna des boissons calmantes et l'engagea à prendre du repos, et à ne pas songer à se lever pendant plusieurs jours. Le cadi, très-fatigué des douloureuses coliques qu'il avait éprouvées, s'endormit en effet profondément et ne s'éveilla que long-temps après, sain de corps, mais très-malade d'esprit. Son premier soin fut de prier sa femme de garder le secret sur cette aventure ; mais la maligne femelle était bien loin de le vouloir, et elle se plut à augmenter son inquiétude en lui rappelant que les nourrices étaient babillardes, et qu'il serait bien difficile d'empêcher celle-ci de publier un évènement si merveilleux.

CDLXXVII^e NUIT.

Le cadi réfléchit à sa ridicule position, et se résolut à quitter Tripoli, afin d'éviter les brocards que la malignité ne manquerait pas de jeter sur lui. Il partit donc un matin lorsqu'il crut ses forces suffisamment rétablies, et laissa sa femme pour prendre soin de la maison et de ses effets. La crainte qu'il avait d'être reconnu lui faisait éviter les lieux fréquentés. Au bout de six jours il arriva à Damas où il ne connaissait personne; mais il eut la disgrace d'y entendre conter son histoire, car son accouchement était déja devenu le sujet de toutes les causeries de la ville. Il vécut très-retiré et avec son économie ordinaire; mais l'argent qu'il avait emporté étant dépensé, il vendit peu à peu ses vêtemens; car il ne voulait pas demander d'argent à sa femme, pour ne pas être obligé de lui faire connaître le lieu où se trouvait son trésor. Le pauvre homme ne se doutait guère qu'elle l'eût depuis longtemps découvert, et il s'imaginait qu'elle allait vivre de la fortune de ses parens. Enfin sa misère devint telle qu'il fut obligé de se louer à un maçon, comme porteur de mortier.

La femme du cadi, désormais maîtresse au logis, ouvrit le trésor qui était d'une immense valeur; elle employa son revenu à tenir un bon état de maison, consolant les affligés, et secourant les malheu-

reux. Elle fit remettre de fortes sommes d'argent aux femmes qui avaient été victimes de l'avarice de son mari.

Cependant l'histoire miraculeuse du cadi et de son enfantement se répandait de ville en ville; enfin elle parvint à Baghdad, et fut contée au khalyfe Haroun Arréchyd, qui s'écria : « Par Mahomet, cette aventure est étonnante; mais je serais bien trompé si ce n'était pas quelqu'invention de la malice de sa femme pour se venger de sa méchanceté ou de son avarice. Je veux qu'on la fasse venir, et j'apprendrai cet évènement par elle-même. »

Quelques années s'étaient écoulées, et le malheureux cadi, maigre comme un squelette crut pouvoir retourner à Tripoli, espérant que le temps aurait fait cesser sa trop éclatante renommée. Mais au moment où il allait entrer dans la ville, un jeune garçon jouant avec ses camarades, demandait à l'un d'eux s'il se souvenait d'un évènement dont il lui parlait : « C'était, lui dit-il, pour aider sa mémoire, la même année où notre cadi accoucha d'un fils. » Le cadi n'en voulut pas entendre davantage, il reprit en toute hâte le chemin de Damas, et s'étant procuré un habit de dervyche, il se dirigea vers Baghdad. Là, il s'associa avec plusieurs religieux, qui lui reconnaissant des talens distingués l'engagèrent à se présenter au khalyfe, ne mettant pas en doute qu'il ne s'aperçût de son mérite et ne lui procurât un meilleur sort.

CDLXXVIIIe NUIT.

Cependant la femme du cadi s'était rendue aux ordres du khalyfe, et lorsqu'elle arriva à Baghdad, on l'introduisit en la présence du souverain. Il lui ordonna de lui raconter les aventures de son mari, et lui demanda s'il avait en effet mis au monde un enfant. Au moment de voir sa trame découverte, car elle n'osait mentir à la souveraine puissance, elle se mit à pleurer; mais le khalyfe l'encouragea par un doux sourire, et lui promit le pardon de tout ce qu'elle aurait pu faire. Elle commença alors son histoire, et reprenant par degrés de la confiance, elle dépeignit d'une manière si spirituelle les douleurs et la détresse du cadi *enceinte*, dans son travail imaginaire, elle rendit avec tant de vérité comique, les gestes et les contorsions du malheureux malade, que le khalyfe, saisi d'un accès de rire presque convulsif, lui fit signe de s'arrêter et fut quelques momens à pouvoir se remettre.

A peine le prince avait-il repris sa gravité qu'on vint l'avertir qu'un dervyche demandait à lui parler : il donna ordre de le faire entrer, et la cause du rire immodéré auquel il venait de se livrer, se présenta devant lui. Sa femme était voilée, et ayant reconnu son mari malgré l'altération de ses traits, elle en prévint le khalyfe. Haroun alors s'armant d'autant de sérieux qu'il lui fut possible, dit: « Soyez le bien

venu, révérend dervyche; mais où est le fils dont vous fûtes délivré à Tripoli? » Le pauvre homme tomba dans une consternation risible; cependant il tâcha de prendre un peu de hardiesse, et répondit : « Commandeur des croyans, tu n'ignores pas qu'un homme ne peut avoir d'enfans. « Il nous a été rapporté que le cadi de Tripoli, se mêlant dans l'intérieur de sa maison de tout ce qui ne doit regarder que les femmes, l'était devenu lui-même, et qu'il avait accouché d'un fils ; or, tu es cet homme quoique tu portes des habits de dervyche; car la femme, qui pour se délivrer de toi, t'a délivré d'un enfant, est ici présente. » Le cadi baissant la tête avec des marques de confusion évidentes, essaya cependant encore de balbutier qu'il ignorait.... mais sa femme l'interrompit, en lui disant: « Malheureux, sans crainte d'Allah, sans respect pour notre souverain, n'ose pas nier plus long-temps et raconte la vérité. »

Le cadi reconnaissant cette voix se jeta la face contre terre devant le khalyfe, et dit: « Je confesse mes torts, et je reconnais mes offenses ; mais, ô commandeur des croyans! nous voici tous deux devant toi, puisse ta clémence m'accorder mon pardon, et engager ma femme à se réconcilier avec moi. Dès cet instant, je jure par Allah de ne jamais retomber dans mes fautes passées, et je laisserai à ma femme le soin de toutes les affaires domestiques. »

Haroun Arréchyd, se tournant alors vers la femme: « Tu as entendu, lui dit-il, cette déclaration, consens-tu à vivre de nouveau avec lui ? » « Commandeur des

croyans, répliqua-t-elle, on dit que le cours des heures et le caractère des hommes ne peuvent changer, et qu'on ne perd ses mauvaises habitudes qu'en quittant la vie ; je crains bien qu'il n'en soit ainsi de lui ; cependant s'il veut signer un acte par lequel je pourrai réprimer ses torts s'il en a de nouveaux, je consens à retourner avec lui.» Le khalyfe fit dresser l'acte qu'il signa lui-même comme témoin, et trouvant le cadi suffisamment puni, il le nomma magistrat de la ville de Confale dans l'Irak-Arabi ou la Chaldée.

Le jour n'ayant pas encore paru, lorsque Chehérazade eut fini la plaisante histoire du cadi, le sulthan la pria d'en commencer une autre, ce qu'elle fit en ces termes :

HISTOIRE DU PRENEUR D'OPIUM ET DU CADI.

Il y avait dans une ville dont il est inutile de vous dire le nom, un pêcheur qui avait bien de la peine à gagner sa vie. Ce pauvre homme s'était adonné à prendre de l'opium (1). Lorsqu'il avait reçu le produit d'une journée de travail fatigant, il mettait une partie de son argent en provisions, et le reste servait à lui procurer sa boisson favorite avec laquelle il oubliait les maux de la vie. Un soir que ses facultés

(1) Les Orientaux font un grand usage de cette substance, et telle est la force de l'habitude, qu'ils en prennent des doses dont le quart suffirait ordinairement pour empoisonner, tandis que l'opium n'a d'autre effet sur eux que de les plonger dans une sorte d'ivresse qui leur paraît fort agréable.

étaient encore plus obscurcies que de coutume, il sortit de sa chambre et alla dans la rue; c'était le quatorzième jour de la lune, elle brillait d'un éclat peu ordinaire, et le pêcheur voyant sur le pavé la réflexion de son disque argenté, la prit pour de l'eau et se crut sur le bord de la rivière; il retourna vite prendre sa ligne et vint se mettre à pêcher au milieu de la rue.

Un énorme chien, attiré par l'odeur des viandes qui servaient d'appât, se jeta sur la ligne; mais le crochet s'arrêta dans sa gorge et lui fit donner de fortes secousses à la corde pour parvenir à se détacher. Le pêcheur qui croyait amener un poisson monstrueux, tirait tant qu'il pouvait; le chien, dont la souffrance devenait insupportable, tirait de son côté en poussant des hurlemens plaintifs, si bien que, ne voulant pas laisser échapper sa proie, et craignant d'être entraîné dans sa rivière imaginaire, le preneur d'opium se mit à crier au secours d'une telle force, que plusieurs personnes et la garde arrivèrent au bruit, et voyant qu'il était produit par un homme ivre, le conduisirent chez le cadi.

Ce cadi, heureusement pour le pêcheur, aimait fort l'opium, et lorsqu'il reconnut que l'homme qu'on accusait d'avoir troublé le repos public était dans l'état de jouissance que cette drogue procure, il fut touché de commisération. Il recommanda qu'on en eût grand soin, lui fit donner un lit, et se promit de le prendre pour compagnon du plaisir qu'il comptait se donner le lendemain. En effet après avoir passé

une journée dans le repos et la bonne chère, le pêcheur fut appelé le soir près du cadi. Ils soupèrent ensemble et prirent une forte dose d'opium, qui opérant bientôt sur leurs nerfs, les mit en train de chanter, de danser et de faire mille extravagances.

Le bruit qu'ils faisaient attira l'attention du sulthan qui se promenait dans la ville, avec son vézyr, tous deux déguisés en marchands. Les portes de la maison n'étant point fermées, ils entrèrent et trouvèrent le cadi et son compagnon dans leur joyeux délire; ils souhaitèrent la bien-venue aux deux étrangers et les firent asseoir sans paraître embarrassés de leur présence. Après plusieurs bouffonneries, le pêcheur s'arrêta, et cherchant à prendre une contenance imposante: « Je suis le sulthan, dit-il; » « et moi, répondit le cadi, je suis pacha. » « Pacha! sais-tu que si je veux, je puis te faire trancher la tête? » « Oui, sans doute, puissant seigneur, mais je ne suis pas coupable; donne-moi quelque riche gouvernement, afin que je puisse mériter ton courroux. » « Tu as raison, reprit le feint sulthan, il faut t'engraisser avant de te manger. »

Le sulthan riait de leurs extravagances, et dit à son vézyr: « Il faut que je m'amuse de ces gens-ci. Je reviendrai demain dans la soirée. » Il se leva alors, sans que les deux insensés parussent s'apercevoir de son départ.

Le lendemain soir, le sulthan et le vézyr, sous un déguisement différent, revinrent à la même heure à cette même maison, et trouvèrent les deux hommes

qui commençaient leurs réjouissances. Le vézyr s'était muni d'une forte dose d'opium qu'il présenta à la société, et qui fut accueillie avec des transports de joie. Les résultats furent tels qu'ils devinrent bientôt plus fous que jamais. Le pêcheur s'écria : « Oui c'est une chose résolue, je dépose le sulthan; et je m'établis souverain à sa place. » « Mais supposes-tu que ce prince s'y prêtera de bonne grace, dit le sulthan. » « S'il y mettait la moindre opposition, je lui ferais couper la tête par mon pacha; mais tu es bien impertinent de me faire cette objection; il faut que tu en sois puni, » et en disant cela, le pêcheur saisit le sulthan par le nez, le cadi en fit autant au vézyr, et ils eurent tous deux beaucoup de peine à échapper à ces extravagans.

Malgré la rude attaque faite à son nez, le sulthan voulut retourner voir les preneurs d'opium, et revêtu d'un déguisement nouveau il se rendit chez le cadi le jour suivant. Il les trouva disposés mieux que jamais à la gaîté, car ils dansaient de toutes leurs forces; ils prirent cet exercice si long-temps qu'enfin ils tombèrent épuisés de fatigue. Ils remarquèrent alors les deux hôtes qui leur étaient survenus, et le pêcheur leur demandant qui ils étaient : « Nous sommes étrangers, répondit le sulthan; arrivés depuis peu d'instans dans cette ville, nous cherchions une demeure, et vos éclats de rire nous ont attirés ici. » « Mais ne craignez-vous pas, en enfreignant ainsi les ordres du sulthan, qu'il ne vienne à l'apprendre? On dit que souvent il se promène pendant la nuit. » « Il ne

pense guère à nous à l'heure qu'il est, reprit le pêcheur, nous sommes chez nous, comme il est chez lui, et la seule différence c'est qu'il est probablement moins content et moins heureux que nous. » « On dit, repartit encore le sulthan, que notre souverain aime beaucoup les gens joyeux, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas présentés devant lui? Si vous désirez être admis en sa présence, je puis vous être fort utile; car nous avons été liés intimement dans notre jeunesse; je ne doute pas que je ne puisse obtenir de lui ce que je voudrai. » Le cadi et le pêcheur, enchantés de cette offre, le virent tracer quelques mots sur un papier qu'il adressa au sulthan; il le leur remit et les quitta.

Le lendemain matin le cadi et son compagnon se rendirent aux portes du palais, et remirent l'écrit à un garde qui après l'avoir regardé, le posa sur sa tête en signe d'obéissance, se prosterna jusqu'à terre et les introduisit près du sulthan qui donna ordre de les conduire dans des appartemens séparés, et de les traiter avec respect.

On leur servit d'abord une collation, et le soir, après un repas succulent, ils furent mandés devant le sulthan, qui leur dit de lui apprendre d'où ils tenaient la lettre qu'ils lui avaient fait parvenir. Sur le récit fidèle qu'ils lui firent, il demanda qu'on lui amenât les hommes qui avaient été chez eux. Le cadi promit alors que si les deux étrangers reparaissaient, il les amèneraient au palais. « Comment pourriez-vous le faire, dit le sulthan, puisque même en les tenant par



le nez, vous n'avez pu les empêcher de sortir de chez vous?»

Ces mots dessillèrent les yeux des preneurs d'opium, et ils eurent un grand effroi en pensant qu'ils avaient manqué de respect au sulthan, et qu'il avait été témoin de leurs extravagances et de leur ivresse. Ils tombèrent tous deux à genoux, criant: «Grace! grace! seigneur, pour notre conduite et nos offenses envers ta personne sacrée.»

Le sulthan s'amusa quelques instans de l'effroi de ces pauvres gens; mais revenu à sa bonté naturelle: «Relevez-vous, leur dit-il, et ne vous tourmentez plus; car si vous avez mal agi envers moi, j'en suis la cause. Seulement je réclame de vous le récit de quelque aventure amusante.» Le cadi et le pêcheur se remirent peu à peu de leur confusion; et le dernier commença en ces termes l'histoire suivante:

CDLXXIX^e NUIT.

HISTOIRE DU PRENEUR D'OPIUM ET DE SA FEMME.

«Il y avait anciennement, près de Baghdad, un homme dont le peu d'esprit avait encore été affaibli par l'usage fréquent et immodéré de l'opium. Il ne pouvait vivre de son travail, et se trouvait obligé de vendre peu à peu tout ce qu'il avait pour fournir à

sa subsistance. Il fut un jour au marché pour se défaire d'une vache; mais comme elle avait été fort mal nourrie et mal soignée, il ne trouva personne qui voulut l'acheter. Il revint donc tristement au logis; chemin faisant il s'assit, attacha sa vache à un gros arbre et se mit à manger un morceau de pain, qu'il accompagna de sa boisson favorite. L'opium commençait à opérer, quand une pie, qui était perchée sur l'arbre, se prit à caqueter: l'esprit rempli de ce qu'il était venu faire, le pauvre imbécille crut entendre une personne qui se proposait pour acheter sa vache. « Ma bonne mère, dit-il, vous voulez donc que nous fassions affaire ensemble? » L'oiseau s'inquiétant fort peu du marché et du marchand, croassait encore. « Eh bien, je ne demande pas mieux, je vous la vendrai dix pièces. » L'oiseau entendant parler, n'en babillait que plus. « Eh bien, qu'est-ce, respectable mère Soleyman, vous avez oublié votre bourse, croyez-vous qu'entre gens d'honneur, cela puisse faire la moindre chose! Jeudi, vous me donnerez ce que vous me devrez; que cela ne vous arrête point. Adieu ma bonne mère, Allah soit avec vous;» et le preneur d'opium, très-satisfait, retourna chez lui, laissant la vache attachée à l'arbre.

« Lorsque sa femme le vit revenir sans l'animal, elle lui demanda l'argent qu'il avait dû lui rapporter : il lui apprit alors qu'il l'avait vendue à Am Soleyman, et qu'il n'en toucherait le prix que le jeudi suivant. Au jour convenu, il se rendit près de l'arbre où la pie caquetait dans son nid. « Eh bien, me voici, » dit

l'idiot personnage, qui n'était sorti de chez lui, qu'après avoir bu une forte dose d'opium; n'entendant pas de réponse, il appela sa bonne amie Am Soleyman à haute voix; l'oiseau s'étant mis à croasser, il entra en colère, s'imaginant qu'elle refusait de lui payer la somme convenue; dans sa mauvaise humeur il jeta la bêche qu'il portait sur son épaule, loin de lui; le bruit effraya la pie qui sortit de son nid, et après avoir volé quelques instans, alla se poser sur un tas de fumier. Le preneur d'opium l'y suivit, et se figura qu'il fallait chercher dans ce tas de fumier: en effet après l'avoir remué avec sa bêche, il trouva un vase de cuivre rempli de pièces d'or. Ce pauvre homme, malgré son imbécillité, était honnête et scrupuleux, il ne prit que les dix pièces, recouvrit le reste, et s'adressant à sa vieille amie: « Allah soit avec vous et vous récompense, ma bonne mère, de votre ponctualité. » Il retourna chez lui et donna l'argent à sa femme; celle-ci, beaucoup moins loyale que son mari, quoique jouissant de toutes ses facultés, attendit que la nuit fût venue, et se rendit près du tas de fumier; elle découvrit le précieux vase et se l'appropria. Elle n'avait pu faire cette opération assez secrètement pour que son mari ne s'en aperçût pas, et il lui protesta qu'il ne souffrirait pas que l'on dérobât ainsi le trésor d'une femme qui l'avait remboursé avec exactitude de ce qu'elle lui devait, et que si elle ne remettait pas le vase à l'endroit où elle l'avait pris, il irait la dénoncer à l'officier de police.

« La femme riait de ses menaces; mais craignant

le fâcheux résultat que pourrait produire sa révélation, elle inventa un stratagême pour en empêcher l'effet. Elle alla au marché et acheta plusieurs morceaux de viande rôtie et quelques poissons cuits : elle rapporta le tout en grand secret et le cacha soigneusement dans la maison. Quand la nuit fut venue, le mari se coucha, après avoir pris une assez grande quantité de sa boisson chérie. Au bout de quelques heures, il fut éveillé par les exclamations de sa femme qui l'appelait en lui disant qu'il était arrivé l'évènement le plus étrange. « Pendant votre sommeil, dit-elle, il y a eu un orage violent, et il a plu des morceaux de viande et des poissons, voyez, voyez, ils sont à la porte. » Le preneur d'opium se leva, les idées encore brouillées, alla à la porte et ramassa en effet la viande et les poissons : ils en firent leur souper, en se félicitant de cette pluie nourrissante, mais l'homme n'en persista pas moins dans sa résolution à faire le lendemain sa déclaration à l'officier de police.

« Il fut en effet porter plainte contre sa femme, l'accusant d'avoir dérobé un vase rempli d'or, et de l'avoir encore en sa possession. L'officier de police la fit amener devant lui et l'interrogea. La femme nia le fait et jura que lors même qu'on lui donnerait la mort, elle ne pourrait avouer une chose aussi fausse. « Seigneur, continua-t-elle, bien loin d'être coupable, je suis bien malheureuse; car si tu veux interroger mon mari, tu verras que son cerveau est dérangé. Demande lui seulement quand j'ai commis ce crime, je suis sûre qu'il ne saura répondre. » L'officier adressa

cette question au dénonciateur, qui répondit que c'était la nuit où il avait plu des viandes rôties et des poissons cuits. « Malheureux ! s'écria le juge ; oses-tu bien me tenir un tel langage : qui a jamais vu qu'il ait plu autre chose que de l'eau ?» « Par toutes mes espérances dans l'autre monde, répondit le preneur d'opium, je te jure que j'ai dit la vérité; car ma femme et moi, nous nous sommes bien régalés des provisions venues des nuages. » L'officier de police envoya le rêveur à l'hôpital des fous.

« Cependant lorsque quelques jours furent passés, la femme voulut essayer de faire sortir son mari d'une détention si peu méritée; elle alla le trouver, et lui dit, si on lui demandait s'il avait plu de la viande et des poissons, de répondre : « Est-ce qu'il pleut jamais autre chose que de l'eau ? » Sortant alors d'auprès de lui, elle alla prévenir le gardien que son mari lui paraissait avoir recouvré tout son bon sens. On lui fit la question sur laquelle roulait sa folie ; il répondit ainsi que sa femme le lui avait conseillé, et on lui rendit la liberté. »

CDLXXX^e NUIT.

Cette histoire plut au sulthan; et renvoyant le cadi, il résolut de garder le pêcheur près de lui. Il n'y avait pas long-temps que celui-ci était à son service, lorsque passant dans une rue, il aperçut par

une croisée une jeune demoiselle si belle qu'il en devint subitement épris. Il apprit qu'elle était fille unique d'un riche négociant. Pendant plusieurs jours il revint à la même place; mais elle ne se montrait plus à la fenêtre; le chagrin qu'il en conçut fut tel qu'il tomba malade, et que dans son délire il répétait à chaque instant. « Quels beaux yeux! quelle taille charmante! quelle grace répandue sur toute la personne de ma bien-aimée! » Une vieille femme qui le soignait, entendant toutes ses exclamations le supplia de lui dire quelle était la personne pour laquelle il soupirait: « Hélas! ma bonne mère, lui dit-il, vous ne pouvez rien pour me guérir d'un mal dont il faut que je meure; mais je vous remercie de votre compassion. » Il lui conta alors le sujet de sa peine, et lui nomma la jeune fille dont il était amoureux. « Prenez courage, mon fils, lui dit la vieille, laissez-moi faire, et il y aura bien du malheur si je ne parviens pas à vous rapprocher de celle que vous aimez. Ne pensez donc qu'à vous rétablir bien promptement. » Après lui avoir inspiré cette espérance, elle le quitta et alla chez elle se vêtir selon la coutume des dévotes. Elle mit une robe de laine grossière, prit un long chapelet dans une de ses mains, un bâton dans l'autre et se dirigea vers la demeure du marchand. Arrivée à sa porte, elle s'écria: « Dieu est Dieu, il n'y a d'autre Dieu que Dieu; que son saint nom soit glorifié, et qu'il soit avec vous (1)! »

(1) La première partie de cette exclamation contient la

La fille du marchand entendant cette dévote exclamation, vint sur la porte, salua la vieille avec respect, et lui dit : « Ma bonne mère, priez pour moi. » « Dieu te protége et te préserve de toute injure, mon aimable enfant, » reprit l'astucieuse vieille : la jeune dame la pria d'entrer et la conduisit près de sa mère, qui lui céda la place d'honneur. Elles conversèrent sur des sujets de piété jusqu'à midi, alors on apporta de l'eau ; la dévote fit ses ablutions, et pria ensuite si longuement et avec tant de ferveur, que la mère et sa fille se félicitaient d'avoir reçu chez elles une personne qui annonçait tant de piété. Lorsque les prières furent finies, elle lui firent servir une jolie collation, mais elle se défendit d'y toucher, alléguant que c'était pour elle un jour d'abstinence. Ce refus augmenta encore leur admiration pour sa sainteté, et elles la prièrent de rester avec elles jusqu'au coucher du soleil, afin de rompre son jeûne en leur société. Cette demande fut bien accueillie, et elle les entretint d'une manière si agréable que les heures s'écoulèrent avec une grande rapidité. Lorsque la nuit fut venue, elle pria encore et prit quelques rafraîchissemens, tout en faisant de pieuses exhortations : enfin les deux dames prirent tant de goût à sa conversation qu'elles la décidèrent à passer la nuit chez elles. Le lendemain, matin après les ablutions et les prières, elle bénit ses hôtesses dans une langue qu'elles

profession de foi musulmane, et se trouve dans la plupart des prières des sectateurs de l'islamisme.

ne comprenaient pas et elle s'éloigna, accompagnée avec toutes les marques du plus profond respect, par ses nouvelles amies auxquelles elle promit une visite prochaine.

Le troisième jour la vieille femme revint chez le marchand où elle fut reçue avec des transports de joie par les deux dames, qui lui baisèrent les mains et les pieds en se félicitant de son retour. Elle se conduisit comme la première fois, et redoubla l'estime et la vénération qu'on lui portait. Ses visites se renouvelèrent, et on ne les trouvait jamais assez fréquentes dans la famille du marchand. Enfin elle arriva un soir, et elle dit : « J'ai marié aujourd'hui ma fille unique, on célèbre ses noces, et je viens vous prier de me confier la jeune dame pour assister à la cérémonie, et pour qu'elle puisse profiter de mes ferventes prières. » La mère la remercia; mais lui dit : qu'elle ne pouvait consentir à ce qu'elle demandait, parce qu'elle ne pouvait se décider à se séparer de sa fille, tant elle craignait qu'il ne lui arrivât quelqu'accident. La dévote se récria et parut mécontente que l'on pût penser qu'elle ne serait pas parfaitement en sûreté avec elle, et d'autres femmes aussi pieuses qu'elle-même. La jeune personne exprima un grand désir d'accompagner la mariée, et sa mère finit par lui permettre d'y aller.

La fille du marchand alla bien vite se parer de ses plus riches vêtemens, et lorsqu'elle fut prête elle suivit sa vieille conductrice, qui, après plusieurs détours et une marche assez longue, la fit entrer dans

une maison. C'était la demeure du pêcheur, maintenant favori du sulthan, qui attendait son arrivée dans une anxiété impossible à décrire. La jeune dame fut dans le plus grand étonnement lorsqu'elle aperçut qu'elle était dans l'appartement d'un homme qui pouvait à peine contenir son ravissement à sa vue. Elle fut d'abord très-alarmée en se trouvant entraînée dans un tel piége par la vieille hypocrite; mais comme elle avait beaucoup de présence d'esprit et une grande force de caractère, elle sentit qu'il fallait dissimuler ce qu'elle éprouvait, pour sortir d'embarras. Elle cacha donc sa frayeur sous un air riant, elle s'assit, regarda autour d'elle, et dit : « Il me semble qu'il est d'usage que lorsqu'un amant attire chez lui celle qu'il aime, il doit lui servir une belle collation ; car à table on fait mieux connaissance, et l'amour est plus agréable dans un festin; si vous désirez donc que je passe la soirée avec vous, seigneur, hâtez-vous de nous procurer quelques rafraîchissemens; je resterai ici pendant ce temps avec ma bonne amie. »

Le favori enchanté de l'entendre parler ainsi, et ne s'attendant pas à tant de condescendance, s'empressa de se rendre à ses désirs; et après lui avoir juré un amour éternel, il descendit pour ordonner un repas splendide. Dès qu'il fut éloigné, la jeune dame ferma la porte, et pendant qu'elle remerciait la misérable vieille de lui avoir procuré un amant si bien selon son goût, elle regardait autour d'elle pour trouver un moyen de s'échapper. Enfin elle aperçut dans un coin de l'appartement un sabre nu, elle le

saisit vivement, et frappant avec force la détestable hypocrite qui l'avait conduite à sa perte, elle la fit reculer sur le sofa et elle sortit de la chambre, laissant la vieille baignée dans son sang.

La courageuse fille du marchand ouvrit la porte et se hâta de fuir; mais ayant remarqué un riche vêtement que le favori mettait habituellement pour se rendre près du sulthan, elle en fit un paquet et l'emporta pour faire reconnaître celui à qui il appartenait. Elle le cacha sous son voile, et elle chercha à retourner chez son père. Ce ne fut pas sans de vives craintes qu'elle traversa les rues qu'il fallait parcourir, mais enfin elle revint à sa maison sans accident. Sa mère la reçut avec joie, et remarquant le paquet qu'elle avait laissé tomber en entrant, elle lui demanda quel cadeau ces pauvres dévotes avaient pu lui faire? La fatigue, les angoisses que la jeune fille avait éprouvées, ne lui laissèrent pas la force de répondre, et sans pouvoir en révéler la cause, elle tomba évanouie. Sa mère qui l'aimait avec la plus grande tendresse, effrayée au dernier point, appela au secours; son mari, ses domestiques accoururent; on employa beaucoup de remèdes pour rappeler à la vie cette fille si chère, et lorsqu enfin elle fut revenue à elle-même, elle raconta ce qui s'était passé. Le marchand accabla de malédictions la mémoire de la vieille infame qui avait cherché à lui ravir l'honneur de son enfant; il consola sa vertueuse fille, et ayant reconnu l'habit du favori du sulthan pour le lui avoir vu plusieurs fois, il se hâta d'aller porter sa plainte au pied du trône

CDLXXXI^e NUIT.

Lorsque le sulthan eut entendu les justes accusations du marchand, il entra dans une violente colère contre son indigne favori. Il donna ordre qu'on l'amenât sur-le-champ devant lui; mais on ne put le trouver. Peu de temps après l'évasion de la jeune dame, il était entré chez lui, et le cadavre sanglant de la vieille lui avait fait deviner ce qui s'était passé. Il craignit les suites de cette aventure; car il sentait bien qu'elle était fort peu honorable pour lui, et se hâtant de prendre un déguisement, il sortit de la ville. Heureusement il trouva une caravane qui partait, il s'y joignit et il voyagea à sa suite pendant cinq jours, l'ame torturée par un amour malheureux, et par la crainte d'être découvert et arrêté. Enfin la caravane dépassa les limites de la domination de son maître et campa devant une grande ville. Il y entra, loua une chambre dans un caravansérail, et résolut de s'y reposer quelques jours, après lesquels il chercherait quelqu'emploi moins dangereux que celui de faire l'amour ou de servir les princes.

Bientôt en effet il voulut prendre un métier pour vivre, et il se rendit au marché où les ouvriers cherchaient des maîtres: il n'y avait pas long-temps qu'il était arrivé lorsqu'une femme l'aborda, lui demanda s'il désirait de l'ouvrage; sur l'affirmative elle lui pro-

posa de venir raccommoder dans sa cour un pan de muraille qui se dégradait chaque jour davantage. Il y consentit et la suivit; elle lui montra ce qu'il y avait à faire, lui envoya d'assez bonne nourriture, et le paya le soir en lui recommandant de ne pas manquer de revenir le lendemain.

Le pêcheur, qui avait pris son parti et ne regrettait pas sa grandeur passée, se félicitait d'être échappé au danger qui l'avait menacé, et d'avoir retrouvé un moyen de gagner sa vie; il retourna donc chez la personne qui l'employait et il fut traité avec la même douceur. Vers midi, comme il travaillait dans les fondations de la muraille, il aperçut un vieux vase, et en l'examinant, il vit qu'il contenait de l'or; il l'emporta chez lui et y trouva cent pièces. Comme il retournait au travail, il rencontra un homme qui portait sur sa tête une grande caisse; il était suivi par beaucoup de personnes qui se moquaient de lui parce qu'il voulait vendre sa charge cent pièces d'or sans dire en quoi elle consistait.

Cette offre, qui paraissait si ridicule à tout le monde, piqua vivement la curiosité du pêcheur. J'ai trouvé justement cette somme, se dit-il, et s'il n'y a rien dans le coffre qui puisse m'indemniser, je ne serai pas plus pauvre que je ne l'étais il y a une heure. Enfin poussé par un désir irrésistible, il donna ordre au marchand de le suivre, lui compta les cent pièces et s'enferma pour avoir le loisir d'examiner son acquisition. Quel fut son étonnement, en ouvrant la caisse, d'y voir une jeune dame plus belle que tout

ce qu'il avait jamais imaginé, richement habillée, et qui paraissait privée de la vie. Cependant en posant sa main près de ses lèvres, il sentit qu'elle respirait encore; mais le sommeil dans lequel elle était plongée, était si profond qu'il ne put l'éveiller. Il l'ôta donc doucement de cette espèce de cercueil, la posa sur un tapis, et resta à contempler ses charmes jusqu'à près de minuit. Alors elle poussa un profond soupir et tout à coup ouvrant les yeux, elle s'écria, surprise et alarmée, en regardant autour d'elle : « Allah, où suis-je donc?»

Le pêcheur lui apprit la manière dont elle était arrivée chez lui, et les termes respectueux avec lesquels il s'exprimait, ramenèrent un peu de calme dans l'esprit de la jeune dame. Elle ne le récompensa cependant pas par sa confiance; mais elle lui dit : « Servez-moi avec fidélité et vous serez payé au-delà de vos peines. Ce logement n'est pas convenable, demain il faut en louer un autre. » Le pêcheur devenu prudent par le mauvais succès de ses premières amours, n'osa prendre avec elle aucune liberté, et subjugué par le ton de dignité dont elle lui parlait, il fit un signe d'obéissance et lui promit de chercher à lui complaire en toutes choses. Il lui servit tous les rafraîchissemens qu'il lui fût possible de se procurer, et lorsqu'elle eut soupé, il se retira pour la laisser libre.

Le jour suivant il se hâta d'aller retenir une jolie maison, où elle se fit conduire en litière, et pendant vingt jours il eut le bonheur de la voir et de la ser-

vir; elle fournissait abondamment de l'argent pour la dépense, et le pêcheur heureux du présent, en jouissait sans penser à l'avenir.

Cette belle personne était la favorite du sulthan, qui l'aimait avec une tendresse si vive, qu'il avait abandonné pour elle toutes ses autres femmes. Celle qui était sulthane avant l'arrivée de Kout-al-Koulloub (1), voyant que son règne avait cessé, en conçut un tel dépit qu'elle résolut de perdre sa trop belle rivale. Une occasion favorable servit sa jalouse fureur; le sulthan partit pour une partie de chasse qui devait durer une vingtaine de jours. Peu de temps après; elle donna un grand repas, Kout-al-Koulloub s'y rendit sur son invitation, et elle prit un sorbet dans lequel la méchante sulthane avait mêlé une drogue soporifique. L'effet en fut si prompt qu'en le finissant la belle favorite tomba dans un sommeil léthargique. Alors on la fit mettre dans une caisse qu'on donna bien fermée à un courtier, en le chargeant de la vendre cent pièces, sans que l'acheteur pût en examiner le contenu. Sa jalouse rivale espérait que celui qui l'achéterait, frappé de la beauté de la séduisante Kout-al-Koulloub, jouirait en secret de sa bonne fortune, et qu'elle serait débarrassée, de cette manière, de sa dangereuse rivale, sans se souiller d'un assassinat.

Lorsque le sulthan revint de la chasse, il demanda avec empressement sa chère favorite; la sulthane en-

(1) Consolation des cœurs.

tra avec une contenance affligée. « Hélas! dit-elle, seigneur, les délices de ton cœur, la belle et trop sensible Kout-al-Koullóub n'a pu résister aux peines de l'absence; trois jours après ton départ elle est tombée malade; elle a langui pendant sept longues journées, et elle a rendu son ame au Créateur. » Le sulthan entra dans un accès de désespoir si violent qu'on ne savait quel moyen prendre pour le calmer; toute la nuit se passa dans une tristesse profonde, et dès le matin il envoya chercher le vézyr, lui ordonnant de choisir sur le bord de la mer un endroit favorable pour ériger un monument dans lequel il pût aller méditer et regretter sa favorite.

Le vézyr se hâta d'obéir, il choisit un emplacement agréable, et donnant ses ordres à un architecte, on commença un bâtiment de trois cents pieds de longueur sur soixante-dix de large. Les matériaux nécessaires, les pierres et les marbres furent bientôt préparés, et l'on commença les travaux avec une telle activité, qu'au bout de très-peu de jours le vézyr pria le sulthan de venir voir la distribution de l'édifice. Il s'y rendit et fut satisfait; mais bientôt ramené à ses tristes souvenirs, des larmes s'échappèrent de ses yeux. Le vézyr, désolé de l'état où il voyait son souverain, chercha à ranimer son courage : « Seigneur, lui dit-il, as-tu oublié le précepte du sage : sois modéré dans la prospérité et résigné dans le malheur! » Le sulthan répondit : « Il est vrai, vézyr, que la résignation mérite des louanges, que l'impatience est blâmable; car

un poète célèbre a dit avec vérité : « Sois calme dans « l'adversité, ce n'est qu'en te maîtrisant toi-même « que tu pourras te tirer du danger. » La joie souvent succède à l'affliction, après le trouble vient le repos; mais, hélas! rien dans la nature ne peut le ramener dans mon ame: Kout-al-Koulloub m'était si chère, que nulle autre femme, lui fût-elle même égale en beauté, ne pourrait me donner un instant de bonheur.» Le vézyr essaya de consoler son maître, mais il vit bien qu'il n'y avait que le temps qui pût apporter quelque adoucissement à une peine si vive.

Le sulthan et le vézyr retournaient chaque jour observer les travaux du nouvel édifice; le bruit s'en répandit, et il parvint jusque dans l'habitation du pêcheur. Kout-al-Koulloub lui dit un soir : « Nous dépensons notre argent sans en gagner de nouveau, vous devriez aller travailler au monument que le sulthan fait ériger ; on dit qu'il est généreux, ce serait une bonne occasion. » « O maîtresse de mon ame, qu'exiges-tu de moi ! comment pourrais-je vivre un instant loin de toi ! » s'écria le pêcheur; car il aimait cette belle personne, et cette passion dont Kout-al-Koulloub ne s'apercevait que trop, la jetait souvent dans de cruelles inquiétudes ; heureusement pour elle ses amours passés l'avaient rendu craintif, et il résistait à ses désirs, ne sachant s'ils ne seraient pas repoussés. « M'aimes-tu, lui dit-elle ? » « Si je t'aime, pourrais-tu en douter? tu es ma vie, tu es la lumière de mes yeux, l'air que je respire. » « Eh bien, reprit-

elle, prends ce collier, lorsque tu penseras à moi pendant ton travail, tu le regarderas et cela te donnera du courage jusqu'à ton retour à la maison. »

Le pêcheur obéit et alla le jour suivant se présenter pour être admis au nombre des ouvriers du nouveau monument; il fut reçu par le chef et on le mit de suite au travail; mais il était tellement occupé de l'objet de sa passion, qu'à chaque moment il laissait tomber ses outils et contemplait son collier en poussant de profonds soupirs. Le sulthan le remarqua, et dit au vézyr : « Par Mahomet, cet homme a l'air plus malheureux que moi-même; appelle-le, et connaissons le motif de sa peine. » Le pêcheur se rendit aux ordres du sulthan; interrogé avec bonté, il dit que le sujet de son tourment était d'être éloigné de sa bien-aimée. Il montra le collier qu'elle lui avait confié, ajoutant qu'il sentait bien qu'il ne pouvait travailler, puisqu'à chaque moment il restait en admiration devant ce bijou qu'elle avait porté.

Le sulthan reconnut ce collier, car il l'avait acheté plus de mille pièces pour en parer la belle Kout-al-Koulloub; cependant il dissimula ce que cette vue lui faisait éprouver. « A quelle personne appartient ce bijou, demanda-t-il au pêcheur. » « Il est à mon esclave, car j'ai acheté sa possession cent dynars. »

« Est-elle donc si belle? reprit le sulthan; conduis-moi à ta maison, j'ai un vif désir de la voir. » « Gracieux souverain, repartit le pauvre pêcheur, je n'oserais te conduire près d'elle, craignant que sa modestie

ne s'en trouvât offensée; mais si elle y consent, demain je te la ferai voir. »

Il rendit compte à la belle Kout-âl-Koulloub, du désir du sulthan; elle lui dit qu'il ne fallait pas s'y refuser, et elle lui donna cinq dynars pour faire préparer des rafraîchissemens. Tout étant disposé, il annonça au souverain qu'il se trouverait trop honoré qu'il voulût bien entrer dans sa demeure. Le café, les sorbets étaient servis sur une table élégamment ornée, et dès que les nobles hôtes en eurent goûté, la belle esclave parut et se retira aussitôt. Le sulthan avait eu le temps de reconnaître celle qu'il avait si amèrement regrettée. « Veux-tu disposer de ton esclave, lui dit-il. » « Puissant monarque, répondit le pêcheur, dispose de ma vie, mais ne m'ôte pas cette femme dont je suis éperduement épris. » « Penses-y mieux, reprit le souverain, tu viendras ce soir avec elle au palais, songe à ne pas manquer à cet ordre. »

Le pauvre pêcheur passa une bien triste journée; mais comment s'oqposer à la volonté toute puissante du souverain; d'ailleurs il voyait trop bien que la belle esclave était loin de répondre à sa passion. Il se rendit donc le lendemain au palais avec Kout-al-Koulloub. Les eunuques s'en emparèrent pour la conduire dans le sérail; le pêcheur se mit à faire de grands cris en s'efforçant de la retenir, et en demandant qu'on lui donnât plutôt la mort que de le séparer de sa bien-aimée. Le sulthan le fit venir devant lui, lui conta les circonstances qui l'avaient séparé de sa favorite, et le pria de la lui rendre. Il vit bien

qu'il ne pouvait opposer de résistance, et il consentit à ce qu'il ne pouvait empêcher. Sur-le-champ on lui compta cinq cents pièces d'or, et on lui amena une esclave dont la beauté l'éblouit. On le couvrit de riches vêtemens, et le sulthan lui annonça qu'il l'admettait au nombre de ses principaux officiers : le pêcheur se conduisit si bien dans sa nouvelle dignité qu'il y mérita l'estime publique ; il devint premier ministre, et remplit les devoirs de cette charge avec tant de talens et d'intégrité, qu'il mérita le surnom de *juste vézyr* (1).

Chehérazade ne se fatiguant pas de conter, ni le sulthan de l'entendre, elle continua les nuits suivantes, faisant succéder l'une à l'autre des histoires qui fixaient l'attention et piquaient la curiosité.

CDLXXXII^e NUIT.

LE SULTHAN ET LE VOYAGEUR

MAHMOUD-AL-HYEMEN.

Il y avait un sulthan qui, rassasié de tous les plaisirs que l'on s'empressait de lui faire goûter, fut pris un soir d'un ennui que rien ne put dissiper. Il envoya chercher son vézyr, et lui demanda s'il ne sau-

(1) Ici l'auteur rapporte un jugement du *Juste vézyr*, qui n'est autre que le jugement de Salomon.

rait trouver quelque moyen de le distraire. « J'ai un ami, répondit le ministre, qui a beaucoup voyagé, il a vu beaucoup de choses, le manderai-je ici pour essayer de te divertir ? » « Hâte-toi de le faire venir devant moi ; peut-être ses narrations tireront-elles mon esprit de l'engourdissement où il est plongé. » Le désir d'un souverain est promptement satisfait ; peu d'instans après Mahmoud-al-Hyemen arriva au palais, et après les cérémonies d'usage, il commença une histoire en ces termes.

HISTOIRE

DES TROIS PRINCES ET DE L'OISEAU MAGICIEN.

« Il y avait autrefois un souverain qui avait trois fils, l'aîné avait souvent entendu parler d'un pays où il y avait un oiseau appelé Bulbul-al-Syac (1), qui avait le pouvoir de transformer en pierre tous ceux qui s'approchaient de lui. Le prince conçut un désir extrême de connaître cet oiseau merveilleux, et demanda à son père la permission de voyager. Le sulthan s'efforça pendant long-temps de le détourner de ce dessein ; mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il lui donna enfin son consentement, et le prince prit congé de son père. Au moment de partir, il tira un anneau magique qu'il portait toujours à son doigt (2), et le mit

(1) Le rossignol de la mort.

(2) Dans la plupart des contrées de l'Asie et dans quelques

à son second frère, en lui disant : « Lorsque vous sentirez cette bague vous presser le doigt, soyez certain que je suis exposé à quelque danger, et ne balancez pas à voler à mon secours. » Il se sépara ensuite de sa famille, et ne s'arrêta qu'à l'endroit où habitait le Bulbul qui s'absentait tout le jour et revenait vers sa cage au coucher du soleil; lorsqu'il apercevait quelqu'un, il s'écriait à plusieurs reprises et d'un ton de voix plaintif : « Qui de vous dira à un pauvre oiseau errant : repose-toi, repose-toi. » Lorsque la personne répondait : « Repose-toi, pauvre oiseau, » il volait à l'instant au-dessus de lui, et jetant sur sa tête de la terre avec son bec, il le transformait aussitôt en une statue de pierre. Le malheureux prince n'échappa point à cette destinée que tant d'autres avaient déja subie avant lui.

« L'enchantement ne fut pas plutôt effectué que le second prince sentit l'anneau magique lui presser le doigt avec force : « Hélas! hélas! mon frère est perdu, s'écria-t-il, mais je veux aller à sa recherche, et je ne prendrai de repos ni jour ni nuit, que je ne sois parvenu à découvrir sa destinée. » Ce fut en vain que son père et sa mère le supplièrent de renoncer à ce dessein; il les quitta après avoir donné à son plus jeune frère l'anneau magique, et voyagea sans s'ar-

provinces de l'Afrique, les habitans portent toujours avec eux des amulettes. M. J. Scott assure que l'on trouva un talisman sur le cadavre de Typpou-Sulthan. Cet infortuné monarque avait fait tremper ses armes dans les eaux du puits de Zemzem, près de la Mekke, afin de le rendre invulnérable.

rêter jusqu'à la cage de l'oiseau ; mais ayant, comme son frère, répondu à sa perfide question, il fut également changé en statue. Le plus jeune des princes, assis en ce moment à côté de son père, sentit l'anneau magique lui serrer le doigt si fortement qu'il en éprouva une vive douleur : « Mon frère est perdu ! s'écria-t-il tout à coup en se levant avec précipitation; mais je volerai à son secours et je partagerai ses peines, si je ne puis y remédier. » « O mon fils, s'écria le vieux sulthan, ne suis-je pas assez malheureux d'avoir perdu tes deux frères; pourquoi veux-tu courir aussi au-devant de ta destruction? crois-moi, mon fils, ne t'éloigne pas de nous. » « Seigneur, dit le jeune prince, le devoir m'ordonne de chercher mes frères, et peut-être serai-je assez heureux pour les retrouver; mais si leur triste sort me poursuit, et que je succombe comme eux, je mourrai satisfait puisque j'aurai rempli mes devoirs. » A ces mots il se sépara de son père et de sa mère malgré leurs larmes, et ne se reposa pas qu'il n'eût atteint la demeure de l'oiseau, près de laquelle il aperçut aussitôt ses deux frères aînés transformés en statues de pierre. L'oiseau revint, comme à l'ordinaire, au soleil couchant, et s'écria en voyant un nouveau venu : « Qui dira à un pauvre oiseau ; repose-toi, repose-toi ?» Mais le prince soupçonnant quelpue piége, garda le silence. L'oiseau eut beau recommencer sa question plaintive, il ne reçut aucune réponse. Fatigué de chanter inutilement, le Bulbul se retira dans sa cage et ne tarda pas à s'endormir. Lorsque le prince fut certain qu'il était plongé

dans un profond sommeil, il s'approcha doucement et profitant de l'occasion qui se présentait, il ferma promptement la porte de la cage. Le bruit éveilla l'oiseau malin, qui se voyant pris, s'écria aussitôt : « Tu as vaincu, vaillant rejeton d'un puissant prince; le charme est détruit, et c'est à toi qu'appartient le prix de la gloire. »

« S'il en est ainsi, repartit le prince, apprenez-moi par quel moyen vous avez enchanté tous les personnages dont je suis entouré, et comment il me sera possible de leur rendre leur première forme ? » « Regarde auprès de toi, reprit l'oiseau, il y a deux monceaux de terre dont l'un est bleu et l'autre blanc; le premier a le pouvoir de changer les hommes en pierre, le second a celui de les rendre à leur première forme. »

« Le prince s'empressa alors de prendre de la terre blanche et d'en répandre sur les innombrables statues qui l'entouraient. Toutes ces figures s'animèrent au même instant et reprirent toutes leurs facultés ; il y en avait de tous les pays de l'univers, et plusieurs étaient enchantées depuis plus de cent ans. Le jeune prince se jeta dans les bras de ses deux frères et reçut leurs remercîmens, aussi bien que ceux de tous ces personnages singuliers. On voyait là réunis, sulthans, fils de sulthans, des pachas, etc.

Lorsque le calme fut un peu rétabli, et que chacun se fut félicité du plaisir de revenir à la vie, on informa le prince que près de là était une ville dont tous les habitans avaient été également changés en pierre. Tout

le monde s'y rendit aussitôt, et dès que la métamorphose fut opérée, tous les habitans s'écrièrent : « Béni soit notre libérateur. » De riches présens lui furent apportés de toutes parts ; on lui offrit d'être le roi du pays, mais il refusa cette proposition. Il les remercia donc poliment, et après avoir pris congé d'eux, il prit, ainsi que ses frères, le chemin du royaume de son père.

« Cependant malgré le service immense que le jeune prince venait de rendre à ses deux frères, la noire envie, s'éleva tout à coup au fond de leurs cœurs, et parvint à y étouffer l'amour fraternel. Les présens considérables que leur frère avait reçus, et la réputation qu'il venait d'acquérir, excitèrent en eux une haine qu'ils ne pouvaient dissimuler : « Quelle gloire ! disaient-ils entre eux, quel triomphe pour lui, lorsqu'il entrera dans la capitale ; et nous, quel rôle allons-nous jouer désormais ? le voilà, dira-t-on, ce prince illustre, sans lequel les deux autres ne seraient rien ! »

« Après plusieurs jours de marche ils s'arrêtèrent à quelques journées de la capitale de leur père, et firent halte au bord d'un superbe étang, entouré de marbre. Le prince ordonna à sa suite de camper dans cet endroit agréable, et ayant commandé un souper somptueux, il résolut de passer la nuit à se réjouir avec ses frères.

« Lorsque l'heure du repos fut venue, les deux autres princes se retirèrent dans leurs tentes, et lui se coucha sur l'herbe fraîche et s'endormit profondément.

« Les deux méchans frères, que l'envie tenait éveillés, conçurent le projet de profiter de cette circonstance pour se défaire de leur généreux libérateur. Ils s'avancèrent dans l'obscurité, et saisissant le prince endormi, ils le jetèrent dans l'étang et retournèrent dans leurs tentes sans avoir été découverts.

« Lorsque le soleil fut levé, et que les ordres du départ furent donnés, on défit les tentes, on chargea les chameaux et on se disposa à partir; mais les gens de la suite du jeune prince le demandèrent avec inquiétude : « Il est encore endormi, répondirent les deux autres, il est inutile de le réveiller; marchons toujours, il nous rejoindra. » On leur obéit et en peu de temps l'on arriva à la capitale du sulthan, qui pensa mourir de joie en retrouvant ses deux fils aînés; mais ne voyant pas le plus jeune, il demanda avec effroi ce qu'il était devenu.

« Nous n'avons point entendu parler de lui, répondirent les deux traîtres, ni du voyage qu'il a entrepris pour nous. Seuls, nous avons mis à fin l'aventure de l'oiseau et nous l'apportons avec nous. » Le sulthan aimait tendrement ses enfans; mais son jeune fils était l'objet de sa prédilection; en écoutant le récit des deux aînés, son désespoir fut extrême. « Hélas! hélas! s'écriait-il, qui me rendra mon fils bien-aimé? »

« Cependant les princes n'avaient pas réussi dans leur odieux dessein. Lorsque leur frère fut plongé dans l'étang, la fraîcheur de l'eau le réveilla; effrayé du danger auquel il se trouvait exposé, il s'écria : « Allah à qui tout est possible, tu peux seul me délivrer des

piéges des méchans! » Sa prière fut entendue, et ses pieds touchant le fond de l'étang, il aperçut une espèce de niche dans laquelle il s'assit. Il n'y fut pas plus tôt qu'il entendit la voix de deux personnes; l'une disait à l'autre : « Le fils d'un homme est ici. » « Oui, répondit l'autre, c'est le plus jeune fils d'un vertueux sulthan; après avoir délivré ses frères de l'enchantement auquel ils étaient condamnés, il a été trahi par eux et précipité dans cet étang; mais il peut se sauver lui-même; car en pressant fortement l'anneau qu'il a au doigt, il verra paraître devant lui un génie bienfaisant qui sera à ses ordres. »

« Dès que le prince eut entendu ces paroles, il ne balança pas à presser son anneau, et au même instant un génie qui apparut à ses regards, lui dit : « Prince, me voilà; que désires-tu ? » « Que tu me donnes sur-le-champ des tentes, des chameaux, des esclaves, et toute la suite convenable à un homme de mon rang. »

« Tout est prêt, » reprit le génie, qui en disant ces mots, saisit le prince et le transporte au milieu d'un camp magnifique, où des troupes nombreuses et une suite brillante le reçurent avec des acclamations de joie.

« La trompette ayant donné le signal du départ, on se mit en marche et l'on se dirigea vers la capitale du vieux sulthan. Arrivé près de la ville, le prince ordonna à sa suite de camper dans la plaine. De riches tentes furent dressées; une surtout d'une magnificence extrême, et destinée pour lui seul, se faisait remarquer par dessus toutes les autres. A l'instant des esclaves répandirent partout de l'eau pour abattre

la poussière. Des cuisiniers allumèrent de grands feux, et bientôt une fumée considérable s'éleva et remplit toute la plaine.

« Les habitans de la ville, effrayés de l'approche d'une armée aussi nombreuse, s'imaginaient que c'était celle d'un ennemi puissant disposé à leur livrer un assaut terrible. On courut aussitôt prévenir le sulthan, qui au lieu de s'alarmer, sentit au fond de son cœur un sentiment de joie dont il ne pouvait se rendre compte : « Puissant Allah ! disait-il, pourquoi mon ame est-elle remplie d'un bonheur que je ne puis définir ? » il ordonna à sa cour de le suivre, il se rendit au camp du prince inconnu près duquel il fut introduit sur-le-champ.

« Revêtu d'habillemens magnifiques, le jeune prince ne fut pas reconnu de son père; s'efforçant de cacher la tendre émotion qu'il éprouvait, il le reçut avec toutes les marques de respect dues à son rang, et ils causèrent ensemble d'une manière amicale. « Qu'est devenu le plus jeune de vos fils ? » demanda enfin le jeune prince d'une voix émue.

« A cette question, qui renouvela toutes les douleurs du vieillard, il fondit en pleurs : « Hélas ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, l'extrême bonté de mon fils l'a entraîné vers sa perte, et il a été la proie des bêtes féroces des forêts. »

« Consolez-vous, reprit le jeune prince, de si grands malheurs n'ont pas été son partage; votre fils respire encore. » « Ah ! s'il est vrai, seigneur, apprenez-moi où je puis l'aller chercher. » « Mon père,

il est devant vous, » s'écria le jeune prince en tombant à ses genoux. Le vieux sulthan le regardant attentivement, le reconnut alors, et le saisissant dans ses bras, il le baigna de ses larmes de joie. Après ses premiers transports, consacrés tout entiers à son fils, il leva ses yeux au ciel, et rendit grace au prophète.

« Revenu à des émotions plus calmes, le vieux sulthan pria son fils de lui raconter ses aventures. Au moment où il finissait son récit, ses frères aînés entrèrent. En le reconnaissant au milieu d'une telle splendeur, ils parurent accablés de surprise et de honte ; incapables de proférer un seul mot, ils penchèrent la tête et gardèrent un morne silence. Le vieux sulthan voulait dans sa colère leur faire trancher la tête ; mais le jeune prince lui dit : « Laissez à Dieu le soin de nous venger ; le méchant trouvera tôt ou tard le châtiment de son crime. »

« Lorsque le voyageur eut terminé cette histoire, le sulthan enchanté, lui témoigna le plaisir qu'elle lui avait causé, et lui fit donner pour récompense une bourse pleine d'or et une jeune et belle esclave encore vierge. Après quoi il lui demanda s'il n'avait point quelqu'autre histoire à lui raconter. « Oui, seigneur répondit le laboureur, » et dans la soirée suivante le paysan commença en ces termes :

CDLXXXIII^e NUIT.

HISTOIRE

D'UN SULTHAN DE YEMEN ET DE SES TROIS FILS.

« Il y avait dans le royaume de Yemen un sulthan qui avait trois fils ; les deux aînés étaient d'un premier lit, et le troisième, qui était le plus beau et le plus aimable, était né d'une seconde femme dont le sulthan s'était dégoûté peu de temps après son mariage, et qu'il avait reléguée, ainsi que son fils, parmi les esclaves de son harem. La mère infortunée, supportait ses malheurs avec résignation dans l'espérance qu'un jour la Providence la dédommagerait de ses peines.

« Les deux fils aînés ayant demandé un matin à leur père la permission d'aller à la chasse, il y consentit, et leur ayant fait présent à chacun d'un superbe cheval richement caparaçonné, ordonna à plusieurs esclaves de les suivre.

« Leur jeune frère, en les voyant partir, sentit son cœur se gonfler de tristesse, et courut vers sa mère lui exprimer les regrets qu'il éprouvait de ne pouvoir jouir également des plaisirs de son âge.

« Hélas! mon enfant, lui répondit-elle, je suis dou-

blement malheureuse puisque je suis dans l'impossibilité de te procurer ce qui pourrait contribuer à tes plaisirs et ce qui conviendrait à ton rang.»

« Le jeune homme versait des larmes si amères que sa mère ne pouvant résister plus long-temps à sa douleur, lui donna quelques pierreries, derniers débris de sa splendeur passée; il courut les vendre, mais il en retira un prix si modique, qu'il ne put acheter qu'un cheval fourbu. Il n'en fut pas moins enchanté de son acquisition, et s'élançant sur le chétif animal, comme s'il eût été le plus beau coursier du monde, il se mit à la poursuite de ses frères dont il suivit quelque temps la trace sans pouvoir les retrouver. Après avoir erré pendant deux jours, il aperçut sur la terre une chaîne de perles et d'émeraudes qui paraissait avoir servi à attacher un oiseau. La beauté et l'éclat de ce bijou frappèrent les yeux du jeune prince, qui, après l'avoir ramassé, l'attacha autour de son turban et retourna au palais, enchanté de son trésor. En rentrant dans la ville il fut aperçu par ses frères, qui furieux de le voir monté sur un cheval, et jaloux du bijou précieux dont il était paré, s'élancèrent sur lui, le traitèrent indignement, et lui arrachèrent la chaîne d'émeraudes.

« Il leur était bien supérieur en force et en adresse; mais il avait une telle crainte de déplaire au sulthan, et d'agraver la triste situation de sa mère, qu'il n'essaya pas de se venger de ses frères, et souffrit avec résignation le vol qu'ils lui firent, et leurs insultes grossières.

« Les deux frères entrèrent au palais et présentèrent à leur père la chaîne d'émeraudes. Après l'avoir admirée pendant quelques instans, il leur dit qu'il ne serait heureux que lorsqu'il posséderait l'oiseau auquel avait appartenu cette chaîne, qui ne pouvait avoir été destinée qu'à un animal de la plus rare beauté. « Seigneur, reprirent-ils aussitôt, dussions-nous parcourir toute la terre, nous sommes prêts à partir pour l'aller chercher. »

« Le sulthan ayant consenti avec joie à cette proposition, les deux princes s'éloignèrent bientôt avec une suite nombreuse. Lorsque le jeune frère eut appris cette nouvelle, il dit aussi adieu à sa mère, et ayant sellé son cheval boiteux, il partit et suivit les traces de ses frères. Au bout de trois jours de marche, il entra dans un désert qu'il traversa avec beaucoup de peine, et qui le conduisit enfin à une grande ville. En y arrivant il fut tout surpris de la douleur dans laquelle les habitans paraissaient plongés : on n'entendait partout que des plaintes, des gémissemens. Ému d'un si triste spectacle, il s'approcha d'un vieillard qui paraissait non moins triste, mais plus calme que les autres, et il lui demanda le sujet de ce désespoir général. « Mon fils, répondit le vieillard, il y a aujourd'hui quarante-trois ans qu'un monstre épouvantable menaça cette ville de sa destruction, si elle ne consentait à lui livrer tous les ans à pareille époque, une jeune et belle vierge. Dans l'impossibilité de nous défendre, nous avons été forcés de nous soumettre à cette condition barbare, et tous les ans,

une des plus belles filles de la ville, est destinée à cet affreux sacrifice: cette fois, le sort fatal est tombé sur la fille du sulthan, la plus belle princesse de l'univers. Le moment de l'apparition du monstre est arrivé, et chacun de nous déplore la nouvelle destinée de l'aimable princesse. »

« Le prince, après avoir entendu ce triste récit, pria le vieillard de le conduire à l'endroit où le monstre avait coutume de venir chercher sa victime, résolu qu'il était de le vaincre, ou de périr. A peine fut-il arrivé qu'il aperçut une foule innombrable, poussant des cris de douleur. Au milieu était la jeune princesse vêtue avec magnificence, mais couverte de ses beaux cheveux et baignée de larmes.

« Lorsqu'elle fut arrivée, tous ses amis l'embrassèrent en pleurant, et après des adieux déchirans, ils s'éloignèrent avec effroi. La jeune fille étant restée seule, le prince s'avança respectueusement vers elle; il se disposait à lui adresser la parole, lorsque surprise et effrayée de la témérité de cet étranger, elle s'écria : « Éloignez-vous, infortuné, éloignez-vous de cette terre fatale, le monstre auquel je suis destinée va paraître dans l'instant; croyez-moi, dérobez-vous à sa fureur. » « Madame, répondit le courageux jeune homme, je connais tout le malheur qui vous menace, et j'espère avec le secours d'Allah, devenir le vainqueur de votre ennemi et le libérateur d'une personne aussi belle que vous.»

CDLXXXIV^e NUIT.

A peine le prince avait-il achevé sa phrase, qu'un nuage épais se forma tout à coup; des hurlemens sinistres annoncèrent la présence du monstre, qui parut bientôt, lançant des regards de feu, et agitant son épouvantable queue sur ses flancs gigantesques et couverts d'écailles (1). La princesse à cette horrible vue pensa mourir de frayeur et jeta des cris de désespoir; mais le prince tirant son cimeterre, se plaça en face du monstre qui, irrité à sa vue, commença à vomir le feu de ses énormes narines. Le vaillant jeune homme évitait ses atteintes avec une agilité et une adresse étonnantes; observant avec prudence chacun de ses terribles mouvemens, il se précipita sur lui tout à coup, et enfonçant son cimeterre entre ses deux yeux, il lui fendit la tête. Le monstrueux animal, tomba en poussant d'horribles mugissemens, et rendit enfin le dernier soupir.

La princesse voyant le monstre sans vie, courut vers son généreux libérateur, et arrachant son voile, elle essuya la poussière et la sueur dont le prince était couvert; elle essaya ensuite de lui exprimer sa joie et sa reconnaissance. « Retournez promptement vers

(1) Cette fable rappelle le mythe grec de Persée et d'Andromède.

vos parens désolés, lui dit-il, hâtez-vous, madame, de leur rendre le bonheur. » « Seigneur, répondit la princesse, ô vous, la brillante lumière de mes yeux, dès ce moment, je vous appartiens, et un autre que vous ne sera jamais l'époux de celle que vous venez de sauver. » « Hélas ! reprit-il, ce que vous désirez est peut-être impossible. »

En achevant ces mots, il s'éloigna d'elle, et se dirigea vers la ville où il prit un logement modeste dans un quartier obscur.

La surprise fut extrême lorsque l'on aperçut la princesse, que l'on croyait dévorée : le sulthan et la sulthane en la revoyant, n'osaient d'abord se livrer à tout l'excès de leur joie, et lui demandèrent en tremblant comment elle avait fait pour échapper au monstre, et si la ville n'était pas menacée d'une ruine prochaine.

Aussitôt que la princesse leur eut raconté l'histoire de sa délivrance, le sulthan, suivi de toute sa cour et de la plupart des habitans de la ville, se rendit à l'endroit où le monstre avait été vaincu. Lorsqu'on l'aperçut étendu sans vie sur la terre, chacun manifesta sa joie par de bruyans transports : tous les habitans rendirent graces au ciel, et le sulthan ordonna que des rejouissances publiques fussent préparées en l'honneur d'un évènement si mémorable. Impatient de remercier le courageux étranger, il dit à sa fille : « Ne reconnaîtrais-tu pas ton libérateur, si tu le voyais de nouveau ? » « Certainement, répondit-elle, car l'amour et la reconnaissance ont

gravé ses traits au fond de mon cœur, d'une manière ineffaçable. » Le sulthan, d'après cette réponse, fit faire une proclamation qui ordonnait à tous les hommes de la ville, de passer successivement pendant trois jours sous les croisées de l'appartement de la princesse. Les ordres du souverain furent exécutés ; mais sa fille eut beau regarder, elle n'aperçut personne qui ressemblât à son cher libérateur. Le sulthan s'informa alors si tous les hommes avaient obéi fidèlement. On lui répondit que tous s'étaient conformés à ses ordres, à l'exception d'un jeune étranger qui n'avait pas cru devoir se conformer à une ordonnance qu'il ne croyait pas pouvoir le regarder. Le sulthan commanda qu'on le fît venir devant lui. Il ne se fut pas plus tôt présenté, que la princesse s'écria: « C'est lui, le voilà mon généreux libérateur! » Le sulthan, à ces mots, lui demanda s'il n'était pas le vainqueur du monstre et le sauveur de sa fille. Sur sa réponse affirmative : « Quelle est, lui dit-il, la récompense digne d'une aussi belle action? Parle, que peux-tu souhaiter?» «Seigneur, le seul désir de mon cœur, le seul don que j'oserais demander au ciel et à votre majesté, serait la princesse votre fille. » « J'aimerais mieux que tu m'eusses demandé la moitié de mes trésors, reprit le sulthan. »

Cependant les ministres et les grands de la cour lui ayant représenté qu'une action aussi éclatante rendait ce jeune homme digne de la main de la princesse, il donna son consentement à leur union. Mais la première nuit de son mariage, le jeune époux se

leva doucement, et ôtant du doigt de la princesse l'anneau qu'elle portait toujours, il y substitua le sien, et écrivit dans le creux de la main de sa femme endormie : « Je m'appelle Aladin, je suis fils du sul-« than qui gouverne l'Yemen ; si tu veux me suivre, « je bénirai le ciel, car alors le bonheur m'accom-« pagnera ; si cela ne se peut pas, adieu : je te laisse « avec ton père. »

Lorsque le prince eut écrit ces mots, il embrassa la princesse, et quitta le palais et la ville, afin de poursuivre son voyage. Chemin faisant il délivra de la fureur d'un éléphant une seconde princesse qu'il épousa et qu'il abandonna comme la première, afin de continuer la recherche de l'oiseau auquel devait appartenir la chaîne.

Après avoir traversé une quantité innombrable de pays, il arriva enfin dans une grande ville gouvernée par un monarque puissant. Là, apercevant un vieillard qui paraissait avoir au moins cent ans, il s'approcha d'un air respectueux, et lorsqu'il eut causé quelques instans avec lui, il lui demanda s'il ne connaissait pas la personne à laquelle appartenait un oiseau dont la chaîne était de perles et d'émeraudes.

Le vieillard garda le silence et parut réfléchir, puis, après avoir examiné le jeune homme avec attention : « Mon fils, dit-il, bien des princes et des souverains ont désiré obtenir cet oiseau ainsi que la princesse à laquelle il appartient; mais leurs efforts n'ont été couronnés d'aucun succès. Prenez garde

de vous tromper comme eux. Si cependant vous voulez suivre mes conseils, peut-être vous en trouverez-vous bien. Tâchez de vous procurer sept agneaux, vous les tuerez vous-même, et quand vous les aurez écorchés, vous les couperez en quatorze parties égales. Vous vous dirigerez ensuite vers le palais où l'on ne peut parvenir sans avoir trouvé huit cours. Il y en a sept dont chaque porte est gardée par deux lions affamés, et dans la huitième où est situé l'appartement de la princesse, il y a quarante esclaves qui veillent jour et nuit à sa porte : mais, je vous en ai dit assez ; allez et suivez votre destinée. »

Le prince remercia le vieillard et prit congé de lui. Déterminé à faire exactement ce qu'il lui avait prescrit, il se procura sept agneaux, les écorcha, et les partagea d'une manière égale.

Lorsque la nuit fut venue, et que tous les habitans de la ville parurent plongés dans un profond sommeil, il s'achemina vers le palais et arriva devant la première porte, où il aperçut, ainsi que le vieillard l'avait dit, deux lions énormes, dont les yeux lançaient des flammes, et dont les gueules ressemblaient à deux fournaises ardentes. Il leur jeta à chacun une portion d'agneau, et tandis qu'ils étaient occupés à dévorer leur proie, il passa rapidement et arriva à la seconde cour où le même stratagême lui réussit. Il poursuivit son chemin avec le même succès, et parvint enfin à la huitième cour, à la porte de laquelle il vit les quarante esclaves plongés tous dans un profond sommeil. Il entra sans rencontrer de dif-

faire encore pour dévoiler la conduite odieuse de ses frères.

Lorsque la princesse en s'éveillant s'aperçut de la perte de son oiseau chéri, elle fut saisie d'un violent désespoir; mais son trouble s'accrut encore, lorsqu'elle lut ce qui était écrit dans sa main. Elle tomba sans connaissance, et ses femmes effrayées, s'empressèrent d'aller informer le sulthan de l'état de sa fille. Il accourut à la hâte dans son appartement, et lorsque la princesse eut recouvré ses sens, elle s'empressa de raconter à son père la perte de son oiseau; ensuite, ouvrant la main, elle lui montra les mots qui y étaient tracés, puis elle s'écria tout à coup : « Je jure par Allah, de n'avoir jamais d'autre époux que celui qui m'a vue endormie et qui m'a dérobé mon oiseau chéri. »

Le sulthan essaya vainement de la calmer, et voyant que tous ses efforts étaient inutiles et que le désespoir de sa fille était sans bornes, il lui proposa d'aller avec elle à la recherche du prince. Cette proposition ayant été accueillie avec transport, on donna de suite des ordres pour que l'armée du sulthan se disposât à marcher sur l'Yemen.

Lorsque les troupes furent réunies, le prince conduisit sa fille au milieu du camp, et l'on se mit en marche. La princesse et toutes les dames de sa suite étaient portées dans des magnifiques takht-rewan (1).

(1) Formé des deux mots persans takht, trône, et rewan, qui marche, sorte de litière.

On ne fit halte que dans la ville où Aladin avait délivré la fille du souverain de la fureur d'un éléphant.

On dépêcha un ambassadeur à ce sulthan, afin de lui demander la permission de camper sur son territoire. L'ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs convenables, et le sulthan de cette ville se rendit en grande pompe à la tente de son frère le sulthan voyageur. Lorsque celui-ci l'eut informé du motif de son expédition, il se prit à penser tout à coup, que le voleur de l'oiseau de la princesse pouvait bien être l'époux de sa fille qu'il avait abandonnée si singulièrement la première nuit de ses noces. Prenant donc la détermination de l'aller chercher aussi, il demanda la permission au premier sulthan de joindre son armée à la sienne; et au bout de trois jours de fêtes et de rejouissances, les deux sulthans et les deux princesses, ainsi que leurs troupes réunies, se mirent en marche vers Yemen.

La seconde halte se fit dans le pays où Aladin avait encore délivré une fille de sulthan d'un monstre sauvage. Les mêmes formalités furent remplies, et lorsque le sulthan de cette ville vint saluer les deux souverains, il apprit le motif de leur voyage, et leur demanda également la permission de se joindre à eux, pour aller chercher le libérateur et l'époux de sa fille. Cette dernière se joignit aux deux autres, et l'on se mit en marche.

Chemin faisant, la princesse qui avait perdu son oiseau, fut informée par les deux compagnes de la

beauté, de l'esprit et de la valeur d'Aladin, et l'énumération des brillantes qualités du prince, la rendit plus que jamais impatiente de le voir. Cette fois, ils poursuivirent leur marche sans s'arrêter; et arrivés près de Yemen, les trois sulthans firent camper leurs armées dans une plaine immense et fertile autour de la capitale.

Ce fut avec une inquiétude extrême, que le sulthan d'Yemen aperçut une armée aussi considérable campée aux portes de la ville ; mais dissimulant sa crainte, il donna ordre qu'on prît dans la nuit toutes les précautions nécessaires en cas de surprise. Ses alarmes cependant ne tardèrent point à se dissiper entièrement, car le lendemain matin les sulthans alliés lui dépêchèrent un ambassadeur chargé de riches présens et d'une lettre par laquelle les trois princes lui déclaraient qu'ils n'avaient aucune intention hostile, et qu'ils espéraient être honorés de sa visite.

Le sulthan accepta cette invitation, et, suivi de toute sa cour, il se rendit au camp des trois alliés. Les souverains vinrent au-devant de lui jusqu'aux avant-postes, et, après les salutations et les cérémonies ordinaires, ils le conduisirent dans une magnifique tente de velours cramoisi, dont les franges et les glands étaient en or ; les piquets en argent massif, et la doublure, d'un tissu d'argent de la plus grande richesse. Le fond représentait des fleurs de toute espèce, brodées en soie, et dont toutes les feuilles étaient en or. A l'extrémité supérieure était

une plate-forme couverte de tapis en brocard d'or, sur laquelle étaient placés quatre divans, dont les couvertures et les coussins étaient d'une magnificence au delà de toute imagination : le velours était de Perse et les franges et les broderies étaient en perles fines.

CDLXXXVIᵉ NUIT.

QUAND les quatre sulthans se furent assis, les trois souverains alliés informèrent le dernier venu du motif de leur visite, et lorsqu'ils eurent causé pendant quelque temps, une table d'or fut apportée, et un repas splendide et recherché fut servi dans des plats d'agathe et de cristal. Les bassins et les aiguières étaient d'or pur garni de pierres précieuses.

Tout enfin était d'une telle richesse, que le sulthan du Yemen ne pouvant contenir plus long-temps l'expression de sa surprise, s'écria involontairement : « Non! jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais eu l'idée d'un tel luxe et d'une pareille splendeur! » Lorsque le café et les sorbets furent pris, et que le repas fut terminé, les trois sulthans demandèrent à leur royal convive s'il avait des enfans. Il répondit qu'il avait deux fils, et aussitôt un écuyer fut envoyé de sa part pour leur ordonner de se rendre en sa présence.

Ils arrivèrent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Dès qu'ils parurent, les princesses qui

à travers des tissus d'or transparens, pouvaient voir tout ce qui passait dans la tente, se levèrent avec empressement : « Quel est de ces deux princes, celui que nous cherchons? » demanda la princesse qui avait perdu son oiseau. « Aucun, répondirent les deux autres ; sa beauté et la noblesse de son maintien, le rendent aussi supérieur à ces deux inconnus que l'éclat du soleil à l'ombre de la nuit. » Les trois sulthans, après avoir questionné leurs filles sur le même sujet, reçurent une réponse semblable. « Seigneur, dirent-ils au sulthan du Yemen, n'avez-vous pas un autre fils ? » « Oui, mais il est éloigné de moi depuis longtemps, il vit parmi les esclaves de mon harem. » « N'importe, reprirent les trois sulthans, permettez qu'il se présente devant nous. » Le jeune prince fut mandé aussitôt, et parut couvert d'un habit d'esclave; mais la fierté de son regard et la dignité de son maintien, dévoilaient ses vertus et sa noble origine. « Le voilà, s'écrièrent deux des princesses, c'est lui, c'est notre sauveur, c'est notre époux bien aimé! » Les trois sulthans l'embrassèrent alors avec tendresse, et le conduisirent près de ses trois femmes. Les premières deux se jetèrent à son cou, tandis que la troisième, qui avait perdu son oiseau, se prosterna à ses pieds et baisa sa main. Le prince la releva aussitôt, et la trouvant plus belle que jamais, lui engagea sa foi et lui promit de lui rendre son oiseau dès qu'il serait son époux.

Quelques instans après, il retourna dans la tente où étaient restés son père et ses frères, qui, saisis

d'étonnement, n'osaient proférer un seul mot; leur surprise s'accrut encore, lorsqu'ils virent les trois sulthans inviter le jeune prince à s'asseoir à côté d'eux. Se tournant alors vers ses deux frères : « Qui de vous, leur demanda-t-il, a trouvé la chaîne d'émeraudes et de perles ?» Ils ne firent aucune réponse. « Qui de vous, demanda-t-il encore, a combattu le monstre sauvage et détruit l'éléphant? Qui de vous, enfin, soutenu par son courage et le secours de Dieu, a osé pénétrer dans le palais du sulthan et ravir l'oiseau de la princesse ? » A toutes ces questions faites d'un air fier et menaçant, les princes coupables gardèrent un morne silence et baissèrent leurs yeux vers la terre. « Fourbes infames, s'écria le prince; lorsqu'en m'attaquant si lâchement vous m'avez arraché le prix de mes travaux, j'aurais pu facilement vous combattre et vous vaincre; mais, j'ai supporté les humiliations sans me plaindre, convaincu que tôt ou tard la Providence me vengerait et me dédommagerait de l'injustice de mon père qui, en éloignant de lui sans aucun motif une épouse infortunée, nous a dépouillés tous deux de nos légitimes droits. Je pourrais, maintenant, ajouta-t-il, en tirant son cimeterre, faire tomber vos coupables têtes, mais une telle vengeance serait indigne de mon caractère, et j'abandonne aux souverains le droit de prononcer votre châtiment mérité. » Il cessa de parler, et les trois sulthans, se levant à leur tour, ordonnèrent aux esclaves de dépouiller à l'instant les deux méchans princes de leurs riches vêtemens; de les couvrir d'ha-

bits de dervyche et de les conduire hors du royaume où il leur fut défendu, sous peine de mort, de se présenter jamais.

Le vieux sulthan, la tête inclinée vers la terre, n'osait lever les yeux sur le fils qu'il avait si cruellement méconnu. « Seigneur, s'écria le prince en se précipitant à ses pieds, je ne vous demande rien pour moi, et si vous daignez rendre à ma mère le rang qui lui est dû, tous mes maux seront oubliés, et je vous comblerai de mille bénédictions. » Le sulthan attendri et repentant, le releva, l'embrassa tendrement, et jura devant les trois souverains, de rendre à sa femme et à son fils les justes droits qui leur appartenaient.

Les noces de la troisième princesse furent célébrées immédiatement après, et les trois sulthans, après avoir donné de magnifiques fêtes pendant quarante jours de suite, prirent congé de leurs trois filles et de leur gendre, et retournèrent dans leurs royaumes.

Peu de temps après, le vieux sulthan de l'Yemen se trouvant trop âgé pour gouverner, abandonna le trône à son fils, qui régna avec une sagesse et une douceur qui lui attirèrent l'amour de tous ses sujets.

Le nouveau sulthan ayant un jour conçu le désir d'aller à la chasse, quitta sa capitale suivi seulement de quelques confidens. Il traversait une plaine déserte, lorsque apercevant tout à coup l'entrée d'une caverne, il forma le projet de la visiter. Il y descendit avec sa suite, et aperçut différens objets qui annonçaient qu'elle était habitée. La curiosité du prince

le détermina à attendre l'arrivée des habitans de la caverne, et défendit à ses courtisans de le faire connaître. A peine avait-il cessé de parler qu'il vit entrer un homme chargé de provisions. Cet homme parut effrayé à l'aspect de plusieurs étrangers. « D'où viens-tu ? qui es-tu et que portes-tu? » lui demanda le sulthan. « Je suis, répondit-il avec assez de sang froid, l'un des trois habitans de cette caverne. Nous nous sommes échappés de la capitale pour éviter la prison que quelques tours de friponnerie auraient fini par nous attirer. Nous vivons ici paisiblement, et tous les dix jours l'un de nous, sort pour aller à la provision : c'était aujourd'hui mon tour, et j'attends mes amis qui ne vont pas tarder à venir. Restez avec nous cette nuit, et vous verrez que nous passons joyeusement notre vie. »

Le sulthan accepta avec joie cette proposition : il ordonna à quelques-uns de sa suite d'aller chercher à la ville tout ce qu'il fallait pour faire un excellent festin; et lorsque ses ordres eurent été exécutés et que les deux autres inconnus furent de retour, ils soupèrent tous ensemble sans cérémonie.

La nuit étant passée, le sulthan qui avait été charmé de l'esprit et de la gaîté de ses hôtes, leur proposa de les ramener à la ville. « Quoi, s'écrièrent-ils, vous voulez nous faire entrer dans le lieu dont nous nous sommes échappés pour sauver notre liberté! vraiment vous n'y songez pas.» « Ne craignez rien, ajouta le prince, je suis le sulthan; j'ai voulu vous entendre pour me divertir, et en faveur du plaisir que vous m'avez causé, je vous

pardonne. » A ces mots ils s'inclinèrent profondément devant le souverain et lui jurèrent obéissance. Ils quittèrent leur caverne et suivirent le prince qui les amena dans son palais. Leur conversation paraissait le divertir beaucoup ; il les faisait venir devant lui pour qu'ils lui racontassent des aventures joyeuses ou surprenantes ; et un soir qu'ils étaient réunis en sa présence, l'un d'eux commença l'histoire que vous allez entendre.

CDLXXXVII^e NUIT.

HISTOIRE

D'ABOU-NYOUT ET D'ABOU-NYOUTYN.

Un homme honnête, mais persécuté par la fortune, résolut de s'éloigner de son pays, et d'aller voir sous un autre climat s'il ne pourrait pas trouver une existence plus heureuse. Abou-Nyout, il se nommait ainsi, quitta donc le lieu qui l'avait vu naître, possédant un chérif pour unique richesse. Chemin faisant il fut accosté par un homme qui, ainsi que lui, cherchait aventure; il lui proposa, puisqu'ils suivaient la même chance, de s'associer dans le malheur, comme

dans la prospérité. Abou Nyout y consentit, et il fut décidé qu'il serait le trésorier ; l'autre possédait dix chérifs.

Abou Nyoutyn parlait avec agrément, et sa conversation fit paraître plus courts quelques jours d'un voyage fatigant. Ils entraient dans une ville lorsqu'ils furent abordés par un mendiant qui criait : « Dignes croyans, qu'Allah soit avec vous, faites-moi l'aumône et vous en serez dix fois récompensés. » Abou Nyout tira de sa bourse un chérif et le lui donna. Abou Nyoutyn, furieux de ce qu'il appelait une indigne prodigalité, se jeta sur la bourse, en arracha les dix pièces qu'il y avait déposées, et laissa son compagnon sans moyens de se procurer la moindre nourriture.

Abou Nyout, sans murmurer contre sa destinée, entra dans une mosquée pour prier, espérant que quelque personne aurait pitié de sa déplorable position ; mais une journée entière et une grande partie de celle qui suivit, s'écoulèrent sans qu'on lui eût offert le moindre secours. Vers le soir il quitta sa retraite et il se mit à errer dans les rues d'un pas affaibli par la faim dévorante qu'il endurait.

Comme il passait devant la porte d'un riche marchand, un esclave jetait dehors les débris d'un repas ; Abou Nyout les ramassa, et se mettant dans un coin il rongea les os ; lorsqu'il eut un peu apaisé les tourmens de son estomac, il leva les yeux vers le ciel et remercia le saint-prophête de lui avoir envoyé de quoi se rassasier. L'esclave qui l'avait regardé sans qu'il pût s'en apercevoir, fut, touché de pitié, et rentra dans

la maison pour apprendre à son maître ce dont il venait d'être témoin. Le marchand, riche et généreux, tira de sa bourse dix chérifs et donna ordre de les remettre à ce pauvre homme si malheureux, si pieux et si résigné.

Abou Nyoût, en recevant ce secours inattendu, s'inclina profondément en croisant les mains sur sa poitrine, et citant un verset du Coran, se félicita d'avoir été généreux à l'égard du pauvre dont la prière avait sans doute attiré sur lui cette aumône dix fois plus considérable. Le marchand l'avait examiné et entendu, il le fit prier d'entrer chez lui, et fut si satisfait de sa conversation et de ses principes, qu'il lui offrit avec cordialité un appartement dans sa maison, et lui accorda bientôt une place distinguée dans son estime et dans ses affections.

Lorsque la fin de l'année arriva, le marchand fit le relevé de ce qu'il avait en magasin, et autant pour remplir les devoirs de l'amitié que ceux de sa religion, il fit présent de la dixième partie de ses fonds à Abou Nyout. Il lui conseilla de prendre une boutique à son compte, et d'essayer de faire le commerce. Le plus heureux succès couronna cette entreprise, et en peu d'années l'honnête Abou Nyout fut cité comme un des meilleurs et des plus riches marchands de la ville.

Abou Nyoût était un soir à prendre le frais à la porte de son magasin ; ses yeux furent désagréablement frappés de l'aspect d'un mendiant dont la maigreur, les vêtemens délabrés, et les cris plaintifs ex-

citaient l'horreur et la pitié. Disposé à le secourir dans sa détresse, il le regarda plus attentivement et il reconnut son ancien et déloyal compagnon de voyage. Il le fit appeler, et ayant fermé son magasin, il le conduisit à sa maison. Par les ordres du maître, on lui fit prendre un bain chaud, au sortir duquel on le revêtit de riches habits. Il fut conduit ensuite près d'une table bien servie. Abou Nyout l'attendait et lui fit bon accueil. A la fin du repas : « Me reconnais-tu, dit-il? » « Non, mon respectable hôte, répondit Abou Nyoutyn. » « J'étais ton compagnon de voyage à telle époque, reprit le bon marchand; le sort m'a plus heureusement servi que toi; mais je n'ai point oublié nos conventions. Nous devions être unis dans la prospérité comme dans le malheur : frère, la moitié de ce que je possède t'appartient.»

L'effet suivit la promesse : Abou Nyout balança ses comptes, et abandonna la moitié de tout ce qu'il possédait à Abou Nyoutyn qui loua un magasin et fit d'excellentes opérations de commerce. Pendant long-temps les deux amis vécurent en bonne intelligence; Abou Nyoutyn se lassa cependant de cette heureuse existence, et il tâcha de persuader à son bienfaiteur de quitter la ville et de voyager ensemble pour leur plaisir et leur profit. Vainement le doux et paisible Abou Nyout s'efforça de lui faire sentir qu'ils ne seraient jamais si heureux qu'ils l'étaient dans une ville où l'estime et la confiance leur étaient acquises, et qu'ils abandonneraient un établissement honorable une grande aisance et toutes les jouissances d'un in-

térieur agréable, pour des choses entièrement incertaines. Tous ses raisonnemens furent inutiles; l'importunité d'Abou Nyoutyn prévalut. Une caravane était sur le point de partir; ils chargèrent une grande quantité de marchandises sur des mules et des chameaux, afin de se diriger sur la ville de Moussoul.

Après un voyage de plusieurs journées, la caravane s'arrêta dans un endroit agréable où se trouvait un puits très-profond; on dressa les tentes, et chacun jouit du repos auquel invitait la fraîcheur. Le jour paraissait à peine qu'Abou Nyout se décida à descendre dans le puits pour renouveler la provision d'eau. Il était bien loin de connaître jusqu'où pouvait être portée l'ingratitude d'un homme, et ne se défiait point de son compagnon de voyage; mais, le perfide ami qui, heureux par lui, enviait encore son bonheur et convoitait ses richesses, fit recharger les bêtes, coupa la corde du puits, abandonna son infortuné compagnon sans s'inquiéter du sort affreux auquel il le condamnait, et ne s'occupa que de s'éloigner en toute hâte.

Abou Nyout resta tout le jour sans prendre de nourriture; cependant il ne s'abandonna point au désespoir, il implora humblement Dieu pour sa délivrance et repoussa les idées de haine qui auraient pu s'emparer de son ame, en songeant à l'indigne récompense que recevaient ses bienfaits. Vers le milieu de la nuit suivante, deux mauvais génies arrivèrent à tire d'aile et se posèrent sur les bords du puits. « Je suis parfaitement heureux, dit l'un d'eux. J'ai jeté un

charme sur la belle princesse de Moussoul, et nul être au monde ne peut le détruire ; car vous conviendrez qu'il ne serait pas possible que l'on pût deviner que le moyen de faire cesser l'enchantement serait d'arroser avec de l'absynthe les pieds de la princesse un vendredi pendant le service à la grande mosquée. Ce remède ne sera pas facilement mis en usage. » « J'ai autant de bonheur que vous-même, dit le second génie ; car je possède un trésor enfoui sous la montagne près de Moussoul ; trésor renfermant plus de richesses que tous les souverains du monde n'en pourraient rassembler, et je suis bien sûr de n'avoir pas de voleurs à craindre. Quel est l'homme qui pourrait deviner que pour le découvrir il faut tuer un coq blanc sur la montagne, et arroser la terre du sang de cet animal ? » Après quelques autres discours insignifians, les deux génies reprirent leur vol et s'éloignèrent du puits.

Abou Nyout, frappé de ce qu'il venait d'entendre, se promit de ne pas l'oublier, et au point du jour il fut délivré de sa désagréable demeure par l'arrivée d'une nouvelle caravane. Les esclaves furent très-étonnés, lorsqu'ils s'approchèrent pour remplir les outres, d'entendre une voix humaine. On s'empressa de retirer Abou Nyout, et lorsqu'on lui eût fait changer de vêtemens, et prendre quelque nourriture, on lui demanda par quel accident il était tombé dans ce puits. Trop généreux pour révéler la trahison de son perfide compagnon, il dit que s'étant endormi sur les bords du puits, il avait sans doute fait, pen-

dant son sommeil, quelque mouvement qui l'y avait précipité, et que ses compagnons ne l'ayant pas revu, avaient continué leur route. Il pria les voyageurs de le laisser se joindre à eux ; ils y consentirent avec plaisir, lui fournirent tout ce dont il avait besoin, et après une halte la caravane se dirigea vers Moussoul.

Au moment où ils entrèrent dans la ville, un concours prodigieux de monde se pressait sur la grande place du palais ; Abou Nyout demanda ce qui causait ce rassemblement. On lui apprit qu'on allait décapiter un médecin qui s'était présenté pour guérir la fille du sulthan, parce qu'il n'avait pas mieux réussi que plusieurs autres qui l'avaient précédé, et qui avaient subi le même sort. Le sulthan, désolé de l'état de la princesse qui était possédée par un mauvais génie, promettait les plus grandes récompenses pour sa guérison, et la mort à ceux qui l'entreprendraient sans succès. Abou Nyout se hâta de se rendre au palais, obtint facilement accès près du prince en annonçant qu'il espérait rendre la santé à sa fille, et lui demanda pour entière récompense la vie du médecin qui en ce moment était conduit au supplice. Le sulthan donna ordre de suspendre l'exécution, décidé à les faire périr tous deux, si le nouveau venu ne réussissait pas dans son entreprise. Abou Nyout demanda à remettre au vendredi l'essai de son talent, et pria le sulthan d'ordonner des prières publiques, afin qu'il fût secondé dans les vœux fervens qu'il adressait au ciel. La première visite du médecin fut donc fixée au vendredi, et l'on fit une proclamation

pour engager tous les fidèles à l'observation rigoureuse de ce jour.

Le vendredi arriva, et les mosquées se remplirent de personnes qui invoquaient Dieu pour le rétablissement de la princesse. Abou Nyout, qui avait préparé l'infusion d'absynthe dont avait parlé le génie, fut conduit dans les appartemens où cette jeune et belle personne, couchée sur un sofa, ne paraissait tenir à la vie que par un fil. Elle était absorbée dans une stupeur mélancolique, et l'on ne pouvait obtenir d'elle ni un regard ni une parole. Le médecin s'approcha d'elle avec respect et une vive émotion, et versa sur ses pieds toute l'eau de la phiole qu'il portait. Un hurlement lugubre se fit entendre au même instant, et la princesse, paraissant sortir d'un profond sommeil, se leva et appela ses femmes pour se mettre à sa toilette.

Il serait impossible de peindre la joie du sulthan à cette heureuse nouvelle; il ne pouvait se lasser d'admirer cette cure merveilleuse; on ordonna des réjouissances publiques, on distribua des aumônes, et le médecin sauvé de la mort, par Abou Nyout, reçut un beau présent, et fut mis en liberté.

Abou Nyout, encouragé par la reconnaissance que laissait éclater le sulthan, et séduit par les charmes de la princesse, demanda sa main comme récompense. On le remit au lendemain pour lui donner une réponse; une affaire de cette importance devait être discutée avec réflexion. Les vézyrs jugèrent que le service qu'il avait rendu à la princesse, méritait

bien qu'elle lûi fut accordée; mais il fallait savoir si le savant inconnu possédait assez de richesses pour qu'elle ne descendît pas du rang qu'elle avait occupé jusqu'alors. On pensa donc que le sulthan devait choisir parmi ses bijoux les plus précieux ûn nombre déterminé de pierres rares; qu'on les montrerait à Abou Nyout, en l'invitant à en donner une égale quantité pour le douaire de la princesse.

Lorsque Abou Nyout se présenta le lendemain matin au palais, le sulthan lui fit la réponse convenue et lui montra les pierres précieuses. « Seigneur, répondit-il au prince, vous mettez à un bien faible prix l'honneur de vous appartenir, et le bonheur inestimable de posséder votre adorable fille; demain matin, je vous apporterai dix fois le nombre de brillans que vous me demandez; et ceux-ci ne pourront entrer en comparaison avec l'éclat et la valeur de ceux que je vous offrirai. » Tous les courtisans restèrent stupéfaits de cette déclaration et de l'indifférence avec laquelle Abou Nyout avait regardé les diamans; car il était généralement connu que le sulthan de Moussoul possédait plus de riches bijoux que tout autre prince.

Abou Nyout ayant pris congé du sulthan, alla au marché où il fit emplette d'un coq blanc, sans aucun mélange de couleurs; il l'emporta chez lui et resta enfermé jusqu'au lever de la lune. Il prit alors son coq dans un sac, et se rendit à la montagne que le génie du puits avait désignée. Il y monta, et lorsqu'il fut au sommet, il coupa la gorge au coq et répandit son

sang sur le sol. La terre trembla, de sourds mugissemens se firent entendre, et une large ouverture montra à l'heureux Abou Nyout des monceaux d'or et de pierres précieuses en si grande quantité que ses yeux ne pouvaient tout embrasser. Il retourna promptement à la ville, se procura dix chameaux et les chargea d'une partie du trésor ; ensuite il revint avec ses richesses, après avoir eu soin de boucher la cavité qui lui avait offert un passage.

About Nyout se rendit le lendemain au palais. Les dix chameaux marchaient devant lui. Le sulthan, qui l'attendait, s'avança jusqu'à une des portes qui donnaient sur la cour, et voyant ces chameaux si richement chargés, il s'écria : « Tous les souverains du monde n'ont rien dans leurs trésors qui puisse approcher de la magnificence de ce que j'aperçois ; » puis se tournant vers les vézyrs : « Que dois-je faire maintenant? » « Lui donner votre fille, seigneur, dirent-ils tous à la fois. » Abou Nyout, heureux de cette faveur, montra tant de modestie et de reconnaissance que tout le monde convint qu'il était digne de posséder la charmante fille du sulthan. Le mariage fut célébré avec toute la splendeur possible, et Abou Nyout se conduisit si bien dans sa nouvelle position qu'il gagna entièrement l'affection de son beau-père, au point que le sulthan le laissait souvent présider le divan, et l'autorisait à donner trois jours par semaine des audiences publiques.

Quelque temps après qu'Abou Nyout fut ainsi parvenu à la plus brillante et la plus heureuse destinée,

il se trouvait dans une salle du palais ouverte sur la rue; beaucoup de personnes l'entouraient, et une foule considérable cherchait à l'apercevoir; les cris d'un mendiant attirèrent son attention. Ce malheureux, à peine couvert d'un habit en lambeaux, répétait : « O fidèles croyans, ô charitables seigneurs, ayez pitié de ma détresse ! » Abou Nyout reconnut le traître Abou Nyoutyn; mais sans marquer d'autre émotion que celle de la compassion, il ordonna à un esclave d'aller prendre ce pauvre, de le mener au bain et de le lui présenter lorsqu'on l'aurait revêtu d'un habit convenable. Ses ordres furent exécutés, et bientôt il se trouva tête-à-tête avec l'ingrat qui l'avait abandonné dans le puits. « Me reconnais-tu, lui dit-il ? » « Non, seigneur, répliqua l'autre. » « Et bien, apprends que je suis ton ancien ami; j'aurais sans doute de justes raisons de t'accuser, mais bien loin de le faire, je pense que le destin a tout conduit, et que c'est par son impulsion que tu as agi. Tu as été l'instrument dont il s'est servi pour me faire atteindre à un degré de dignité et de prospérité vers lequel mes désirs n'eussent pas même osé s'élever. » Il lui conta alors tout ce qui s'était passé, et lui dit : « Une fois encore je t'offre un ami et la certitude de partager sa fortune; » mais le cœur envieux du fourbe Abou Nyoutyn était fermé à tous les bons sentimens, et loin de remercier le noble et loyal Abou Nyout de sa clémence et de sa libéralité, il s'écria : « Et bien puisque le puits, loin de servir ma haine, t'a été si favorable, il faut aussi que j'essaie ma fortune. » En disant ces mots, il se leva et quitta

brusquement la salle, sans même faire les saluts d'usage. Abou Nyout ne voulut pas le punir, et se contenta de le plaindre.

About Nyoutyn se hâta de se rendre au puits et y descendit à l'aide d'une corde; il attendit ensuite les mauvais génies, qui en effet arrivèrent à minuit. Ils se posèrent sur le bord du puits et commencèrent une conversation remplie de plaintes amères sur leur sort. « Depuis que nous ne nous sommes vus, dit l'un, je suis devenu le plus misérable des génies : un rusé musulman a trouvé le secret de l'emporter sur moi; il a épousé ma princesse, et je ne puis me venger, car il est sous la protection du prophète, et je tâcherais vainement de lui nuire. » « Je suis aussi malheureux que toi, repartit l'autre; le même homme qui a épousé ta princesse a découvert mon trésor, et il en restera possesseur malgré tous mes efforts pour le ramener en ma puissance. Crois-moi, comblons le puits qui doit avoir été la cause de tous nos désastres. » Le projet fut presque aussitôt exécuté que conçu; les deux mauvais génies jetèrent d'énormes pierres dans le puits, sous lesquelles l'ingrat, l'envieux Abou Nyoutyn périt écrasé.

Le bon et généreux Abou Nyout s'informa du malheureux dont il avait eu tant à se plaindre, et s'étant rendu lui-même près du puits, il le vit comblé et ordonna qu'il fût déblayé. Le corps brisé d'Abou Nyoutyn lui prouva que la méchanceté de ce misérable avait causé sa perte ; et il s'écria avec pitié : « Adorons les décrets du Tout-Puissant ; sa volonté peut faire tom-

ber dans leurs propres piéges ceux qui voulaient vous y jeter. » Cette histoire ayant beaucoup réjoui le sulthan, Chehérazade raconta pendant les nuits suivantes l'histoire du courtisan et celle du prince du Sind.

CDLXXXVIII[e] NUIT.

AVENTURE D'UN COURTISAN.

Sire, dit-elle, il y avait une fois en Égypte un riche émyr qui, dans une nuit d'insomnie, ne savait quel moyen employer pour chasser les sombres pensées qui venaient le tourmenter; enfin il envoya chercher un de ses courtisans bon et joyeux compagnon, et le pria de le distraire par quelque histoire amusante. Le courtisan lui proposa de lui raconter une aventure de sa jeunesse, et il le fit en ces termes :

« J'étais encore très-jeune, et déja j'étais profondément amoureux d'une fille arabe qui demeurait chez ses parens. Tous ses mouvemens étaient gracieux, sa taille élégante, le son de sa voix enchanteur, et je n'avais pu résister à tant d'attraits. Sa famille était d'une tribu du désert dont j'allais souvent visiter le camp; un jour j'éprouvais le désir de les voir plus vivement encore que de coutume, et mon cœur op-

pressé me faisait craindre quelque malheur ; je me hâtai donc de voler vers elle ; j'arrivai, mais ô douleur! plus de traces de son séjour aux lieux qu'elle habitait! plus de bien-aimée! personne pour m'indiquer où ses parens s'étaient retirés. Je trouvai enfin quelques voyageurs qui me dirent que la rareté des fourrages pour les chameaux et les troupeaux avaient décidé les membres de cette famille à reculer leurs tentes dans les terres. Je restai quelque temps à ce même endroit ; mais n'espérant plus leur retour, et ne pouvant supporter davantage les angoisses de l'absence, je me décidai à marcher sur les traces de ma charmante arabe. Les ombres de la nuit déployaient déja leurs voiles : mais qui peut arrêter un amant inquiet de celle qu'il aime? Je remis donc la selle sur mon chameau et je continuai ma route : bientôt l'obscurité devint complète, mon chameau n'avançait plus qu'avec difficulté, et les hurlemens des bêtes féroces se faisaient entendre et semblaient se rapprocher à chaque instant. Dans mon trouble je ne m'aperçus pas que mon chameau avait quitté le sentier ; j'avoue que mon cœur était fortement agité par la crainte, et pendant que l'une de mes mains était sur la poignée de mon cimeterre, j'avais saisi de l'autre mon chapelet, et j'invoquai pieusement Dieu et le prophète. Tout à coup une branche me frappa fortement à la tête, je chancelai, et au bout de peu d'instans je tombai sans connaissance. Lorsque je repris mes sens je calculai avec effroi que je devais être là depuis près de dix heures; le soleil avait reparu et était à

son déclin; je me levai du gazon sur lequel j'étais étendu, et n'éprouvant d'autre mal qu'un peu d'étourdissement, je passai autour de mon bras la bride du chameau, et je cherchai à retrouver mon chemin. J'étais alors dans un taillis fort épais ; de beaux arbres, un ruisseau dont l'agréable murmure invitait au repos, le chant mélodieux des oiseaux adouci par l'approche de l'instant du sommeil, tout rendait cet endroit charmant, et si j'avais eu ma bien-aimée près de moi, il m'eût été bien difficile de le quitter; mais j'étais égaré; il fallait tâcher avant la nuit de retrouver la route, et je sortis avec regret de cette délicieuse solitude.

« Lorsque je fus hors de ce hallier, l'étendue du désert se déroula devant moi, et j'aperçus de loin de la fumée; je pressai mon chameau et j'arrivai bientôt près d'une tente richement ornée, des chevaux et des chameaux paissaient à l'entour. Je fus extrêmement surpris de trouver une si belle habitation dans une plaine presque aride et éloignée de tout lieu fréquenté. Je m'approchai de l'entrée, et je m'écriai : « Dieu vous donne la santé, habitans de cette tente, et puisse le Tout-Puissant vous protéger et vous bénir (1). » J'achevais ces mots lorsqu'un jeune homme ouvrit la porte et me salua d'un air affable.

« Il paraissait avoir à peine dix-neuf ans, et jamais une figure si charmante n'avait attiré mes regards.

(1) Formule dont se servent les voyageurs pour demander l'hospitalité chez les Arabes du désert.

« Frère, me dit-il, te serais-tu égaré dans ton chemin ? » « Oui, lui répondis-je, et je serai bien reconnaissant si tu veux m'enseigner quelle route je dois prendre. » « Frère Arabe, reprit l'aimable jeune homme, du ton le plus bienveillant, accepte l'hospitalité que je t'offre de bon cœur ; tu as besoin de repos pour te remettre de ta fatigue, et tu risquerais de nouveau de t'éloigner de l'endroit où tu veux te rendre. La nuit s'avance, et les bêtes féroces seraient à craindre pour toi. » Je ne résistai pas à ses manières engageantes, je descendis de mon chameau et lui donnai de l'eau et du fourrage. Mon hôte disparut un instant, mais il revint bientôt avec des provisions qu'il s'empressa de ranger sur une table ; il alluma du feu, et voulant, me dit-il, en riant, me prouver qu'il était bon cuisinier, il assaisonna un quartier de mouton avec des herbes sèches, des graines et des épices ; ensuite il donna plus d'ardeur à la flamme, et fit griller cette viande ainsi préparée.

« Pendant le repas, le jeune homme conversa avec esprit et agrément sur divers sujets ; mais je m'aperçus que sa gaîté paraissait contrainte ; souvent il soupirait, des larmes venaient mouiller ses paupières. A ces symptômes je crus reconnaître l'amour, et je présumai, qu'ainsi que moi, mon hôte n'avait plus le cœur libre, et qu'il était peut-être errant pour la même cause que moi. Plusieurs fois j'ouvris la bouche pour lui parler avec confiance et solliciter la sienne ; la crainte de lui déplaire ou de l'embarrasser me retint toujours.

« Après que nous eûmes soupé, il me présenta un bassin rempli d'eau de rose et de musc, avec des serviettes brodées en argent et garnies de franges d'or. De plus en plus surpris, je m'écriai : « Comment toutes les commodités du luxe peuvent-elles se trouver réunies, et comment un être aussi accompli peut-il habiter ce désert ? » Le jeune homme soupira sans me répondre. Nous fîmes les ablutions et les prières accoutumées, il entra ensuite dans la tente, en rapporta une pièce de damas rouge qu'il coupa en deux : « Va, frère, me dit-il, repose en paix dans ma tente, tu y seras en sûreté. »

« J'entrai et trouvai dans une des séparations de la tente des coussins de damas vert; je quittai une partie de mes vêtemens et reposai avec plaisir mes membres fatigués; bientôt je fus surpris par le sommeil le plus agréable. Vers le milieu de la nuit je m'éveillai, et mes pensées se tournèrent vers mon jeune hôte; j'aurais voulu connaître les peines qu'il pouvait avoir, mais ne pouvant même former de conjectures vraisemblables, j'allais m'endormir de nouveau lorsque j'entendis parler doucement dans l'autre partie de la tente; je pouvais distinguer ce que l'on disait, quoique la conversation se fît à voix basse; jamais des accens plus doux ne frappèrent mon oreille; jamais langage plus tendre ne vint faire palpiter mon cœur : je soulevai doucement le rideau qui m'entourait, et je restai immobile d'étonnement en voyant une jeune dame plus belle que tout ce qui avait jusqu'alors charmé mes yeux. Elle était assise près de l'aimable

eune homme qui m'avait si bien accueilli. Avec quel feu, quelle tendresse ils répétaient le serment d'aimer toujours; mais que de larmes amères, que de plaintes sur le tourment de vivre séparés; ils me semblaient enfin exprimer et ressentir tout le délire de l'amour et toutes ses angoisses. Craignant d'être aperçu, je laissai retomber le rideau, et n'ayant vu aucune apparence d'habitation dans la plaine, si ce n'était celle où j'étais; je me sentis porté à croire que cette belle inconnue était fille de quelque génie, et qu'elle était douée de la puissance de se transporter où elle voulait. Tout en réfléchissant et en me perdant dans mes pensées, je fus de nouveau plongé dans un doux sommeil.

« Je m'éveillai au grand jour, je me levai, et lorsque j'eus rempli mes devoirs de piété, et que je fus habillé, j'allai trouver mon hôte; je le priai de mettre le comble à toutes ses prévenances en m'enseignant le chemin que je devais suivre. « Et quoi, me répondit-il, avec un doux sourire, me ferez-vous la peine de me quitter si promptement, et ne donnerez-vous pas à l'affection que je sens pour vous, le temps de s'établir sur des bases plus solides? » Il avait quelque chose de si persuasif qu'il me fut impossible de me refuser à ce qu'il me demandait. J'étais déja chez lui depuis trois jours lorsque je lui demandai son nom; il m'apprit qu'il était de la noble tribu d'Azzra, et je connus de cette manière qu'il était fils du frère de mon père. « Mon jeune cousin, m'écriai-je, quelle raison a pu te décider à te retirer dans ce lieu soli-

bien qu'elle lui fut accordée; mais il fallait savoir si le savant inconnu possédait assez de richesses pour qu'elle ne descendît pas du rang qu'elle avait occupé jusqu'alors. On pensa donc que le sulthan devait choisir parmi ses bijoux les plus précieux un nombre déterminé de pierres rares; qu'on les montrerait à Abou Nyout, en l'invitant à en donner une égale quantité pour le douaire de la princesse.

Lorsque Abou Nyout se présenta le lendemain matin au palais, le sulthan lui fit la réponse convenue et lui montra les pierres précieuses. « Seigneur, répondit-il au prince, vous mettez à un bien faible prix l'honneur de vous appartenir, et le bonheur inestimable de posséder votre adorable fille; demain matin, je vous apporterai dix fois le nombre de brillans que vous me demandez; et ceux-ci ne pourront entrer en comparaison avec l'éclat et la valeur de ceux que je vous offrirai. » Tous les courtisans restèrent stupéfaits de cette déclaration et de l'indifférence avec laquelle Abou Nyout avait regardé les diamans; car il était généralement connu que le sulthan de Moussoul possédait plus de riches bijoux que tout autre prince.

Abou Nyout ayant pris congé du sulthan, alla au marché où il fit emplette d'un coq blanc, sans aucun mélange de couleurs; il l'emporta chez lui et resta enfermé jusqu'au lever de la lune. Il prit alors son coq dans un sac, et se rendit à la montagne que le génie du puits avait désignée. Il y monta, et lorsqu'il fut au sommet, il coupa la gorge au coq et répandit son

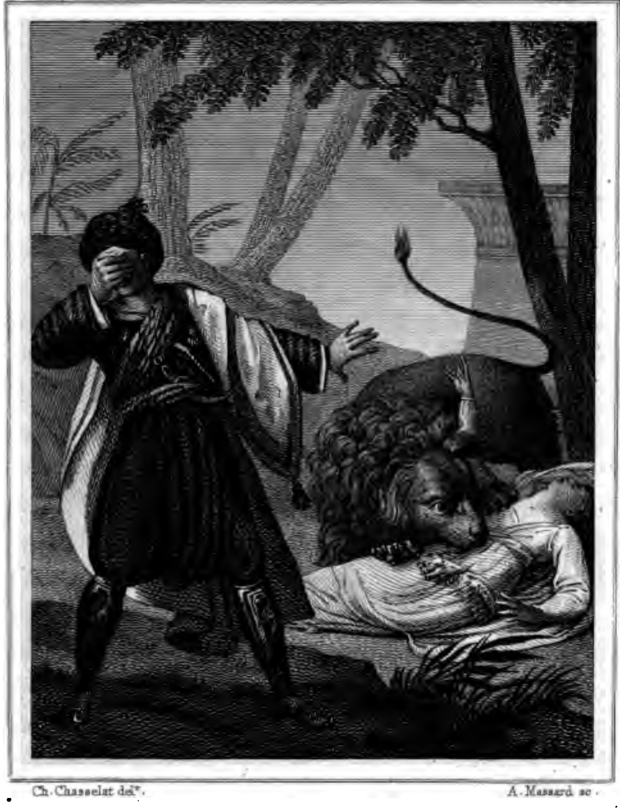
sang sur le sol. La terre trembla, de sourds mugissemens se firent entendre, et une large ouverture montra à l'heureux Abou Nyout des monceaux d'or et de pierres précieuses en si grande quantité que ses yeux ne pouvaient tout embrasser. Il retourna promptement à la ville, se procura dix chameaux et les chargea d'une partie du trésor ; ensuite il revint avec ses richesses, après avoir eu soin de boucher la cavité qui lui avait offert un passage.

About Nyout se rendit le lendemain au palais. Les dix chameaux marchaient devant lui. Le sulthan, qui l'attendait, s'avança jusqu'à une des portes qui donnaient sur la cour, et voyant ces chameaux si richement chargés, il s'écria : « Tous les souverains du monde n'ont rien dans leurs trésors qui puisse approcher de la magnificence de ce que j'aperçois ; » puis se tournant vers les vézyrs : « Que dois-je faire maintenant? » « Lui donner votre fille, seigneur, dirent-ils tous à la fois. » Abou Nyout, heureux de cette faveur, montra tant de modestie et de reconnaissance que tout le monde convint qu'il était digne de posséder la charmante fille du sulthan. Le mariage fut célébré avec toute la splendeur possible, et Abou Nyout se conduisit si bien dans sa nouvelle position qu'il gagna entièrement l'affection de son beau-père., au point que le sulthan le laissait souvent présider le divan, et l'autorisait à donner trois jours par semaine des audiences publiques.

Quelque temps après qu'Abou Nyout fut ainsi parvenu à la plus brillante et la plus heureuse destinée,

bla notre solitude; l'agitation succéda à un morne silence, le malheureux amant se promenait à grands pas, ouvrait la porte de sa tente, pressait ses deux mains sur son cœur, comme s'il eût voulu en calmer les battemens, puis secouait la tête avec découragement. Enfin, tout à coup, se tournant vers moi, il laissa tomber quelques larmes; il est arrivé un malheur, me dit-il, je le sens à l'angoisse que j'éprouve, je vais m'assurer de mon sort. Mon cousin, attendez-moi; il faut que j'aie des nouvelles de ma bien-aimée. » Il prit son sabre, sa lance et s'éloigna avec rapidité.

« Une heure au plus s'était écoulée lorsque je m'entendis appeler; je reconnus la voix de mon jeune ami, et je m'avançai; en effet je le vis assez loin encore de moi; je hâtai le pas, et je frémis en remarquant l'altération de ses traits. « Eh bien, me dit-il, ma destinée est remplie, l'être charmant que j'adorais, ma bien-aimée n'est plus : elle a péri en me donnant une dernière preuve d'amour, je l'attendais et elle succombait à la rage d'une bête féroce; un lion a déchiré ce corps formé pour l'amour; tiens, voilà ce qui reste d'elle. » Alors avec un sourire amer, et un regard qui révélait toute la douleur de son ame, il laissa tomber à mes pieds un voile dans lequel étaient enveloppés des ossemens et des lambeaux de chair sanglans. A cette terrible vue je restai sans mouvement et sans voix. « Veille, reprit-il, sur ces restes précieux, je vais revenir, » et il s'éloigna avec la vitesse d'une flèche. Il reparut peu de temps après, portant la tête



Ch. Chasselat del.^r. A. Massard sc.

AVENTURE D'UN COURTISAN.


UNIV. OF MICH.

d'un lion dont la mâchoire encore remplie de sang, annonçait assez qu'il était le meurtrier de la jeune infortunée dont il ne restait que le souvenir.

« J'engageai mon malheureux ami à rentrer avec moi dans la tente, il y consentit et me dit : « Ne vous abusez pas, je n'ai plus que bien peu d'instans à vivre, je réclame un service de l'amitié que vous me témoignez ; après ma mort réunissez mes restes à ceux de ma bien-aimée, et qu'ils reposent dans le même tombeau : n'aviez-vous pas promis qu'aujourd'hui nous ne nous séparerions plus ? Eh bien, que cette parole soit accomplie. » Il se mit à genoux en finissant ces mots, et pria quelques instans avec ferveur ; bientôt je vis sa tête se pencher : l'oppression que lui causaient des larmes qui retombaient sur son cœur, augmentait sans cesse, il répéta plusieurs fois : « Me voici, ma bien-aimée, je viens, je viens, je suis à toi ; » et enfin son ame pure prit son essor vers les cieux.

« Je ne puis exprimer la douleur que j'éprouvai ; elle me rendit presque incapable de remplir ma promesse : je m'efforçai cependant de rappeler mon courage, et après avoir lavé et parfumé tout ce qui restait de ces fidèles amans, je les déposai dans le même tombeau. Lorsque ce triste devoir fut accompli, je passai trois jours entiers en prière; ensuite je me remis en route; mais pendant bien des années je fus tous les ans visiter la dernière demeure de mon jeune ami et de sa bien-aimée, y répandre les larmes de l'amitié, et demander pour eux dans une autre vie le bonheur qu'ils n'avaient pu obtenir sur la terre. »

CDLXXXIX^e NUIT.

HISTOIRE

DU PRINCE DU SIND ET DE FATIME.

Un des anciens sulthans du Sind avait eu d'une de ses femmes un fils qui se conduisait si mal envers la sulthane, qu'elle en fut affligée au point de perdre la santé. Son esclave favorite s'en aperçut, et connaissant trop bien la cause de son chagrin, elle résolut de l'en débarrasser. Elle lui conseilla de persuader au prince de chercher à obtenir pour épouse la belle Fatime, fille du sulthan Émyr-ben-Naomann. La sulthane, en effet, vanta la rare beauté de cette princesse, et rehaussa tellement le prix de cette conquête qu'elle enflamma le cœur du jeune prince, et qu'il résolut de tout employer pour se rendre possesseur de cet être incomparable. Il obtint le consentement du sulthan son père, et partit accompagné d'une suite convenable à son rang.

Après un voyage de plusieurs jours, le prince entra dans un désert couvert d'une nuée de sauterelles qui paraissaient expirantes, faute d'herbes et de tout

ce qui aurait pu servir à leur subsistance. Les sauterelles se trouvèrent bien du sentiment qui faisait errer le jeune voyageur; il ordonna de jeter de la nourriture à ces pauvres bêtes et continua sa route.

Peu de temps après il fallut traverser une vaste forêt; l'effroi saisit toute l'escorte du prince à la vue de troupeaux innombrables de bêtes féroces qui s'avancèrent vers eux; mais on vit que ces animaux redoutables n'annonçaient aucune disposition hostile; la peur se calma, et le prince fit tuer une partie du bétail qu'on emmenait pour ses provisions, et la leur fit donner pour les récompenser de leur douceur inespérée. Ils se retirèrent avec l'air aussi satisfait que des bêtes peuvent l'avoir.

Le prince rencontra à quelque distance de là un vieillard, et il prit de lui des informations sur le but de son voyage. Il était près du terme; mais des difficultés presque insurmontables l'y attendaient. On ne pouvait entrer dans les états d'Émyr-ben-Naomann qu'en franchissant des montagnes d'acier, habitées par des génies. « Croyez-moi, mon fils, continua le vieillard, renoncez à cette entreprise périlleuse; car en supposant que vous vinssiez à bout de parvenir à ce royaume, vous n'en atteindriez pas plus le but de vos désirs. Le père de la princesse a juré que nul homme ne deviendrait son époux sans avoir rempli différentes tâches qu'il assignerait, et plusieurs princes ont déja perdu la vie en essayant de les remplir. » Le récit des obstacles à vaincre, loin de rebuter le nouveau

endurci contre l'idée de voir périr tous les aspirans à la main de sa fille, aurait voulu ne point avoir fait ce serment, afin d'en faire son gendre. Lorsque dans la soirée on le conduisit à l'endroit où il devait, pour la seconde fois, subir une épreuve, il fut accompagné des vœux de la princesse qui, l'ayant regardé à travers ses jalousies, le trouva si fort à son goût, qu'elle se mit en prière pour qu'il pût réussir dans ce qu'il avait entrepris.

Le prince fut conduit dans une grande plaine où se trouvait un immense réservoir rempli d'eau; il fallait le dessécher avant que le jour reparût, ou ce jour allait être le terme de son existence. On le laissa seul, et se confiant à la Providence, qui l'avait déja tiré d'un grand embarras, il attendit avec calme ce qu'elle ferait encore en sa faveur. Son espérance ne fut point trompée; vers minuit une voix lui dit: « Prince, nous venons nous acquitter avec toi, » et au même instant la plaine fut remplie de chameaux, de dromadaires, de lions, d'éléphans, de tigres, qui s'avancèrent sur les bords du réservoir, et qui en peu d'heures le mirent entièrement à sec. Ils prirent ensuite congé de lui, chacun avec le cri qui lui est propre; le prince, après avoir reçu leurs adieux, les salua avec toute la grace possible, et s'arrangeant dans un petit pavillon, qui se trouvait près de là, dormit avec calme jusqu'à l'heure où le sulthan vint savoir le résultat de ses efforts : surpris autant que satisfait de le voir si visiblement protégé par Allah, il conduisit le prince

au palais, et la journée se passa en festins et en divertissemens.

A l'approche de la nuit on apprit au prince la troisième et dernière tâche qu'il devait accomplir : il fallait avant l'aurore prochaine terminer un palais plus grand que celui que le sulthan habitait, et qui était encore sans fenêtres, sans portes et sans toîture. Le prince éprouva un mouvement de crainte en réfléchissant aux suites que devait entraîner son mauvais succès; mais il pria avec ferveur, et le calme revint dans son cœur. Sa confiance en Dieu fut récompensée, vers minuit il entendit des chants qui annonçaient des ouvriers, et les génies des montagnes d'acier parurent devant lui : « Prince, dirent-ils, nous venons te payer le repas que tu nous as donné. » Au même instant, menuisiers, peintres, serruriers, maçons, se mirent au travail, et quelques momens avant le lever du soleil, le palais fut terminé; l'or et l'argent y brillaient, et de magnifiques peintures le décoraient; le jeune prince témoigna vivement sa reconnaissance à ses utiles amis, qui le saluèrent avec respect et le quittèrent.

Le sulthan Émyr-ben-Naomann arriva bientôt, et admirant la magnificence du nouvel édifice, il salua le prince du titre de son gendre et de favori de Dieu. Les noces furent célébrées avec éclat, et le prince, en contemplant les charmes de sa belle Fatime, trouva qu'il avait à peine assez fait pour en mériter la possession.

Le prince demanda enfin à retourner près de son père; quittant Émyr-ben-Naomann avec un regret sincère,

il reprit avec sa charmante épouse la route de sa patrie. Il fut reçu avec ravissement par le vieux sulthan, il s'empressa de reconnaître les torts qu'il avait eus envers la sulthane, il lui en demanda des excuses; elles furent bien accueillies, et la famille royale vécut dès lors dans la plus parfaite harmonie.

CDXC^e NUIT.

HISTOIRE DES AMANS DE SYRIE.

Il y avait anciennement dans la ville de Damas deux frères; l'un était pauvre, l'autre, favorisé du sort, possédait une grande fortune. Un fils, à peine sorti de l'enfance, était l'unique bien que l'un eût dans ce monde; l'autre voyait son bonheur augmenté par une fille qui promettait d'être le charme de ses jours. Dieu appela le pauvre à une meilleure vie, et il légua son fils à son frère. Le jeune orphelin fut accueilli avec tendresse, et il ne tint qu'à lui de croire qu'il avait retrouvé un père. Les années s'écoulèrent, et l'oncle avait toujours les mêmes bontés pour lui; enhardi par cette tendresse, le jeune homme osa lui avouer que sa cousine et lui avaient échangé des vœux d'amour, et il

la demanda en mariage. Ce fut le terme de son bonheur et des bienfaits de son second père : il fut chassé de cette maison où il laissait tout ce qui lui était cher ; mais son amante qui l'aimait avec la plus vive ardeur, se décida à suivre son sort. Il acheta deux chevaux et une mule, prépara son bagage et celui de la jeune fille qui, s'échappant une nuit du toit paternel, alla joindre son bien-aimé, sans réfléchir à la peine déchirante que sa fuite causerait à son père. Ils voyagèrent avec une extrême promptitude, et ils arrivèrent bientôt à un port de mer où ils arrêtèrent leur passage sur un bâtiment prêt à mettre à la voile. Pour éviter les poursuites, la jeune dame s'embarqua au moment même, et son amant chercha quelqu'un qui voulût acheter les chevaux, afin d'aller ensuite la retrouver pour ne plus s'en séparer.

Le capitaine frappé de la beauté de la jeune passagère, et voyant à l'empressement des amans, qu'ils craignaient quelque rencontre funeste à leur amour, se décida à mettre tout en usage pour les séparer ; le vent était favorable, il fit lever l'ancre, on déploya les voiles, et malgré les cris, les larmes et les supplications de la jeune personne, on fut en peu d'instans hors de la vue des côtes. Le capitaine déclara alors à sa captive la passion qu'elle lui avait inspiré, et lui annonça qu'il voulait que ses vœux ne fussent pas repoussés. Les larmes étaient inutiles, les prières auraient été en pure perte avec un homme de ce caractère, la jeune dame le sentit ; et, comme elle était douée d'une force d'ame et d'une énergie

peu ordinaires à son sexe, elle calcula facilement le seul moyen de se conserver à son amant. Au lieu de s'étendre en vaines lamentations, elle montra un front calme à son ravisseur, et ne parut pas révoltée de l'aveu de sa passion. Bientôt elle lui promit de céder à ses désirs, mais à condition qu'au premier port où l'on relâcherait, ils seraient unis par les nœuds du mariage, et que jusqu'à ce moment il respecterait sa réserve. Cette assurance satisfit le capitaine, et dès lors il eut pour elle la plus respectueuse déférence.

On prit terre au bout de peu de jours, et on jeta l'ancre près d'une ville où le capitaine se rendit pour faire les préparatifs de son mariage avec sa belle captive qui paraissait entièrement réconciliée avec la destinée qu'il lui imposait. A peine était-il rendu à terre, que la jeune fille monta sur le pont, et s'adressant à l'équipage, fit connaître les griefs qu'elle avait contre le traître qui l'avait ravie au seul être à qui elle voulût appartenir; elle fit valoir les récompenses que son amant, prodiguerait à ceux qui la reconduiraient au port d'où le vaisseau était parti; son éloquence toucha le cœur des matelots, qui jurèrent de lui obéir et de la délivrer de son persécuteur. Sans hésiter elle ordonna de lever l'ancre, de laisser les voiles et de gagner la haute mer, laissant le capitaine devenir ce qu'il pourrait.

Pendant quelques jours le temps fut favorable; mais tout à coup un vent contraire vint à souffler; le vaisseau fut poussé hors de sa route, et obligé de relâcher dans le premier port que l'on rencontra. C'était la

résidence d'un sulthan très-puissant; des officiers vinrent à bord du navire, s'informer de sa cargaison et de sa destination. Leur étonnement fut extrême en voyant que le commandant était une dame d'une beauté ravissante; ils firent leur rapport au sulthan qui décida qu'on ne permettrait aux matelots de s'éloigner que lorsqu'elle aurait consenti à être admise au nombre de ses femmes. Une telle demande était un ordre, aussi elle n'hésita pas à répondre qu'elle acceptait cet honneur avec soumission et reconnaissance. Le sulthan fit faire de brillans préparatifs pour la recevoir, et lorsque tout fut disposé, il envoya la fille de son premier vézyr, avec trente-neuf jeunes dames des familles les plus distinguées de la ville, pour accompagner la nouvelle sulthane. Leur future souveraine les accueillit avec l'affabilité qui lui était naturelle, et elle les pria d'accepter un repas qu'elle avait fait préparer. Elle donna ordre que les barques qui les avaient amenées, fussent reconduites à la côte, et envoya un message au sulthan pour le prévenir qu'elle garderait près d'elle sa suite jusqu'au lendemain matin, et qu'alors elle se rendrait à terre pour conclure le mariage. Les heures s'écoulaient avec rapidité; elle s'occupait de ses nouvelles compagnes avec tant d'amabilité que chacune d'elles admirait la future sulthane, et ne s'apercevait pas des préparatifs qui se faisaient dans le vaisseau. Lorsque la nuit fut entièrement venue, la jeune et rusée commandante donna le signal du départ, et prévint toutes les dames de garder le plus profond silence; qu'un

appel, un cri serait l'arrêt de leur mort. Le navire étant sorti heureusement du port, et le vent favorisant sa route, on fut bientôt hors de danger et sans crainte des poursuites; alors le premier soin de la belle aventurière fut de rassurer toutes ces pauvres jeunes personnes qui étaient désespérées de se voir arrachées à leurs familles, et ne savaient point quel sort leur était réservé. Elle leur raconta son histoire, et leur fit la promesse solennelle de les faire reconduire dans leur patrie, dès qu'elle serait réunie à son bien-aimé; à moins qu'elles ne préférassent ne la point quitter. Le charme irrésistible qu'on éprouvait à la voir produisit son effet; les dames enlevées s'habituèrent peu à peu à leur sort, et ses aimables qualités les attachèrent tellement à elle que, quand elles auraient été libres de fuir, elles ne l'eussent point fait.

Quelques semaines s'étant écoulées, il devint nécessaire de renouveler la provision d'eau; on aborda près d'une île dont l'aspect agréable décida toutes les dames à se reposer quelques instans de la fatigue inséparable d'une si longue navigation. Elles se promenaient et projetaient de passer une journée charmante dans ce joli séjour. On apporta les provisions et des vins étrangers; le plaisir était peint sur tous les visages, lorsqu'une bande de voleurs parut tout à coup; ils entourèrent les dames, et la fuite devint impossible; ils exprimèrent alors leur brutale ardeur. L'héroïque jeune fille, toujours habile à se maîtriser, fit signe à ses compagnes de la seconder, et s'adressa d'un air gracieux au chef des bandits: « Quitte cet

aspect farouche, lui dit-elle, cesse de nous menacer avec tes armes; tu cherches le plaisir, et loin de nous y refuser, nous avons su bannir tous les préjugés; heureuses dans un pays, nous y restons tant que nous nous y plaisons; ensuite nous allons sur un autre rivage redemander d'autres amours et de nouveaux jours de bonheur. Si notre compagnie peut te plaire, nous demeurerons ici jusqu'à ce que nous formions d'autres désirs.» Cette déclaration enchanta les voleurs qui se hâtèrent de préparer un repas auquel on ajouta les vins délicieux apportés du vaisseau. Un instant suffit pour que l'adroite commandante y mêlat une poudre dont l'effet était certain. La gaîté régnait dans ce singulier banquet; mais les voleurs avides des plaisirs qu'ils se promettaient, commençaient à vouloir prendre quelques gages de la complaisance de leurs maîtresses, lorsque la poudre fit son effet, et ils tombèrent tous dans un état de stupeur qui les rendit incapables de penser et d'agir. Les dames alors se saisirent des sabres de leurs farouches admirateurs, et dépouillant une pitié qui aurait pu leur devenir funeste, elles leur donnèrent impitoyablement la mort. Le chef des bandits fut seul épargné; mais elles lui coupèrent la barbe et les moustaches, lui lièrent avec des cordes les mains et les jambes et lui suspendirent au cou son cimeterre; situation pour lui pire que la mort, puisqu'en reprenant ses sens il devait voir tous ses camarades morts, et le bonheur qu'il avait espéré à jamais perdu pour lui. Les courageuses dames s'éloignèrent alors, et retour-

nèrent vers les barques qui les avaient amenées; elles furent reçues avec transport par l'équipage; elles indiquèrent la caverne d'où les voleurs étaient sortis, on y trouva une grande quantité d'or et d'argent; on embarqua sur le vaisseau tout ce qu'il fut possible d'y porter, et l'on s'éloigna de cette côte dangereuse.

L'expérience aurait dû rendre craintive la jeune héroïne, mais les dangers qu'elle avait courus, et dont elle s'était tirée avec tant d'habileté, lui faisaient au contraire penser qu'avec du courage et de la présence d'esprit, on n'avait rien à redouter. Un port magnifique se présenta à ses regards; on pouvait distinguer la belle construction des bâtimens de la ville et elle ne put résister au désir qu'elle éprouva d'aller, à terre; seulement par prudence, elle prit, ainsi que ses compagnes, des habits d'hommes, et se fit accompagner d'une partie des matelots, richement habillés. Tout le peuple de cette contrée paraissait plongé dans une profonde tristesse; cependant les premières personnes qui aperçurent le cortége qui avançait vers la ville, donnèrent des signes de surprise, et se rendirent ensuite au palais pour annoncer au premier vézyr, qui exerçait la régence, qu'un étranger de la tournure la plus noble venait de débarquer. Le vézyr croyant que son arrivée était une marque de la volonté divine, envoya complimenter la dame, prise pour un prince, et lui fit dire que le souverain de ce royaume était mort il y avait peu de jours, que son successeur n'était pas encore élu; que tout homme, même étranger à ce pays, pouvait aspirer au trône, et

qu'il le priait de vouloir bien être présent à la cérémonie. Car, par une bizarre coutume ce peuple s'en remettait au hasard du soin de lui donner un maître, et un oiseau se perchant sur la tête du candidat, le faisait roi sans opposition et sans murmures. On plaça le prince supposé avec toute sa suite dans un pavillon ouvert de tous côtés, une foule immense remplissait la place et toutes les rues voisines; un silence religieux régnait dans toute cette enceinte; on ouvrit la cage de l'oiseau, qui s'éleva d'abord dans l'air à une distance prodigieuse, puis, redescendit doucement, plana sur le peuple, fit quatre ou cinq tours d'un vol majestueux, entra dans le pavillon, se posa sur la tête de l'heureuse aventurière, et poussant un grand cri, sembla la saluer comme souveraine. Au même instant, le vézyr, les courtisans se prosternèrent en criant: vive notre glorieux sulthan, le choix de la Providence, l'élu de la destinée. Ces acclamations furent répétées par toutes les personnes présentes, et la dame déguisée conduite en triomphe au palais, placée sur un trône brillant d'or et de pierreries, fut proclamée sulthan de ce vaste empire. Son génie ne l'abandonna pas, et ne la laissa point au-dessous de la tâche qu'elle avait à remplir.

Le vézyr, comblé d'honneurs et de marques d'affection par le nouveau sulthan, osa lui proposer sa fille en mariage; elle fut acceptée, et les noces furent célébrées avec le plus grand éclat. Lorsque la nuit fut venue, et que les époux se trouvèrent seuls, la dame

s'approcha de la fille du vézyr et lui demanda si elle pouvait compter sur sa discrétion; à l'assurance solennelle qui lui en fut donnée, elle n'hésita pas, et lui fit une relation exacte de ses aventures; elle lui parla avec feu de l'amour qui n'avait pas cessé de régner en son ame, et du dessein qu'elle formait à présent qu'elle était toute puissante de faire toutes les recherches possibles pour retrouver son amant, auquel elle se trouverait heureuse d'abandonner le trône. « Charmante princesse, continua-t-elle, si j'avais refusé votre main, j'aurais irrité contre moi le vézyr votre père, je me serais aliéné le cœur de mes sujets, et j'aime à penser que je puis faire leur bonheur et le vôtre en partageant avec vous les affections et les embrassemens de mon époux. » Des promesses d'une amitié tendre et mutuelle succédèrent à cette confidence, et les deux jeunes dames, décidées à garder le silence avec toute autre personne, parurent également satisfaites l'une de l'autre. Dès lors elles vécurent en apparence parfaitement heureuses, l'une exerçant les fonctions et l'autorité de sulthan pour le bonheur et à la satisfaction de son peuple, l'autre avec toute la douceur d'une femme soumise et heureuse; mais toutes deux dans l'intimité, appelant de leurs vœux l'amant, l'époux qu'elles craignaient, l'une de ne jamais revoir, l'autre de ne jamais connaître.

La ville capitale était un port très-commerçant, et il s'y tenait continuellement un marché qui y attirait une foule d'étrangers. Le sulthan supposé pensait que son bien-aimé était aussi à sa recherche, et qu'un

jour peut-être il arriverait dans ce royaume; il inventa un moyen de le savoir s'il y était conduit par le hasard ou par son bon génie. Un caravansérail magnifique fut élevé à grands frais : tout ce qui pouvait flatter la délicatesse et le luxe des voyageurs s'y trouvait prodigué, et le souverain fit une proclamation par laquelle tous les étrangers étaient obligés de s'y arrêter et d'y laisser leur nom et le lieu vers lequel ils se dirigeaient, s'ils ne se fixaient pas dans la ville. Une statue, qui lui ressemblait parfaitement, fut placée sur la porte de cet édifice, et les gardes reçurent l'ordre de conduire au palais tout étranger qui, en la voyant, donnerait quelques marques de surprise ou d'agitation.

Mais Dieu qui voulait terminer les inquiétudes et les peines de la courageuse amante, permit que son père, qui parcourait le monde en cherchant à la retrouver, arrivât à cette porte, et voyant la statue, s'écriât : « Hélas! hélas! combien elle ressemble à ma chère enfant ! » On le pria de vouloir bien se rendre au palais, où il fut logé dans un superbe appartement, et traité avec le plus grand respect; mais on le laissa dans une entière ignorance sur la cause qui le faisait retenir ainsi.

Quelque temps après son neveu qui, depuis la trahison du capitaine, errait de ville en ville pour retrouver sa bien-aimée, se trouva dans ce port, et se rendit au caravansérail. A la vue de la statue, il jeta un grand cri et perdit connaissance. En reprenant ses sens il vit qu'il était dans un appartement où toutes

les recherches du luxe étaient déployées; mais à toutes les demandes qu'il fit, il n'obtenait que cette réponse: « Prenez patience, seigneur, et ne pensez qu'à jouir de ce que la Providence vous envoie. » En effet, il était servi avec les plus grands égards, ses désirs semblaient être devinés et satisfaits avant d'être énoncés; mais il n'était pas libre, il ne pouvait se trouver heureux.

Bientôt après le capitaine qui visitait tous les ports, dans l'espérance d'avoir quelques nouvelles de son vaisseau, débarqua sur cette plage, entendit parler du caravansérail, s'y rendit, et s'écria, en regardant la statue : « Quelle étonnante ressemblance avec la femme atificieuse qui m'a ravi ma propriété! » Ces mots étaient à peine prononcés que des gardes le saisirent et le conduisirent au palais où il fut traité avec égards.

Le sulthan et le vézyr dont on avait enlevé la fille et les pères privés de leurs enfans, s'étaient embarqués dès qu'ils avaient appris le départ du vaisseau et parcouraient les mers, s'informant à chaque port si les objets de leurs recherches ne s'y étaient pas arrêtés. Un vent contraire les jeta sur la côte où régnait leur jeune ennemie. Ils se rendirent au caravansérail, et frappés, ainsi que les autres, de l'aspect de la statue, ils s'écrièrent : « Ah! voici bien la ressemblance de l'hypocrite qui nous a enlevé nos enfans, que ne pouvons-nous la retrouver pour nous venger d'elle! » Une troupe de gardes s'approcha d'eux et les pria de les suivre au palais où ils furent reçus d'une manière convenable à leur rang.

Le chef des brigands, privé de ses compagnons errait de ville en ville, brûlant de rencontrer la femme dont les ruses l'avaient réduit à la solitude et à la misère. Attiré dans ce royaume par la réputation de son commerce florissant, il espéra pouvoir y rétablir ses affaires, mais en entrant au caravansérail, il resta stupéfait et s'écria : « Oh que n'es-tu ici, au lieu de ton image! avec quel transport je vengerais dans ton sang le meurtre de mes amis!» Il fut saisi et garotté soigneusement et conduit dans une tour du palais où il fut gardé à vue.

Le sulthan au comble de ses vœux, fit paraître devant lui, dans une audience publique, tous les personnages que le hasard avait rassemblés dans sa cour. Quand ils eurent fait les saluts d'étiquette, l'heureux souverain, maîtrisant son trouble, leur ordonna de lui raconter leurs aventures. Etonnés du son de sa voix, mais ne pouvant concilier ce qu'ils pensaient avec la splendeur qui les entourait, ils ne purent s'exprimer.

Alors, reprenant la parole elle leur dit à tous les évènemens qui leur étaient arrivés, et ne pouvant se contenir plus long-temps, elle s'élança dans les bras de son père et de son amant. Elle profita habilement du trouble et de l'émotion que cette découverte avait occasionés parmi le peuple, pour résigner le trône à son futur époux, auquel elle présenta l'aimable fille qui avait si bien gardé son secret; leurs noces furent célébrées avec magnificence, et l'amour et les soins du sulthan se partagèrent avec tant d'éga-

lité et de tendresse entre les deux femmes, que leur bonheur et leur amitié durèrent autant que leur existence.

Le capitaine, première cause de tant d'évènemens, rentra en grace, on lui rendit son vaisseau, et il n'eut qu'à se louer de la générosité du sulthan et des princesses. Le chef des bandits fut mis à mort, heureusement pour le genre humain dont ses vices et ses forfaits avaient fait le tourment. Les quarante dames furent libres de retourner dans leur patrie, mais elles étaient trop sincèrement attachées à leur souveraine et elles épousèrent des nobles du royaume.

CDXCI^e NUIT.

HISTOIRE

D'INS-AL-WOUDJOUD ET DE WIRD-AL-IKMAM.

Il existait, il y a bien des années, un sulthan très-puissant qui avait un vézyr nommé Ibrahim. Ce ministre avait une fille la plus belle de son sexe, la plus accomplie de son siècle; on l'avait nommée Wird-al-Ikmam, ou la rose entre les fleurs.

Il existait en ce royaume une coutume à laquelle le sulthan Chamikh était fidèle. Tous les ans il y avait une assemblée générale de tous les nobles et de toutes les personnes distinguées dans les sciences et dans les arts, pendant la durée de laquelle ils étaient entièrement défrayés par la munificence royale. Les uns déployaient leur valeur dans des jeux guerriers, les autres montraient les productions de leur adresse ou de leur génie; et des prix décernés par des juges choisis étaient la récompense du talent ou de la vaillance. Un jour, consacré à ces fêtes, la fille du vézyr était placée derrière une jalousie à l'un des balcons du palais, afin de jouir du spectacle des jeux. Elle fut frappée de la noble figure et des graces mâles et fières d'un jeune homme nommé Ins-al-Woudjoud, ou perfection des créatures : l'amour s'empara de son cœur avec tant de violence, que la raison et la réserve, naturelles à son sexe, qui jusqu'à ce moment avaient été ses fidèles compagnes, disparurent et firent place à une seule pensée à un seul désir, c'était de plaire à l'être qui désormais devait faire la destinée de sa vie. Elle le montra à l'une de ses femmes, en qui elle plaça sa confiance, et la chargea bientôt d'une lettre pour l'objet de ses affections.

Le jeune homme qui avait entendu parler de l'étonnante beauté de Wird-al-Ikmam, fut ravi de l'idée d'avoir pu lui plaire, et lorsque le lendemain il l'eut entrevue à travers ses jalousies, autant que le lui permirent des grilles dorées, il en devint passioné-

ment amoureux. Dès lors, chaque jour vit message sur message : une lettre était continuellement suivie d'une autre, leur passion prenait de nouvelles forces à chaque moment; et cette tendre correspondance, qui leur avait d'abord paru délicieuse, ne pouvait plus suffire. Ils voulaient se voir, s'entendre; mais les moyens en étaient difficiles, périlleux.

Un rendez-vous sollicité avec instance fut accordé avec empressement; la fatalité voulut que le billet qui en assignait le lieu et l'heure, fût perdu par la confidente, ramassé par un être assez malheureux pour voir des objets de haine dans tous ceux qui jouissent des plaisirs de l'amour, et enfin remis au vézyr. Alarmé pour l'honneur de sa famille, il fit d'amers reproches à sa fille et lui déclara qu'il fallait partir pour un endroit où il serait certain qu'elle ne pourrait manquer à ses devoirs. Il n'y avait point de résistance à opposer; la jeune amante au désespoir fut obligée de se soumettre, mais elle eut l'adresse d'écrire avant son départ les mots suivans en dehors du balcon : « On m'entraîne loin de vous, j'ignore « le lieu de mon exil; tant que je respirerai, ce sera « pour vous aimer. »

Vers le matin Ins-al-Woudjoud se rendit comme à l'ordinaire sous le balcon, espérant apercevoir sa bien-aimée; il lut les dernières paroles qui lui étaient adressées, et il tomba privé de l'usage de ses sens. Lorsqu'il revint à lui, il résolut de quitter la cour, quoiqu'il fût le favori du sulthan, et d'aller à la recherche de son amante adorée. Il prit un habit de

religieux et dans la soirée suivante il sortit de la ville, se recommandant à Dieu pour le conduire dans la bonne route, car il ignorait entièrement où il devait diriger ses pas. Il voyageait déja depuis plusieurs semaines sans que rien eût pu lui donner le moindre indice sur le sujet de son chagrin, et il pensait avec désespoir que, loin de se rapprocher de son but, il s'en éloignait, peut-être; mais, l'inaction lui était impossible, et l'agitation d'une marche forcée semblait adoucir celle qui tourmentait son cœur. Il traversait une épaisse forêt, lorsqu'il fut tout à coup tiré de sa rêverie par la vue d'un lion monstrueux qui était trop près de lui pour qu'il fût possible d'échapper à sa furie. Il fit avec ferveur une prière pour le bonheur de sa bien-aimée, recommanda son ame à Dieu et au prophète, et résigné à subir toute l'horreur d'un destin qui lui semblait inévitable, il attendit sans pâlir l'approche du terrible animal. Quelle fut sa surprise lorsque le lion, loin de se jeter sur lui pour le dévorer, se mit à lui lécher les mains, et sembla le regarder d'un air compatissant. Il marchait doucement, remuant sa tête comme pour engager Ins-al-Woudjoud à le suivre. Le jeune homme trop malheureux et trop brave pour être accessible à la crainte, se décida à suivre aveuglément ce guide singulier, osant espérer qu'il le mettrait à portée de rejoindre sa jeune et belle amante. Ils marchèrent quelque temps au travers de la forêt, puis le lion gravit une haute montagne et s'arrêta devant une caverne à l'entrée de laquelle

était une porte de fer : le généreux animal fit encore des signes avec sa tête, lécha de nouveau les mains de son compagnon, et se retira dans les bois. Ins-al-Woudjoud se rapprocha alors de la caverne, et frappa à la porte qui lui fut ouverte par un vénérable hermite. Celui-ci parut très-surpris de le voir, mais ne l'en accueillit pas moins avec la plus affectueuse hospitalité. Il se hâta d'apporter à son hôte de l'eau chaude pour laver ses pieds, et servit devant lui des rafraîchissemens de différentes espèces. Lorsque le repas fut terminé, il lui demanda quelle raison puissante avait pu le décider à parcourir un pays si sauvage et si désert. Ins-al-Woudjoud lui raconta ses aventures, et le vieillard s'écria : « Tu es le favori du ciel, puisque le lion a été doux pour toi; cesse donc de te plaindre, car tout présage que tu seras heureux ; et si mon assistance peut t'aider à y parvenir, elle ne te manquera pas. » Le jeune homme lui exprima sa reconnaissance pour son hospitalité et ses offres généreuses. L'hermite lui apprit qu'il y avait près de vingt ans qu'il n'avait contemplé une figure humaine, lorsque peu de jours avant son arrivée, étant un soir à errer sur la montagne, il avait vu une nombreuse caravane campée sur les bords du grand lac. Elle paraissait composée d'hommes et de quelques femmes richement habillées. Toutes celles-ci s'embarquèrent sur un bateau élégamment décoré. Ceux qui ne les avaient pas suivies, les regardèrent long-temps, plièrent ensuite les tentes, et reprirent la route par laquelle ils étaient venus. « Si c'est ta

maîtresse, continua l'hermite, il est probable qu'elle aura été conduite au château du lac : il est situé dans une île où il est difficile d'aborder, mais bientôt je te réponds de t'y faire descendre ; pour le reste, la Providence sera ton guide. Je resterai toute la nuit en prières, et je méditerai sur ce qu'il y aura à faire pour t'être utile. » Le solitaire conduisit alors le voyageur à une chambre simple et commode, et le laissa prendre du repos.

Les assurances consolantes de l'hermite avaient ramené un peu de calme dans l'ame d'Ins-al-Woudjoud, et la fatigue avait disposé ses sens au sommeil; aussi goûta-t-il le plus doux repos jusqu'à ce que le soleil déja assez élevé sur l'horizon vint l'arracher à des rêves enchanteurs. Il se hâta de rejoindre son vénérable hôte qui venait de terminer ses prières, et était occupé à placer sur une table du pain, du lait et des fruits. Lorsqu'ils eurent pris quelque nourriture, le vieillard le pria d'aller dans la forêt, de dépouiller des jeunes arbres de leur écorce et de la lui apporter. Lorsque sa demande eut été exécutée, il tressa artistement ces bandes flexibles, et en forma un petit bateau ; il le donna à Ins-al-Woudjoud, en lui disant : « Marche avec confiance vers le lac, et pose cette barque sur les ondes; elle deviendra assez grande pour te porter où tu dois aller. Le ciel fera le reste, et mes prières t'accompagneront. Quand tu seras heureux, rappelle-toi quelquefois avec plaisir le solitaire du rocher. Adieu. »

Ins-al-Woudjoud quitta avec regret cette demeure

hospitalière et l'ami qui avait animé son courage et ses espérances ; mais il le quittait pour voler sur les traces de la belle Wird-al-Ikmam : pouvait-il conserver long-temps des regrets ?

Il arriva en peu de temps sur les bords du lac, dans lequel il lança son léger esquif, qui devint, en effet, une barque avec des voiles ; il ne balança pas à y entrer, et se livra au caprice des flots. Pendant quelques jours il n'aperçut que le ciel et l'eau, mais enfin la terre lui apparut et il la salua avec des transports de joie, puisqu'il regardait comme presque certain qu'il y trouverait l'objet de ses affections et de ses désirs. Lorsqu'il fut entré dans l'île, ses yeux furent agréablement frappés des sites délicieux qui s'offraient de tout côté. Des arbres odoriférans formaient des bosquets touffus, une quantité innombrable d'oiseaux semblaient saluer et fêter son arrivée par leurs chants mélodieux, et des fruits qui faisaient courber les branches sous leurs poids, invitaient à se rafraîchir le voyageur fatigué. Un indifférent eût été retenu sous ces ombrages, mais leurs charmes ne se faisaient pas sentir à Ins-al-Woudjoud. Il poursuivit sa route et ne s'arrêta que près d'un superbe édifice, seule habitation qui fût dans l'île. Toutes les portes étaient fermées et il ne put découvrir aucune marque qu'il fût habité. Mécontent, affligé, mais ne pouvant se décider à s'éloigner, il passa trois jours aux portes du palais. La quatrième matinée venait de commencer lorsque l'une de ces fatales barrières s'ouvrit et un esclave parut. Il s'approcha d'Ins-

al-Woudjoud et lui demanda qui il était, d'où il venait et ce qu'il faisait en ce lieu. « Je suis d'Ispahan, répondit le jeune homme, un naufrage m'a jeté sur cette côte, et seul de tout l'équipage, j'ai survécu. » L'esclave fondant en larmes, saisit sa main et la pressa avec affection : « Ne vous étonnez pas, dit-il, de mon émotion, elle est bien naturelle : je suis aussi né à Ispahan, j'y vivais heureux ; j'étais au moment d'épouser une de mes parentes que j'aimais avec tendresse et qui me payait de retour. Une nation en guerre avec la nôtre, vint détruire toutes mes espérances ; nous fumes vaincus, je fus emmené captif et bientôt vendu comme esclave au maître que je sers encore. Venez, mon cher compatriote, entrez avec moi dans le palais, et tâchons de nous consoler ensemble de nos infortunes par l'espoir de revoir un jour notre chère patrie. »

Ins-al-Woudjoud accepta avec transport cette invitation amicale. En entrant dans la cour il aperçut un arbre dont les branches étaient si étendues qu'elles ombrageaient une partie de cette vaste enceinte. Cette singularité lui fournit l'occasion de demander à son conducteur à qui appartenait ce palais. Celui-ci lui confirma tout ce qu'il espérait apprendre : le vézyr Ibrahim en était possesseur, il y avait renfermé sa fille pour la tenir à l'abri des projets que l'on pourrait former et qui ne seraient pas d'accord avec sa volonté. En entendant ces paroles, Ins-al-Woudjoud ne parvint qu'avec peine à maîtriser sa joie; mais la renfermant en lui-même, il pensa que puisqu'enfin il

avait découvert la demeure de sa bien-aimée, il pouvait se promettre un entier succès. Mais il était loin encore du terme de ses vœux.

Depuis que la belle Wird-al-Ikmam avait été arrachée du palais de son père, elle avait éprouvé la plus amère douleur. Être séparée de son amant, sans espérance de le revoir jamais, était pour elle une source de larmes éternelles. Vainement ses femmes, qui lui étaient tendrement attachées, essayaient de la distraire et lui promettaient un avenir plus heureux. Sa mélancolie lui faisait repousser tout ce qui l'amusait jadis; elle errait seule dans les magnifiques jardins du palais, mais elle semblait redouter l'éclat du soleil et se plaisait dans les endroits les plus sombres et les plus écartés. Le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, l'importunaient : les tendres gémissemens de la tourterelle, les plaintes du rossignol (1) ramenaient seuls dans son ame une sensation agréable. Elle passait des heures entières à les écouter ; à demi couchée sur un banc de mousse, elle entendait leurs accens amoureux et croyait reconnaître la voix de son bien-aimé. C'était ainsi que s'écoulaient la plupart de ses journées : le soir ses femmes étaient obligées de la supplier de rentrer, craignant que sa santé ne souffrît des vapeurs de la nuit.

Cependant de jour en jour son exil lui paraissait

(1) Les orientaux supposent toujours que le rossignol est l'amant malheureux de la rose, et que cet oiseau exprime ses plaintes par ses chants mélancoliques.

plus insupportable : elle osa former le projet de fuir le fastueux palais qui lui servait de prison, et de tout tenter pour se réunir à son amant. Elle se familiarisa avec cette idée d'évasion, elle en fixa l'époque; et le jour où elle l'effectua, était celui où cet amant si aimé, si regretté, venait de parvenir dans sa demeure! Lorsque l'obscurité fut assez grande pour lui permettre d'effectuer son dessein sans danger, elle descendit avec une corde à nœuds qu'elle avait tissue avec des morceaux de ses robes, et elle arriva heureusement à terre sans avoir été aperçue.

Wird-al-Ikmam ravie d'être sortie d'un lieu où tous les sentimens de son ame l'auraient ramenée si elle avait su quel hôte il renfermait, gagna promptement le bord de la mer; elle vit un bateau pêcheur, et appelant le patron, elle lui demanda le passage. L'effroi du pauvre homme en apercevant cette dame couverte de riches vêtemens serait impossible à décrire; il la prit pour un génie et se prosterna. La princesse eut pitié de lui et le rassura; il l'aida alors à passer sur son bord, et elle lui donna quelques riches joyaux, comme des arrhes de ce qu'il avait à espérer de sa libéralité. La voile fut déployée et l'on fut bientôt hors de la vue des côtes. Pendant quelques heures le vent resta favorable, mais les voyageurs furent tout à coup assaillis par une tempête qui les écarta de leur route, et qui les mit dans le plus grand danger pendant trois jours. Le quatrième le calme se rétablit, et ils aperçurent la terre. Le pêcheur ignorait entièrement où ils étaient, mais il

était nécessaire d'aborder sur cette plage, car le frêle bâtiment avait beaucoup souffert. En approchant, une ville magnifique se déploya à leurs regards, et ils entrèrent dans un port où se trouvaient des vaisseaux de toutes les nations.

Le souverain de ce pays, le sulthan Dara, était en ce moment à l'un des balcons de son palais qui donnait sur le port, il respirait avec sa fille un doux zéphyr qui tempérait l'ardeur d'une journée brûlante. Remarquant le léger esquif qui venait de mouiller près de la terrasse du palais, il donna ordre qu'on lui amenât le patron et l'équipage. Wird-al-Ikmam parut devant lui avec une contenance si noble et si modeste qu'il ne balança pas à juger qu'elle était de la plus haute naissance. Il la fit asseoir près de sa fille, et lui demanda gracieusement qui l'amenait dans ses états. Le ton doux et paternel qu'il employa en s'adressant à la belle voyageuse, toucha son cœur, et elle lui accorda toute sa confiance. Elle lui raconta brièvement ses aventures, et s'exprima avec tant de charme et d'éloquence, que le sulthan, loin de la blâmer de ses imprudences, chercha à la consoler par l'assurance de sa protection. Il lui promit d'employer toute son influence pour l'unir à son amant, et décida qu'il députerait un de ses vézyrs pour demander que Ins-al-Woudjoud fût envoyé à sa cour. Pendant ce temps il fut arrêté que Wird-al-Ikmam ne quitterait pas la princesse. Les préparatifs se firent avec célérité, et le vézyr, porteur de présens magnifiques, partit pour se rendre à la cour du sulthan Chamikh.

Le vézyr, après une heureuse traversée, arriva dans le royaume de ce prince; il montra ses lettres de créance, offrit ses présens, et présenta la requête de son souverain. « Je voudrais, répondit le sulthan, qu'il fût en mon pouvoir d'accorder à votre maître ce qu'il me demande, mais il y a près d'un an que mon favori Ins-al-Woudjoud quitta la cour sans me prévenir, et depuis ce moment personne n'a pu me dire s'il existait encore. Cependant, j'ai tellement le désir de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour satisfaire le sulthan Dara, que je vais ordonner à mon vézyr de se mettre à sa recherche. Ce départ fut résolu; le ministre se promit de profiter de ce voyage pour aller voir sa fille, car il regardait comme certain que le malheureux favori du prince avait succombé au chagrin que lui avait causé l'enlèvement de son amante.

Le vézyr du sulthan Dara lui proposa de l'accompagner, et ils se rendirent ensemble sur les bords de la mer Kounnouz, où ils s'embarquèrent pour faire voile vers l'île montagneuse de Tukkalla. Le vézyr Ibrahim, pour charmer l'ennui du voyage, raconta à son compagnon l'histoire suivante, rapportée par d'anciennes chroniques.

« Cette île était habitée, il y a plusieurs siècles, par des génies. Une de leurs princesses aperçut un jour le fils d'un émir du Caire, tandis qu'elle était invisible et qu'elle traversait les jardins du palais de son père. Il était endormi, et sa beauté enchanta tellement la jeune fille de l'air, qu'elle s'assit près

de lui et l'éveilla par des paroles de tendresse et d'amour. Le prince en ouvrant les yeux fut étonné, mais encore plus ravi des charmes de la dame qui s'exprimait d'une manière si passionnée : il tomba à ses genoux et tous deux se jurèrent une éternelle constance. Après quelques heures passées ensemble, la princesse des génies lui dit adieu avec douleur, mais en lui promettant de le revoir bientôt : alors elle s'éleva dans les airs et disparut.

« Le jeune homme réfléchissant à son heureuse aventure, ne s'apercevait pas que la nuit était venue et qu'il respirait des vapeurs dangereuses. Ses parens inquiets de son absence, l'envoyèrent chercher, mais il refusa de quitter le lieu où il était : il parlait aux esclaves d'une manière si incohérente, qu'ils le crurent devenu fou. Ils l'entourèrent et le forcèrent à les suivre au palais. Son père et sa mère furent très-alarmés ; en vain ils lui firent mille caresses et le supplièrent de partager leur repas. Il se retira brusquement dans son appartement où il ne put trouver aucun repos ; il attendait avec anxiété le retour du jour pour retourner à la place où il avait vu sa bien-aimée.

« L'aurore paraissait à peine lorsque le fils de l'émir se rendit dans les jardins où bientôt sa bien-aimée, qui partageait son empressement, vint le joindre. Les protestations de l'amour le plus tendre leur avaient fait oublier tout ce qui n'était pas eux-mêmes. La mère de la princesse en voyant la distraction inaccoutumée de sa fille, et sa promptitude à

s'éloigner, soupçonna quelque intrigue, et sans être vue, elle la suivit. Comment rendre la surprise et le désespoir des amans lorsqu'elle leur apparut terrible et menaçante. Elle saisit sa fille par les cheveux, et lui adressa les reproches les plus durs sur sa passion déshonorante et sur la bassesse de son inclination pour un mortel. Les effets auraient suivi les paroles, et elle cherchait à la maltraiter autrement que par les menaces, lorsque le jeune prince se jeta à ses pieds, en la conjurant d'exhaler sur lui tout son courroux. La princesse, pendant ce temps, avait recueilli son courage, et déclara à sa mère que toutes les remontrances seraient inutiles, que ses affections étaient à jamais fixées, et qu'on lui donnerait mille fois la mort, avant que de pouvoir lui faire abandonner l'être qui les possédait. La mère, touchée de la beauté surprenante du prince qui implorait toujours la grace de sa bien-aimée, trouva sa fille moins criminelle, s'apaisa, et consentit à leur union. Elle fut promptement célébrée, et cette île, qui fut appelée Tukkalla du nom de la princesse, devint le lieu de leur résidence. Un palais magnifique y fut élevé, et par la succession des siècles, il se trouve maintenant en ma possession. Voici près d'une année que ma fille y demeure : j'ai été obligé de l'y reléguer, afin de la soustraire aux empressemens d'un jeune courtisan qui, sans mon consentement, avait su lui plaire. »

Les deux vézyrs débarquèrent et se rendirent au palais : mais quels furent l'étonnement et le chagrin d'Ibrahim, lorsqu'il apprit que sa fille avait pris la

fuite, et que, malgré d'exactes recherches, on n'avait pu rien découvrir sur son compte !

Au milieu de la troupe de serviteurs qui entouraient les vézyrs, se trouvait un jeune homme pâle, ayant l'air mélancolique et paraissant très-faible. Ibrahim demanda qui il était, et on lui apprit que c'était un jeune marchand d'Ispahan, naufragé sur cette côte, qu'on l'avait reçu au palais à cause de son malheur, et qu'il sortait à peine d'une longue maladie. Le père affligé ne blâma pas la bienfaisance de ses esclaves, et pria même le vézyr du sulthan Dara de recevoir à sa suite le jeune marchand, afin de lui donner l'occasion de retourner dans son pays. Le vézyr y consentit, et s'embarqua bientôt pour aller rendre compte à son maître du mauvais succès de son ambassade. Les deux ministres se séparèrent amicalement, et partirent pour leur destination respective.

Le vézyr du sulthan Dara remarqua pendant le voyage les manières distinguées du jeune marchand d'Ispahan; sa mélancolie l'intéressa, et souvent il conversa avec lui sur divers sujets. Enfin sa condescendance enhardit son protégé, et celui-ci lui demanda quelle cause importante l'avait fait voyager si loin de son pays. Le vézyr lui apprit l'arrivée de la belle Wird-al-Ikmam à la cour du sulthan Dara, l'intérêt qu'elle avait inspiré à ce souverain, le désir qu'il aurait eu de terminer ses infortunes, et le but de sa mission infructueuse. A ces derniers mots l'heureux Ins-al-Woudjoud ne chercha plus à contraindre

sa joie. Il se nomma au vézyr, qui l'embrassa avec tendresse et le félicita de cette rencontre qui le ramenait vers sa maîtresse chérie. Il lui donna dès cet instant toutes les marques de respect et de dévouement qu'il croyait devoir à une personne dont le sort intéressait son souverain.

Ins-al-Woudjoud, ranimé par la perspective du bonheur qui s'offrait à lui, après en avoir presque perdu l'espérance, recouvrait de jour en jour ses forces et sa santé, de manière qu'à son arrivée dans les états du sulthan, son protecteur, il avait repris son ancienne vigueur et sa mâle beauté.

Lorsque le vézyr eut rendu compte au sulthan Dara du succès de son voyage, il conduisit le jeune homme au pied du trône. Ins-al-Woudjoud se conforma à l'étiquette usitée avec la grace d'un courtisan; et le sulthan l'ayant fait asseoir, voulut entendre de lui-même la relation de ses aventures. Il les raconta avec l'éloquence et la chaleur d'un amant passionné et l'esprit d'un homme bien élevé. A peine son récit fut-il terminé, que le sulthan envoya chercher le cadi et des témoins, et voulut qu'on célébrât sur-le-champ la cérémonie du mariage. Il fut obéi avec transport par l'heureux Ins-al-Woudjoud et la belle Wird-al-Ikmam. Lorsqu'ils furent unis, le sulthan envoya un message au sulthan Chamikh et au vézyr Ibrahim qui, pendant ce temps, regrettaient, l'un son favori, l'autre sa fille.

Les jeunes époux restèrent quelque temps encore à la cour du sulthan Dara, et lorsqu'ils retournèrent

dans leur patrie, ils furent comblés des dons les plus précieux. Le sulthan Chamikh les reçut avec plaisir, et le vézyr les dédommagea, par sa tendresse, de la sévérité de sa conduite passée. Ce fut ainsi qu'honorés des faveurs de leurs souverains, chéris de leur famille, ces heureux époux, jouissant sur la terre d'une félicité parfaite, virent s'écouler leur existence, et atteignirent le terme où l'ange de la mort les appela dans l'éternité.

Le sulthan avait été fort satisfait de l'histoire de ces deux amans; il pria Chehérazade de vouloir bien lui raconter encore quelque histoire, et elle commença en ces termes l'aventure d'Haroun Arréchyd.

CDXCII[e] NUIT.

AVENTURE D'HAROUN ARRÉCHYD.

Le khalyfe Haroun Arréchyd, dégoûté de tout, demanda un jour à son eunuque Mesrour ce qu'il pouvait faire pour l'arracher à la mélancolie dont il se sentait atteint. « Descendez dans vos jardins, seigneur, lui dit l'eunuque, venez respirer un air doux et pur; venez admirer des sites enchanteurs, et écouter le chant mélodieux des habitans de ces bocages. »

« Tout cela me paraît fort insipide, reprit le khalyfe. » « N'avez-vous pas dans votre harem les plus belles femmes de l'univers ? » « Oui, mais elles m'ennuient, et je bâille près des beautés les plus piquantes. » « Si vous consentiez à visiter votre trésor, peut-être la vue de l'or et des raretés précieuses, récréerait-elle votre vue. » « Je suis tellement habitué à toutes ces choses, qu'elles ne font plus sur moi la moindre impression. » « Eh bien, seigneur, essayez un peu de la compagnie de vos ministres et des savans du royaume : la politique et les sciences auront certainement le pouvoir d'intéresser votre majesté. » « Tais-toi, reprit le khalyfe, ce remède est pire que le mal : mes ministres et mes savans sont tous des fous, des fripons ou des sots. » « Puisque rien ne saurait plaire à votre grandeur, s'écria l'eunuque, tirez votre cimeterre, et tranchez la tête à votre fidèle esclave ; peut-être, trouverez-vous enfin quelque divertissement à ce spectacle. »

Cette saillie fit rire le khalyfe : « Réellement, Mesrour, lui dit-il, rien, je crois, ne peut me plaire, qu'une histoire amusante ; tâche donc de trouver quelqu'un qui puisse m'en raconter une. » Mesrour obéit et revint bientôt avec Aly-ebn-Mansour, damasky (1), fort renommé dans l'art de conter.

Le khalyfe consentit à l'écouter, et alors cet habile conteur commença l'histoire de deux amans de Baghdad. Il y avait six chants ; à la fin du troisième, le

(1) Né à Damas.

khalyfe qui commençait à s'endormir, trouva que cette histoire ressemblait à tant d'autres, qu'il interrompit brusquement le conteur pour lui dire qu'il n'en voulait pas savoir davantage.

« Tous ces conteurs que tu m'amènes depuis quelque temps, dit un jour Haroun Arréchyd à Mesrour, sont pleins d'orgueil et d'amour-propre ; il n'y a pas un d'eux qui ait le sens commun, et rien n'est si pitoyablement prétentieux que leurs discours. Je m'ennuie plus que jamais, et je suis déterminé à me déguiser et à parcourir avec toi et avec Giafar toutes les rues de Baghdad. » Giafar s'efforça de tout son pouvoir de détourner le khalyfe de son dessein, en lui faisant observer, qu'il était à craindre que quelque personne ignorant sa dignité, ne lui manquât de respect, ce qui pourrait exciter sa colère, et lui donner plus tard le regret de s'être vengé. » « Je ne m'offenserai de rien, s'écria le khalyfe, arrive ce qui pourra. »

Le khalyfe sortit déguisé de son palais avec son vézyr et son premier eunuque. Après avoir erré pendant plusieurs heures, ils entrèrent dans une maison de superbe apparence, où le khalyfe ayant fait au jeune homme qui le recevait, des questions indifférentes, le maître de la maison lui ordonna impérieusement de sortir. Le khalyfe voulait se venger, mais le vézyr Giafar lui ayant rappelé ses promesses, la colère du khalyfe se calma, et il reconnut la justesse des conseils de son ministre.

« Cependant, dit-il, il faut que je voie ce jeune

homme, et que je sache ses aventures. » « Cela est facile, reprit Giafar. » Et dans la matinée suivante, il envoya un officier sommer le maître de la belle maison de se présenter devant le khalyfe. Il obéit avec empressement à cet ordre, et dès qu'il eut appris que c'était le khalyfe lui-même qu'il avait reçu chez lui, il se hâta de satisfaire sa curiosité et de lui apprendre sa propre histoire (1).

Le résultat de ce récit fut que Munjab, devint tellement le favori du khalyfe, qu'il n'avait besoin, pour obtenir ce qu'il désirait, que de lui réciter quelque aventure amusante. Un jour que le khalyfe semblait retomber dans ses rêveries, il lui raconta l'histoire suivante.

(1) Il paraît que cette histoire est la même que celle de Safie dans le conte des trois Kalenders. Ici seulement, au lieu d'une femme, c'est un jeune homme cruellement maltraité par suite de la jalousie de sa maîtresse.

CDXCIII^e NUIT.

AVENTURE D'ALIFA, FILLE DE MYR-DJYHAN,

SULTHAN DU HIND,

ET D'YOUSSOUF, FILS DE SOHUL,

SULTHAN DU SIND.

« Myr-djyhan (1), sulthan du Hind, était parvenu à un âge fort avancé sans avoir eu d'enfans. Il songeait souvent avec regret que son royaume passerait après sa mort à une famille étrangère, et cette pensée le plongeait dans une mélancolie insurmontable.

« Un soir, absorbé plus que jamais par sa tristesse, il tomba dans un profond sommeil, et rêva qu'un génie lui apparaissait, et lui disait : « Lève-toi, sulthan, va visiter ton sérail, et celle qui aura cette nuit obtenu tes faveurs, te rendra bientôt père. Si elle te donne un fils, il augmentera la gloire et le bonheur de ta race; mais si c'est une fille, elle sera

(1) Le prince du monde.

la cause de ta ruine et de ta mort. » Le sulthan se réveilla, fort agité, cependant l'ame remplie d'espérances. Il s'empressa d'obéir aux ordres du génie, et au bout du temps prescrit par la nature, la sulthane mit au monde une fille belle comme le jour.

« Cet évènement désiré depuis si long-temps, devint un sujet de douleur générale. Le sulthan, préoccupé de la prédiction, n'osait se livrer à tout l'amour qu'il ressentait pour la jeune princesse, et les courtisans toujours prêts à régler leurs actions, leurs paroles et leurs regards sur ceux de leur souverain, s'abstinrent des complimens ordinaires en pareil cas. Aucune fête n'eut lieu; un morne silence remplaça les éclats de la joie; l'espérance deçue s'éloigna pour jamais, et un deuil général sembla remplir tous les cœurs. La sulthane seule paraissait heureuse, et le bonheur d'être mère, lui faisait éprouver des transports que tous ceux qui l'entouraient avaient presque l'air de désapprouver.

« La jeune princesse fut élevée dans la solitude la plus absolue, et lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, le sulthan ordonna qu'elle fût conduite dans une citadelle bâtie au milieu d'un lac profond, espérant par cette réclusion, empêcher la terrible prédiction de s'accomplir. Rien ne pouvait surpasser la beauté de cette magnifique demeure : un grand nombre de femmes suivit la princesse dans son exil; tout ce qui pouvait contribuer à rendre la vie agréable s'y trouvait réuni; mais il ne fut permis à aucun homme d'approcher des bords du lac. La porte de

la forteresse fut donnée en garde à une vieille dame, d'humeur très-sévère, qui avait été la nourrice de la princesse.

« Pendant trois années la belle Alifa vécut heureuse dans sa prison magnifique, mais les décrets du destin étaient irrévocables, et un évènement ordonné par le ciel, rendit nulles toutes les précautions du sulthan Myr-djyhan.

« Youssouf, prince jeune et aimable, mais fort dissipé, avait tellement mécontenté son père le sulthan du Sind, qu'il fut condamné pendant quelque temps à s'éloigner de sa cour. Suivi de quelques courtisans, il voyageait depuis plusieurs mois, lorsqu'il arriva près des bords du lac au milieu duquel était située la forteresse de la princesse. Curieux d'apprendre par qui cette citadelle pouvait être habitée, il ordonna à sa suite de l'attendre, et attachant son arc et son carquois sur sa tête, il traversa le lac à la nage. Arrivé à la porte, il frappa, il appela, mais ce fut vainement, personne ne répondit. Irrité de l'obstacle inconnu qui semblait s'opposer à ses désirs, Youssouf écrivit un billet dans lequel il sollicitait l'hospitalité des habitans de ce château, pour un étranger qui avait besoin de secours. Après avoir écrit, il attacha ce billet à une flèche et la lança par dessus les murs. Elle vint tomber aux pieds de la princesse qui se promenait alors dans les jardins du palais. Elle ramassa le papier, et émue de compassion, après l'avoir lu, elle fit ordonner à sa nourrice d'ouvrir sur-le-champ les portes

de la forteresse. A la vue du prince, elle éprouva une impression qui jusqu'à ce moment lui avait été inconnue, tandis que Youssouf frappé également de la beauté de la princesse, demeura immobile de surprise. Il fut introduit dans la citadelle, et des ordres furent donnés par Alifa pour qu'il fût traité avec les plus grands égards. L'amour le plus tendre finit bientôt par unir ces deux jeunes cœurs, et dès ce moment joie et plaisir habitèrent cette demeure.

«Quelque temps après le sulthan Sohul, qui s'ennuyait de l'absence de son fils, et qui lui avait pardonné au fond de son cœur, dépêcha vers lui son neveu nommé Yiah pour lui donner l'assurance de son pardon et l'ordre de revenir promptement près de lui. Yiah en arrivant sur les bords du lac, apprit par les officiers de la suite du prince qu'il était entré dans la forteresse et que depuis ils n'avaient point entendu parler de lui. Yiah se détermina donc à lui écrire une lettre par laquelle il lui faisait part de la clémence de son père et du désir qu'il avait de le revoir. Il employa pour faire parvenir cette lettre le même moyen qu'Youssouf avait employé pour s'introduire dans la forteresse; la lettre fut lancée par une flèche et vint tomber aux pieds des deux amans au moment où ils se promenaient et où ils savouraient ensemble le bonheur d'aimer et d'être aimé. Le prince plus convaincu que jamais, par cette lettre, de toute la tendresse de son père, sentit un juste repentir naître au fond de son cœur, et jura, dès ce moment, de le dédommager à l'avenir de

toutes les peines qu'il lui avait causées. Il fit donc part à la princesse des nouvelles qu'il venait de recevoir et de la résolution qu'il avait prise de retourner vers son père. A ces tristes paroles la tendre Alifa tomba dans un profond désespoir : la seule pensée de se séparer de celui qu'elle aimait tant, lui causait des angoisses cruelles ; et, dans l'excès de sa douleur, elle le supplia de l'emmener avec lui. Youssouf non moins tendre mais plus prudent, lui représenta fortement le tort irréparable qu'une telle démarche ferait à sa réputation : il lui jura avec toute l'éloquence de l'amour que la tendresse la plus vive et la plus sincère l'unirait à elle pour jamais, et que rien, excepté le devoir filial, n'aurait pu le forcer à s'éloigner d'elle. Il promit de lui ramener le bonheur par un prompt retour.

Il fit tant, que la belle Alifa convaincue, ne put, malgré sa douleur, s'opposer plus long-temps au départ de son amant : elle sentait d'ailleurs que sa fuite pouvait avoir les suites les plus funestes ; la colère de son père se dirigerait entièrement contre celui qui lui était si cher, il envahirait le royaume du Sind avec une armée puissante, et un combat sanglant deviendrait le résultat de la démarche coupable de sa fille ! Que de regrets ne se serait-elle pas préparés alors ? S'efforçant donc de dissimuler le secret désespoir qui la dévorait, la tendre Alifa se sépara de son amant après lui avoir fait répéter vingt fois la promesse de l'aimer et de revenir bientôt.

« Youssouf, pour la seconde fois, traversa le lac à la nage, et rejoignit sa suite. Il fut reçu avec des transports de joie par son cousin Yiah, qui lui répéta encore l'assurance de son pardon, et le désir extrême que le sulthan son maître avait de le revoir. Lorsque le prince se fut informé de tout ce qui s'était passé à la cour depuis son départ, il raconta à son tour à son cousin ses amours avec la belle Alifa, et lui fit promettre de garder le secret. Il recommanda également à tous les gens de sa suite de ne point parler de son séjour dans la citadelle, sous peine d'encourir sa disgrace; et, après qu'ils se furent reposés encore un jour sur les bords du lac, les deux princes se mirent en marche pour le Sind, où ils arrivèrent heureusement.

« Youssouf fut reçu avec la bonté la plus touchante par le sulthan Sohul qui, au comble de la joie de retrouver son fils chéri, ordonna que des fêtes magnifiques fussent données pour son retour. Son entrée dans la ville fut triomphale; toute la cour vint au devant de lui dans le plus grand appareil, et tous les yeux furent mouillés de larmes d'attendrissement en voyant le vieux sulthan presser dans ses bras son fils repentant et bien-aimé. Le souverain et les princes entrèrent dans la capitale au milieu des acclamations du peuple, auquel l'or et l'argent furent distribués avec abondance. L'entrevue du prince et de sa mère fut encore plus touchante, et la sulthane, dont le cœur était livré à la douleur depuis le départ

de son fils, parut prête à mourir de joie en le revoyant.

« Les femmes d'Youssouf, qui étaient au nombre de quarante-trois, furent également heureuses de le revoir, et s'empressèrent à l'envi les unes des autres de l'entourer d'amour. Tout enfin dans le palais semblait respirer le bonheur, à l'exception d'Youssouf qui, malgré la satisfaction qu'il ressentait de se retrouver au milieu de sa famille, éprouvait un désir si impatient de se rapprocher de sa bien-aimée Alifa, que les caresses de ses femmes n'eurent pour lui aucun charme, et que, lorsqu'il fut retiré dans son appartement, il voulut y rester seul et ne désira la présence d'aucune d'elles.

« Youssouf après avoir consacré au devoir quelques jours qui lui semblèrent bien longs, ne pouvant plus modérer son impatience, monta sur son coursier favori, et suivi d'un fidèle esclave nommé Hallal, il quitta le palais dans l'ombre de la nuit, et se dirigea avec la vitesse du vent vers la citadelle d'Alifa.

« Arrivé sur les bords du lac, il cacha dans des buissons la selle et la bride de son cheval, et ayant fait monter son esclave derrière lui, ils traversèrent tous deux le lac sur le noble coursier. La joie de la princesse fut sans bornes en revoyant celui pour lequel seul elle aimait la vie. Les transports d'Youssouf répondirent aux siens, et l'heureux prince, dès ce moment, oublia sa famille et son pays dans les délices de l'amour.

« Il y avait déja un mois qu'ils vivaient ainsi, et Youssouf ne songeait point du tout à quitter sa charmante compagne ! Le trentième jour enfin, Youssouf et Alifa assis sur la terrasse du palais, contemplaient ensemble la belle perspective qui s'offrait à leurs regards, lorsqu'ils aperçurent tout à coup une chaloupe qui semblait se diriger vers la citadelle. A mesure qu'elle approchait, la princesse croyait la reconnaître, et bientôt il ne lui fut plus possible de douter qu'elle n'appartînt à son père le sulthan Myr-djyhan. Dès qu'elle en fut certaine, elle pria le prince de consentir à se cacher à tous les regards, jusqu'à ce qu'elle fût informée des nouveaux ordres de son père. Youssouf y consentit sans peine et se retira dans un appartement dont les croisées donnaient sur le lac, et à travers les jalousies desquelles, il pût voir tout ce qui se passait. Quelles furent sa surprise et son indignation en voyant un beau jeune homme descendre de la chaloupe et s'élancer dans les bras de la princesse. Elle parut l'y retenir avec transport, et après de tendres caresses, ils rentrèrent ensemble dans le palais. »

CDXCIV[e] NUIT.

« Une fureur jalouse s'empara tellement de l'esprit de Youssouf, que sans réfléchir que ce rival supposé pouvait bien être un parent d'Alifa, comme cela

était en effet, il prit la résolution de quitter sur-le-champ son infidèle maîtresse ; et, après lui avoir écrit une lettre dans laquelle il lui reprochait sa fausseté et sa perfidie, il lui fit un éternel adieu. Suivi de son fidèle Hallal, il remonta sur son coursier et traversa le lac à la nage. Il jeta un dernier regard sur ce séjour où naguère il avait trouvé tant de bonheur, puis fuyant avec rapidité, il se hâta d'arriver chez son père où il fut reçu, encore une fois, avec joie et avec amour. Déterminé à oublier les charmes de la perfide Alifa, il s'efforça de répondre à la tendresse de ses femmes qui, délaissées depuis si long-temps, imploraient un seul de ses regards : heureuses du retour de ses affections, elles redoublèrent de soins et de prévenances ; et, elles mirent tout en usage pour lui plaire chaque jour davantage et l'enchaîner de nouveau.

« Les choses se passaient ainsi dans le royaume du Sind, tandis que la confiante Alifa était loin de prévoir le chagrin qui allait l'accabler. Tout entière au plaisir de revoir un parent dont elle était éloignée depuis si long-temps, elle lui parlait de son père et de sa mère et écoutait avec intérêt tout ce qu'il lui racontait de la cour où elle avait passé ses jeunes années. Elle se disposait à faire de nouvelles questions à son cousin Sohaul, lorsqu'une de ses femmes rentra et lui remit la lettre du prince Youssouf. Alifa se retira dans son appartement pour la lire, et fut saisie de douleur lorsqu'elle vit ce qu'elle contenait : rappelant cependant ses esprits, elle re-

prit du courage, et persuadée que Youssouf lui rendrait son amour dès qu'il serait convaincu de son innocence, elle retourna vers son cousin, et dissimulant les sentimens pénibles qui l'agitaient, elle s'occupa de lui avec autant d'amabilité que si elle avait été heureuse. Au bout de quelques jours, il prit congé d'elle pour retourner vers le royaume du sulthan Myr-djyhan, et lui laissa son fidèle eunuque Aly-ben-Ibrahim. Dès que le prince Sohul fut parti, Alifa forma le projet de mettre dans ses intérêts ce jeune eunuque dans lequel elle avait remarqué de la sensibilité et un bon naturel. En effet, dès que le bon Aly-ben-Ibrahim eut entendu le récit de son histoire, il consentit de bon cœur à être médiateur entre elle et son amant; et, chargé d'une lettre justificative pour le prince Youssouf, il prit congé de la princesse. Après avoir traversé le lac à la nage, il voyagea sans s'arrêter jusqu'au royaume du Sind.

Il fit demander en arrivant une audience particulière au prince Youssouf, et dès qu'il fut en sa présence, il lui remit la lettre de la princesse. Youssouf, dont la colère avait eu le temps de se calmer, et qui commençait à ressentir les tourmens de l'absence, fit éclater les transports de sa joie en acquérant la certitude de l'innocence de sa chère Alifa: il écouta avec un plaisir impossible à décrire tout ce que lui raconta Aly-ben-Ibrahim, et lui exprima avec chaleur son amour toujours constant et les regrets amers qu'il éprouvait d'avoir livré son cœur à

d'injustes soupçons contre la plus aimable des femmes. Il lui déclara ensuite l'intention où il était de partir sur-le-champ pour rejoindre sa bien-aimée, et ne voulut donner au pauvre Aly-ben-Ibrahim qu'une seule nuit pour se reposer des fatigues de son voyage. Ils partirent vers la fin du jour suivant, et arrivèrent heureusement sur les bords du lac désiré. Jamais il ne fut traversé avec plus de plaisir que cette fois : le souvenir des tourmens passés sembla ajouter encore à la félicité des deux amans, qui parurent plus épris l'un de l'autre et plus heureux qu'avant leur séparation. Aly-ben-Ibrahim, après avoir été récompensé par de riches présens, retourna à la cour du sulthan Myr-djyhan, car le terme prescrit pour son séjour dans la citadelle était expiré.

« A son arrivée, le sulthan impatient d'avoir des nouvelles de sa fille, emmena Aly-ben-Ibrahim dans son cabinet, et s'empressa de lui faire plusieurs questions. Pendant que ce dernier s'occupait de lui répondre, un hasard malheureux fit tomber le turban de l'eunuque, et à l'instant, toutes les pierres précieuses qu'il avait reçues des deux amans roulèrent sur le plancher, ainsi qu'un cahier de papier qui contenait le récit des amours d'Youssouf et d'Alifa, qu'Aly-ben-Ibrahim s'était amusé à écrire pendant son séjour à la forteresse.

« Le sulthan reconnut une partie des bijoux, et ayant ramassé le papier, il le lut avec empressement. Quelle fut sa colère, lorsque dès les premières lignes, il vit que toutes ses précautions avaient été inutiles,

et que rien désormais ne pouvait empêcher la prédiction de s'accomplir! Il demanda d'un air terrible au tremblant Aly si Youssouf était encore à la forteresse; sur sa réponse affirmative, il ordonna immédiatement que tout fût préparé pour son départ, et que son armée se disposât à marcher vers la citadelle. Aly fût jeté dans un noir cachot et chargé de chaînes; mais à force de prières il finit par obtenir de son geolier de l'encre et du papier et il se hâta d'écrire à la princesse, espérant qu'elle aurait le temps, ainsi qu'Youssouf, de s'échapper avant l'arrivée du sulthan Myr-djyhan. Ce billet fut confié à un fidèle messager qui se hâta tellement, qu'il arriva à la porte de la citadelle le jour suivant. Youssouf, après s'être efforcé de calmer la frayeur de la princesse, réfléchit aux mesures qu'il était nécessaire de prendre. Il fut convenu qu'au lieu de fuir tous deux, Youssouf et Hallal retourneraient seuls vers le Sind; que la princesse ne pouvant supporter la rapidité et la fatigue d'un tel voyage demeurerait cachée dans la citadelle, et qu'à l'arrivée du sulthan, toutes les esclaves d'Alifa déclareraient qu'elle avait fui avec son amant. Il fut arrêté encore qu'Youssouf, à son retour dans son royaume, enverrait une ambassade à Myr-djyhan, pour lui déclarer son mariage avec sa fille, et pour réclâmer son pardon et la permission de lui offrir ses hommages comme son gendre. Toutes les précautions prises, les deux amans se séparèrent, et ce stratagème eut une partie de l'effet qu'on attendait;

mais rien cependant ne put empêcher la prédiction de s'accomplir.

« Myr-djyhan arriva quelques heures après la fuite d'Youssouf, et apprit par les esclaves de la princesse qu'elle avait accompagné le prince. Le sulthan furieux, ne voulant pas même entrer dans le palais où il était bien loin de soupçonner que sa fille était cachée, se hâta de rejoindre sa troupe, et suivi d'une armée nombreuse, il se dirigea vers le royaume du Sind, où le prince était arrivé sain et sauf. Il avait déja informé son père de son aventure, et le vieux sulthan, heureux de tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de son fils, avait approuvé son mariage avec la belle Alifa; une ambassade fut dépêchée vers Myr-djyhan, qui pendant ce temps était arrivé sur le territoire ennemi, et campait dans la plaine du Sind. Il reçut l'ambassadeur avec une hauteur mortifiante, et lui ordonna de retourner vers son maître, pour lui déclarer que jamais il ne pardonnerait l'injure faite à son nom, qu'il avait juré solennellement de laver cette tache dans le sang du vieux sulthan et de son fils, et qu'il faisait de nouveau le serment de raser la capitale du Sind. D'après une réponse si hautaine, le sulthan et le prince Youssouf n'eurent d'autre parti à prendre que de se mettre en état de défense et de s'opposer à l'invasion d'un si terrible agresseur. Ils se hâterent de rassembler leurs troupes dont ils étaient tous deux extrêmement aimés, et marchèrent à la rencontre de l'ennemi qui, après un combat sanglant et opiniâtre, fut entièrement défait.

Les décrets du ciel furent accomplis, l'infortuné Myrdjyhan fut tué dans l'action. Youssouf, après le combat, traita les vaincus avec la plus grande humanité. Il fit embaumer le corps du sulthan, et le fit conduire, dans une magnifique litière suivie d'une nombreuse escorte, jusque dans la capitale de son royaume, où il fut déposé avec pompe dans le tombeau de ses ancêtres. Le prince Youssouf dépêcha en même temps des lettres de condoléance à la sulthane mère d'Alifa. Celle-ci s'était opposée de tout son pouvoir à la volonté de son époux, et affligée de son opiniâtreté, elle n'avait cessé de verser des larmes depuis son départ. La nouvelle de la mort du sulthan, lui causa une douleur extrême; mais comme elle aimait tendrement sa fille, son bonheur et l'attachement que les deux jeunes époux lui témoignèrent, ne tardèrent point à la consoler. Dès que le calme fut rétabli, le prince du Sind se rendit avec une suite nombreuse à la forteresse du lac, et conduisit en grande pompe la belle Alifa à la capitale du Sind, où, après l'expiration du deuil, son mariage fut célébré avec une magnificence extrême, et sa souveraineté sur ce royaume reconnue à la satisfaction générale des habitans.

« Son premier soin fut ensuite d'informer le khalyfe Mamoun, qui était alors commandeur des croyans à Baghdad, de tout ce qui était arrivé. La lettre d'Youssouf fut accompagnée de sommes considérables et de toutes les raretés précieuses que pouvaient offrir les pays du Hind et du Sind. Parmi ces présens, il y

avait dix belles esclaves dont les talens en musique, en danse et en poésie étaient accomplis. Elles récitèrent devant le khalyfe des vers de leur composition, mais qui exprimaient d'une manière si touchante leur amour pour leur pays et pour leur bien-aimé souverain, que Mamoun, malgré l'admiration que lui avaient inspirée leur beauté et leur esprit, sacrifia le vif désir qu'il avait de les posséder, et touché de l'attachement qu'elles témoignaient pour leur patrie, il les renvoya à Youssouf par un de ses premiers officiers. Il le confirma en même temps dans la possession de son nouveau royaume où Youssouf et la belle Alifa vécurent un grand nombre d'années chéris de leurs heureux sujets. »

CDXCVe NUIT.

HISTOIRE DU BON VÉZYR

INJUSTEMENT EMPRISONNÉ.

Un vézyr fidèle à son maître et d'une intégrité reconnue, avait été calomnié près du sulthan qui, sans autre examen, le fit saisir, renfermer dans le plus triste donjon d'une prison d'état, où il ordonna

qu'on le nourrît de pain et d'eau. Sept années s'écoulèrent et le souvenir du bon vézyr n'était plus conservé que par quelques malheureux qu'il avait jadis secourus.

Le sulthan se déguisait souvent et parcourait la ville, soit pour s'amuser, soit pour découvrir les besoins du peuple; il sortit un jour habillé en dervyche, et passa par hasard devant le palais de son ancien ministre. Il fut très-surpris de le trouver ouvert et de voir une foule de domestiques dans les appartemens. Les uns s'occupaient à tout nettoyer, d'autres transportaient des meubles, et tous paraissaient satisfaits. Il demanda à l'un d'eux pourquoi ils faisaient ces préparatifs, et il apprit qu'ils avaient reçu l'ordre de tout disposer pour recevoir leur maître qui devait dans cette même journée recevoir sa liberté et la faveur du souverain. Le sulthan qui, loin d'être disposé à cet acte de clémence avait presqu'entièrement oublié l'infortuné vézyr, fut très-étonné de ce rapport, et pensa qu'une si longue détention avait dérangé l'esprit du prisonnier qui, dans sa folie, avait rêvé sa délivrance. Cependant il eut la curiosité de vérifier le fait par lui-même, et il se rendit à la prison après avoir acheté une grande quantité de pains et de gâteaux.

Arrivé au lieu où gémissaient tant de malheureux, le sulthan demanda au geolier la permission d'entrer pour remplir un vœu et distribuer les provisions qu'il apportait aux prisonniers. Le gardien y consentit, et il visita les différens cachots.

Lorsqu'il ouvrit celui du vézyr, il le trouva faisant ses prières ; le prisonnier se retourne, et ayant salué le dervyche, il lui demanda ce qu'il voulait. « Je viens, lui répondit celui-ci, pour vous complimenter sur ce que j'ai entendu dire : quoique vous ne me connaissiez pas, j'ai souvent prié le ciel pour votre délivrance, et l'on m'a appris que vous espériez de l'obtenir aujourd'hui. Je ne crois pas cependant qu'aucune ordonnance du sulthan ait pu vous faire ajouter foi à ce bruit. » « Il est vrai, charitable dervyche, reprit le vézyr, mais il est possible qu'avant la nuit il plaise au Tout-Puissant de me rendre libre, et de me placer de nouveau dans le rang élevé que j'occupais. » « Je le désire, répliqua le sulthan ; mais sur quel fondement bâtissez-vous une telle supposition? » « Asseyez-vous, bon dervyche, et je vais vous l'expliquer. Sachez que l'expérience m'a convaincu que lorsqu'on a atteint le faîte de la prospérité, on doit s'attendre à éprouver quelque revers; et que de même, lorsqu'on est arrivé au dernier degré du malheur, celui qui l'éprouve peut espérer un sort plus heureux.

« Dans le temps où j'exerçais l'honorable emploi de vézyr, tout semblait sourire à mes vœux : aimé du peuple à cause de mon administration paternelle, distingué par le sulthan dont la gloire fut le constant objet de mes soins, et pour le salut duquel, même au fond de ce cachot, je n'ai cessé d'adresser au ciel mes prières, je ne pouvais plus former aucun désir.

« J'étais un soir avec quelques amis à goûter le

frais sur la rivière dans une barque élégante et commode. On venait de nous servir le café, je tenais la coupe où l'on me l'avait versé; elle était faite avec une seule émeraude d'une valeur immense, et à laquelle je tenais beaucoup : elle m'échappa et tomba dans l'eau. J'ordonnai sur-le-champ que l'on arrêtât la barque et je fis appeler un plongeur auquel je promis une grande récompense s'il pouvait me rendre cette coupe précieuse. Il se déshabilla et me pria de lui indiquer l'endroit où elle était tombée. Dans le mouvement que je fis, un anneau de diamant que je portais au doigt glissa, et se perdit dans la rivière. Pendant que je me plaignais de mon extrême maladresse, le plongeur avait disparu, et en moins de deux minutes, il me rendit la coupe dans laquelle, à ma grande surprise, je retrouvai mon anneau. Je le récompensai libéralement et me félicitai de son adresse; mais mon esprit fut frappé d'une réflexion subite : ce bonheur singulier dans toutes mes entreprises ne me présagerait-il pas quelque désastre? Cette réflexion m'ôta toute ma gaîté, et je retournai à mon palais l'ame remplie de tristes pressentimens : ils ne furent que trop tôt réalisés; cette même nuit des ennemis m'accusèrent faussement d'avoir trahi le sulthan. Il ajouta foi à cette odieuse calomnie, et le matin du jour suivant, je fus jeté dans ce cachot où je suis depuis sept ans, n'ayant que du pain et de l'eau pour subsister. Dieu, toutefois, m'a rempli d'une sainte résignation à ses décrets; et aujourd'hui un accident imprévu m'a rendu l'espérance de rega-

gner la faveur de mon maître. Ce matin j'ai senti un désir inexprimable de manger un morceau de viande, et j'ai donné une pièce d'or à mon geolier, en lui disant tout ce qu'il m'a été possible d'imaginer pour le décider à m'obliger sur ce point. L'homme, adouci par mon présent, m'a apporté ce que je souhaitais avec tant d'ardeur, mais en me prévenant, que c'était la première et la dernière fois qu'il manquait aux ordres qu'il avait reçus. Je me préparais à un délicieux repas, et je faisais les ablutions et les prières accoutumées, lorsqu'un rat énorme s'est élancé de son gîte et a saisi le plat qui était sur le plancher. Je vous avoue que j'ai versé un torrent de larmes, et que ce moment a été horrible pour moi; cependant, quelques réflexions consolantes se sont présentées à mon esprit, l'espérance est entrée dans mon cœur, et je me suis dit: Si une grande infortune a succédé au bonheur inoui que j'avais eu de retrouver ma coupe et mon anneau, ne puis-je espérer un sort plus heureux, maintenant que j'éprouve la plus grande des contrariétés que je puisse souffrir dans cette prison? Dans cette persuasion, j'ai obtenu du geolier qu'il me permît de prévenir mes domestiques, afin qu'ils apprêtassent ma demeure, et j'attends l'ordre de ma liberté de la bonté du sulthan ou plutôt de sa justice. »

Le sulthan déguisé sentait à chaque mot que le vézyr prononçait, combien il avait été injuste et cruel envers lui; il désirait réparer promptement ses torts, et il lui fut difficile de ne pas se faire con-

naître : cependant il se contint, et disant adieu à son ministre, il le quitta en exprimant le désir de voir se réaliser bientôt son heureux présage.

Dès que le sulthan fut rentré au palais, il reprit ses habits, et envoya sur-le-champ à la prison une escorte considérable pour porter une robe d'honneur au vézyr et le ramener à la cour. Ses accusateurs furent condamnés à perdre leurs biens et leur liberté.

Le vézyr fut reçu par le sulthan avec la plus gracieuse distinction ; il l'investit, en présence des autres courtisans, de nouvelles dignités et de nouveaux honneurs. Il le conduisit ensuite dans son cabinet, et là, dépouillant l'étiquette prescrite à son rang, il se jeta dans ses bras, et le supplia d'oublier l'injuste oppression dont il avait été victime, et lui apprit que c'était lui-même qui l'avait visité dans sa prison. Il le laissa libre ensuite de retourner dans son palais, heureux et satisfait de voir son innocence reconnue.

Le sulthan des Indes fut très-satisfait de ces histoires ; sur son invitation, Chehérazade la nuit suivante en commença une autre en ces termes.

CDXCVI^e NUIT.

HISTOIRE D'UNE DAME DU CAIRE

ET DE SES GALANS.

Une jeune dame du Caire tendrement attachée à son mari, fidèle à ses devoirs et ne sortant de la maison que pour des raisons importantes, revenait un jour du bain. Elle se pressait de retourner chez elle, et elle passait devant le tribunal d'un cadi, comme celui-ci en sortait. L'agréable tournure, l'élégance de la taille de la jeune dame le frappèrent, et lui firent juger favorablement de ce qu'il ne voyait pas. Il s'approcha d'elle et lui débita force complimens ; elle doublait la vitesse de sa marche, mais enfin il se mit devant elle et la pressa de rompre le silence. Elle regarda à travers son voile ce vieillard ridicule et voulant lui donner une forte leçon, elle parut l'écouter sans peine, et lui assigna un rendez-vous dans sa maison, pour le même soir : il la quitta. Dans le reste du chemin elle rencontra trois autres hommes qui lui firent les mêmes complimens, les mêmes demandes, et reçurent les mêmes promesses

et le même rendez-vous. Les trois galans de la dame étaient, le collecteur des portes, le chef des bouchers et un riche marchand.

En rentrant chez elle, son premier soin fut de prévenir son mari de ce qui venait de se passer et solliciter la permission de punir de la manière qu'elle avait imaginé, l'insolence de ces quatre personnages; punition qui, tout à la fois, les amuserait, et qui leur serait profitable, car elle ne doutait pas que les quatre amans ne lui apportassent des cadeaux. Le mari, certain de la vertu de sa femme, consentit à tout ce qu'elle voulut. Elle fit préparer une belle collation et se para de la manière la plus propre à faire ressortir les avantages qu'elle avait reçus de la nature. Lorsque tout fut prêt, elle s'assit sur un sofa et elle attendit ses hôtes.

L'heure de la prière du soir venait de se terminer lorsque le cadi frappa à la porte de sa belle: elle ouvrit elle-même, le fit entrer, et reçut un chapelet de belles perles qu'il lui présenta. Elle le pria de se déshabiller et de mettre les vêtemens qu'elle lui offrait pour qu'il pût être plus à son aise. Elle lui passa une longue veste de mousseline jaune et posa sur sa tête un chapeau de même couleur. Elle avait d'autant plus de peine à garder son sérieux en regardant cette singulière figure encore plus ridicule sous ce costume à travers les rideaux du cabinet où son mari s'était enfermé; elle le voyait se tenant les côtés et riant aux larmes des tendres grimaces de l'amoureux magistrat.

Le bonheur du cadi ne fut pas de longue durée ; à peine il s'était mis à table avec la belle que l'on entendit un grand coup à la porte de la rue. Que Mahomet nous protége ! s'écria la traîtresse, c'est la manière de frapper de mon mari, et s'il vous trouve ici, il nous tuera tous les deux. Le vénérable galant devint plus mort que vif à ces mots, et la dame le poussa dans sa chambre à coucher en lui recommandant bien de ne faire aucun mouvement, et lui promettant que, dès que cela serait possible, elle lui rendrait la liberté. Il se jeta en silence dans un coin de la chambre, jurant que s'il échappait pour cette fois au danger, il renoncerait à l'amour, et que Satan lui-même, sous la forme d'une jolie femme, ne parviendrait pas à le séduire.

Le cadi étant ainsi enfermé, elle se hâta d'ouvrir la porte à l'empressé collecteur, qui lui offrit un écrin de riches joyaux. Elle le reçut gracieusement, le supplia de quitter ses brillans vêtemens, et lui présenta une veste cramoisi et un chapeau vert avec des rubans noirs. Il venait de terminer son ridicule travestissement et s'asseyait à table, lorsque le bruit qui avait interrompu le premier tête-à-tête, se fit entendre de nouveau. La dame joua au mieux son rôle, et fit entrer sa seconde dupe dans sa chambre à coucher. Il parut surpris et presque satisfait de voir un vénérable magistrat dans un accoutrement aussi étrange que celui dont on l'avait affublé. Ils se firent tous deux des signes de condoléance, mais ils n'osaient parler, de peur d'être découverts.

Le chef des bouchers, dès qu'on lui eut ouvert la porte, se précipita dans la maison, fit un très-beau cadeau à la dame, et fut, ainsi que ses prédécesseurs, sommé de se déshabiller. Elle lui présenta une veste bleue avec un chapeau écarlate, orné de coquillage et de morceaux de clinquant. Il avait à peine fini de se déguiser, lorsqu'on entendit frapper avec force à la porte; la scène d'alarmes se renouvela et le galant alla dans la chambre tenir compagnie à ses rivaux. Alors le marchand parut. Il présenta à l'adroite coquette plusieurs voiles très-riches, des pièces de velours, des mousselines brodées: après l'avoir remercié, celle-ci lui fit prendre, sous le même prétexte dont elle s'était servi pour les autres, un habillement vert et rouge avec un chapeau rouge et bleu. Au moment où elle l'invitait à prendre quelques rafraîchissemens, il se fit à la porte un grand bruit qui mit fin aux empressemens du marchand; la dame feignant les plus vives alarmes, et s'écriant que c'était son mari, le fit entrer dans la chambre à coucher, où il trouva, à sa grande surprise, trois personnes qu'il connaissait parfaitement.

Le mari qui avait quitté la place où il se trouvait caché pour aller frapper à la porte, entra dans ce moment, il embrassa sa femme, et s'assit auprès d'elle; le soupé préparé pour les galans, et dont ils n'avaient senti que l'odeur, servit à régaler les deux époux. Ils commencèrent une conversation à voix assez élevée pour que les malheureux amans pussent l'entendre. « Lumière de mes yeux, dit le

mari, as-tu fait aujourd'hui quelque rencontre amusante en allant au bain ? » « Oui, répondit la dame, j'ai trouvé quatre vieilles créatures que j'ai eu grande envie d'amener ici avec moi pour vous amuser, mais craignant de vous déplaire, je ne l'ai pas fait; si vous l'avez pour agréable, je les enverrai chercher demain.» Les galans effrayés conçurent quelqu'espérance de pouvoir s'éloigner, et ils respirèrent un peu plus librement; mais cette trève à leur terreur fut de courte durée. « Je suis très-contrarié, reprit le mari, que tu aies remis le plaisir à demain, car des affaires me forceront à m'éloigner pour plusieurs jours.» « Bien, bien, si cela est ainsi, vous allez tout de suite être satisfait, reprit la dame en riant; ces ridicules personnages sont ici. J'ai voulu savoir si vous seriez de bonne humeur avant de vous les montrer, et, si ma plaisanterie vous avait déplu, j'aurais tâché de les faire sortir sans que vous pussiez le savoir. »

On ne saurait peindre le tourment des quatre prisonniers pendant ce colloque, mais combien ne s'augmenta-t-il pas encore, quand ils entendirent le mari ordonner à sa femme de les lui amener l'un après l'autre, en disant : « Il faut qu'ils dansent et qu'ils racontent des histoires, enfin qu'ils m'amusent, ou bien je vais leur couper la tête. » « Que le ciel nous protége, s'écria le cadi, faire danser des hommes tels que nous ? mais il n'y a pas moyen de résister et il faut vous armer de résignation pour faire ce que l'on nous ordonne. » Ses compagnons furent de

son avis, et ils attendirent silencieusement ce qu'on décidérait sur leur compte.

La dame entra dans la chambre, et mettant un tambourin dans les mains du cadi, elle le conduisit devant son mari, puis jouant sur son luth un air très-gai, elle fit danser le vieux magistrat. Il faisait des contorsions à mourir de rire et ressemblait parfaitement à un singe. « En vérité, ma chère femme, disait le mari, si je ne savais pas que cet homme est un bouffon, je le prendrais pour notre vénérable cadi ; mais, que Dieu me pardonne une telle idée, car, je suis sûr que notre digne magistrat est en ce moment occupé de ses devoirs, ou plongé dans des réflexions sur les procès qu'il doit juger demain. » En écoutant ces paroles, le cadi dansait avec une nouvelle vigueur, et faisait des gestes encore plus ridicules, afin d'éviter que l'on s'appesantît sur cette ressemblance. Il fut enfin fatigué d'un exercice auquel il était si peu accoutumé ; mais ses souffrances n'inspirèrent aucune pitié, et on lui donna la bastonnade pour le forcer de continuer à danser jusqu'à ce qu'on le vît tomber épuisé sur le plancher. On le releva, on lui fit boire du vin, et après l'avoir laissé respirer un instant, on le somma de conter une histoire avant de le rendre à la liberté.

Lorsque le cadi fut parti, la dame rentrant dans son appartement, amena le grave collecteur, que le mari appela par son nom, en lui disant : « Vénérable seigneur, il faut que vous me fassiez la grace de danser. » Le collecteur bien honteux, n'essaya pas

même de répliquer : il commença des cabrioles, et il ne lui fut permis de s'arrêter que lorsque sa fatigue devint excessive. Alors on le fit asseoir, il prit quelques rafraîchissemens, et, après qu'il eut conté une histoire, on le renvoya, en lui recommandant de mieux adresser ses dégradans hommages. Les deux autres galans furent à leur tour congédiés de la même manière, et se promirent à l'avenir d'être plus sages ou moins crédules.

CDXCVII^e NUIT.

AVENTURES D'UN CADI ET DE SA FEMME.

Il y avait autrefois à Baghdad un cadi qui remplissait le siége de la justice avec une rare intégrité, et qui par son exemple dans la vie privée donnait plus de force à l'exacte rigidité de ses décrets publics. Après avoir passé quelques années dans cet honorable emploi, il désira faire un pélérinage à la Mekke : il obtint la permission du khâlyfe, et il partit pour son pieux voyage, laissant sa jeune femme sous la protection de son frère qui lui promit de la traiter comme si elle était sa fille.

Il y avait très-peu de temps que le cadi était

absent, lorsque son frère, au mépris de ses promesses et de ce que lui commandait l'honneur, osa parler d'amour à sa belle-sœur. L'indignation qu'elle éprouva ne put l'engager à réprimer sa coupable ardeur. L'aimable et doux objet de ses criminelles poursuites ne voulant pas, s'il était possible, se brouiller sans retour avec un parent aussi proche de son mari, chercha par les raisonnemens les plus sensés à le convaincre de l'énormité du crime où il voulait l'entraîner. Le malheureux, loin de se repentir, lui réitéra l'assurance de son amour incestueux, et devenu presque frénétique, il lui jura que, si elle résistait à ses désirs, il l'accuserait d'adultère, et attirerait sur elle toute la rigueur des lois. La crainte ne produisit sur cette femme vertueuse d'autre effet que celui de lui faire renouveler ses refus avec la même énergie. Il ne sentit pas le remords pénétrer dans son ame à l'aspect d'une vertu si pure; il suborna des témoins pour certifier qu'ils l'avaient vue commettre une infidélité, et elle fut condamnée à recevoir cent coups de corde et à être ensuite bannie de la ville.

La malheureuse femme supporta avec courage cette cruelle injustice; et après avoir été promenée au travers de Baghdad sous la conduite du bourreau aux cris et aux huées de la populace, elle fut jetée hors des portes de la ville, sans autre ressource qu'elle-même. Confiante envers la Providence, et soumise à ses décrets, elle résolut d'aller à la Mekke, espérant y rencontrer son mari : le revoir et lui prouver

son innocence, étaient ses vœux les plus ardens; car l'opinion des autres était de peu de prix à ses yeux.

Il y avait déja plusieurs jours qu'elle s'était mise en voyage; un malheur affreux que je ne tarderai pas à vous raconter, l'avait presque réduite au désespoir; et elle traversait une ville, lorsqu'elle aperçut une grande quantité de personnes suivant le bourreau qui faisait marcher derrière lui un jeune homme qui avait une corde autour du cou. Émue de ce spectacle, la belle voyageuse demanda de quel crime le condamné s'était rendu coupable? Dans ce pays un débiteur insolvable était puni de mort; celui pour lequel elle s'intéressait, devait cent dinars qu'il ne pouvait payer, et il allait être pendu. C'était presque toute la somme que la femme du cadi avait en sa possession, mais il lui semblait que le sang innocent retomberait sur elle, si elle ne s'empressait pas de libérer cet infortuné, et elle paya sur-le-champ ce qui devait le racheter. Le jeune homme tomba à ses genoux et jura de dévouer sa vie à son service. Elle lui raconta l'intention qu'elle avait de faire le voyage de la Mekke; il lui demanda la permission de l'accompagner pour la protéger et la défendre, et elle y consentit.

Le jeune homme n'eut pas voyagé quelques jours avec elle, qu'une passion criminelle se glissa dans son cœur, et il osa en faire l'offensant aveu à sa généreuse bienfaitrice. Elle essaya de lui faire sentir l'ingratitude de sa conduite et de le ramener à de

meilleurs sentimens. Il parut convaincu et repentant, mais il projetait une affreuse vengeance. L'occasion s'en offrit bientôt et il la saisit avec empressement. Ils arrivèrent sur les bords de la mer, un vaisseau longeait la côte, il fit un signal, on lui envoya une chaloupe sur laquelle il se rendit au bâtiment. Il informa le patron qu'il avait une femme esclave à vendre et en demanda mille dinars. Celui-ci, habitué à acheter des esclaves sur cette côte, se fit conduire au rivage, et après avoir vu la jeune femme du cadi, il compta les mille dinars au traître qui la livrait, et le laissant continuer son chemin, il fit transporter la dame à bord. Elle pensait que son compagnon craignant la fatigue qu'elle devait éprouver d'une si longue route, avait fait des arrangemens pour la faire conduire au port le plus prochain de la Mekke. Elle n'imaginait pas tant de perversité, et elle songeait avec plaisir au moment heureux de sa réunion avec son époux. Elle fut cruellement détrompée de ses rêveries agréables dans la soirée qui suivit son embarquement. Le capitaine vint l'insulter en lui exprimant grossièrement ses désirs : surpris et mécontent de sa résistance, il lui apprit qu'il l'avait achetée, et qu'étant son esclave, elle devait lui obéir et s'efforcer par ses caresses de mériter ses bontés. Toute la fierté de la jeune infortunée se réveilla à ces mots injurieux, elle le traita avec mépris en lui disant que, née libre et femme légitime, elle le repousserait sans cesse avec horreur. Rien n'arrêta le brutal marin qui, voyant que la persua-

sion ne gagnerait rien, commença à employer la force pour la réduire et la soumettre à ses désirs.

Le vent favorable avait changé depuis quelques momens et le vaisseau toucha sur un rocher au moment où les forces de la femme du cadi étaient presqu'épuisées. Aux cris de l'équipage, à l'horrible secousse que l'on éprouva, le capitaine s'élança sur le tillac, mais ce ne fut que pour acquérir la certitude d'une perte inévitable : en effet, en peu de momens, le vaisseau s'entr'ouvrit, et la mort frappa ses victimes.

La vertueuse femme du cadi qui s'était félicitée de l'horrible évènement qui la délivrait de son persécuteur, et qui envisageait le trépas avec calme, pourvu qu'il la préservât de manquer à ses devoirs, avait saisi machinalement une planche sur laquelle les secousses du vaisseau l'avaient jetée, et après avoir été plusieurs heures ballottée par les vagues, elle fut enfin portée par elles sur le rivage. Après avoir remercié Dieu de sa miraculeuse délivrance, elle examina la plage sur laquelle elle se trouvait : elle aperçut des sites agréables et des arbres chargés de fruits ; elle en cueillit quelques-uns et s'avança dans les terres. Elle marcha pendant deux jours et arriva dans une très-belle ville. Tous les étrangers étaient conduits devant le sulthan qui, lorsqu'elle lui fut amenée, lui demanda avec bonté qui elle était. Elle lui dit, qu'ayant consacré sa vie à la religion, elle avait entrepris le voyage de la Mekke, que son vaisseau avait péri sur cette côte, et qu'elle ne croyait

pas que personne, si ce n'était elle, eût survécu au naufrage : elle finit, en suppliant le sulthan, de lui permettre de demeurer dans une habitation quelque misérable qu'elle fût, pourvu que sa protection l'y suivit (car elle ne possédait plus rien au monde) ; et elle lui promettait en récompense, de passer ses jours en prières pour son bonheur et celui de ses sujets.

Le sulthan qui était très-dévot, eut pitié du malheur de la femme du cadi, et lui accorda gracieusement sa requête. Il fixa pour sa demeure un agréable pavillon situé près du palais, et dès qu'elle y fut établie, il alla souvent la voir et causa avec elle sur des matières de religion ; il en sortait toujours édifié, car elle était extrêmement pieuse.

Peu de temps après son arrivée, des vassaux réfractaires qui depuis plusieurs années refusaient leur tribut habituel et contre lesquels le bon sulthan ne voulait point user de rigueur, quoique ses revenus souffrissent beaucoup de ce déficit, furent saisis de repentir, demandèrent pardon de leur désobéissance et promirent pour l'avenir fidélité et soumission. Le sulthan attribua cet heureux évènement aux prières de la sainte femme qu'il avait reçue : il le dit à ses courtisans en plein divan ; et ceux-ci, applaudissant à son avis, propagèrent cette opinion. On vint bientôt de tous côtés se recommander aux prières et solliciter les conseils de la dévote favorite du sulthan, et telle fut leur efficacité, que chaque jour ses prosélytes devinrent plus nombreux. Sa réputation ne

s'arrêta pas aux confins du royaume, les vrais croyans vinrent de toutes parts la consulter, et leurs présens furent si considérables, qu'en peu de temps ils s'élevèrent à une somme incalculable. Pendant que la renommée devenait de jour en jour plus éclatante, et que les riches et les pauvres se présentaient en foule devant elle, son mari était plongé dans la plus extrême douleur.

Le bon et pieux cadi ayant fait toutes les cérémonies sacrées dans son pélérinage à la Mekke, et visité les saints lieux, retourna à Baghdad; mais, quel fut sôn chagrin, lorsqu'il apprit que sa femme, autrefois si pieuse et si sage, avait trahi tous ses devoirs, et que son frère, ne pouvant supporter la honte de sa famille, était disparu sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu. De si tristes nouvelles le détachèrent entièrement du monde, et il adopta la vie des religieux errans. Il voyagea pendant deux ans, visitant dans chaque ville les personnes renommées par leur piété. Après avoir parcouru plusieurs royaumes, il entendit parler de sa femme, et il ne put supposer que la sainte, dont on ne prononçait le nom qu'avec vénération, fût cette même créature, dont le nom avait été ailleurs couvert d'opprobre. Il se détermina à se rendre près de cette respectable et pieuse dame, espérant recevoir des consolations de ses prières.

Le cadi rencontra sur son chemin un homme vêtu, ainsi que lui, en dervyche, et dans les traits duquel le malheur et la misère avaient laissé de profondes

traces. Ils suivaient tous deux la même route en s'interrogeant mutuellement sur l'objet de leur voyage. Le mendiant apprit au cadi qu'il allait près de la sainte femme chercher à obtenir l'absolution d'un crime qui déchirait son cœur des remords les plus cuisans. Par ses calomnies un être innocent et pur comme le ciel même, avait vu flétrir sa jeunesse par une peine infamante, lorsque sa vertu aurait dû être au-dessus de tout soupçon.

Ils voyagèrent ensemble pendant plusieurs jours, et un conducteur de chameaux leur demanda la permission de se joindre à eux. Un voyage amène l'intimité et le nouvel associé leur raconta une partie de son histoire. Il avait eu, plusieurs années auparavant, l'occasion de voir dans la chaumière d'un chamelier, une jeune femme, victime d'une injuste persécution, malade encore des traitemens qu'elle avait éprouvés. Elle était soignée avec respect et tendresse par la femme du chamelier qui lui avait eu de grandes obligations au temps de sa prospérité : le mari la pressait de rester avec eux jusqu'à ce que son innocence fût reconnue. Au milieu de cette honnête famille, cette jeune infortunée avait repris des forces et de la santé ; elle aimait surtout un jeune enfant, fils de cet heureux couple. Ce fut à cette époque que le conducteur de chameaux la vit, et, frappé de sa beauté, il en devint amoureux, et lui fit des propositions qu'elle rejeta avec fierté, en lui apprenant qu'elle était mariée. Aveuglé par sa brutale passion, il réitera ses demandes, et n'obtint que

du mépris. Irrité par le refus, son amour se changea en fureur, et il résolut de donner la mort à l'être infortuné qu'il n'avait pu séduire.

Il s'arma d'un poignard, et vers minuit, il se glissa dans la chambre où reposait l'objet de sa vengeance, ayant à ses côtés le jeune enfant de ses hôtes. L'assassin, frappant au hasard dans l'obscurité, plongea son arme dans la poitrine de l'enfant, qui expira en poussant un cri plaintif. Craignant d'être découvert, et effrayé de son crime, il sortit de la maison, et prit la fuite. La jeune femme appela de toutes ses forces du secours; et ses hôtes malheureux, se hâtant d'apporter de la lumière, virent avec horreur leur fils expirant, et leur malheureuse amie sans aucune connaissance, et baignée dans le sang de cette innocente petite créature!.....

Ce crime horrible pesait sur la conscience du conducteur de chameaux; depuis ce moment il n'avait pas goûté un instant de repos, et il espérait que les prières de la sainte femme, rameneraient le calme dans son ame.

Le cadi et les deux compagnons continuèrent leur voyage, et furent abordés par un jeune homme qui les salua poliment et leur demanda l'endroit vers lequel ils se dirigeaient. L'ayant appris, il les pria de le laisser se joindre à eux, car il allait aussi aux pieds de la célèbre dévote, espérant obtenir par ses prières le pardon du ciel pour une action de la plus noire ingratitude dont il s'était rendu coupable, et qui lui causait tant de remords que la vie était deve-

nue un fardeau pour lui. Le nombre de voyageurs s'augmenta bientôt d'un cinquième pélerin qui leur apprit qu'il avait été capitaine d'un vaisseau, qu'un naufrage avait manqué le faire périr ; qu'il regardait cet évènement comme une preuve du courroux céleste, que depuis lors il avait toujours été malheureux, et qu'il allait se recommander aux prières de la sainte femme. La petite caravane continua sa route, et arriva enfin à la capitale du bon sulthan, protecteur de la femme du cadi.

Les cinq pélerins entrèrent dans la ville et se rendirent promptement à la demeure de la pieuse femme. Les cours étaient obstruées de personnes qui attendaient qu'elle leur donnât audience, et les cinq voyageurs virent avec chagrin qu'il leur serait bien difficile de parvenir jusqu'à elle. Quelques esclaves s'aperçurent de l'inquiétude qui semblait les tourmenter, et voyant à leur air abattu qu'ils avaient éprouvé beaucoup de fatigues, ils allèrent prévenir leur maîtresse. Elle donna ordre de les faire entrer ; on les reçut dans une fort belle salle où l'on se hâta de leur présenter des rafraîchissemens. Ils s'étendirent en éloges sur le gracieux accueil, ne se doutant pas que celle à qui ils le devaient, les examinait au travers d'une grille placée à l'autre extrémité de la salle.

Avec quel bonheur, quelle reconnaissance envers la Providence, la femme du cadi reconnut un époux si tendrement chéri, si amèrement regretté, qu'elle avait presque perdu l'espérance de revoir jamais! Elle éprouva des sentimens bien différens en aperce-

vant son perfide beau-frère que ses vêtemens et l'altération de ses traits avaient rendu méconnaissable aux yeux du cadi, mais non pas à ceux de sa victime; elle revoyait avec une égale indignation l'assassin qui, en frappant l'enfant de ceux qui lui avaient donné l'hospitalité lorsqu'elle avait été chassée de Baghdad, avait fait à son cœur une blessure incurable! La Providence semblait avoir pris soin de réunir tous ses persécuteurs autour de son époux bien-aimé; elle contemplait encore auprès de lui le perfide jeune homme qu'elle avait délivré des mains de la justice, et le capitaine auquel il l'avait vendue. Combien il lui fut difficile de contenir tous les sentimens qu'elle éprouvait! Elle se hâta de se retirer dans sa chambre, et là, se prosternant devant Dieu, elle offrit de sincères actions de grace à ce protecteur du juste qui avait récompensé sa patience, terminé ses épreuves, et ramené près d'elle le bien-aimé de son cœur.

Lorsqu'elle eut terminé ses dévotions, elle fit prier le sulthan de lui envoyer un officier de confiance pour être témoin des récits de cinq étrangers dont les dépositions lui étaient nécessaires. Dès qu'il fut arrivé, elle le fit placer dans un endroit d'où il pouvait tout entendre sans être vu, et se couvrant d'un voile, elle fit appeler les pélerins, auxquels elle s'adressa en ces termes: « Soyez les bien venus, mes frères, dans mon humble demeure: mes conseils et mes prières ont quelquefois, avec le secours du ciel, consolé le pêcheur repentant, mais il faut que j'ob-

tienne toute la confiance de ceux qui ont recours à moi. Je ne puis prier avec succès pour eux, si je ne connais pas entièrement leurs fautes : ainsi, racontez-moi votre histoire sans aucun déguisement. Le moindre mystère, la plus légère dissimulation, m'ôterait les moyens de vous être utile, et les prières que l'on fait pour un menteur, tournent toujours à son détriment. » Elle dit, et ordonna au cadi de rester; tous les autres sortirent.

Le bon cadi ne pouvait craindre de laisser lire dans un cœur qui avait été toujours honnête et vertueux. Il s'étendit sur la peine que lui causait l'infidélité de sa femme, et c'était plus pour le salut de cette coupable épouse, que pour lui-même, qu'il réclamait ses prières. Quand il eut fini, elle le congédia et fit entrer l'un après l'autre ses quatre compagnons. Ceux-ci n'osant rien cacher, racontèrent leur coupable conduite envers elle-même, car ils étaient bien loin de penser qu'ils parlassent à la victime de leurs passions.

La femme du cadi ordonna à l'officier de conduire les cinq étrangers au palais du sulthan, et de lui rendre compte de ce qu'il avait entendu. Le prince, qui depuis long-temps était dans la confidence de la vertueuse dame, entra en fureur en écoutant le rapport de l'officier. Il ordonna que ces quatre misérables fussent conduits au supplice, et le bourreau allait exécuter la sentence, lorsque leur généreuse ennemie se présenta et obtint leur grace. Ils furent chassés de la ville, et l'innocente et pure victime

de la méchanceté et de la calomnie, fut enfin rendue à son époux, qui fut ravi de la retrouver.

Le sulthan obtint du cadi la promesse qu'il ne quitterait pas son royaume, et il le nomma chef de la magistrature, emploi que ce juge équitable remplit avec honneur, et à la satisfaction de tous ceux que la loi amenait devant lui.

Plus heureux de jour en jour avec sa fidèle épouse, ils donnaient tous deux l'exemple des vertus et de la félicité conjugale. Le sulthan ne mit pas de bornes à sa faveur, et souvent il passait des soirées entières à causer avec eux d'une manière amicale. La conversation roulait parfois sur les vicissitudes de la vie et la bonté de la Providence, qui fait naître, par sa volonté toute puissante, d'un malheur que les mortels croient sans remède, un bonheur sans mélange. « Moi-même, dit un jour le sulthan, je suis un exemple frappant de la protection du ciel, comme vous le verrez par le récit de mes aventures. » Et il les raconta alors de la manière suivante.

CDXCVIIIe NUIT.

HISTOIRE DU SULTHAN.

« Quoique je sois aujourd'hui assis sur le trône, rien ne devait faire penser à ma naissance que je parviendrais un jour à de si hautes destinées. Je suis fils

d'un marchand et d'un pays fort éloigné de celui-ci. Mon père m'éleva dans sa profession, et, par ses exemples et ses bons conseils, m'encourageait à être honnête et vertueux. Peu de temps après que j'eus atteint ma majorité, la mort m'enleva ce digne ami. A ses derniers momens il me donna des instructions pour ma conduite future, et il me recommanda particulièrement de ne jamais faire de sermens, même dans ce qui serait juste. Je l'assurai que je me conformerais à sa volonté, et il expira bientôt après, laissant ma mère, ma sœur et moi, plongés dans une douleur profonde, que le mérite de celui que nous perdions, ne justifiait que trop.

« Après les funérailles, j'examinai les biens dont je devenais possesseur, et me retirant du commerce, je réalisai une belle fortune, dont je donnai les deux tiers à ma mère et à ma sœur. Elles achetèrent une maison agréable où elles s'établirent ensemble. Il y avait quelques semaines que je vivais tranquille et heureux avec ma femme que j'aimais, lorsqu'un marchand énonça des prétentions à une somme presqu'équivalente à ma fortune, qu'il prétendait lui être due par mon père. Je lui demandai de montrer le billet dont il devait être nanti; il n'en avait pas, mais il jura solennellement que sa demande était juste. Je n'avais aucun doute de la fausseté de ce serment, mais je ne pouvais le repousser par le mien, aimant bien mieux tout perdre, que manquer aux derniers ordres de mon père expirant. Je payai donc la somme demandée. De nouvelles demandes

succédèrent à cette injuste réclamation , et ne voulant point fausser ma promesse, je fus bientôt réduit à la misère. Je n'avais rien repris de la fortune de ma mère et de ma sœur , et leur recommandant ma femme et mes enfans, je m'éloignai de mon pays natal , afin de tâcher de me procurer les moyens de faire une nouvelle fortune, en me faisant employer comme commis d'un marchand dans quelque lieu bien éloigné de l'endroit où j'avais été heureux et riche.

« Je traversais un jour un désert sabloneux lorsque je rencontrai un personnage d'un aspect vénérable, il était entièrement vêtu de blanc : il m'aborda poliment et me demanda le sujet de mon voyage. Je lui racontai mon histoire, car il m'avait sur-le-champ inspiré de la confiance. Le vieillard me bénit et me loua de ma fidélité à remplir les désirs de mon père mourant : « Mon fils, me dit-il, ne t'afflige pas, ta vertueuse conduite a été agréable à notre saint prophète, qui a bien voulu intercéder pour toi auprès de sa bonté céleste: suis-moi, et reçois la récompense de tes souffrances. » Je fis ce qu'il m'ordonnait, et nous arrivâmes bientôt dans cette ville, alors entièrement déserte ; ce palais même était dans le plus grand délabrement. Lorsque nous y entrâmes, mon vénérable guide me salua, et me dit : « Le ciel dans ses décrets a décidé que tu régnerais ici, et que tu deviendrais un puissant souverain. » Il me fit descendre dans une salle voûtée du palais, où je trouvai, à mon inexprimable surprise, des grands sacs

remplis d'or et d'argent, des caisses contenant les bijoux les plus précieux, des lingots d'or entassés pêle-mêle sur le plancher. Mon guide m'apprit que toutes ces richesses m'appartenaient dès ce moment. Je m'écriai dans mon étonnement : j'ignore où je puis avoir mérité tant de faveurs ! mais, à quoi me serviront ces trésors dans une ville dépeuplée, et, comment serai-je sulthan sans sujets ? Le vieillard me répondit : « Prends patience, mon fils, ce soir une caravane nombreuse composée de gens persécutés et qui cherchent un asile, se présentera ici ; accueille avec bonté ces malheureux, et ils t'éliront leur souverain. » Les paroles du sage furent bientôt réalisées, les exilés arrivèrent et reçurent avec joie l'offre de fonder un nouveau royaume : ils me nommèrent leur sulthan.

« Mon protecteur resta auprès de moi pendant un an : ses conseils, ses instructions me furent extrêmement utiles. Le ciel favorisa mes efforts. La renommée de ma libéralité et de ma justice se répandit au loin : la ville fut bientôt peuplée d'habitans industrieux, qui réparèrent les édifices endommagés, et qui en construisirent d'autres : les campagnes environnantes furent défrichées, et notre port se remplit de bâtimens. J'envoyai chercher ma famille, et, d'après le bonheur que vous avez éprouvé, vous pouvez juger de celui que je goûtai dans les embrassemens de ma femme et de mes enfans.

« Lorsque l'année du séjour de mon bienfaiteur fut expirée, il me parla en ces termes : « Ma mission

près de vous est remplie; mon fils, je dois vous quitter, mais, continuez ainsi que vous avez commencé, et nous nous verrons encore. Sachez que je suis le prophète Élie, et que j'ai été envoyé du ciel pour vous protéger. » En parlant ainsi, il m'embrassa et disparut à mes regards. Je me prosternai avec la plus fervente dévotion, et j'adressai à Dieu l'expression d'un cœur reconnaissant. Depuis lors j'ai tâché de suivre les avis de mon divin conseiller, et vous voyez le bonheur dont je jouis. »

Chehérazade avait terminé ces contes et le jour ne paraissait pas encore; elle en profita pour commencer en ces termes l'histoire d'Ameny.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME

DES MILLE ET UNE NUITS.

